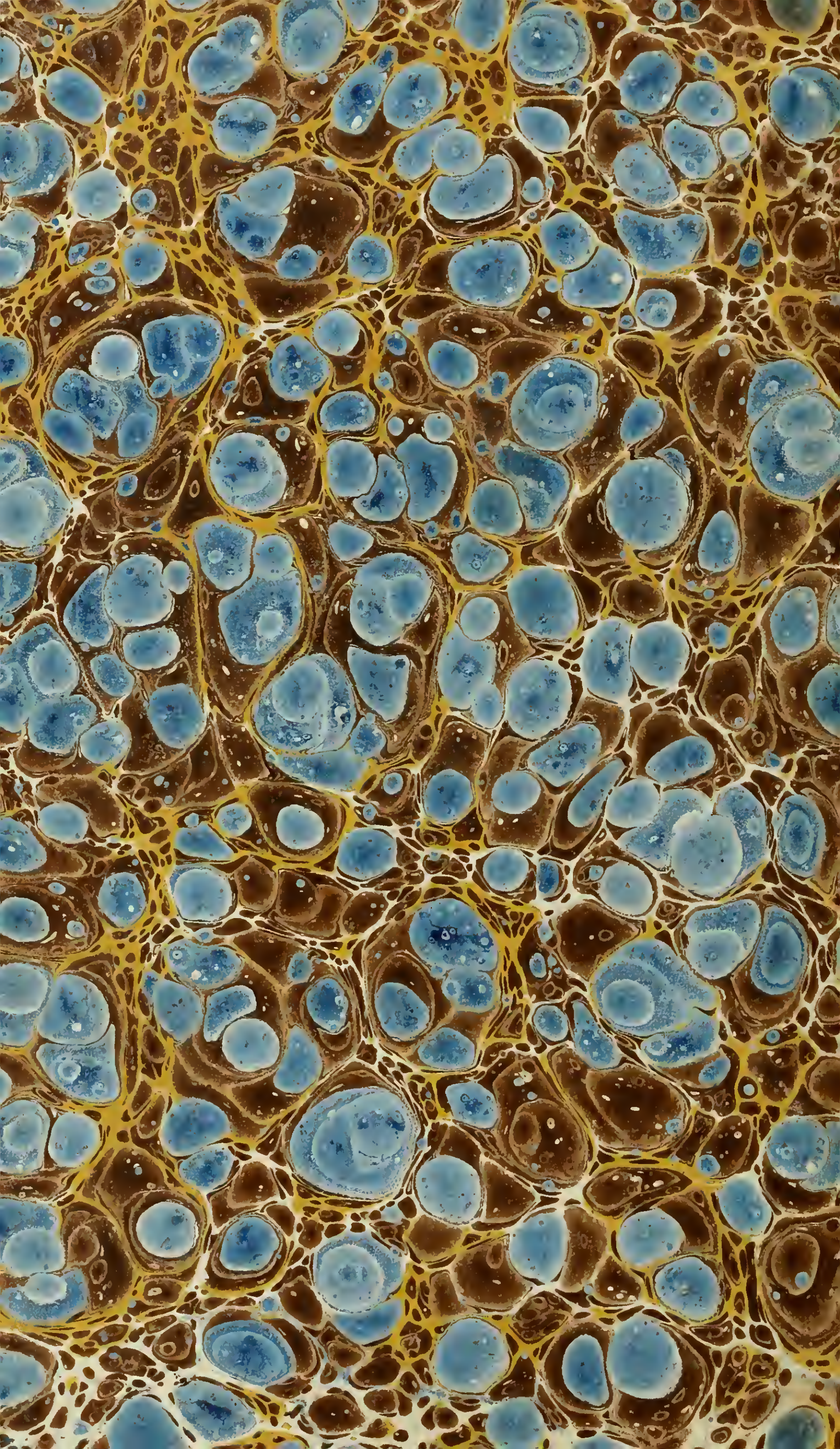
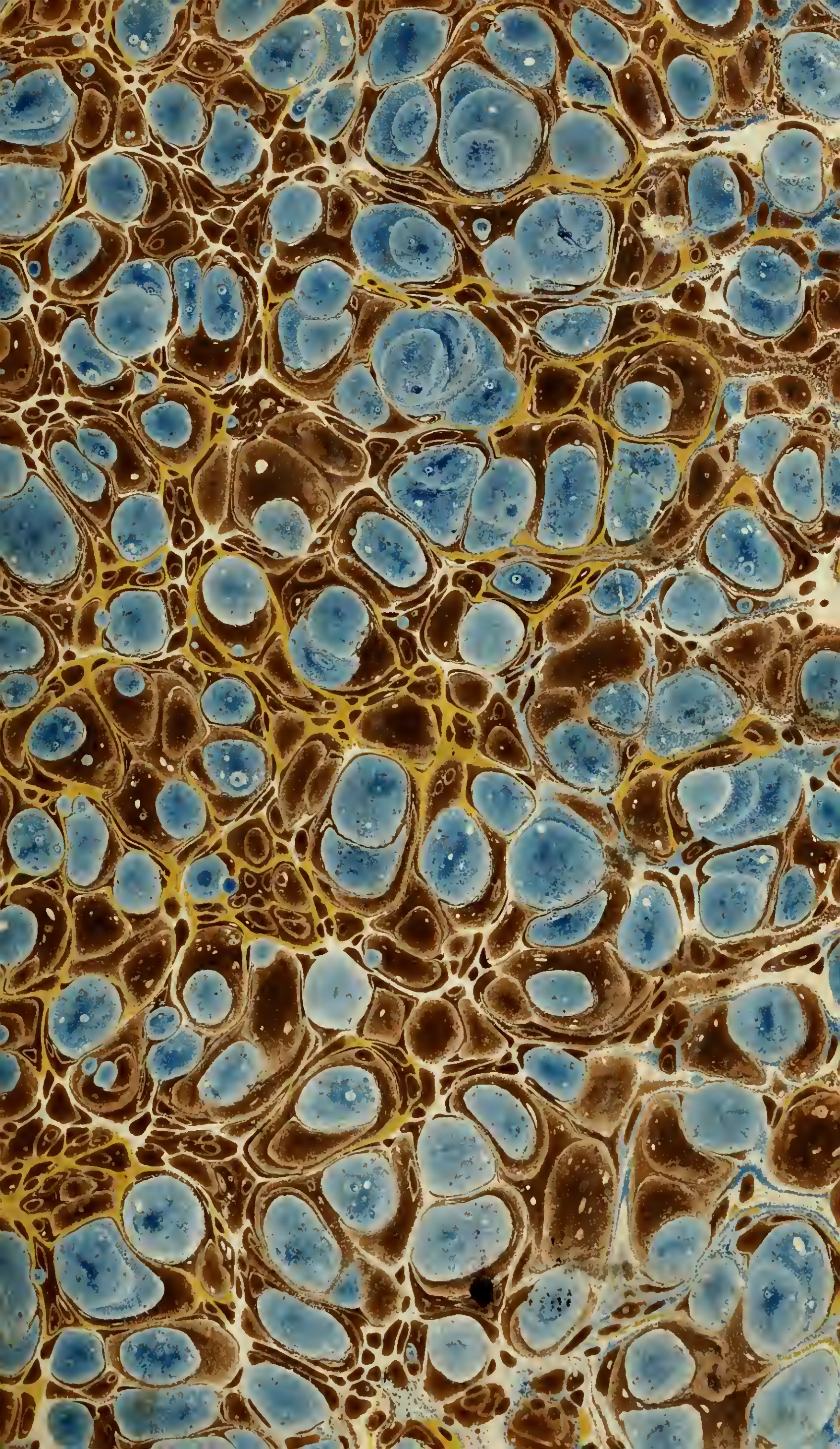






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; L. AM. SÉDILLOT; GENET; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.,

Tome Vingt-Deuxième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-ST.-HONORÉ, N° 29;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1829.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

PRÉFACE.

Trois ans et demi se sont écoulés depuis la publication de la Revue Britannique, commencée en juillet 1825, et la faveur avec laquelle elle avait d'abord été accueillie n'a pas cessé de s'accroître. Nos livraisons n'ont pas été traitées comme des pamphlets éphémères, mais recueillies, comme des livres, dans les bibliothèques ; aujourd'hui même, nous sommes encore occupés de la réimpression de plusieurs de nos anciens numéros.

C'est à la Grande-Bretagne, c'est aux écrivains qui font sa gloire, que nous devons naturellement attribuer la plus grande part de ce succès. Il eût fallu, en effet, avoir la main bien malheureuse, pour ne pas retirer des trésors, des veines fécondes où nous puisions. En Angleterre, l'art d'écrire est considéré comme un moyen, et jamais comme un but : aussi le talent des rhéteurs y est-il dans un complet discrédit. Ses hommes d'état et ses gens de lettres aiment mieux, en général, alimenter la presse périodique, que de faire des ouvrages étudiés et de longue haleine, parce que c'est un moyen plus sûr, plus prompt, plus direct, de marcher vers le but auquel ils tendent.

Mais ce qui contribue surtout au succès des

recueils périodiques, dans la Grande-Bretagne, c'est la situation où se trouvent ceux qui les rédigent. Dans notre belle et petite France, si resserrée par la jalousie de nos anciens ennemis, nos écrivains sont, en quelque sorte, à l'étroit, et n'ont pas d'horizon devant eux. Le monde britannique, au contraire, encore plus étendu que le monde romain, est dans les conditions les plus favorables pour l'observateur.

Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour s'en convaincre. Ce vaste empire n'y forme pas un tout compact; les parties qui le composent sont semées dans tous les continens et sur toutes les mers. C'est en Europe qu'il occupe le moins de place. En Asie, il possède cent millions de sujets, s'étend sur les deux rives du Gange, presse les frontières de la Chine, s'enfonce dans les anfractuosités de l'Himalaya (1); et, tandis que les cadets de ses grandes familles, déshérités par d'injustes lois, vont chercher fortune dans ces superbes contrées, ses malfaiteurs sont transportés dans l'Australie, pour en féconder les rivages (2). En Afrique, les possessions anglaises prennent, chaque jour, plus d'extension. Elles en occupent maintenant toute l'extrémité méridionale. Les colons s'avan-

(1) Voyez le Tableau statistique de l'Asie, dans le 27e numéro, et les divers articles sur l'Inde anglaise, insérés dans le 1er, le 19e et le 37e numéro.

(2) Voyez le Tableau statistique de l'Australie, inséré dans le 29e numéro, et les articles sur les établissemens anglais de cette partie du monde, dans le 6e, le 15e et le 31e numéro.

cent, pas à pas, dans les profondeurs inconnues de ce grand continent, poussant, devant eux, des animaux féroces et des nations barbares. Déjà, par les longues zones de terre fertile qu'ils ont conquises à l'agriculture, ils se trouvent moins éloignés du Niger. En occupant l'île de Fernando-Po, qui commande l'embouchure de tous les affluens du golfe de Guinée, les Anglais viennent encore de s'en rapprocher davantage, s'il est vrai que ce fleuve, après avoir décrit une courbe immense, termine, dans l'Atlantique, son cours mystérieux (1). Non loin de la côte opposée, les races indigènes de la grande île de Madagascar se soumettent volontairement aux formes de la civilisation britannique (2). Les couleurs de l'Angleterre flottent également dans les archipels de la Grèce et dans ceux du Nouveau-Monde. Dans la mer du Sud, les rois de la Polynésie se font sacrer par ses missionnaires, et longent le double rivage de l'autre hémisphère, pour venir solliciter la grâce de lui appartenir, à titre de vassaux (3). Le Nouveau-Brunswick, les deux Canadas lui sont soumis, dans l'A-

(1) Voyez le Tableau statistique de l'Afrique, dans le 31e numéro; l'article sur les établissemens anglais dans l'Afrique occidentale, dans le 19e, et celui de la Traite dans le 17e.

(2) Voyez, dans le 42e numéro, l'article sur la cour de Madagascar et sur le roi Radama.

(3) Voyez le Tableau de l'Australie et l'article sur les Iles Sandwich, dans le 19e numéro.

mérique du Nord (1); et, aux États-Unis, un grand peuple, d'origine anglaise, couvre les côtes de l'Atlantique, et commence à communiquer, d'un océan à l'autre, par ses marchands de fourrures et ses chasseurs, qui sont, dans le Nouveau-Monde, les éclaireurs de la civilisation, comme les bûcherons en sont les pionniers (2). L'influence des habitudes anglaises se fait aussi sentir, au milieu des populations indiennes, sur les côtes de l'Amérique centrale; quelques-uns de leurs caciques, obéissant à cet instinct qui pousse, aujourd'hui, tous les peuples, à une refonte de leurs anciennes mœurs, ont fait ébaucher l'éducation de leurs fils parmi les planteurs des Antilles (3). Enfin, les mille navires de la Grande-Bretagne, lancés sur toutes les mers, peuvent être considérés comme autant d'îles flottantes qui vont aborder sur les points les plus éloignés du globe.

Mais ce qui ajoute encore à l'utilité de tant de moyens de communications, c'est la sûreté et la promptitude qu'elles ont acquises dans ces dernières années. Lisbonne n'est plus qu'à cinq ou

(1) Voyez, dans le 26e numéro, l'article sur les établissemens anglais de l'Amérique du Nord.

(2) Voyez l'article sur une nouvelle route des Etats-Unis à la Mer Pacifique, dans le 14e numéro.

(3) Voyez, dans le 31e numéro, l'extrait fort curieux des voyages du capitaine Andrews, dans le territoire du roi des Mosquites, sur les côtes de l'Amérique centrale.

six jours de Londres; il n'en faut pas davantage au voyageur anglais qui se trouve au fond des vallées de la Suisse, pour revenir dans sa patrie, s'il se confie au paquebot qui descend le cours du Rhin. Les flots de la Baltique, soulevés par la tempête, cèdent également à la toute-puissance de la vapeur, et s'ouvrent devant les navires qu'elle entraîne sur cette mer orageuse. On verra, dans ce numéro, que le voyageur, parti de Londres, peut y être de retour au bout de six semaines, après avoir passé huit jours à Pétersbourg et autant à Moscou (1).

Ces navires, conduits à la vapeur ou à la voile, ne transportent pas seulement les produits industriels ou agricoles des différens peuples, dans les ports de la Grande-Bretagne. A bord, se trouvent aussi des cargaisons non moins précieuses pour elle : ce sont les observations de ses savans, de ses sages, les lettres, les récits de ses voyageurs, recueillis avidement par la presse périodique anglaise, messagère du monde, qui se charge de rendre compte des événemens divers qui s'y passent, d'en faire connaître les causes, et d'en prédire les conséquences. Tout se trouve, en effet, dans ses publications si nombreuses et si variées, depuis les élégans commérages des salons parisiens (2), jusqu'au récit des troubles

(1) Voyez, dans ce numéro, les Nouvelles des Sciences, du Commerce, de l'Industrie, etc., où se trouve l'itinéraire suivi pour ce voyage.

(2) Voyez les numéros 14, 18, etc.

qui ont récemment agité la Chine (1), et au tableau des orages qui grondent sur le berceau des républiques naissantes de l'Amérique du Sud (2).

C'est ce qui explique la destinée si différente des recueils périodiques, en France et en Angleterre. Tandis que, parmi nous, ils n'ont presque jamais le nombre nécessaire d'abonnés pour indemniser les hommes généreux qui tentent ces hasardeuses entreprises, chez nos voisins, au contraire, elles sont l'occasion et le principe de bénéfices considérables, et souvent même de grandes fortunes. Il faut bien se garder d'en conclure que la nature nous ait distribué ses trésors intellectuels d'une main plus parcimonieuse : le talent est le même chez les deux nations, mais il n'y met pas en œuvre les mêmes matériaux. Rien de plus limité que ceux dont disposent les rédacteurs de nos recueils périodiques, tandis que, dans la Grande-Bretagne, ces matériaux, préparés par une multitude de mains, arrivent de tous les points de l'univers.

Tel a été également le principe du succès de

(1) Voyez le 27e numéro, et, dans le 17e, l'article sur les lettrés et les carbonari chinois de la société secrète du Nénuphar, formée pour l'expulsion des conquérans mantchous.

(2) Voyez, dans le 41e numéro, l'extrait des mémoires du général Miller, sur la guerre de l'indépendance dans l'Amérique du Sud. La traduction de ce bel ouvrage est maintenant sous presse et ne tardera pas à paraître ; c'est sans contredit le meilleur et le plus exact qui ait encore paru sur cet imposant épisode de l'histoire du dix-neuvième siècle.

la Revue Britannique, qui reproduit en français les meilleurs articles des *Revues* et des *Magasins* anglais, et qui, par cette raison, doit avoir sur chacun d'eux, pris isolément, une supériorité naturelle. Le commerce, l'industrie ont senti, parmi nous, que, pour ne pas se trouver en arrière de leurs rivaux en Angleterre, il ne fallait pas être étranger aux articles qu'y publie la presse périodique, pour guider les spéculateurs; aussi les chefs de la plupart de nos grandes fabriques et de nos principales maisons de banque et de commerce ont-ils prêté à notre recueil l'appui de leur suffrage, et se sont empressés d'y souscrire. Nos hommes d'état ne l'ont pas accueilli avec moins de faveur; et, pendant le cours de la dernière session, on a pu observer des traces nombreuses de son influence dans nos débats parlementaires. Enfin, les gens du grand monde, convaincus que la supériorité des lumières peut seule les maintenir avec sécurité dans les hautes positions qu'ils occupent, ont montré un empressement égal pour l'instruction facile, quoique forte et substantielle, que la Revue Britannique emprunte aux cent recueils qui l'alimentent.

Cette bienveillance générale a dû nous engager à redoubler d'efforts. Nous avons pensé que le public devait indirectement participer à une prospérité dont, pour nous, il était la source. Sans être arrêtés par aucun sacrifice, nous avons, de plus en plus, amélioré l'exécution typogra-

phique de notre recueil. L'élégance des *Revues* anglaises nous avait, dans le principe, servi de modèle; mais aujourd'hui nous l'avons, de beaucoup, dépassée.

Nous nous sommes aussi, ce qui importait bien davantage, appliqués à nous adjoindre d'habiles collaborateurs, dont le talent nous était garanti par de bons écrits. L'intelligence de la langue anglaise est maintenant une chose vulgaire; l'art de traduire avec bonheur ses meilleures productions est, au contraire, très-rare. Rien, au fond, de plus infidèle qu'une traduction littérale, qui décolore les textes qu'elle reproduit, en en faisant disparaître le mouvement et la grâce. Un homme de talent peut seul rendre, dans un autre idiome, les productions d'un homme de talent, par la même raison qu'il faut un peintre exercé pour copier exactement les tableaux d'un maître. Cette comparaison n'est même pas rigoureusement exacte : le peintre qui copie a des avantages incontestables sur le traducteur; car il a, sur sa palette, les mêmes couleurs que son modèle, tandis que le traducteur ne dispose que d'équivalens. Aussi un journal accrédité ne craignait pas dernièrement d'assimiler l'industrie d'un traducteur habile (1) au travail de M. Scribe, qui améliore et vivifie, par ses touches spirituelles, les tableaux que ses collaborateurs lui fournissent.

(1) M. Loëve Vémar, qui, au surplus, ne se borne pas à faire d'élégantes versions, et qui est, quand il le veut, un écrivain très-original.

Lorsque nous avons commencé, on était, en France, dans une ignorance presque complète de tout ce qui se passait ailleurs qu'autour de nous. Nous avons dû nous occuper, d'abord, de ce qui semblait presser davantage ; et, sans négliger l'Europe, nous avons surtout entretenu nos lecteurs, du Nouveau-Monde, de l'Asie, de l'Australie, de l'Afrique. Dans le cours de cette année, nous dirigerons plus spécialement notre attention sur cette Europe si mobile et si curieuse à observer, au milieu des transformations diverses que la civilisation, dans ses progrès, lui fait perpétuellement subir. Nous recueillerons, dans nos sources ordinaires, tout ce qui pourra jeter du jour sur la situation des différens états qui la divisent. Nous ne perdrons pas de vue les autres portions du globe : seulement nous en parlerons un peu moins souvent (1). Malgré le mouvement qui entraîne le monde, nous sommes toujours sûrs de retrouver la trace de ces peuples de l'Asie, si long-tems immuables dans leur antique civilisation, et de ceux de l'Afrique, qui ne le furent pas moins dans leur ancienne barbarie.

Quant à l'économie politique, cette science née d'hier, mais déjà signalée à la reconnaissance générale, par le nombre et l'utilité de

(1) On trouvera, dans ce numéro, un article sur le second voyage de Clapperton dans l'intérieur de l'Afrique, dont l'importance ne nous permettait pas de différer l'insertion.

ses applications, elle a trop essentiellement contribué à notre succès pour que nous puissions la négliger. Elle continuera à se produire dans notre recueil, selon la méthode anglaise, c'est-à-dire environnée de faits curieux propres à adoucir l'austérité de ses théories, et à en rendre l'intelligence plus facile. Ses recherches doivent être accueillies avec un intérêt particulier, dans un moment où l'administration paraît disposée à modifier les lois qui oppriment le commerce sous prétexte de le servir, et où un magistrat honorable s'applique à réduire, dans la capitale, la plaie du paupérisme : efforts assurément bien dignes d'être soutenus par la faveur publique; mais qui produiraient un résultat tout-à-fait opposé à celui qu'on se propose, s'ils n'étaient pas dirigés par les utiles enseignemens de l'économie politique.

Ainsi que nous l'avons déjà fait, nous signalerons à nos lecteurs, soit dans le bulletin qui termine chacun de nos numéros, soit dans des articles plus étendus, toutes les nouvelles applications des sciences aux besoins de la société, et les appareils récemment introduits dans l'industrie manufacturière ou agricole, quand ils paraîtront supérieurs aux méthodes de travail précédemment en usage. Nous ferons connaître également les débouchés nouveaux que le commerce anglais parviendra à s'ouvrir.

Sous le poids de son énorme dette, et de toutes les obligations que lui a imposées l'imprudence

de ses hommes d'état, la Grande-Bretagne est condamnée à une activité éternelle et sans relâche. Quand une des sources de sa prospérité vient à tarir, il faut qu'elle se hâte de la remplacer par une autre. De là cet air de presse qui étonne chez un peuple naturellement flegmatique, et qui se fait remarquer jusque dans la vivacité de sa démarche. On dirait qu'il fuit sans cesse devant un ennemi toujours prêt à l'atteindre : cet ennemi, c'est la pauvreté. Malheur à l'Anglais dont l'ardeur s'endort un moment! bientôt accablé par les taxes qui pèsent sur lui, il tombe de la position qu'il occupait, et l'on ne saurait prévoir sur quel rayon de l'échelle sociale il pourra s'arrêter, dans son mouvement rétrograde (1). Il dépend des autres peuples de tirer parti des efforts, souvent heureux, que fait faire à la Grande-Bretagne cette singulière condition de son existence. Beaucoup de spéculations qui y ont été tentées avec succès, n'ont besoin que d'être connues et essayées en France, pour y donner des résultats équivalens. C'est un devoir pour les auteurs de la Revue Britannique, d'empêcher qu'aucune invention utile, aucune découverte importante de nos voisins, ne soit perdue pour nous. A cet égard son influence a pu déjà se faire sentir; et l'on nous assure que des articles publiés dans ses premiers numéros n'ont

(1) Voyez, à ce sujet, les nombreux articles d'économie politique insérés dans notre recueil.

pas été étrangers à l'introduction en France des sociétés d'horticulture (1).

Enfin, chaque fois que nous croirons pouvoir ajouter à l'intérêt des textes originaux, par des données particulières, nous continuerons à y joindre des notes. Les demandes qui nous ont été adressées, à cet égard, par beaucoup de nos souscripteurs, et l'accueil si bienveillant qu'on a fait à celles de nos plus récens numéros, nous imposent même l'obligation de les multiplier davantage. S.

(1) Voyez, dans le 4e numéro, un article sur l'origine et les progrès de la culture des jardins en Angleterre.

JANVIER 1829.

REVUE BRITANNIQUE.



DES ROUTES ET DE LA MANIÈRE DE LES CONSTRUIRE.

La rage que l'on a maintenant de faire des livres a presque entièrement détruit l'ancien usage des voyageurs d'inscrire, avec la pointe d'un couteau, leurs inspirations soudaines sur les carreaux ou les pans de murs de leurs gîtes. La perte de cette anthologie d'auberge est, selon moi, très-regrettable. Tout le monde connaît les effets de la locomotion sur les facultés du cerveau : mettez le personnage le plus épais sur un cheval ou dans une voiture, et les percussions qu'il éprouvera en feront jaillir quelque étincelle. Jadis les fenêtres d'une auberge étaient, en quelque sorte, l'album de la gent voyageuse; et, de tous les moyens écrits, le plus infaillible pour connaître le véritable esprit d'une époque.

Celui qui n'est pas assez vieux pour avoir goûté les plaisirs du parloir (1), dans une ancienne auberge, avec

(1) La salle de réception ou le salon des voyageurs.

ses vitres et ses murs remplis de bouts de vers, et des saillies spirituelles de tous les hôtes successifs, ne saurait concevoir la désolation que j'éprouve, quand je compare la nudité insipide d'une moderne hôtellerie avec la riche variété d'une ancienne. Il fut un tems, où, lorsque aucune affaire ne vous pressait, vous n'étiez pas fâché qu'un jour pluvieux vous retînt dans quelque bon gîte : aujourd'hui une pareille occurrence serait un supplice. Vous mangez à votre déjeuner des œufs suspects et du thé de composition ; vous bâillez, vous étendez vos membres ; vous allez à la fenêtre ; vous y appuyez vos bras, les mains placées sur chaque oreille ; vous regardez dans la rue ou dans la cour. Quelle triste consolation ! Le ciel est d'un noir foncé ; la terre, d'un brun sale, offre l'aspect d'un vaste bourbier ; la pluie, lancée avec violence, ruisselle à grosses gouttes sur les carreaux des vitres : il semble que l'on soit revenu aux jours de Deucalion. Telle est la scène qui se trouve sous vos yeux, et vous n'avez rien qui en adoucisse ou en voile l'horreur. La fenêtre est d'une transparence désespérante ; les murs sont si lisses, si propres, brossés avec un soin si minutieux et si cruel, que vous n'y trouveriez même pas, pour vous distraire, une toile d'araignée. Vous êtes plus malheureux, plus seul que ce captif français qui, privé de communication avec tout autre être vivant, apprivoisa une araignée, et lui apprit à venir vers lui, quand il sifflait, et à s'en retourner, quand, calmé par ses consolations, il était disposé à s'assoupir.

Quelle différence autrefois ! Vous approchiez-vous de la fenêtre de quelque ancienne auberge, avec votre propre baromètre aussi bas que celui du tems? une saillie, gravée sur le verre, faisait sur-le-champ remonter

votre esprit au beau : vous-même, inspiré par cette heureuse disposition, vous inscriviez, dans quelque place vide, un trait spirituel que vous n'auriez jamais trouvé sans ce stimulant inattendu. Aujourd'hui, vous n'avez pas d'autre alternative que l'aspect d'un ciel pluvieux et celui d'une cour et d'une rue embourbée ; ou bien la lecture, au coin du feu, du livre de poste et de la généalogie en lambeaux de la pairie anglaise, dont une moitié est fausse, et dont l'autre ne vaut pas la peine d'être lue. Aucun poète à venir ne chantera les plaisirs de l'auberge; aucun nouveau Falstaff ne viendra y prendre ses aises et s'y ébattre. C'est un purgatoire véritable, dont vous ne sauriez sortir trop tôt, en payant et en priant, suivant la méthode du catholicisme espagnol.

Voyager sur les grandes routes aujourd'hui n'est plus un plaisir, mais une affaire : personne ne penserait, comme au tems d'Emerson, à profiter de la durée d'un voyage, pour composer un livre. « En avant! en avant! » tel est le cri, l'unique pensée des voyageurs, et, tout bien considéré, cela n'en est que mieux. Le voyage dût-il avoir toute la longueur de l'île, il n'aurait qu'un commencement et une fin ; jamais on ne songerait au milieu. Vous vous trouvez dans les rues de Londres ; vous tirez votre montre, et vous regardez votre carnet : c'est le jour où vous devez partir pour Exeter, York, Liverpool, Édinbourg. Vous montez les marches d'une diligence : le fouet, le cor résonnent dans l'air ; les roues tournent ; et, dans un instant, vous êtes arrivé au but. Vous ne vous occupez pas de l'auberge : vous savez qu'en y arrivant vous trouverez votre dîner servi et fumant sur la table, et l'hôte à son poste, armé de son tire-bouchon et de son grand couteau. Les fumées du

porter qu'il vous a fait boire ne sont pas dissipées que déjà vous changez de chevaux, vingt milles plus loin. Si Mercure eût encore, de nos jours, été le messager des dieux, il aurait bien fait de brûler les plumes de son bassin aîlé et de ses talons, et de voler dans *l'Hirondelle* plus vite que l'oiseau dont cette voiture a emprunté le nom.

Telle est la facilité avec laquelle des amis à distance peuvent se réunir et se serrer la main, que l'Angleterre n'a plus que quarante-huit heures de long et trente-six de large. Nous faisons, en un jour, ce que nos grands pères n'auraient pu faire dans une semaine. L'économie qui en est résultée est immense : jadis, si vous aviez quelque court voyage à faire à travers l'île, il fallait y consacrer la douzième partie de votre année et une portion notable de votre vie active ; aujourd'hui vous n'y donnez que quatre jours, et vous employez les vingt-six qui vous restent, dans le mois, à vos autres occupations. Les forces productrices du pays se sont accrues avec la rapidité des voyages. Un avantage très-important qui résulte de cette rapidité, c'est que l'on peut maintenant traiter ses affaires soi-même, et ajouter ainsi la sécurité et l'agrément de relations personnelles et amicales à de simples transactions mercantiles.

C'est dans ce sens que nous pouvons dire que les *voies* de ce pays ont été les sources principales de ses *moyens*. Comme les routes sont les premiers élémens de la civilisation et des commodités sociales, elles sont susceptibles de s'améliorer dans une proportion indéfinie, en même tems que celles-ci. Qu'est-ce qui a métamorphosé les bandits sans culottes qui peuplaient les montagnes d'Écosse en cultivateurs paisibles? les routes mi-

litaires construites sous la direction du général Wade (1) Aussi, de quelque manière qu'on juge la forme, il est impossible de ne pas donner son approbation au sens du naïf distique du laird :

Had you but seen these roads, before they were made,
You would hold up your hands, and bless general Wade (2) !

Oui, sans doute, quiconque verra les approches de ces routes, où jadis on n'apercevait pas même de chaumières, semées de villages et de jolis hameaux, bénira l'homme et les moyens qui ont été le principe de cette prospérité !

Si, dans ces derniers tems, des hommes qui restaient oisifs sur le penchant de leurs montagnes, jusqu'au moment où le tambour les appelait *à la gloire*, sont devenus des pêcheurs laborieux et des bergers intelligens, c'est à ces routes admirables que les habiles mains du grand ingénieur Telford ont étendues jusque dans les districts les plus sauvages, qu'il faut attribuer cette heureuse métamorphose. Qu'a-t-il fallu à M. Nimmo, pour que des maisons en pierre fussent construites dans les solitudes de Connemara, et que les arts de la vie sociale y fussent pratiqués, malgré toutes les causes morales, politiques et religieuses qui s'y opposaient ? Quelques milliers de prolétaires irlandais, armés chacun d'une pioche et d'un marteau. Les philosophes, en composant des livres, les orateurs, en prononçant des discours, les sénateurs, en faisant des lois, peuvent, sans doute, être très-utiles à l'humanité ; mais un homme

(1) Voyez, à ce sujet, dans notre 38e numéro, l'article sur l'activité industrielle de l'Angleterre en 1828.

(2) « Si vous aviez vu ces routes avant qu'elles fussent faites, vou lèveriez vos mains, et vous béniriez le général Wade. »

avec une pioche à la main, s'il a près de lui quelqu'un d'éclairé, pour lui indiquer l'emploi qu'il doit en faire, peut nous rendre des services au moins équivalens. Quand les philantropes de notre époque parlent avec enthousiasme *de la puissance du maître d'école*, nous faisons bien volontiers chorus avec eux : seulement nous observerons que, s'il n'existait pas d'ingénieur qui lui fît des routes, il ne pourrait pas aller joindre ses écoliers, ni ses écoliers venir à lui.

Les routes de la Grande-Bretagne sont vraiment aujourd'hui la merveille du monde. Les améliorations qui ont eu lieu pendant un siècle paraîtraient miraculeuses, si on ne considérait qu'elles sont le produit de l'activité et de l'intelligence du peuple, et que le soin de ces perfectionnemens n'a pas été livré à des administrations capricieuses ou apathiques. Les détails suivans, sur l'état de nos routes, avant l'introduction de ces perfectionnemens, ne paraîtront peut-être pas dépourvus d'intérêt.

La première route à barrières fut établie par un acte du commencement du règne de Charles III. La multitude furieuse renversa la barrière, et il fallut soutenir l'introduction du nouveau système à la pointe de la baïonnette. Long-tems après cette époque, un voyage dans l'intérieur de l'Angleterre était encore une chose difficile et dangereuse.

En décembre 1703, Charles III, roi d'Espagne, s'arrêta à Petworth, pour dormir, en se rendant de Portsmouth à Windsor. Le prince Georges de Dannemarck était allé au-devant de lui, d'après le désir exprimé par la reine. Une des personnes de la suite du prince s'exprime comme il suit, dans la relation qu'elle a faite de ce voyage :

« Nous partîmes à six heures du matin, à la lueur des

flambeaux, pour nous rendre à Petworth, et nous ne sortîmes pas des voitures, excepté quand nous fûmes jetés dans le bourbier, jusqu'au moment où nous arrivâmes au terme de notre voyage. Ce fut une chose très-pénible pour le prince de rester quatorze heures en voiture, sans rien manger, et sur les plus mauvais chemins que j'aie vus de ma vie. Nous ne fûmes renversés qu'une seule fois en allant; mais notre voiture, qui était la première, et celle du prince, auraient beaucoup souffert, si les paysans du Sussex ne les eussent pas soutenues, à plusieurs reprises, avec leurs épaules, depuis Godalming jusqu'à Petworth. Plus nous nous approchions de la demeure du duc, plus la route paraissait impraticable : il nous fallut six heures pour faire les neuf derniers milles (trois lieues); et je crois que nous ne serions jamais parvenus à les faire, si notre bon maître ne nous eût pas envoyé deux chevaux de sa propre voiture pour nous tirer d'embarras. » L'auteur de cette relation dit ensuite, en parlant de son retour : « Je ne vis plus le prince, que lorsque je le trouvai soupant à Windsor; car notre voiture fut renversée et brisée. La même chose était arrivée à milord Delaware et à plusieurs autres. »

Du tems de Charles, duc de Sommerset, surnommé *le fier,* qui mourut en 1748, les routes, dans le Sussex, étaient en si mauvais état, qu'il fallait tout un jour pour se rendre de Guildford à Petworth. Le duc avait une maison à Guildford, où se reposaient, pendant la nuit, toutes les personnes de sa famille qui allaient à Londres. Une lettre d'un domestique du duc, datée de Londres, et adressée à un autre à Petworth, donne l'ordre à ce dernier d'envoyer au-devant de Sa Grâce « des personnes

qui connaissent les trous et les fondrières de la route, et de les munir de lanternes et de longues perches. »

Le dernier marquis de Buckingham fit construire une auberge à Missenden, à quarante milles (environ treize lieues) de Londres, attendu que le mauvais état des routes le forçait d'y passer la nuit, quand il se rendait à Stow. Ce voyage se fait facilement aujourd'hui entre le déjeuner et le dîner.

Il ne faut pas cependant se faire d'illusion : malgré la perfection relative de nos routes, elles sont encore susceptibles de grandes améliorations. Chose étrange ! nous avons sur des sujets, quelquefois de peu d'importance, assez de livres pour composer des bibliothèques tout entières, et nous n'en possédons pas un seul de quelque valeur, sur le sujet si intéressant de la construction des routes. Cela résulte de ce que ceux qui s'en sont occupés, ou étaient des hommes purement pratiques, qui ignoraient les principes de la mécanique, et qui ne songeaient qu'à augmenter leurs profits, par des tours de métiers et de passe-passe ; ou bien des hommes tellement absorbés par leurs travaux, qu'ils n'avaient pas le tems de systématiser leur science, et de la produire dans un livre.

La construction des routes se divise naturellement en deux branches distinctes : la manière dont on se procure les fonds, et celle dont on les dépense. Chacune de ces divisions est susceptible d'un examen particulier et fort étendu.

Notre intention n'est pas de toucher le premier point. Nous nous contenterons seulement d'observer qu'il se dépense sur nos routes beaucoup plus d'argent qu'il ne faudrait. Cela provient surtout du choix des commis-

saires ou curateurs auxquels on délègue la haute-main, dans tout ce qui concerne les routes. L'Angleterre s'est débarrassée plus promptement que les autres nations des chaînes du gouvernement féodal, mais elle n'a pas cessé, pour cela, d'être un pays très-aristocratique. L'aristocratie y tient à la fois le trône en tutelle et le peuple à ses pieds. Qu'est-ce, au fond, qu'un roi d'Angleterre, tel que l'ont fait nos patriciens? un homme chargé de donner quelques signatures, de prononcer un discours qu'il n'a pas fait, et de manger sans éclat un revenu d'un million st. Qu'un ministre populaire tente, à la fois, de briser les liens dont on a garrotté son maître et ceux qui enchaînent le peuple : on ne le fera pas mourir par le fer ou le poison; ces moyens violens et ostensibles répugneraient à la douceur de nos mœurs actuelles, mais on l'abreuvera de chagrins et de dégoûts, et le désespoir tranche promptement les jours d'une vie glorieuse. De quelque côté que vous vous tourniez en Angleterre, vous apercevrez une aristocratie puissante, compacte. Elle a tout envahi, depuis la pairie, qui lui revenait de droit, jusqu'à la Chambre des Communes et aux administrations locales, au moyen d'un mauvais système d'élection, qui est tout à son profit. La haute gestion des routes est tout entière dans sa main. Les curateurs sont choisis parmi les hommes les plus riches et les plus influens du canton; et presque toujours ils sont beaucoup plus attentifs à leurs intérêts particuliers qu'à ceux du public. S'agit-il de faire le tracé d'une nouvelle route? rarement on adopte la ligne qui serait la plus courte et la moins dispendieuse, par suite de la nature du sol et de la facilité d'établir des niveaux. Ce que l'on veut surtout, c'est d'atteindre certains points, et d'en éviter certains autres. Mais ce ne sont pas là les seuls inconvéniens du

système : soit par l'incapacité des curateurs, ou bien par leur mauvaise foi, les travaux de confection et d'entretien sont ordinairement beaucoup plus chers qu'ils ne devraient l'être. C'est ainsi, par exemple, que, dans un cas où il n'y avait aucune réserve de chasse à éviter, ni aucun village qu'on voulût atteindre, et, par conséquent, lorsqu'il semblait que la route serait construite au meilleur prix possible, elle a coûté trois fois plus que l'estimation faite par M. Telford, devant les commissaires du Parlement. Nous voulons parler de la route qui conduit de la ville de Barnet à Londres : cette route était dans le plus mauvais état; ce grand ingénieur indiqua un moyen économique de l'améliorer, et qui ne devait pas coûter plus de quatre mille livres st. (100,000 fr.) Le plan de M. Telford fut adopté, mais malheureusement l'ineptie de ceux qui l'exécutèrent en compromit le succès. Ces travaux coûtèrent quatorze mille livres st. (450,000 fr.), au lieu de quatre mille, et la route, sillonnée par des rigoles, remplie de trous et de fondrières, se termine en tire-bouchon dans la ville de Barnet.

Nous avons sous les yeux un rapport des commissaires de la portion de la route de Londres à Holyhead, classée dans les routes parlementaires (1). Il contient des preuves multipliées de l'obstination capricieuse et des préjugés des curateurs ordinaires des routes, avec lesquels ils se sont trouvés en contact. Voici comment ils s'expriment à cet égard.

(1) Note du Tr. On appelle *routes parlementaires* celles dont le Parlement a fait les fonds sur le budjet de l'état, et dont la gestion est confiée à l'administration publique, et non aux administrations locales. Le nombre en est fort peu considérable, surtout si on le compare à celui des autres.

« Nous avons eu des communications nombreuses, pendant le cours de cette année, avec les curateurs des districts de Whetstone et de St.-Alban, au sujet de l'imperfection de leurs routes; mais, jusqu'à ce jour, tous les efforts que nous avons faits afin de les décider à prendre des arrangemens avec nous, pour l'amélioration de ces routes, ont été infructueux. M. Telford assure que la totalité de la route de Whetstone, et la portion de celle de St.-Alban confiée aux soins des curateurs, sont dans l'état le plus défectueux, malgré les moyens d'amélioration qu'il avait indiqués plusieurs fois. Nous avons reçu aussi des plaintes réitérées des propriétaires de diligences, et de personnes qui sont dans l'habitude de voyager sur ces routes, et qui confirment les déclarations de M. Telford.

» D'après cela, nous demandons au Parlement s'il ne serait pas convenable de nous investir des pouvoirs nécessaires pour nous mettre en mesure d'améliorer ces deux portions de chemin, les seules qui ne soient pas dans un état satisfaisant sur toute la route qui conduit à Holyhead. Ces améliorations seraient également utiles à nos communications avec les comtés du nord, et à celles que nous entretenons avec l'Irlande. Il est vraiment déplorable que l'incurie ou l'entêtement de quelques fonctionnaires locaux puisse compromettre d'aussi grands intérêts, malgré les justes réclamations qui s'élèvent de toutes parts. »

Quand de pareils abus existent dans le voisinage immédiat de Londres, au milieu de tant de causes qui paraîtraient devoir les faire cesser ou les prévenir, on conçoit sans peine que des millions soient dépensés à pure perte par les mille et un curateurs qui parcourent sans

cesse nos routes, comme Sinbad le Marin parcourait les mers. Si ces routes ne sont pas telles qu'elles devraient l'être, c'est donc au mauvais système qui les régit qu'il faut s'en prendre, et non pas au talent de nos ingénieurs. Cela posé, sans nous prononcer, sur ce sujet, d'une manière affirmative, nous demanderons s'il ne serait pas dans l'intérêt commun de placer toutes les routes de l'empire sous le contrôle des Chambres et du gouvernement, de renverser les barrières, et de mettre à la charge du trésor la confection et l'entretien des chaussées, comme elles le sont en France?

L'arrangement que nous proposons aurait du moins l'avantage de faire cesser une perception dispendieuse, ainsi que les insultes qui l'accompagnent d'ordinaire; et d'abolir une espèce de capitation, c'est-à-dire, le mode de contributions le plus odieux de tous. Comme, chaque fois qu'une taxe est perçue, c'est toujours, en dernière analyse, l'industrie productive du pays qui la fournit, il nous semble plus judicieux et plus simple de l'imposer directement sur cette industrie, et de la lever avec le reste du revenu. Sans contredit, le patronage collectif qui résulterait de la mesure que nous proposons serait immense; mais il ne serait pas plus grand en masse que dans ses divisions et ses subdivisions actuelles. Il ne faut pas que l'horreur, souvent légitime, qu'a John Bull pour le Scylla du patronage ministériel ou parlementaire, le jette dans le Charybde du patronage plus mesquin et plus tracassier de nos petits aristocrates provinciaux.

Le tems et la place nous manquent, pour l'examen approfondi de cette grande question : nous allons terminer cet article par quelques observations rapides sur

les routes d'argile et de gravier construites dans le voisinage de Londres, d'après le système de Mac-Adam, et sur celles que M. Mac-Neill propose aujourd'hui de leur substituer.

Quiconque a voyagé sur les premières de ces routes ne saurait disconvenir qu'elles contiennent plus de boue dans les tems humides, et qu'elles sont plus remplies de poussière dans les tems secs, que les routes construites sur d'autres principes, quoique elles soient nétoyées et arrosées à grands frais; ces opérations ne sont qu'un palliatif très-insuffisant des nombreux inconvéniens qui leur sont propres. Le limon qui se trouve sur la surface durcie devient soluble par la plus petite quantité d'eau, ou volatile au souffle de la plus légère brise.

Quelques personnes prétendent que ce limon est apporté des provinces, proposition qui pourrait être soutenue, si les chevaux et les voitures allaient à Londres, comme les fleuves vont à la mer, et revenaient ensuite par les météores atmosphériques; mais, malheureusement pour les auteurs de cette belle observation, il sort de Londres un nombre de voitures équivalent à celui qui y arrive, d'où il résulte que les provinces ne sont nullement responsables de la poussière et de la boue qui rendent si incommodes les approches de la métropole.

Quel est donc le principe de cette boue et de cette poussière? Serait-ce l'écrasement des pierres de la route? en aucune manière. Balayez la route chaque jour : si la pluie continue à tomber, cette boue se renouvellera sans cesse; et cependant les pierres du pavé n'auront pas, au bout du mois, sensiblement perdu de leurs dimensions. D'ailleurs, comme les matériaux du pavage sont des cailloux, la boue devrait être siliceuse, tandis qu'au contraire, en beaucoup d'endroits, elle est argileuse :

c'est qu'en effet elle provient toujours du sol qui sert de soubassement, quelle qu'en soit la nature.

Cette observation nous indique à la fois le principe du mal et le remède. Lorsque le sol est argileux, comme dans toutes les portions des environs de Londres situées au nord de la Tamise, le dessèchement est très-difficile, si difficile même qu'on le considère à peu près comme impossible. La route, étant, en général, moins élevée que les terrains voisins, devient une espèce de réservoir ou de bassin pour l'eau; car les matières dures de la surface et la poussière qui s'y trouve l'empêchent de pénétrer dans les parties inférieures. Il résulte de cette disposition que, dans les tems secs, chacun des cailloux inférieurs du gravier, placé au milieu d'une petite cavité de mortier, comprime l'argile qui le sépare du caillou voisin : lorsque la surface est un peu attendrie par la pluie, le mortier, ainsi préparé, sort par chaque joint ou ouverture.

Une route construite dans ce système est toujours poudreuse ou couverte de boue. Elle a aussi le grave inconvénient d'être élastique : cette dernière circonstance diminue tellement la force des chevaux, qu'il faut trois de ces animaux, dans le voisinage de Londres, pour traîner un fardeau que deux chevaux peuvent conduire sur des routes maintenues dans un degré de dessication convenable. Or, si nous considérons les grands frais que coûte l'emploi de la force des chevaux, et la grande quantité qu'on en dépense sur les routes, et, s'il est démontré que, par suite du système de M. Mac-Adam, il y en a un tiers ou un quart de perdu, il est clair que l'économie de cette force suffirait pour compenser les frais de construction les plus dispendieux. Nous ne saurions trop arrêter, sur ce point, l'attention de ceux

auxquels l'examen de ces importantes questions pourra être délégué (1).

(1) NOTE DU TR. Nous empruntons aux lumineuses observations qui précèdent la *Statistique des routes de France*, publiée par M. le directeur-général des ponts et chaussées, un exposé fort clair du système de M. Mac-Adam. L'opinion de M. Becquey, comme on va le voir, n'est pas aussi défavorable que celle du *Magazin de Londres* aux routes de cet ingénieur.

« Le système de M. Mac-Adam, qui ne date encore que de quelques années, a obtenu la plus grande faveur. Quelques contradictions se sont élevées, et, on doit le dire, il en est qui paraissent fondées et puissantes : mais c'est au tems surtout qu'il appartient de juger le débat. Jusqu'à présent, les procédés de M. Mac-Adam ont eu d'heureux résultats : les routes auxquelles on en a fait l'application, présentent des améliorations sensibles, en même tems que les frais annuels de leur entretien diminuent.

» L'importance de la matière est assez grande pour justifier ici quelques détails. Le système de M. Mac-Adam repose sur les principes suivans, que l'auteur regarde, pour ainsi dire, comme des axiomes.

» 1° C'est le sol naturel qui supporte réellement tout le poids des chargemens ; tant qu'on le mettra à l'abri de l'humidité qui lui ferait perdre sa consistance, les affaissemens sont peu à craindre. On doit donc d'abord le rendre parfaitement sec, puis placer dessus, si je puis m'exprimer ainsi, une couverture impénétrable à la pluie. L'épaisseur à donner à la route doit être restreinte à la quantité de matériaux suffisante pour former cette couverture, sans égard aux poids des fardeaux qu'elle peut avoir à soutenir.

» 2° Quelle que soit la quantité de matériaux qu'on répand sur un sol peu consistant, si la pluie peut le pénétrer et l'imbiber, jamais la route ne sera bonne. On aura fait de grandes dépenses sans résultat utile.

» 3° Une route artificielle a surtout pour objet de soustraire le sol naturel aux inconvéniens d'un climat variable, aux effets de l'alternative de la gelée et du dégel. C'est donc une méthode erronée que de creuser, au milieu de l'emplacement de la route, un encaissement destiné à recevoir des matériaux : cet encaissement est un véritable réservoir où les eaux se rassemblent et deviennent par la gelée une cause de destruction. Au lieu d'une tranchée, c'est un exhaussement qu'il faut pratiquer.

» 4° Les pierres employées à la confection de la route doivent être brisées, sans mélange de terre, d'argile, de craie ou d'autre matière sus-

A Londres, les rues *macadamisées* ont été faites sur les mêmes principes que les routes, c'est-à-dire, que les

ceptible de s'imbiber d'eau et d'éprouver les effets de la gelée. Tout agent chimique est inutile pour la liaison des matériaux.

» 5° La route doit être composée, sur toute son épaisseur, de pierres d'égale grosseur. Si l'on place de grosses pierres pour servir comme de fondation, ces pierres seront facilement ébranlées et déplacées par le mouvement des voitures, et il en résultera, dans le corps de la chaussée, des crevasses et des fissures qui seront autant de voies par lesquelles l'eau pénétrera jusqu'au sol inférieur. Des pierres brisées à égale grosseur s'unissent par leurs angles aigus, s'arrangent, se combinent, et forment une surface solide, compacte, impénétrable, que ne détériorent pas les changemens de température, et sur laquelle les roues glissent sans éprouver ni heurt ni secousse, et sans presque laisser de traces de leur passage.

» 6° La grosseur des pierres doit correspondre au poids de six onces au plus (o. kil. 17). Le cassage exige le plus grand soin : la forme et le poids de l'instrument employé dans cette opération, la position et l'attitude de l'homme qui travaille, peuvent faire varier le prix de la main-d'œuvre dans un assez grand rapport.

» 7° La qualité des matériaux n'influe pas sur la bonté de la route, mais seulement sur sa durée.

» 8° Une route assise sur un fond compressible et même marécageux, pourvu que la mollesse du terrain ne soit pas trop grande, se maintient aussi solide que celle qui repose sur le rocher, et même la consommation des matériaux est moins grande sur la première que sur la seconde.

» Nous bornerons à ce qui précède l'analyse des principes de M. Mac-Adam. Quelques-uns ne sont pas nouveaux, et depuis long-tems sont connus et pratiqués par les ingénieurs français; mais il en est plusieurs qui se trouvent entièrement en opposition avec les doctrines enseignées jusqu'à présent, ainsi qu'avec les habitudes généralement répandues. L'absence de toute fondation, par exemple, est une des innovations qu'il ne faudrait admettre qu'après une assez longue expérience. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, diverses objections, dignes du plus sérieux examen, ont été faites en Angleterre contre plusieurs des procédés de M. Mac-Adam, et peut-être ce dernier, entraîné par sa conviction, a-t-il, sur quelques points, exagéré ses propres vues, persuadé que lorsqu'il s'agit de combattre des idées et des habitudes que le tems a, en quelque sorte, consacrées, il faut frapper fortement les esprits pour faire triompher la vérité, ou du moins ce que l'on croit la vérité. »

pierres brisées ont été répandues sur le sol naturel : elles s'y sont nivelées comme elles ont pu, en s'enfonçant profondément dans le limon sous le poids des voitures, des chariots, etc. Aussi ces rues, qui n'ont pas d'autre avantage que d'être un peu moins retentissantes que les autres, sont les plus sales et les plus dispendieuses de toutes celles de la métropole ; et, dans les divers quartiers, on prend des dispositions pour substituer le pavage ordinaire à celui de Mac-Adam.

Maintenant, s'il est démontré que des pierres de dimensions modérées, bien nivelées et bien jointes, préservent mieux de la boue, dans nos rues, que les pierres brisées, dont, au surplus, la naissance et l'emploi sont fort antérieurs au baptême que leur a donné M. Mac-Adam, il en résultera qu'une combinaison du même genre pourrait être également avantageuse à nos routes. Dans les rues de Londres, nous avons des preuves incontestables de l'immense utilité que l'on trouve à asseoir les matériaux qui composent la surface de la voie publique sur des fondemens solides. Fleet-Street, depuis Fleet-Market jusqu'à Shoe-Lane, a été préparé en enlevant, à une profondeur considérable, toute la terre molle, et en la remplaçant par de la chaux, des pierres et du gravier nivelés avec soin. Quoique cette partie de la rue soit remplie par les tuyaux du gaz et des compagnies hydrauliques (1), et que les pierres qui en occupent la surface soient de la même espèce que celles des autres portions, l'œil et l'oreille, quand vous êtes en voiture, vous avertissent de l'endroit où commence cette admirable pièce de pavage, et de celui où elle se termine. Sans contredit, elle a

(1) Voyez sur ces compagnies qui alimentent d'eau toutes les maisons de Londres, l'article sur l'activité industrielle de la Grande-Bretagne, en 1828, dans notre 38e numéro.

coûté fort cher, mais le reste du pavé a aussi occasioné une dépense considérable ; et, quoique construit postérieurement, il a éprouvé une dépression en beaucoup d'endroits, tandis que pas une seule pierre n'a bougé dans la partie où on lui a donné un fondement solide.

Il est hors de doute que de petites pierres rompues en fragmens angulaires, et, par cette raison, susceptibles de se joindre facilement sont celles qui conviennent le mieux pour une route ordinaire, si on les préserve de l'eau et de la boue. Il y a des moyens sûrs de les mettre à l'abri de ces deux inconvéniens : le desséchement pour l'eau, et une fondation artificielle qui sert de barrière contre la boue. C'est ce que l'on peut faire, quelles que soient les circonstances où une route se trouve. La seule différence qui puisse résulter de ces circonstances, c'est l'accroissement des frais de construction : mais, dans tous les cas, cet accroissement est compensé par une économie énorme dans l'emploi de la force animale et dans les dépenses de réparation et d'entretien. Les parties de la route d'Holyhead qui ont été exécutées par M. Telford, sous la surveillance d'une commission parlementaire, n'ont jamais besoin d'être nétoyées, et peuvent rester des années entières sans être réparées. C'est, sans contredit, une preuve assez imposante de notre assertion ; car il est hors de doute que, si les routes qui conduisent à Londres étaient construites sur un principe semblable, elles seraient également bonnes. Il pleut tout autant dans la vallée de la Severn que dans celle de la Tamise ; et, dans le pays de Galles, les cailloux n'ont pas moins de tendance à se rouler dans la boue qu'à London Colney ou à South Mims.

L'on a donné pour fondement à certaines routes la

pierre à chaux de Lins, ce qui les a considérablement améliorées; mais cela est très-dispendieux, à cause de la longueur du transport. L'irrégularité qui existe dans les dimensions de ces pierres a aussi un autre inconvénient, attendu qu'elles s'enfoncent inégalement dans le sol. Des pierres équarries seraient, sans doute, le meilleur fondement, mais le prix en serait trop élevé; ce qui importe donc, c'est de trouver une substance qui puisse leur être substituée, et dont les matériaux soient, en quelque sorte, sous la main. On fait maintenant l'essai d'une substance de ce genre, sur une portion de la route de Highgate Archway, dont l'invention est due à M. John Mac-Neill. La composition et la forme de cette substance, aussi bien que les moyens de dessication et les autres perfectionnemens introduits par l'inventeur, de l'aveu et sous la surveillance des membres de la commission du Parlement, nous donnent lieu de croire que cet essai réussira.

La substance en question est un poudding, ou brèche artificielle, composée de cailloux unis par un ciment et formés en groupes irréguliers, qui ont environ le double de la dimension d'une brique. Quoique cette pierre artificielle se fasse avec beaucoup de facilité et de promptitude, elle durcit de suite, et acquiert une si forte consistance, qu'il est peu probable qu'elle se casse jamais, étant d'ailleurs protégée contre la collision des roues par les pierres brisées qui sont au-dessus. Même aujourd'hui, le prix n'en est pas élevé, attendu que les cailloux se trouvent près de la fabrique, et que la quantité de ciment nécessaire est fort peu considérable.

Si, comme nous avons tout lieu de le croire, ces nouveaux procédés réussissent, cette découverte sera de la plus haute importance pour les routes sur lesquelles

on ne peut pas faire arriver des pierres, en quantité considérable, sans de grands frais de transport. La commission ne pouvait pas choisir un endroit où l'invention de M. Mac-Neill fût soumise à une épreuve plus sévère; car, quoique cette route fût d'une construction toute récente, elle paraissait, dans l'état de dégradation où elle se trouvait, défier l'art des ingénieurs les plus habiles. Les routes construites d'après le nouveau système doivent recevoir le titre de *routes appiennes*, et, sans doute, elles rappelleront celles dont elles empruntent le nom, par leur solidité et leur caractère monumental (1).

(*London Magazine.*)

(1) Note du Tr. On trouvera, dans les deux rapports faits récemment par M. le baron Pasquier à la commission d'enquête sur l'état des routes et des canaux, des détails d'un haut intérêt sur l'état comparé de cette branche de service en France et en Angleterre. Il faut espérer que ces travaux d'un homme d'état dont le talent semble grandir chaque jour, ne resteront pas stériles, et que le ministère actuel saura les utiliser.

Voici, d'après les calculs les plus récens et les plus exacts, l'exposé comparatif des moyens de communications en France et en Angleterre. Il y a maintenant en France 200 et quelques lieues de canaux exécutés, et 250 à 300 lieues de canaux commencés; 38 lieues de chemins de fer ou en exécution; 15,000 lieues de routes, dont 8,000 lieues de routes royales, et 7,000 de routes départementales. L'Angleterre, dont la surface n'a que les deux cinquièmes de celle de la France, présente 9,800 lieues de routes à barrières; une grande quantité de rivières rendues navigables; 1,200 à 1,500 lieues de canaux intérieurs, et plus de 100 lieues de chemins de fer, sans parler de la facilité que donnent les transports par mer aux communications entre les divers points des côtes. La mer peut être considérée, sous le rapport commercial, comme un grand canal qui ceint l'Angleterre

Sciences Médicales.

DE L'ALIÉNATION MENTALE,

DES CAUSES QUI LA PRODUISENT ET DES REMÈDES QUI LA GUÉRISSENT.

Nous allons jeter un coup d'œil sur cette intéressante et cruelle maladie, et principalement sur les causes qui la déterminent ou la développent. Notre intention n'est pas de faire une analyse complète, minutieuse, technique. Nous nous bornerons à réunir des faits, dont chacun, en faisant un appel à ses propres souvenirs, pourra reconnaître l'exactitude ; et, au fond, ce sont là les seules bases sur lesquelles l'homme de la science lui-même puisse bâtir avec sécurité. Si une fois les causes sont bien reconnues, et si l'on constate qu'elles peuvent être soumises au contrôle de la volonté humaine, nous serons sur la voie pour en prévenir l'action, ou pour en arrêter le développement, quand une fois elles se seront manifestées. Les moyens curatifs deviendront rationnels, et la généralité du public cessera de donner son admiration à un empirisme irréfléchi. Quel doit être le but définitif de toutes les discussions et de toutes les recherches scientifiques, si ce n'est d'augmenter le savoir de chacun, et, par conséquent, comme le dit Bacon, sa puissance, et de nous mettre en mesure de nous conduire nous-mêmes, ainsi que nos affaires, ce qui, certes, vaut beaucoup mieux que de nous confier, en aveugles, aux mains des autres?

Le dérangement auquel on donne vulgairement le nom d'aliénation mentale est-il une maladie de l'ame ou du corps? Du corps, sans aucun doute, contrairement à l'opinion commune : des sensations sont excitées par des causes intérieures et extérieures; et, quand elles sont trop violentes, elles déterminent des lésions qui sont le principe de la folie. Voici comment cela se passe : des impressions plus ou moins vives, selon la susceptibilité de l'individu, agissent, par l'intermédiaire de nos sens et de l'appareil nerveux, sur notre ame, et l'ame réagit, à son tour, sur les sens, et ensuite, ou plutôt presque simultanément, sur le cœur. Le système nerveux et celui de la circulation sont donc atteints également, et des impressions morales de toute espèce deviennent, par une excitation surabondante, des causes d'aliénation. Mais le moral n'est pas la cause immédiate; il détermine seulement une perturbation dans les organes, qui porte le trouble dans les facultés du cerveau. C'est donc sur les effets purement physiques que nous devons diriger notre attention.

Nous pouvons tous reconnaître les causes morales, et en apprécier les premiers effets. Quelques personnes, sans peser suffisamment la force de leurs expressions, ont nié l'influence de l'ame sur la matière; mais des milliers de preuves établissent que des lésions dans la structure et les fonctions des organes sont produites par des émotions de l'ame. Le cœur, l'estomac, le foie, les intestins, etc., sont très-souvent affectés par les conséquences des passions. Les anciens plaçaient le siége de certaines passions dans des viscères particuliers : le courage dans le cœur; la colère dans le foie; la joie dans la rate, etc. Des physiologistes modernes d'une grande distinction ont presque adopté ce système; mais,

dans le cours de cet article, nous ne voulons nous occuper que de faits positifs et hors de toute discussion.

Toutes nos émotions, toutes nos passions sont accompagnées, comme on va le voir, de changemens corporels qui ne diffèrent que par la place où ils s'effectuent, et par le degré de leur intensité. Il sera facile de reconnaître, dans ces divers changemens, l'action et la réaction de l'ame sur la matière, et de la matière sur l'ame.

La modestie se trahit par une simple rougeur qui disparaît en même tems que la cause qui l'a fait naître : cette affection de l'ame produit rarement d'autres effets perceptibles. Mais la honte donne une coloration plus foncée et plus durable ; le sang s'accumule près de la surface, comme si les vaisseaux avaient éprouvé un resserrement subit, et en arrêtaient la circulation. Cette impression, poussée à l'excès, a produit d'autres effets physiques d'une nature très-grave, telles que des suppressions, la folie, la mort. Un savant observateur parle d'une dame qui devint folle la première nuit de son mariage, par suite de la honte qu'elle ressentait de reposer dans le même lit qu'un homme. Une autre, quoique elle aimât extrêmement son mari, éprouva un dérangement mental à l'approche de la consommation du mariage.

La timidité est une autre modification de la modestie, qui a également provoqué des aliénations mentales. Cowper, le poète, est cité par le Dr. Burrowes (1) comme exemple d'une mélancolie chronique, par suite de la crainte qu'il éprouva de ne pas pouvoir exécuter avec convenance un devoir simple et honorable, mais public. Les gens de lettres, les artistes, dont les organes ont

(1) Vid. *Commentaries on insanity*, by Geo. M. Burrowes, M. D.

presque toujours une extrême susceptibilité, sont très-exposés à ce genre d'impressions (1).

La terreur produit des perturbations analogues; mais, dans ce cas, le visage pâlit, le sang se retire des extrémités, et se concentre vers le cœur. Les mouvemens de cet organe s'embarrassent, et il en résulte une lutte violente. Il arrive quelquefois que les pulsations du cœur s'arrêtent tout-à-coup : d'autres fois l'accumulation du sang en a déterminé la rupture. Mais ce n'est pas là le seul danger : dans la réaction, le sang, en retournant avec violence dans les artères, peut troubler les fonctions du cerveau, et causer un dérangement mental.

Dans la colère, le sang se précipite vers les capillaires, et rougit la surface; mais quelquefois c'est l'inverse, et le visage éprouve une pâleur subite. Dans le dernier cas, la colère est encore d'un caractère plus fâcheux, quoique moins impétueuse. Presque toujours alors elle est associée à la haine et à la vengeance, contrôle puissant qui s'effectue d'ordinaire par l'espoir d'une satisfaction à venir et plus complète. Dans le premier cas, la folie résulte souvent des mouvemens accélérés du sang; et, dans la seconde hypothèse, la violente réaction du sang dans les vaisseaux peut décider une apoplexie.

Les effets de la colère et de la crainte sur les forces musculaires ne sont pas moins faciles à constater : la colère les augmente prodigieusement, tandis que la crainte les paralyse. Des alarmes soudaines, ainsi que d'excellens observateurs l'ont constaté, peuvent, en réfroidissant le sang dans les veines, arrêter les progrès d'une

(1) Voyez le charmant article intitulé : *De la Timidité des Savans*, dans notre 32e numéro.

fièvre qui commence : l'effroi peut également guérir ou causer une aliénation mentale. Un seau d'eau froide, jeté à l'improviste, a quelquefois guéri des maniaques; mais ce remède dangereux a l'inconvénient de déranger l'équilibre des nerfs et la circulation, et de pouvoir ainsi déterminer une apoplexie. La crainte peut stimuler aussi bien que paralyser : le désir de la conservation a fait faire des efforts extraordinaires; mais le résultat définitif doit être un dérangement mental, quand elle est poussée à l'excès. Le Dr. Burrowes rapporte les effets produits par la crainte sur un officier de la marine anglaise, qui avait une intrigue avec la femme d'un habitant de Monte-Video. A son retour d'une entrevue nocturne, il fut attaqué par des assassins; la grandeur du péril agit sur lui comme un stimulant, et il se défendit avec une telle vigueur, qu'il mit en fuite les assassins, et qu'il se réfugia sain et sauf dans un lieu de sûreté; mais à peine l'avait-il atteint, qu'il fut saisi d'une frénésie des plus violentes. La réaction avait détruit l'équilibre, et la circulation avait pris un mouvement trop rapide pour pouvoir se calmer et revenir à l'état normal.

La tendance d'un chagrin excessif à faire affluer le sang au cerveau, et, par suite, à porter le trouble dans ses facultés, est reconnue de tout le monde. Les larmes que la douleur fait couler peuvent être considérées comme un soulagement et un remède. Une joie extrême produit, sur le cerveau, des effets analogues; mais elle n'a pas, comme le chagrin, des moyens naturels pour calmer son exaltation. C'est par cette raison, sans doute, que les dérangemens de fortune ne produisent pas aussi souvent la folie que des richesses considérables et imprévues. Dans les six mois qui suivirent les nombreuses faillites de l'hiver de 1826, dit le Dr. Burrowes, il entra

moins d'individus dans les maisons d'aliénés, que dans les époques correspondantes des années antérieures.

Des méditations prolongées peuvent aussi exercer une grande influence sur la circulation. Des mathématiciens ont passé des jours et des nuits entières sans sommeil, à la suite de grands travaux, et après s'être livrés à des calculs compliqués. Ces insomnies étaient le résultat de l'action excessive du cerveau : si elles n'eussent pas promptement cessé, elles se seraient terminées par le délire. L'absence de sommeil est donc un avertissement donné par la nature pour suspendre des travaux de ce genre.

Il existe encore beaucoup d'autres effets qui manifestent d'une manière tout aussi positive, quoique moins constatée, l'action de l'ame sur le corps. La production des taches de coupe-rose est souvent un de ces effets; la blancheur des cheveux, quand elle s'opère subitement, en est un autre. Nos passions modifient jusqu'à la température de notre corps : le désir allume notre sang; la crainte et l'aversion le réfroidissent. Le mal du pays vient d'une cause morale, mais il produit des effets physiques que les hommes de l'art reconnaissent sans peine. C'est ainsi, par exemple, que, dans ce cas, les plèvres contractent des adhérences.

Les causes morales dont nous venons de parler se produisent dans l'individu; mais il en est d'autres qui semblent provenir de la condition et des circonstances où se trouve la société. Plus cette société est artificielle, plus ces causes sont actives et multipliées. L'oisiveté, l'habitude de satisfaire immédiatement tous ses caprices, vices qui accompagnent d'ordinaire une grande fortune, en rendant les hommes plus susceptibles et plus irritables, les prédisposent également à l'aliénation men-

tale. Une très-forte culture intellectuelle, l'enthousiasme politique ou religieux peuvent aussi devenir des principes de folie. Ces causes agissent peu, en général, sur les classes inférieures; mais l'intempérance, l'usage immodéré des boissons fermentées, produisent sur elles des effets analogues à ceux des causes morales sur les hautes classes.

Il existe des rapports frappans entre la manifestation de la folie et les événemens publics. On a constaté d'une manière positive un accroissement énorme dans le nombre des aliénés, pendant les époques les plus violentes de la révolution française. Le Dr. Halloran a fait des observations semblables, à l'époque de la dernière rébellion de l'Irlande. La folie commence de nouveau à être plus commune dans ce malheureux pays, surtout parmi les orangistes. Le Dr. Rush a rapporté des effets singuliers qui se sont manifestés pendant la guerre de l'Indépendance des États-Unis. Au commencement d'une bataille, l'enthousiasme qu'éprouvaient les officiers et les soldats leur occasionait une grande soif, et, à la première attaque, ils sentaient une vive chaleur dans l'une et l'autre oreille. On trouva étendus sur le champ de bataille de Monmouth, des soldats qui n'avaient reçu aucune blessure, et qui n'avaient pas été dans le cas de supporter des privations ou des fatigues trop fortes. C'était l'émotion qui avait déterminé leur mort. Des maladies, inconnues jusque-là, furent observées à la cessation subite de la guerre.

La religion a été considérée comme une des causes principales des dérangemens intellectuels, attendu qu'un grand nombre d'aliénés est livré à des extases et des rêveries religieuses. Excitée surabondamment, chaque affection de l'ame peut devenir un principe de folie. La

religion, avec les espérances et les craintes qu'elle provoque, est, sans doute, très-susceptible de porter le trouble dans les facultés du cerveau. Toutefois les extases, les rêveries, sont plus généralement les résultats de la folie qu'ils n'en sont le principe. En général, les individus dont l'enthousiasme religieux paraît avoir troublé les facultés intellectuelles avaient la tête faible, et le système nerveux très-excitable. Il en résulte que l'enthousiasme est plus souvent l'occasion que le principe de la folie, ou, du moins, qu'il n'agit comme cause que concurremment avec la prédisposition naturelle. On conçoit que la folie se développe avec facilité chez des personnes dont la raison n'a pas encore été mûrie par le tems, ou dont la tête est affaiblie par l'âge, et que des prêtres animés d'un faux zèle viennent troubler par la crainte d'un avenir menaçant. Le Dr. Burrowes a constaté que c'est surtout lorsque des doctrines nouvelles tendent à se substituer à d'autres plus anciennement établies, que se font observer ces frénésies religieuses. Tandis que l'ame balance entre les anciennes et les nouvelles doctrines, et qu'elle est tout entière préoccupée par la crainte de compromettre son salut, en prenant le mauvais côté, tout le système acquiert un degré de susceptibilité morbide. Lorsqu'il se trouve dans cet état d'irritation, un incident qui, dans d'autres circonstances, n'aurait rien produit, éveillera le feu caché, et déterminera une frénésie. Le Dr. Halloran, qui s'est trouvé dans les situations les plus favorables à l'observation, remarque que, dans l'hospice des lunatiques à Cork, où les catholiques sont aux protestans dans la proportion de dix à un, il n'y avait jamais eu d'aliénation produite par l'enthousiasme religieux parmi les premiers, tandis qu'au contraire, parmi les protestans *dis-*

sidens, il avait été un principe de folie assez fréquent. Cette différence est facile à concevoir : les prêtres catholiques ne permettent pas à leur troupeau de discuter les doctrines qu'ils lui enseignent, et le moindre doute sur ces doctrines est signalé comme une hérésie. Nous avons vu que les folies religieuses se manifestaient principalement lorsqu'il y avait conflit entre deux doctrines : or, le catholique est préservé de ces conflits par les *credo* impérieux qu'on lui impose; tandis que, dans les communions protestantes, la liberté d'examen encourage et autorise les discussions. Le méthodisme est accusé d'avoir produit plus d'aliénations qu'aucune autre secte ; mais il est facile de donner une raison satisfaisante de ce fait très-réel : les conversions qu'il opère sont beaucoup plus nombreuses que celles des autres communions, et c'est surtout parmi les têtes faibles qu'il se recrute.

Au reste, ces causes morales, quoique susceptibles de produire la folie dans une effrayante proportion, sont bien éloignées d'être les plus nombreuses. C'est seulement lorsque l'organisme est très-excitable, et que ces causes existent dans un grand degré d'intensité, qu'elles sont suivies d'effets morbides. Les causes physiques directes sont bien plus actives et bien plus multipliées : la principale, dans cette seconde classe, est, sans contredit, la prédisposition héréditaire. Un savant praticien étranger dit que cette prédisposition agit dans la proportion de quatre cinquièmes. Le Dr. Burrowes, dont l'autorité n'est pas moins imposante, va encore plus loin, et assure que les six septièmes des aliénés qu'il a soignés avaient reçu, avec la vie, le germe de cette maladie cruelle; et il suppose que, dans le dernier septième, il y en avait d'autres qui se trouvaient dans le même cas ; mais il n'a

pas pu s'en assurer, parceque les amis ou les familles des aliénés dissimulent presque toujours à cet égard. Au surplus, l'idée que ces affections sont héréditaires se trouve répandue même dans les masses, et rien n'est plus commun, lorsque l'on parle d'un aliéné, d'entendre dire que cette maladie existe dans sa famille, que son père et sa mère étaient fous, etc. Les particularités constitutionnelles, que les physiologistes appellent, dans leur langage technique, *idiosyncrasies,* sont extrêmement communes : il suffira d'en citer quelques-unes pour convaincre le lecteur qu'elles sont bien plus nombreuses qu'on ne le suppose en général. Les poissons à coquilles sont malfaisans pour certaines personnes; il en est de même de plusieurs fruits, et du parfum de beaucoup de fleurs : ces particularités se transmettent à travers des générations successives. Il n'est pas rare d'entendre dire : « Je ne puis supporter telle chose, ni mon père non plus. » Nous recevons la goutte, les affections nerveuses, celles de poitrine, et bien d'autres, par héritage, et nous les propageons. Quelques médecins ont prétendu que les maladies héréditaires sautaient ordinairement un degré dans la ligne de descendance; mais ils n'ont pas de faits à l'appui de cette assertion. Il est possible, sans doute, que la maladie ne se développe pas chez tel ou tel individu; c'est là une exception, et non pas une règle.

Rien, selon nous, ne prouve davantage que le principe de la folie est toujours dans une lésion organique, que la transmission héréditaire de cette maladie. Or, cette transmission est incontestable : pour s'en convaincre, il suffit de voir ce qui se passe dans certaines familles, plus faciles à observer, à cause du haut rang qu'elles occupent dans l'échelle sociale. Par exemple,

l'aliénation mentale était une affection héréditaire dans les diverses branches de cette maison de Holstein, qui avait fini par prendre possession de tous les trônes du nord. La branche qui règne en Russie a eu deux maniaques, Pierre III, et son fils, Paul Ier. Le père du roi actuel de Danemark l'était aussi. On en trouve également dans la branche d'Oldenbourg; enfin, l'ambition que manifesta le malheureux fils de Gustave III, de jouer le même rôle politique que ceux de ses aïeux qui occupaient le trône avant que la Russie eût conquis les plus belles provinces de la monarchie suédoise, peut aussi être considérée comme une véritable manie. Cet exemple prouve, au surplus, que, quoique ces affections soient héréditaires, elles n'atteignent pas également tous les membres des familles où elles se trouvent, puisque, dans celles que nous venons de citer, il y a eu des princes très-sages et fort éclairés. La folie héréditaire est plus commune en Écosse qu'en Angleterre; c'est surtout dans les anciennes familles écossaises qu'on la rencontre. Il y a quelques siècles que les Écossais s'étaient déjà aperçus de cette disposition nationale, et ils avaient pris contre elle des précautions conformes à la barbarie de l'époque. Lorsqu'un homme était atteint d'une aliénation mentale, ou de toute autre maladie susceptible d'être transmise avec le sang, ses fils étaient émasculés, et ses filles bannies; et, si une femme enceinte éprouvait les symptômes d'une maladie héréditaire, elle était brûlée vive (1). De tous les peuples, le peuple juif est celui qui a le moins mêlé son sang avec le sang des autres nations : aussi on a lieu de croire qu'il est plus sujet que d'autres à l'aliénation mentale. Un des

(1) Boetius, *de Vet. Scot. moribus.*

plus jeunes malades auxquels M. Burrowes ait jamais donné ses soins, appartenait à une respectable famille israélite : le père et la mère étaient fous, et six frères ou sœurs perdirent, comme lui, la raison, en atteignant l'âge de puberté. Les quakres se marient, comme les juifs, presque exclusivement entre eux ; et l'on suppose que c'est par cette raison qu'ils sont très-sujets à cette maladie. M. Tuke assure que, parmi ces sectaires, le nombre des aliénés est dans le rapport de 1 à 200. Mais il est probable, d'après les formes du culte des quakres, que l'enthousiasme religieux contribue aussi à propager l'aliénation mentale, parmi leurs co-religionnaires.

Les hommes de l'art distinguent plusieurs espèces d'aliénations : la manie, la mélancolie, l'hypocondrie, etc.; mais ces différentes formes de la même affection paraissent se propager indistinctement, c'est-à-dire, qu'un maniaque peut donner le jour à un hypocondre, et réciproquement. Diverses formes de folies, avec différens degrés de capacité intellectuelle, se manifestent quelquefois dans les familles nombreuses : « Dans une famille que j'ai soignée, dit le Dr. Burrowes, un des fils avait des talens transcendans ; un autre était un homme ordinaire ; le troisième était sans esprit, et le quatrième un idiot. » Que le génie et la folie sont alliés de près n'est pas une fiction poétique. Souvent on les rencontre, non-seulement dans la même famille, mais dans le même individu. Le Tasse avait entièrement perdu la raison ; Rousseau l'avait perdue à moitié, et faisait encore des compositions éloquentes, au milieu de sa demi-folie. Les gens de lettres, les artistes, sont, en général, dans un état d'excitation morbide, qui, lorsque des événemens imprévus viennent l'accroître, se convertit facilement en aliénation. On dirait que la nature ait voulu faire un

présent funeste du plus brillant de ses dons, par les conditions qu'elle y attache. Souvent les hommes supérieurs semblent plutôt éblouis qu'éclairés par les rayons qui brillent dans leur propre intelligence. Un Français spirituel exprimait assez plaisamment l'espèce d'étourdissement et d'embarras qu'éprouvent ces êtres malheureux et privilégiés. Un jour que l'on disait devant lui que Mme de Staël avait beaucoup d'esprit : « Oui assuré ment, s'écria-t-il, elle en a beaucoup; elle en a plus qu'elle n'en peut porter! »

Quelquefois la disposition à la folie ne se manifeste que par de simples bizarreries, par quelques idées ou quelques goûts singuliers, ou même par des costumes qui diffèrent de ceux que l'on porte communément. « Il y a nécessairement, dit le Dr. Burrowes, quelque chose d'oblique et de faux dans les perceptions et le jugement de ces individus. Ils ne remarquent pas la différence qui existe entre eux et la généralité. Si ces bizarreries ne sont pas observées et contenues dans la jeunesse, elles deviennent plus fortes, et, avec le tems, finissent par une folie complète. »

La prédisposition naturelle ou héréditaire ne se développe souvent que dans un âge déjà avancé, et paraît sommeiller jusque-là. Il faut un excitement un peu vif pour que le développement ait lieu. Le germe et le sol se trouvent dans l'individu, et il est toujours à craindre que ce germe prenne racine, croisse, et porte des fruits. Mais c'est surtout lorsque l'aliénation, ou son principe, existe à la fois dans le père et la mère que l'effet est bien plus difficile à éviter. Quand il n'y a qu'une seule personne du couple affectée, il est rare que tous ses enfans le soient : les uns, à cet égard comme à d'autres, tiendront davantage du père; les autres de

la mère. Ceux dont les traits auront le plus d'analogie avec l'individu aliéné auront ordinairement une constitution et des dispositions à peu près semblables. Le Dr. Burrowes parle de questions qui lui furent adressées par des personnes qui avaient une alliance en vue, avec des familles dans lesquelles il y avait eu un ou plusieurs fous. On lui demanda, par exemple, si des personnes issues de parens qui n'étaient pas fous, mais dont les pères l'avaient été, pouvaient propager cette maladie : il répondit d'une manière affirmative, attendu que son expérience lui avait démontré que cela arrivait souvent. On lui demanda ensuite si un enfant né avant que la folie se fût développée chez l'un ou l'autre parent était aussi disposé à perdre la raison que s'il fût né après le développement de la maladie : il répondit oui, si la folie est héréditaire ; et non, si elle est occasionelle, c'est-à-dire, si elle a pris naissance dans l'individu. Le Dr. Burrowes hésite, relativement aux enfans nés après le développement d'une folie occasionelle ; mais nous ne voyons pas par quelle raison. Toute folie héréditaire a eu un commencement : et, par conséquent, dans le principe, elle était occasionelle. C'est là, au surplus, la seule erreur que nous ayons à relever dans son excellent ouvrage, auquel nous avons fait tant d'emprunts, dans tout le cours de cet article.

Nous devons maintenant dire un mot des autres causes purement physiques. La plupart de ces causes sont désignées sous le nom de sympathies, ce qui veut dire, en langage ordinaire, que, lorsqu'un organe est affecté, les autres organes avec lesquels il a des rapports reconnus ou supposés, le sont également. C'est ainsi qu'un coup sur la tête troublera les fonctions du foie, et même pourra le désorganiser, et réciproquement les lésions de

cet organe troubler les fonctions du cerveau. Il en est de même des sécrétions de la bile morbide, de l'obstruction des conduits biliaires par des pierres de fiel, des spasmes nerveux, etc. Dans l'hospice de Corck, le Dr. Halloran a trouvé, sur 1370 insensés, 160 qui l'étaient devenus par ivrognerie; le foie est très-affecté par les liqueurs spiritueuses, et, par contre-coup, le cerveau, apparemment par sympathie, car nous sommes obligés de nous servir de ce mot, faute d'un autre meilleur pour caractériser cette cause mystérieuse. Dans les hôpitaux de Paris, sur 2,507 insensés, il y en avait 185 qui l'étaient par suite de l'abus des liqueurs fortes, malgré la sobriété relative que l'on attribue aux Français. Ce qui est encore plus remarquable, c'est que sur ces 185 individus, il y avait 59 femmes.

L'état morbide de certains viscères est aussi une cause sympathique de l'aliénation mentale. Le Dr. Burrowes a constaté, à trois reprises différentes, que le mal de mer, accompagné de fréquentes nausées, avait été suivi de la perte de la raison. L'irritation des intestins, les vers, la mauvaise nourriture, sont des principes fréquens de l'irritation sympathique du cerveau. Des sympathies réciproques entre le cerveau et le système utérin sont plus fréquentes et mieux connues. Les affections scrofuleuses sont également une cause redoutable de manie, et du caractère le plus fâcheux, car ces affections défient l'art du médecin.

Suivant quelques médecins, les différens tempéramens prédisposent à des modes spéciaux d'aliénation : le sanguin, à la manie; le nerveux, à la monomanie; le tempérament sec rend timide et inquiet; l'humide, mélancolique et chagrin. Les apoplectiques qui ont la tête large, sont disposés à l'idiostime. Mais, selon nous, c'est

là trop généraliser; quoique les particularités constitutionnelles soient souvent une indication des maladies qui nous menacent.

Malgré le nom de lunatique donné aux aliénés, il n'existe aucune preuve satisfaisante de l'influence que l'on attribue à la lune, sur ce genre d'affections. Cependant plusieurs médecins distingués, et Mead à leur tête, ont prétendu que les crises des fous et des épileptiques correspondaient aux périodes lunaires; mais, dans notre opinion, la lune est fort innocente de ce dommage et de beaucoup d'autres influences qu'on lui attribue. Voici comment le Dr. Burrowes explique la correspondance qu'on remarque, quelquefois, entre la pleine lune et les paroxismes des aliénés : « Les maniaques ont, en général, le sommeil fort léger. Par conséquent comme le chien qui aboie la lune, et plusieurs autres animaux qui paraissent inquiets, quand elle est dans son plein, ils s'alarment en voyant les ombres mobiles que les nuages jettent sur la terre. Ces ombres sont, pour les lunatiques, de même que pour les enfans, des objets d'épouvante. De là les crises et les nuits orageuses qu'ils passent, quand la lune brille de tout son éclat. »

Mais il y a encore d'autres causes physiques que nous ne devons pas oublier; nous citerons plus particulièrement les désordres de circulation produits par des agens du dehors, et qui sont tout-à-fait distincts des désordres de circulation qui viennent du dedans, lorsque le sang est surabondant ou en trop faible quantité. La chaleur extérieure, les coups de soleil, les exercices violens, les blessures, les boissons, les drogues et les alimens stimulans; toutes ces causes diverses et beaucoup d'autres activent la circulation. Chacune d'elles est susceptible de produire les affections communément appelées ner-

veuses, qui ont, en général, pour principe, un désordre dans la circulation, et qui se terminent souvent par une aliénation complète : d'un autre côté, si la circulation est imparfaite, les fonctions du cerveau ne peuvent pas s'exécuter convenablement; et c'est là le principe déterminant de l'idiotisme.

Dès le moment où il est démontré que la cause immédiate de la folie, qu'elle qu'en soit la cause éloignée, est toujours une lésion dans les organes, il est clair qu'il faut renoncer à la guérir par le raisonnement; et que la logique ne peut être d'aucun secours pour redresser des organes altérés. La maladie qui a déterminé l'aliénation doit être attaquée dans son siége; une fois guérie, la raison reprend naturellement son empire. Les individus qui appartiennent à des familles où cette maladie est héréditaire, doivent être, de bonne heure, l'objet de précautions persévérantes. Il importe surtout de les préserver de toutes les choses excitantes. S'ils se marient, qu'ils n'épousent que des personnes bien saines; les considérations de rang et de fortune doivent être tout-à-fait secondaires. Le nourrisseur de bestiaux peut, à cet égard, leur donner d'utiles leçons : c'est au moyen de judicieux croisemens qu'il préserve son bétail des affections héréditaires.

Mais, quoique ce soit sur les organes des aliénés qu'il faille agir, nous sommes loin de prétendre qu'une bonne discipline morale ne soit pas nécessaire. A cet égard, il est du plus haut intérêt de bien choisir les personnes qui approchent le malade, soit qu'elles professent la médecine, ou qu'elles lui soient étrangères. Plus elles seront intelligentes et sensées, plus elles seront utiles. On ne peut, sur ce point, donner beaucoup de règles générales, attendu que chaque cas réclame des modifications

particulières dans le traitement. Jamais la maladie d'un individu ne ressemble entièrement à celle d'un autre, et c'est surtout dans les désordres de ce genre que les assimilations sont difficiles. « Il ne faut pas, dit le Dr. Burrowes, contrarier les idées, les affections, les inclinations morbides du malade ; mais tâcher, par la diversité des impressions, de faire naître de nouvelles idées et de nouvelles impressions, et de réveiller, de cette manière, les facultés engourdies. Ne vous commettez jamais par des promesses : cependant, si, par inadvertance, vous en avez fait une, remplissez-la, à moins que l'exécution de cet engagement ne doive avoir des conséquences plus graves que n'en aurait la rupture. »

Le moment critique, c'est lorsque la maladie du corps commence à céder au traitement. Le plus souvent, la raison reparaît à mesure que la santé se rétablit ; quand il n'en est pas ainsi, le cas est désespéré, car il y a lieu de croire alors que le mal primitif a produit d'autres lésions inaperçues, ou que l'art ne saurait atteindre. La plus faible étincelle de raison doit être accueillie et encouragée ; mais les esprits cultivés et ceux qui ne le sont pas ne doivent pas être traités de la même manière. C'est le moment de raisonner avec le malade, de le traiter comme une personne rationnelle, de l'aider à dissiper des illusions qui s'affaiblissent, d'adoucir des irritations encore subsistantes, de réprimer doucement son impatience pour la liberté.

Le premier symptôme du retour de la raison est, en général, un certain sentiment des bienséances de la vie sociale, ou quelques demandes faites avec hésitation par le malade sur sa propre situation ou sur celle de sa famille. Quelquefois aussi la convalescence s'annonce par le retour graduel des affections morales et d'une sensi-

bilité qui se produit par des pleurs. « Il n'y a aucun augure, dit le Dr. Burrowes, plus favorable que ces émotions; quoique faibles et transitoires, elles doivent être encouragées, et il faut soutenir chaque effort de la raison renaissante, d'une main légère et imperceptible. On doit bien se garder de relever les méprises du convalescent, de peur de le décourager. Quand un sujet quelconque de conversation paraît réveiller, dans son esprit, des souvenirs pénibles, quittez-le, quelque important qu'il soit, vous le reprendrez dans des occasions plus opportunes. Toutes les réponses relatives à des affaires domestiques, quand elles ne peuvent pas être une cause d'excitement, doivent être promptes, mais courtes et discrètes.

A certains égards, la mémoire des lunatiques est plus intacte qu'on ne le suppose communément : ils reconnaissent promptement ; mais c'est, en général, la seule partie de leur mémoire qui ne reçoive pas d'atteinte. Au surplus, la différence entre les malades est immense. Pour quelques-uns, le passé est entièrement nul ; pour d'autres, c'est comme un nuage, tandis que certains malades en ont un souvenir très-vif. Tantôt ce souvenir leur est agréable, et tantôt il leur est odieux. Le signe de convalescence le plus satisfaisant, c'est la cessation graduelle des illusions, quand elles ne sont pas remplacées par d'autres. Raisonner avec un lunatique est une folie, contester ses illusions est pire encore, car c'est un moyen sûr de l'irriter. La voie indirecte est, en général, plus sûre avec lui que la voie directe. Rompre la chaîne des idées morbides par des terreurs, des surprises, est toujours hasardeux. Les chances sont contre le succès de ce moyen dangereux, et, quand il ne réussit pas, il empire la situation du malade. Il faut tout

faire pour gagner sa confiance et son amitié; des manières gaies et cordiales, une douceur mêlée de fermeté; de la patience quand on l'écoute, et de la circonspection quand on lui répond; de la décision et de la vigilance; telles sont, dit M. Burrowes, les qualités qui commandent le respect et l'affection des aliénés, et qui donnent sur eux une autorité que l'on n'obtiendrait pas par d'autres voies.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire qu'une grande surveillance sur chaque malade, pris isolément, est indispensable. On ne peut entretenir aucune espérance de succès, lorsque les malades sont entassés ensemble, et traités d'une manière uniforme. Le traitement doit varier presque avec chaque individu, ce qui entraîne nécessairement une grande dépense. Les hospices entretenus par des contributions volontaires, et, par conséquent, où le lucre n'est pas le but de l'institution, nous paraissent le seul moyen de faire un bien véritable, surtout parmi les pauvres. Ces utiles institutions se répandent partout; des rémunérations libérales, mais non pas excessives, doivent être données aux employés, ainsi que des récompenses proportionnées aux cures, et des encouragemens pour les soins et la douceur que l'on a pour les malades. Toutes les entraves inutiles doivent être proscrites, en même tems qu'il faut maintenir fortement celles qui sont indispensables. Au moyen de l'ensemble de ces précautions, on peut espérer, dans la plupart des cas, de rendre l'usage de la raison aux malheureux qui l'ont perdue. Ce n'est guère que de nos jours que l'on a enfin compris comment on devait les traiter : jusque-là, on n'employait, à leur égard, qu'un odieux et stupide empirisme, beaucoup plus propre à prolonger leur mal qu'à le faire cesser. Au-

jourd'hui même, il nous est impossible de nous rappeler sans horreur l'impression que nous éprouvâmes, la première fois que nous eûmes occasion de voir, dans notre jeunesse, une maison d'aliénés : les grilles, les verroux que l'on apercevait de toutes parts, le bruit des chaînes, les imprécations des malades, celles des infirmiers, les fouets dont la main de ceux-ci était armée, faisaient de cet horrible lieu une espèce de pandémonion, où il semblait que la raison la plus saine dût s'égarer, et où il paraissait impossible qu'on la retrouvât.

(*Monthly Review.*)

Histoire.

PROMOTION DU DERNIER PAPE.

Rome.

Vous désirez, mon cher ami, que je vous fasse l'histoire du dernier conclave. Les histoires anecdotiques de Gregorio Leti et la réunion d'un conclave nouveau ont excité votre curiosité à cet égard, et vous désirez connaître les intrigues qui ont précédé l'élévation de Léon XII à la chaire de St.-Pierre. La tâche que vous m'imposez est très-difficile à remplir. La police de Rome est bien organisée; ses agens sont puissamment secondés par les confesseurs. Chacun, dans les *conversazione,* fait allusion à certains faits qui ne sont ici ignorés que des dupes: mais personne ne voudrait prendre sur lui d'initier un étranger à ces mystères. Ce n'est donc pas sans efforts que je suis parvenu à rassembler les matériaux du récit que je vais vous faire.

A la chute de Napoléon, en 1814, le pape Pie VII envoya un cardinal à Rome, chargé de tous ses pouvoirs. Ce cardinal, dans son zèle fougueux et aveugle, annula toutes les lois et réglemens introduits par les Français, et révoqua les pouvoirs de toutes les autorités constituées par ces hérétiques. Dans moins d'une heure, Rome se trouva sans gouvernement, sans police, sans aucun moyen de prévenir ou de réprimer les crimes. Le parti fanatique espérait que cette populace redoutable, qui avait autrefois tranché les jours du général Duphot,

et surtout les *Transtevere* qui habitent la partie de la ville située au sud-ouest du Tibre, assassineraient les deux ou trois cents hommes de talent auxquels Napoléon avait confié les magistratures de Rome. La populace paraissait, en effet, assez disposée à exécuter ce projet, et, si elle l'eût voulu, il n'existait aucun obstacle qui pût l'en empêcher. Des hommes humains eurent l'adresse de détourner son attention, en célébrant, par d'éclatantes réjouissances, la restauration du trône pontifical. La fin de ces fêtes devait être signalée par l'extermination des philosophes, et l'on comprenait dans ce nombre jusqu'à un pauvre chirurgien qui recevait cinquante fr. par mois dans un hôpital militaire français. Les fêtes terminées, quelques bons citoyens trouvèrent encore le moyen d'occuper l'attention de la multitude, et de prévenir le massacre projeté. Pendant huit ou dix jours, les objets de la rage populaire furent constamment en péril. A son arrivée à Rome, Pie VII eut connaissance de cette affaire, et il se reprocha amèrement le mauvais choix qu'il avait fait, en envoyant devant lui le cardinal en question. Il frémissait en pensant que, par suite de ce choix, plusieurs centaines d'ames auraient pu partir pour l'éternité, sans avoir reçu les sacremens, ce qui leur aurait fermé les portes du ciel. Dès ce moment, cet excellent homme abandonna l'exercice de son pouvoir temporel au cardinal Gonzalvi. Il ne se réserva guère que la nomination de certains évêchés, et le plaisir d'ériger quelques pièces d'architecture monumentale, art pour lequel il était passionné, comme le sont la plupart de ses compatriotes.

Il y a quatre places à Rome que l'on ne quitte que pour recevoir la dignité de cardinal; celle de gouverneur de Rome et de *tesoriere*, ou ministre des finances,

sont du nombre. Quatre autres ont à peu près usurpé ce privilége ; le principal auditeur de rota, par exemple, reçoit presque toujours le chapeau. La *rota* est le premier tribunal de l'État de l'Église.

Le cardinal Gonzalvi, lorsqu'il prit possession du pouvoir, trouva ces places occupées par des prélats inflexibles, qui insistaient fortement sur les priviléges attachés à leurs fonctions depuis plus d'un siècle. D'un autre côté, Gonzalvi, qui avait profondément étudié l'esprit du gouvernement de Napoléon, s'était persuadé qu'un premier ministre doit être investi d'un pouvoir sans bornes. Cette idée mérite une attention particulière : elle aura une très-grande influence sur la destinée de l'Italie, de la France, et probablement de l'Irlande.

Gonzalvi donna naturellement la préférence à tous les prélats qui entrèrent dans ses vues : il les fit tous cardinaux. Dans le XVIII[e] siècle, les cardinaux s'environnaient d'une splendeur presque égale à celle d'un prince du sang dans une cour laïque, et ils étaient les conseillers naturels du pape. Gonzalvi réduisit ces hauts dignitaires à l'état passif des sénateurs de Napoléon. Il fut, en quelque sorte, le Richelieu ou le Pombal de l'État de l'Église ; seulement il n'employa jamais aucun moyen violent. Sous son ministère, les cardinaux continuèrent à jouir, à Rome, des plus grands honneurs. Quand un membre du sacré collége passe devant un corps-de-garde, les soldats prennent les armes, et le tambour bat au champ ; mais il n'a pas plus d'influence dans le gouvernement du pape que dans celui du roi de France.

La politique invariable de Gonzalvi avait été de remplir le sacré collége d'hommes d'une capacité bornée et d'un caractère timide, afin qu'il fût impossible de lui trouver un successeur, dans le cas où ses ennemis

seraient parvenus à lui faire perdre la faveur de Pie VII. Le résultat de ce système fut qu'à la mort de ce pontife, il eût été impossible de trouver, parmi les employés des divers gouvernemens d'Italie, des hommes plus incapables que la plupart des cardinaux qui lui survivaient. On ne pouvait guère excepter que le cardinal Spina, archevêque de Gênes, le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, et un petit nombre d'autres, presque tous d'un âge avancé; le cardinal Spina avait soixante-douze ans.

Ces renseignemens préliminaires étaient indispensables pour vous mettre à même de suivre mon récit : sans eux, vous auriez été dans le cas de m'arrêter à tout moment, pour me demander des explications que je n'aurais pu vous donner sans perdre beaucoup de tems et de mots. J'arrive maintenant à l'histoire proprement dite du conclave de 1823.

Pie VII mourut le 20 août 1823. Il avait été dans un état d'enfance, pendant les quatre ou cinq semaines qui précédèrent sa mort. Le cardinal Gonzalvi, dont l'autorité devait expirer, conformément aux usages de la cour de Rome, dès que l'état du pape serait connu, eut la hardiesse incroyable d'empêcher les cardinaux de pénétrer dans sa chambre. Rien n'était plus contraire aux habitudes constantes de la cour de Rome, que le projet conçu par Gonzalvi de rester ministre du nouveau pape. Cet espoir, tout extravagant qu'il parût, fut cependant au moment de réussir, tant le sacré collége avait pris l'habitude d'obéir à son ascendant ! Au surplus, son caractère impérieux, mais modéré et prudent, eût fait, de la prolongation de son pouvoir, une chose utile à la chrétienté.

Douze jours après la mort du pape, le conclave commença, selon l'ancien usage; le lendemain, 3 sep-

tembre, il fut fermé. Je vous épargnerai la description du cérémonial que vous trouverez dans tous les journaux de l'époque; mon unique objet est de vous dire ce qu'ignoraient les auteurs de ces articles. Le palais de Monte-Cavallo devait être étroitement fermé, pendant la tenue du conclave; et personne ne pouvait ni en sortir, ni y entrer. Le prince Ghigi, avec sa suite, gardait l'auguste assemblée, et empêchait les communications avec le dehors, droit héréditaire dans sa famille, et d'une grande importance dans le moyen âge.

Le conclave se tenait à Monte-Cavallo, et non au Vatican, à cause des fièvres produites par le *Mal'Aria*, très-répandues à cette époque de l'année, dans le voisinage de ce dernier palais. L'ambassadeur de France, qui avait une conscience fort timide, n'aurait pas voulu, pour rien au monde, commettre le péché d'entretenir des intelligences dans l'intérieur du sacré collége; mais le ministre hérétique de Russie, vieillard très-rusé, beaucoup moins scrupuleux, en recevait des nouvelles deux fois par jour : des billets déposés dans des oranges ou des poulets rôtis étaient ses moyens ordinaires de communication. Les gardes du prince Ghigi fouillaient avec beaucoup de soin les domestiques qui entraient ou sortaient; mais le prince aurait craint de se brouiller avec leurs éminences, en inspectant des volailles et des fruits destinés à leurs tables. L'ambassadeur d'Autriche, à l'instar du ministre de Russie, entretenait avec le conclave, des communications journalières.

Les membres allaient au scrutin deux fois par jour, le matin et le soir. Comme aucun cardinal n'obtenait de majorité, les billets étaient brûlés chaque fois dans une cheminée, visible de la place de Monte-Cavallo. Cette place était remplie, pendant toute la durée du

jour : quand le peuple de Rome apercevait, le soir, la petite fumée qui s'échappait de la cheminée, sur laquelle tous les regards étaient fixés, il se dispersait, en disant : « Allons! nous n'aurons pas encore de pape aujourd'hui. » Comme le gouvernement de l'église est un pur despotisme, rien n'importe davantage au peuple romain que le choix d'un souverain pontife. Dans les hautes classes, il n'existe pas une seule personne qui n'ait des liaisons particulières avec quelques membres du sacré collége : que ce membre soit élu pape, et la fortune de ses amis, de sa famille est faite.

Une circonstance qui, à cette époque, occupa beaucoup les Romains, peuple à la fois spirituel, superstitieux et féroce, c'est que la mort de Pie VII avait été formellement prédite, et avec une singulière exactitude, dans la *Casamia*, almanach en grande réputation, qui n'est pas fabriqué à Liége, comme celui de Mathieu Laensberg, mais à Faenza.

Aucun pape, depuis St.-Pierre, n'a occupé le trône pontifical pendant vingt-quatre ans : de là, le proverbe : *Non videbis annos Petri.* Si le bon Pie VII eût vécu jusqu'au mois de mars 1824, il aurait gouverné l'église pendant le même nombre d'années que l'apôtre; et l'on était convaincue qu'alors Rome serait entièrement et immédiatement détruite. De pareilles idées vous font rire à Londres; mais ici elles ont un empire absolu. Les princes romains sont, en général, élevés par des laquais, ou par de pauvres prêtres, qui considèrent les superstitions les plus absurdes comme le fondement de la religion, et qui croient davantage aux prédictions qu'à l'évangile. Pour le dire en passant, l'Évangile ne paraît pas jouir ici d'un très-grand crédit.

Il semble qu'on le tienne à dessein sur un arrière-plan ; et vous chercheriez vainement à Rome des sociétés bibliques, comme celles de Londres, de Paris, deBerlin, etc.

Un sentiment unique animait le sacré collége, quand, le 23 septembre, les portes de Monte-Cavallo s'ouvrirent devant lui. Ce sentiment c'était la haine de Gonzalvi, qui, pendant neuf années, avait, gouverné les cardinaux d'une main despotique. Pendant son ministère, il avait beaucoup rabaissé l'importance de la pourpre romaine, et, quoique les trois quarts des cardinaux lui dussent leur élévation, ils ne lui pardonnaient pas les blessures qu'il avait faites à leur dignité. En dernier lieu, Gonzalvi, malgré sa politesse naturelle et tout son savoir-vivre, ne pouvait pas cacher le mépris que lui inspirait l'ineptie de beaucoup d'entre eux.

Comme Rome et le rang de cardinal ne sont rien sans la religion, et « que la religion a tout à craindre de la France, » phrase devenue proverbiale parmi leurs éminences, les cardinaux entrèrent au conclave avec la détermination de n'élever au trône pontifical qu'un homme courageux et ferme, capable de défendre les intérêts de l'église. Même dans l'intérieur de Rome, le progrès des nouvelles idées est facile à apercevoir ; il se fait encore remarquer davantage à Ravenne, à Bologne et dans le beau pays situé de l'autre côté des Apennins. A Rome, la multitude croit aux saints et à la Vierge, et s'occupe fort peu de Dieu.

Dès le moment où ils étaient décidés à choisir un homme d'un caractère ferme, leur choix paraissait devoir se fixer sur Cavalchini, ancien gouverneur de Rome. Ce cardinal est encore cité dans le peuple, pour la vigueur qu'il mit à réprimer des assassinats qui s'é-

taient commis en pleine rue, pendant qu'il était gouverneur. Cavalchini était sur le point d'être élu pape, quand, malheureusement pour lui, on reçut des journaux français qui contenaient une proclamation modérée que le duc d'Angoulême avait faite, après ses premiers succès en Espagne. Cette proclamation changea entièrement, au bout de quelques heures, la résolution de ces faibles vieillards : supposant que le conciliateur d'Andujar n'avait agi que d'après les instructions des ministres de son oncle, ils en conclurent que le gouvernement de la France était modéré, et qu'afin de mieux s'entendre avec le cabinet des Tuileries, il fallait élire un pape d'un caractère plus flexible. Le pauvre Cavalchini, auquel on ne pouvait guère reprocher que d'avoir maintenu une bonne police et fait pendre quelques meurtriers, cessa, en conséquence, de réunir la majorité des suffrages.

Ils parurent alors se diriger sur un cardinal dont je tairai le nom, quand un de ses collègues, qui était, dit-on, son ami intime, rappela à leurs éminences que, sous le pontificat de Pie VI, ce personnage, alors simple *monsignore*, s'était rendu coupable de parjure dans la fameuse affaire de Lepri; cette affaire avait eu, dans le tems, beaucoup d'éclat. Voici comme je l'ai entendu raconter : un homme très-riche, nommé Lepri, avait un procès d'où dépendait toute sa fortune; il obtint la prélature, et Pie VI lui promit le chapeau de cardinal. La condition des honneurs qu'on lui accordait, c'était de faire don de toute sa fortune, y compris le procès, au duc Braschi, neveu du pape. Le tribunal eut la noble indépendance de décider contre Lepri, malgré le vœu de Pie VI, et les intérêts de sa famille. Le pape irrité cassa le tribunal et son arrêt, et s'appropria la

plus grande partie de la fortune de Lepri. Le rôle joué, dans cette affaire, par le cardinal en question et la mémoire perfide de son ami, tournèrent la chance d'un autre côté.

Des scrupules d'un genre différent et d'une nature moins honorable empêchèrent l'élection du cardinal N., en faveur duquel la majorité des suffrages paraissait devoir se réunir. Le quinzième jour du conclave, 17 septembre 1823, trente-trois voix décidaient l'élection, et ce cardinal était sûr de vingt-huit; mais on dit qu'il avait pris une tasse de chocolat, un jour de jeûne, et cette tasse malencontreuse lui coûta la tiare : tel était, du moins, le bruit répandu dans Rome, après la tenue du conclave.

On songea alors au cardinal della Somaglia, vieillard d'une haute naissance, cité jadis pour la facilité de ses mœurs, mais qui s'était réformé, et qui vivait dans une grande dévotion, depuis trente ans. Les cardinaux calculèrent qu'attendu son grand âge (il avait alors quatre-vingts ans), ce qui importait surtout, c'était de savoir qui il prendrait pour *segretario di stato*, ou premier ministre. On le sonda sur ce point, et il nomma le cardinal Albani : « Le cardinal Albani! s'écrièrent leurs éminences terrifiées. Cet homme vaut au moins deux Gonzalvi; et nous savons ce qu'un seul a pu nous faire souffrir. »

Le cardinal Albani, le dernier de sa famille, a un revenu de 12,000 liv. st. (300,000 fr.). Quoique, depuis long-tems, il fût cardinal, il ne se décida à prendre la prêtrise que fort peu de tems avant le conclave de 1823. A cette époque, la dispense qu'il avait obtenue de conserver la dignité de cardinal sans prendre les ordres, expirait. On l'accusait à Rome d'avoir conçu le projet du

massacre que l'on voulait faire en 1814, dans le but d'exterminer la race des philosophes produite par l'administration française. Ses ennemis prétendaient qu'il joignait des mœurs dissolues à un zèle intolérant et cruel, amalgame fort commun chez les prélats romains du seizième siècle, mais heureusement devenu assez rare aujourd'hui. Une portion de son grand revenu lui servait, disait-on, à satisfaire ses penchans voluptueux. Un reproche plus grave qu'on lui adressait aussi, c'était d'avoir été l'un des instigateurs du complot tramé contre les jours de Basseville et du général Duphot (1).

La faction des *zelanti* ou des saints, dominée par sa haine contre Gonzalvi, avait eu, dès le premier moment, l'élection à peu près à sa disposition. Lorsque le cardinal della Somaglia eut compromis son élection par son imprudente confidence, elle tourna ses regards vers le cardinal Severoli. Le plus haut fait de Severoli, qui était né pauvre, c'est d'avoir défendu à ses gens de mettre plus de trois plats sur sa table, lorsqu'on lui conféra le riche évêché de Viterbe. Ce cardinal avait naturellement un caractère doux et modéré, mais il avait aussi toutes les idées du moyen âge, et il croyait de bonne foi qu'ouvrir un livre, c'était compromettre son salut. Il s'était querellé avec l'empereur François II, en 1809, époque à laquelle il se trouvait à Vienne, en qualité de nonce. Napoléon ayant fait la folie de demander en mariage une archiduchesse d'Autriche, François II s'estima fort heureux de trouver ce moyen de prévenir une troisième visite des Français à Vienne. Mais Severoli, incapable de se plier à cette politique mondaine, représenta à l'empereur, avec toute la hardiesse d'un apôtre, ou,

(1) Voyez, sur cette catastrophe, le 7e numéro.

comme le dirait M. de la Mennais, ecclésiastique français fort considéré à Rome, *avec tout le courage d'un prêtre*, qu'il ne pouvait donner sa fille en mariage à un homme dont la femme était encore vivante; que ce serait sanctionner l'adultère, etc. Ce fut cet acte de fermeté qui avait attiré sur lui l'attention des quinze ou vingt plus anciens cardinaux.

Pour comprendre le grand incident qui forme le nœud de ce conclave, il faut savoir que quatre puissances ont le droit d'exclure le cardinal qui va être élu pape : ces puissances sont l'Autriche, la France, l'Espagne et le Portugal. Mais cette prérogative ne peut s'exercer qu'une seule fois, pendant la durée de chaque conclave. Un jour, Severoli réunit vingt-six suffrages; trente-trois étaient le nombre nécessaire, et, sur les neuf qui lui restaient à obtenir, on parvint à en rallier huit : partant il ne lui en manquait plus qu'un pour l'emporter sur ses concurrens.

On craignait peu les exclusions de la France, de l'Espagne et du Portugal. Le roi d'Espagne, prisonnier des Cortès, avait des affaires qui le touchaient de plus près que celles du conclave. On calculait que l'exclusion du Portugal n'arriverait pas à tems, et on redoutait peu les cardinaux de la Fare et de Clermont-Tonnerre, qui représentaient la France. Les cardinaux italiens leur faisaient croire que c'étaient eux qui conduisaient le conclave, quand, au fond, ils ignoraient tout ce qui s'y passait. D'ailleurs, ils avaient déclaré qu'ils croyaient peu convenable de contrôler les inspirations du Saint-Esprit, et que la cour de France ne mettrait de *veto* qu'à l'élévation de l'archiduc Rodolphe et du cardinal Fesch.

Les cardinaux qui s'étaient mis à la tête du parti Severoli avaient besoin de connaître les intentions de

l'Autriche, à l'égard de leur candidat. Ceci est la seule partie de l'histoire du dernier conclave qui ne me paraisse pas parfaitement claire. Un soir que sept ou huit partisans de Severoli étaient rassemblés, ils dépêchèrent un espion pour surveiller le cardinal Albani, qui avait le secret de l'Autriche, c'est-à-dire, qui était chargé de signifier son *veto*. On vint tout-à-coup les avertir que l'on avait vu ce cardinal se diriger vers le corridor sur lequel s'ouvrait la porte de la cellule où ils s'étaient réunis; ils écoutèrent, et ils entendirent Albani qui marchait *à pas de loup* dans le corridor. Alors le cardinal Palotta, dont la voix est proportionnée à la grande taille, s'écria, du ton d'un homme que l'opposition irrite : « Au fond, que vos éminences le veuillent ou non, peu nous importe; nous sommes sûrs de trente-quatre voix, et demain Severoli sera pape ! » Quand Palotta eut fini, il quitta la cellule, et se trouva face à face avec le cardinal Albani. Ce dernier était pâle comme la mort; Palotta affecta d'éprouver la plus grande confusion.

Le soir, le cardinal Albani envoya un agent confidentiel à l'ambassadeur d'Autriche. Cet homme sut éluder la vigilance du prince Ghigi et de ses gardes, et, le lendemain matin, au moment où on allait procéder à l'examen des votes, le cardinal Albani, avec l'air agité d'un homme qui sent que le succès de ses projets ambitieux va être décidé par la démarche qu'il est sur le point de faire, annonça au conclave, prêt à nommer le cardinal Severoli, que la cour d'Autriche donnait son exclusion à l'évêque de Viterbe.

Tous les yeux se fixèrent alors sur Severoli : il supporta avec courage et résignation ce coup inattendu. Se rappelant son caractère de prêtre et les devoirs qu'il lui commandait, il se leva de sa place, se dirigea vers

le cardinal Albani, l'embrassa cordialement, et lui dit : « Que ne dois-je pas à votre éminence, dont l'heureuse intervention me délivre du poids qui allait accabler ma faiblesse? »

En retournant à sa place, Severoli demanda que le secrétaire prît note de l'exclusion : ses collègues voulaient lui épargner cette humiliation, mais il insista d'une manière péremptoire. Comme le droit d'exclusion ne peut être exercé qu'une seule fois, par chaque puissance, sa demande parut très-raisonnable, et ses adversaires eux-mêmes furent touchés de sa grandeur d'ame. L'exclusion de l'Autriche, constatée sur le procès-verbal, l'empêchait d'en faire une autre, dans le cas où les suffrages se dirigeraient de nouveau sur une personne qui ne lui serait pas agréable, et qui appartiendrait au parti de l'évêque de Viterbe.

Toutefois Severoli ne put soutenir long-tems ce rôle héroïque : quand son exclusion eut été constatée officiellement, il sentit toute l'amertume de la perte de ses espérances. Il fut même forcé de quitter la salle du conclave, de se retirer dans sa cellule et de se mettre au lit. Depuis ce moment jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva quelques mois après, sa santé fut toujours chancelante.

Après qu'il eut quitté la salle du conclave, on procéda à l'examen des votes, formalité tout-à-fait insignifiante, mais qui, dans la circonstance, avait l'avantage de donner un peu de répit au Sacré-Collége, pour réfléchir sur ce qui venait de se passer, et aviser à ce qu'il convenait de faire. Plusieurs cardinaux fort âgés et d'une piété sincère, convaincus qu'en donnant leurs voix à l'évêque de Viterbe, ils avaient agi d'après les inspirations du Saint-Esprit, résolurent de consulter Severoli, avant de

faire un choix. Le lendemain matin, ces cardinaux furent chez lui, et lui dirent : « Nous nous plaçons entièrement sous la direction de votre éminence, et nous la supplions de nous indiquer qui nous devons placer sur le trône de St.-Pierre. » Le cardinal Severoli répliqua : « Je choisirais le cardinal Annibal della Genga, ou le cardinal Gregori. »

Le cardinal della Genga s'était signalé par une constante opposition contre le cardinal Gonzalvi; et le cardinal Quarantini, oncle de ce ministre, avait été le persécuteur de Monsignore della Genga. Dans sa jeunesse, ce prélat était cité pour sa beauté, et l'on prétendait qu'il n'avait pas toujours su résister aux séductions auxquelles l'exposait cet avantage, au milieu de la facilité des mœurs italiennes. Ses ennemis assuraient même qu'il avait eu plusieurs enfans de la veuve du général P., et ces bruits étaient fort répandus à Rome, qui est à la fois une grande capitale et une petite ville. Quoi qu'il en soit, depuis plusieurs années, il effaçait ces fautes de jeunesse, si toutefois elles avaient été commises, par une piété profonde; cette piété se montra éclairée et prudente quand il fut assis sur le trône pontifical. Une circonstance qui servit à lui concilier beaucoup de suffrages, c'est qu'il avait déjà reçu dix-sept fois le viatique, et que, chaque année, il paraissait sur le point de mourir d'une hémorragie.

Son rival, le cardinal Gregori (1), ne cessait de dire à l'ambassadeur de France, depuis l'année 1814 : « Je suis un Bourbon ; rien ne peut être plus convenable pour

(1) NOTE DU TR. Le cardinal Emmanuel Gregori est né à Naples, le 18 décembre 1758. Il est de nouveau question de l'élever au trône pontifical; ses principaux concurrens sont les cardinaux Pacca et Capellari.

S. M. Très-Chrétienne que de voir quelqu'un de son sang assis sur le siége de St.-Pierre. » Le cardinal disait vrai : il est fils naturel de Charles III, et, par conséquent, frère des deux derniers rois de Naples et d'Espagne. Il a l'air très-noble, et, quoique ses talens n'aient rien de remarquable, et que son nez soit très-épais, sa physionomie est ouverte et agréable. Lorsqu'il s'adressait à l'ambassadeur d'Autriche, il lui disait : « Tôt ou tard, vous voudrez faire élire l'archiduc Rodolphe; les autres puissances tâcheront de s'y opposer, parcequ'il est né prince. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de favoriser mon élection : j'ai une naissance royale, et je suis presque un prince ; j'aplanirai la route à l'archiduc Rodolphe. »

En quittant Severoli, les cardinaux se rendirent à la salle commune pour voter. Les scrutateurs, en comptant les votes, en trouvèrent trente-quatre pour le cardinal della Genga : ils ne poussèrent pas leur examen plus loin, et, se tournant vers le nouveau pape, ils se prosternèrent à ses pieds.

Le cardinal della Genga ne sut pas moins bien maîtriser sa joie, que Severoli n'avait su d'abord maîtriser sa douleur. Levant sa longue robe, et montrant aux cardinaux ses jambes gonflées : « Comment, s'écria-t-il, pouvez-vous croire que je consente à me charger du fardeau que vous voulez m'imposer? Il est plus fort que moi : que deviendra l'église, au milieu de tous ses embarras, quand elle sera remise au soin d'un pape qui croule sous ses infirmités? » Les cardinaux firent une réponse convenable, et l'on procéda de suite aux premières cérémonies qui accompagnent l'exaltation d'un nouveau pape. Les premiers hommages qu'on lui rend sont précisément les mêmes que ceux que l'on adresse

à la divinité; mais les catholiques se justifient, à cet égard, en disant que c'est au représentant de Jésus-Christ que ces honneurs sont accordés.

Pendant le conclave de 1823, qui dura vingt-trois jours, depuis le 5 septembre jusqu'au 28, Rome fut dans une grande agitation. Ce choix devait décider qui l'emporterait, du parti libéral, soutenu par Gonzalvi, ou du parti ultra, conduit par le cardinal Pacca. Gonzalvi n'était pas un homme d'une assez grande hauteur d'esprit et de caractère, pour donner des institutions vraiment libres au peuple romain, et pour faire, du Sacré-Collége, un corps éclairé, capable de conduire l'église dans une direction conforme à l'esprit de son siècle. C'était seulement un homme de vues sages et modérées, armé d'une volonté forte et impérieuse. Son libéralisme relatif était cependant assez prononcé pour étonner les Romains, qui sont en arrière de deux siècles de l'Angleterre et de la France; mais à Bologne, et dans d'autres villes de la Romagne, où il y a plus de lumières, son administration était jugée avec moins de faveur.

Pendant la durée du conclave, l'attention du peuple romain fut singulièrement divisée : les habitans de Rome crurent un instant qu'ils étaient conquis par les Autrichiens. Rien ne prouve davantage l'absence de popularité du gouvernement sacerdotal, que l'espèce de satisfaction avec laquelle cette nouvelle fut apprise, malgré l'avarice connue de l'Autriche, les persécutions qu'elle exerce contre les carbonari, et l'antipathie des Italiens pour les dominations étrangères. Voici ce qui avait donné lieu à cette étrange rumeur.

Un capitaine autrichien, qui allait rejoindre l'armée d'occupation à Naples, avec cent cinquante recrues,

entra à Viterbe le 15 septembre. Ce capitaine, ravi du bon marché du vin, avait bu si immodérément, pendant sa route, qu'il s'enivra, et ses hommes en firent autant. Pendant cette débauche, il apprit que le pape était mort, et que le trône pontifical était vacant. Cette idée fermenta dans sa tête, tellement que, lorsque la garde des portes de Viterbe demanda : *qui vive?* il répondit qu'il venait prendre possession de l'État de l'Église, au nom de S. M. François II, empereur romain. La garde des portes ne fit aucune résistance; le capitaine se dirigea vers la place de Viterbe, avec son monde. Ils reçurent des billets de logement comme de coutume; les soldats s'enivrèrent encore davantage chez leurs hôtes, et ne pensèrent plus à leur conquête : mais le commandant d'armes avait dépêché un courrier à Rome, pour y porter cette nouvelle. En moins d'une heure, elle se répandit dans toute la ville, et ses habitans crurent que Rome allait encore devenir le siége de l'empire. Le jour suivant, à quatre heures de l'après-midi, lorsque le capitaine autrichien entra dans Rome, par la porte du Peuple, avec sa petite troupe, une foule immense s'était rassemblée sur son passage, malgré les protestations de l'ambassadeur d'Autriche. Même dans l'intérieur du conclave, cette nouvelle acquit quelque crédit, et l'on croit fermement que, si la légation autrichienne eût mis plus de vigueur, l'archiduc Rodolphe eût été élu ce jour-là; tout au moins, elle aurait pu sans peine faire élire quelque cardinal allemand. Le nouveau pape aurait nommé de suite une trentaine de cardinaux de sa nation, et l'élection de l'archiduc eût été certaine au premier conclave. Ce qu'il y aurait eu de plus singulier dans cette affaire, c'est qu'elle eût été le résultat

des propos d'un officier subalterne et de quelques soldats dans l'ivresse. Comme on ne sut pas en tirer parti, on mit aux arrêts le capitaine et ses hommes.

Je vous ai déjà dit que les cardinaux français, qui croyaient tout conduire, étaient, au contraire, les dupes de la ruse ultramontaine, tellement qu'ils n'apprirent que la majorité des suffrages devait se fixer sur le cardinal Severoli, que lorsque le cardinal Albani prononça le *veto* de l'Autriche. Ils avaient, d'ailleurs, vivement offensé la fierté des membres italiens du Sacré-Collége.

L'anniversaire de je ne sais quelle solennité de famille, dans la maison de Bourbon, a lieu vers la mi-septembre. Le jour de cette fête, l'un des cardinaux français dit au Sacré-Collége : « Si vos éminences choisissaient ce jour pour élire le nouveau pape, cela ne pourrait être que très-agréable au roi mon maître. » Vous ne sauriez vous faire une idée de l'impression que produisit ce propos. Le pouvoir de la tiare a beaucoup déchu, mais les formes de la cour de Rome sont éternelles; et ces formes annoncent toutes la supériorité qu'elle s'attribue sur les autres couronnes. Cette proposition singulière blessait profondément la fierté de la pourpre romaine, au moment même où elle exerçait sa plus imposante prérogative, celle de donner un chef à la chrétienté. Aujourd'hui même cette anecdote n'est pas encore oubliée à Rome, et je l'ai entendu citer plus d'une fois.

Telle est, mon cher ami, l'histoire de l'élévation du cardinal Annibal della Genga, au trône pontifical. Le pape Léon X, qui mourut au milieu de ses généreux efforts pour avancer la civilisation de l'Italie, donna un fief aux ancêtres des marquis della Genga, qui étaient alors de simples gentilshommes de la petite ville de Spo-

lète. Le nom de Léon XII, pris à son élévation par le cardinal della Genga, est une marque de gratitude envers les Médicis, auteurs de la fortune de sa famille. Le pape Léon XI était un Médicis aussi bien que Léon X ; mais il est fort peu connu, attendu qu'il n'a régné que vingt-sept jours.

Vous vous étonnerez sans doute, avec votre candeur protestante, de tant d'intrigues ourdies dans une assemblée qui a la prétention d'agir sous l'inspiration du Saint-Esprit. Quand on en parle aux catholiques, ils répondent que les voies de Dieu sont impénétrables, et qu'il fait concourir à l'exécution de ses grands desseins jusqu'aux faiblesses et aux passions des hommes.

Léon XII a acquis des droits au respect de ses contemporains, par la sagesse avec laquelle il a étouffé dans leur germe les troubles naissans de l'église de France. Les premiers actes de son pontificat n'annoncèrent pas, cependant, un zèle aussi éclairé. En défendant les spectacles et les autres amusemens, pendant l'année du jubilé, il avait fait un désert de Rome. J'occupais alors un vaste et délicieux logement qui me coûtait vingt écus par mois, et qui maintenant m'en coûte quarante-huit. La rente qu'ils tirent de leurs loyers est à peu près l'unique source du revenu des pauvres habitans de Rome. Aussi cette mesure rendit, dans le principe, très-impopulaire le gouvernement de Léon XII. Je suis persuadé qu'à cette époque si François Ier, roi de Naples, qui est fort aimé à Rome, eût voulu s'en emparer, il aurait pu le faire, avec l'agrément de la Sainte-Alliance, sans tirer un seul coup de canon (1). (*London Magazine.*)

(1) Note du Tr. L'extrait suivant d'un article remarquable inséré, il y a quelques jours, dans le *Journal des Débats*, à l'occasion de la mort de Léon XII, complétera celui qu'on vient de lire.

« L'usage du conclave n'a commencé qu'à la fin du treizième siècle, en 1270. Clément IV était mort à Viterbe, en 1268. Des difficultés s'élevèrent à l'occasion de la nomination de son successeur. Les cardinaux, fatigués d'un long séjour dans une petite ville, et surtout d'un séjour qui ne donnait aucun résultat et dont ils ne pouvaient entrevoir le terme, voulurent se retirer. Les habitans eurent connaissance de leur résolution, et, d'après le conseil de saint Bonaventure, ils prirent le meilleur parti pour les empêcher de sortir : ils fermèrent les portes de leur ville, retinrent les cardinaux dans le palais, et leur déclarèrent qu'ils n'en sortiraient qu'après l'élection consommée. L'expédient réussit : en deux jours l'église eut un pape qu'elle n'avait pas obtenu en deux ans; ce fut une règle pour l'avenir; et un fait, né d'une circonstance particulière, devint une coutume à laquelle il n'a jamais été dérogé depuis.

» Il est vrai que le Sacré-Collége s'arme ou fait semblant de s'armer de précautions extraordinaires contre les caprices du sort, et contre les manœuvres de l'intrigue. De là l'origine du conclave, espèce de prison momentanée, à laquelle se condamnent les cardinaux électeurs, du fond de laquelle ils sont censés n'avoir aucune communication au dehors, et où ils attendent qu'une inspiration céleste ou mondaine ait dicté le vœu de la majorité de leur collége. Mais l'épaisseur des murailles, la force des verroux et des grilles n'est pas un obstacle impénétrable à la politique : il faut vivre, quoiqu'en prison, et l'on assure que les renseignemens et les instructions sont arrivés plus d'une fois du dehors, artistement cachés dans les flancs d'une volaille farcie, dissimulés sous la seconde enveloppe d'un pâté dont le respect empêche les douaniers conclavistes de sonder trop scrupuleusement les profondeurs.

» Nous n'avons guère en France que des idées assez vagues, et sur l'organisation intérieure d'un conclave, et sur les formalités ou les cérémonies qui en précèdent l'ouverture ; nos lecteurs ne verront pas, sans quelque intérêt, les détails que nous avons recueillis sur ce sujet, et qui sont puisés à une bonne source.

» A peine le pape a-t-il les yeux fermés, qu'on s'occupe de préparer dans le palais du Vatican des loges ou des appartemens, en nombre égal à celui des membres du Sacré-Collége. Ces espèces de cellules, pratiquées en menuiserie dans les vastes salles du palais, sont meublées fort modestement d'une serge verte ou violette. Il n'y a de cheminée dans aucune pièce ; des chauffoirs communs sont réservés pour en tenir lieu. Les chambres destinées aux cardinaux, ainsi qu'aux officiers de leur suite, que l'on nomme conclavistes, et que l'on enferme avec leurs patrons, ces chambres, disons-nous, sont fort obscures ; toutes les fenêtres, à l'exception du panneau supérieur, en sont murées.

» C'est la cloche du Capitole qui annonce la mort du pape, et la vacance

du Saint-Siége ; elle sonne pendant neuf jours et neuf nuits sans interruption : c'est le tems marqué pour le complément des cérémonies funèbres. Le neuvième jour, le corps du dernier pape vient remplacer, dans la basilique de Saint-Pierre et dans la partie supérieure de la chapelle Saint-Jean, le corps de son prédécesseur. Chaque jour de la neuvaine, on célèbre avec grande pompe la messe en mémoire du défunt. Le dernier jour ont lieu les funérailles. Il est superflu de dire que l'on y déploie toute la magnificence de l'Église romaine.

» Le pape mort, la souveraineté appartient au Sacré-Collége. La puissance exécutive est exercée par le cardinal camerlingue.

» Pendant l'interrègne, le Sacré-Collège prétend qu'il lui est dû plus de respect qu'au pape lui-même. Il se fonde sur ce qu'étant composé de toutes les nations chrétiennes, il représente toute la hiérarchie de l'Église. Cette prétention nous paraît peu fondée. Le cardinalat n'est pas même une dignité ecclésiastique ; simples curés de Rome dans leur origine, les cardinaux sont devenus, par degrés, les conseillers du Saint-Siége. Mais ce titre, quelque honorable qu'il soit, et le droit qui leur a été accordé bien plus tard de nommer les papes, ne peut leur conférer des prérogatives plus grandes que celles du chef universel de l'Eglise. On peut voir même, dans le *Traité de l'Origine des Cardinaux*, par Du Peyrat, qu'autrefois ni les évêques, ni les pairs de France, ni le recteur de l'Université ne leur cédaient la préséance. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui les ambassadeurs, allant à l'audience du Collége, mettent un genou en terre, et ne se relèvent que sur un signe du cardinal-doyen. Au reste, la mort du pape entraîne la révocation de tous les pouvoirs des ambassadeurs. Ils ne les reprennent que sur l'exhibition de nouvelles lettres de créance de leurs cours respectives, qui les accréditent auprès du Sacré-Collége.

» Le terme légal pour l'ouverture du conclave est de dix jours, à compter de celui de la mort; mais il arrive rarement que les travaux nécessaires pour les dispositions intérieures du Vatican soient terminés à jour fixe. L'usage est d'accorder une prolongation de trois ou quatre jours, dont l'imperfection des préparatifs est le prétexte, dont la véritable cause est la nécessité de laisser aux cardinaux absens le tems de se réunir à Rome. Léon XII est mort le 10 de ce mois; c'est donc le 23 ou le 24 que s'ouvrira le conclave.

» Cette mesure, suffisante pour faciliter l'arrivée des cardinaux qui sont en Italie, ne le serait pas pour la réunion des cardinaux qui habitent des pays plus éloignés. Cependant le conclave s'ouvre ; mais il est convenu que c'est à peu près pour la forme. Des opérations sans intérêt occupent les premiers momens du Sacré-Collége. Elles ne commencent à prendre un caractère sérieux qu'à l'arrivée successive des cardinaux

français, autrichiens, espagnols, polonais, etc. : jusque-là, pour nous servir d'une expression populaire, on pelote en attendant partie.

» Ce n'est point par simple ménagement que l'on agit ainsi. Les trois grandes puissances catholiques, la France, l'Autriche et l'Espagne, ont un droit à exercer dont chacune d'elles est, avec raison, très-jalouse. C'est *le droit d'exclusion*. Ce droit consiste à mettre un *veto* absolu sur un sujet qu'elle regarde comme incapable, ou plutôt comme dangereux pour sa politique. Mais ces puissances n'ayant plus de représentans à Rome, ne pourraient faire connaître officiellement le candidat frappé de leur récusation, et les cardinaux du pays ne seraient point arrivés à tems pour l'appuyer et pour s'en prévaloir. Force donc est d'attendre les nouvelles lettres de créance et les cardinaux éloignés. Or, un délai de treize à quatorze jours ne permettrait pas de satisfaire à ces conditions diplomatiques. Le courrier ministériel doit d'abord arriver au nonce. Le nonce notifie au roi la nouvelle de la mort du pape. Sur cette notification, le roi adresse aux cardinaux ses sujets l'ordre ou la permission de se rendre à Rome. C'est une formalité indispensable depuis que le cardinal de Bouillon s'était permis d'enfreindre en pareille circonstance une défense formelle de Louis XIV. Des vieillards, presque tous plus que septuagénaires, ne se mettent pas en route aussi facilement, et ne voyagent pas aussi vite que des courriers d'ambassade ou de cabinet. Il faut donc l'intervalle d'un mois au moins avant que le Sacré-Collége soit au grand complet, et que le droit d'exclusion puisse être utilement exercé. De là l'insignifiance des opérations préliminaires.

» Mais ce droit si précieux, ce droit auquel les puissances catholiques attachent tant de prix, est le grand pivot sur lequel tournent d'abord toutes les manœuvres diplomatiques : chaque puissance se regarde avant de l'exercer. On met en avant, pour en faire l'objet de la récusation, tel cardinal auquel on a ménagé quelque espérance de succès, et que l'on sait être odieux ou hostile à telle ou telle puissance ; on sait bien qu'il ne sera pas élu, mais on veut faire croire qu'il pourrait l'être. C'est une fausse attaque qui en masque une plus sérieuse. Si l'on a l'imprudence de donner dans le piége, le droit de récusation est consommé, et il n'y a point de remède. Il ne faut pas être un diplomate supérieur pour déjouer un aussi pauvre stratagême, et ce n'est pas le représentant actuel du roi de France à Rome qui se laissera prendre à un piége aussi grossier. Ses lumières et la hauteur de ses vues politiques sont à l'épreuve de tentatives plus adroites et mieux concertées. Il y en aura de toutes sortes ; mais la France n'a rien à redouter. »

Voyages.—Statistique.

SECONDE EXPÉDITION DE CLAPPERTON

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE (1).

Il suffit de quelque talent d'observation et de style, pour appeler l'intérêt sur des voyages entrepris dans des régions inconnues : aussi devions-nous nous attendre au succès de la relation de la dernière expédition de l'infortuné Clapperton, dans l'intérieur de l'Afrique ; relation non moins attachante par la description pittoresque de sites et de mœurs qu'aucun Européen n'avait encore observés, que par le récit des souffrances, des périls sans nombre et de la fin déplorable de cet intrépide officier.

On sait que M. Clapperton, dans le cours de son premier voyage en Afrique, entrepris de concert avec le major Denham, avait cherché à ouvrir des relations commerciales entre la Grande-Bretagne et Bello, sultan des *Fellans* ou *Fellatahs*, résidant à Soccatou. A son retour, il remit au roi une lettre de ce prince africain, qui avait pour objet : 1° d'établir des relations suivies entre les deux peuples, sous la protection d'un consul anglais qui devait résider au port de Raka ; 2° de faire, dans le port de Funda, voisin de celui de Whidah, l'échange de certains présens ; et 3° d'empêcher l'exportation des esclaves, par les marchands du Houssa, dans les pays d'Ataghers, de Dahomey et d'Aschanti.

(1) Voyez la relation de son premier voyage, dans le numéro 14.

Lord Bathurst, alors secrétaire d'état des colonies, accueillit avec empressement ces propositions, et se décida à les mettre immédiatement à exécution. Clapperton, à peine remis des fatigues de son voyage, n'hésita pas à lui offrir de nouveau ses services. Cette fois il s'associa M. Pearce, capitaine dans la marine royale, excellent dessinateur; M. Morrison, chirurgien de la marine, connaissant à fond toutes les branches de l'histoire naturelle; et M. Dickson, ancien chirurgien dans les Antilles Anglaises.

Le 25 août 1825, ils s'embarquèrent avec leur suite, à bord du vaisseau de S. M. B. *le Brazen,* et arrivèrent à Whidah, le 26 novembre suivant. M. Dickson s'arrêta dans ce port, où il rencontra un Portugais de ses amis, M. de Souza, qui avait habité quelque tems à Dahomey, et il prit avec lui la route de cette ville. De là, il se dirigea, avec une nombreuse escorte, vers la ville de Sehar, située à soixante-dix jours de marche de Dahomey. Il y arriva sain et sauf, et partit ensuite pour Youry : depuis lors on n'a plus eu de ses nouvelles. *Le Brazen* fit voile de Whidah vers la rivière de Benin, où M. Clapperton et ses amis rencontrèrent un marchand anglais nommé Houtson. Celui-ci les détourna du projet de suivre la rivière de Benin, attendu que le roi de ces contrées détestait les Anglais, depuis l'abolition de la traite. Il leur recommanda de prendre terre à Badagri, le port le plus voisin, d'où ils pourraient, en toute sûreté, pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et il offrit de les accompagner jusqu'à une certaine distance. A Whidah, M. Clapperton prit d'inutiles informations sur le sultan Bello et sur les émissaires qu'il avait promis de lui envoyer; quant aux ports de Funda et de Raka, on n'en

avait jamais ouï parler dans ces parages. On sait aujourd'hui que ces villes, dont aucune n'appartient au sultan Bello, sont situées dans l'intérieur, à près de 2,000 milles de distance de la côte, et que la dernière n'est baignée par aucun fleuve.

Le 7 décembre, nos voyageurs partirent de Badagri avec leur suite, sous la conduite d'un nègre houssa, nommé Pasco, qui avait déjà accompagné, en qualité d'interprète, le malheureux Belzoni. Clapperton avait amené son fidèle serviteur, Richard Lander, dont les soins pieux, après avoir adouci les derniers instans de son maître, nous ont conservé ses précieux manuscrits.

A peu de distance de Badagri, on remonta la rivière en canot, jusqu'à une place de commerce fort importante appelée Bawie. En cet endroit, la plage est marécageuse et couverte de joncs. Nos voyageurs passèrent la nuit couchés sur le sol humide, et ils y puisèrent le germe d'une maladie qui exerça parmi eux de cruels ravages. « La matinée était brumeuse, dit Clapperton, et quoique nous eussions bivouaqué sur les bords de la rivière en plein air, nous n'entendîmes pas le bourdonnement des moustics. » On ne conçoit pas qu'un ancien chirurgien et deux marins d'une expérience consommée aient commis une imprudence si dangereuse sous les tropiques, que celle de dormir à l'air. La nuit suivante, le 9 décembre, ils se couchèrent également en plein air, sur la place du marché de Dagmou, ville considérable, où les logemens ne leur manquaient pas. Le 10, M. Clapperton fut atteint de la fièvre; les trois jours suivans, Morrison, Pearce et Richard Lander ressentirent les mêmes accès. Ils firent soixante-dix milles étendus sur des hamacs, à l'exception de Clapperton qui se

tenait alternativement à pied ou à cheval. Les habitans du pays leur servaient de guides, et chaque village leur offrait de fort bons gîtes.

Le 23, Morrison se sentant hors d'état de s'engager plus avant dans l'intérieur, demanda à être ramené à Jannah, qu'ils avaient quitté l'avant-veille; M. Houtson l'y conduisit. Clapperton fit faire halte à sa petite troupe dans un village où l'un des gens de sa suite mourut de la fièvre. Dans la soirée du 27, le capitaine Pearce y rendit le dernier soupir. « La mort du capitaine Pearce, dit Clapperton, me causa de vifs regrets; car, indépendamment de ses qualités privées, il pouvait rendre de grands services à l'expédition, par ses talens, son courage et sa persévérance. Jamais je ne déplorai plus amèrement la perte d'un ami. » Le lendemain, ses restes furent confiés à la terre, en présence de l'élite des populations voisines; on éleva sur sa tombe un hangard, dont le modeste fronton fut décoré de son épitaphe. Deux jours après Houtson revint seul auprès de Clapperton; le docteur Morrison n'était plus; mort à Jannah, le même jour que le capitaine Pearce, il avait été inhumé avec les mêmes honneurs.

Le pays qui s'étend de Badagri à Jannah, ville frontière de l'état d'Yourriba, est très-peuplé. Partout où d'épaisses forêts ne couvrent pas le sol, la culture y a fait prospérer quelques céréales. Sur toute la route, nos voyageurs rencontrèrent une affluence considérable d'habitans des deux sexes portant sur leurs têtes les produits de leurs champs. Ces bonnes gens battaient des mains à leur aspect, chantaient en chœur, se jetaient à genoux, et témoignaient, par les gestes les plus bizarres, le plaisir qu'ils éprouvaient à voir des hommes blancs. Le pays est semé de villages et de villes, dont plusieurs possèdent

de huit à quinze mille ames : celle de Jannah est la plus peuplée.

« Le soir de notre arrivée à Jannah, dit Clapperton, nous visitâmes son enceinte, suivis d'une foule inoffensive dont les flots grossissaient à mesure que nous avancions. En nous voyant, les hommes se découvraient, les femmes se prosternaient appuyées sur un coude. Bien que le soleil fût sur son déclin, la grande place du marché était couverte de cotons, d'étoffes du pays, de denrées, de fruits tels que des oranges, des limons, des bananes, etc.; des légumes tels que des oignons et des échalottes; on y voyait aussi du poivre, des épiceries gommeuses et des *accasons*, pâte de maïs enveloppée dans les larges feuilles d'une plante dont le nom m'est inconnu. La foule, resserrée dans l'enceinte de cette place, s'y agitait avec un bruit semblable à celui des vagues sur la plage : les hommes se jetaient sur les corbeilles de provisions; les enfans bondissaient sur les étaux; les femmes se disputaient le chaland comme dans nos halles : nous traversâmes cette cohue, sans qu'on nous adressât un mot, un geste, un regard insultans.

» Je dois ici, en témoignage de la probité des nègres de Badagri, citer un fait peut-être sans exemple, c'est que nous avons parcouru, en huit jours, soixante milles, avec un lourd bagage, relayés au moins dix fois par une multitude d'habitans qui se disputaient l'honneur de le porter, sans perdre la valeur d'un schelling. Ce fait prouve non-seulement l'honnêteté des habitans, mais un degré de subordination annonçant un gouvernement plus régulier qu'on ne pouvait s'y attendre chez des peuplades barbares. L'humanité se montre, dans les deux sexes, avec les caractères spéciaux qui les distinguent; les lois ou la force peuvent les affaiblir, mais non les

détruire. Ainsi le despotisme africain ne paraît pas avoir eu d'action sur le babil des femmes. Sains ou malades, partout sur la route, nous avons été assourdis de leur loquacité.

» Les habitans de Jannah, naturellement industrieux, excellent dans la sculpture sur bois; leurs portes et leurs meubles sont couverts de figures représentant des hommes, des serpens, des crocodiles, etc. J'ai vu, dans certaines maisons, jusqu'à huit ou dix tours en activité. Leurs cotonnades sont assez fines, et d'un tissu solide : leurs métiers et leurs navettes ressemblent aux nôtres, mais la chaîne n'a guère plus de quatre pouces de large. Les enfans s'occupent du tissage, les femmes de la teinture. Jannah possède également plusieurs fabriques de poterie.

» Le chef de la ville (le *cabocir*) paraissait enchanté de voir des étrangers. Il nous assigna de bons logemens, nous fit porter d'abondantes provisions, telles que des porcs, des canards, des pigeons, des fruits, des légumes, etc... et ses femmes, au nombre de deux cents, vinrent nous donner la sérénade. Dans la visite officielle que nous fîmes au gouverneur, Houtson et moi, nous égayâmes beaucoup S. Exc. en lui apprenant que la polygamie est un crime chez les Européens. Cette cérémonie, dans laquelle le *cabocir* changea trois fois de costume, et se montra enfin avec une robe de damas cramoisi, et un bonnet de velours rouge, avait pour théâtre une vaste cour, encombrée par la foule, à l'exception d'un espace fort resserré, qui nous était destiné. Après quelques instans d'entretien, le vieillard nous prit par la main, et, à la grande satisfaction des assistans, il nous fit danser une *gigue*, dans le style africain. Si le pauvre capitaine Pearce avait pu se pré-

senter devant S. Exc., quel sujet de caricature il aurait eu là! Comme il aurait pris plaisir à représenter le vieux nègre, rayonnant de joie, danser avec des blancs, dans toutes les variations de ses grotesques attitudes, faisant voltiger les plis de sa robe de damas, l'œil fixé tantôt sur moi, tantôt sur M. Houtson; puis sautillant sur un pied, puis marchant d'un pas solennel, et passant ainsi tour à tour du grave menuet à la *tarentelle!* »

De Jannah, on arrive à Emmadou par une route boisée, qui aboutit à ses deux portes d'osier, bordées de palissades de dix-huit pieds de haut. Le paysage est coupé de collines et de vallons, qu'arrose une petite rivière. Plus loin, à Affoura, les masses granitiques commencent à se montrer à nu, et révèlent au voyageur un terrain primitif. On rencontre ensuite les villes fortifiées d'Assula et d'Assouda, qui ont la première 6,000, et la seconde 10,000 habitans. Les voyageurs y trouvèrent des provisions en abondance, et les habitans passèrent toute la nuit auprès d'eux, leur témoignant par leurs danses et leurs chants le bonheur dont ils jouissaient, ou le plaisir qu'ils avaient à les voir. A mesure qu'on avance, le paysage s'embellit et s'anime : la plaine d'Assouda aboutit à une chaîne de montagnes, dont l'étendue est d'environ quatre-vingts milles. Le pic le plus élevé n'a que 2,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, et le point culminant de la route n'en a pas plus de 1,500. Dans ces gorges fertiles, abondent le blé, l'igname et le coton : les propriétaires ont leur habitation à mi-côte. Duffou et Chiadou sont les principales villes de ces cantons; l'une a 16,000, et l'autre 7,000 habitans. Clapperton partit de cette dernière au milieu d'une foule qui chantait en chœur, et dansait au bruit des tambours et des cornets à bouquin.

« La route qui traverse les montagnes entre Erawa et Chaki monte à pic en certains endroits, et redescend ensuite au milieu des rochers dans le fond des précipices. Ailleurs, creusée dans les flancs de la montagne, elle tourne sous des masses granitiques suspendues au-dessus du voyageur. La culture a envahi toutes les terres que les convulsions de la nature ont amoncelées dans les fondrières. L'œil, plongeant dans ces oasis, est distrait de la sauvage monotonie du paysage, à l'aspect de chaumières isolées, qu'ombragent des bosquets, et qu'entourent des jardins couverts de maïs et d'ignames. La route continue de s'élever l'espace de deux milles jusqu'à Chaki, ville grande et populeuse, située au sommet de la plus haute montagne. A notre approche, les habitans venaient par milliers à notre rencontre. Les femmes nous saluaient de leurs chants, en levant les mains au ciel; et les hommes nous témoignaient leur joie par leurs trépignemens ordinaires. Nous nous rendîmes auprès du *cabocir*, que nous trouvâmes assis à la porte de son habitation, entouré de ses femmes, de ses chanteurs des deux sexes, avec leurs tambours, leurs fifres, etc... C'était un bel homme, de cinquante ans, d'une agréable physionomie : il mit à notre disposition sa maison, ses provisions, et nous pressa vivement de passer un ou deux jours avec lui. Il nous considérait comme des anges de paix chargés de répandre les bienfaits du ciel sur le roi du pays et sur ses sujets. Il ne doutait pas que nous ne fissions cesser la guerre entre les habitans de Nyffé et les Fellans, et la révolte des esclaves houssas contre le roi de Yourriba. Lorsque, en signe d'amitié, je lui eus serré la main, il l'étendit sur la tête de ses officiers, comme s'il eût voulu répartir sur eux les faveurs résultant de cette étreinte

affectueuse. Ce *cabocir* était le plus curieux et le plus causeur de tous ceux que j'ai vus : jusqu'à minuit, il ne cessa de me questionner sur l'Angleterre, et de me parler de ce pays. Lui ayant demandé s'il consentait à y envoyer un de ses enfans : « Je ferai moi-même ce voyage, » répondit-il vivement. » Il éclata de rire, comme l'avaient fait ses collègues, quand je lui appris que les Anglais n'avaient qu'une femme : notre homme en avait deux mille ; c'était, comme on voit, une petite armée d'amazones.

» Au sortir de ces montagnes, vers le nord, on rencontre la ville de Kousou, peuplée de 20,000 habitans environ. On traverse ensuite une plaine vaste et fertile dominée par les villes de Jabou et Ensoukosou, et semée de villages où des colonies de Fellans (1), vouées à la vie pastorale, vivent en paix au milieu des nègres, en restant étrangères à leurs usages. La route que nous suivîmes ensuite, avant d'arriver à Eyeo ou Katunga, capitale du pays d'Yourriba, offrait une succession de villages déserts, et de villes dévastées par suite des incursions des Fellans de Soccatou, et de l'insurrection des esclaves houssas. Les habitans ont à craindre d'autres ennemis encore plus redoutables : ce sont leurs voisins de Borgho, peuplades féroces et avides de pillage. Pendant tout le tems que nous côtoyâmes la frontière de ce pays, ma petite caravane se tint sous les armes. Nous arrivâmes, dans cette attitude guerrière, à une vallée délicieuse semée de bosquets de bananiers et autres arbres touffus et dont un joli ruisseau baigne les vertes pelouses. Nous aperçûmes des Phillis au teint d'ébène qui livraient leurs belles formes aux caresses de ses eaux limpides, tandis

(1) NOTE DU TR. Les *Fellans* ou *Fellatahs* sont d'origine arabe.

que leurs moutons et leurs chèvres paissaient tranquillement sur ses bords. Dans la soirée, nous vîmes arriver à Tchou un officier venu de Katunga, avec une nombreuse escorte de cavaliers et d'archers à pied, pour nous conduire en sûreté auprès du roi de Yourriba. Ils eurent épuisé, en quelques heures, toutes les provisions du bourg, et ils passèrent la nuit à chanter et à danser au bruit des fifres et des tambours. Nous partîmes le lendemain sous la garde de ce détachement, qui se déploya de la manière la plus pittoresque sur la route. Les cavaliers, armés de longues lances, poussaient vivement nos chameaux; quelques-uns étaient couverts d'amulettes, et tous avaient un costume grotesque. Derrière eux s'avançaient les archers, avec leurs carquois de cuir pendus à la ceinture. Les cavaliers ont de petits chevaux: leurs selles sont si mal assujetties, et ils s'y tiennent si gauchement, que j'aurais parié à coup sûr, si j'avais eu à ma disposition un cheval et une selle anglais, de désarçonner et renverser le plus intrépide, en courant sur lui avec un bâton.

» Arrivés aux portes de Katunga, ville située en amphithéâtre à la pointe d'une chaîne de coteaux granitiques, nous marchâmes l'espace de cinq milles, jusqu'au palais du roi, à travers une foule immense d'habitans de tout sexe et de tout âge. Sa majesté était assise au seuil de son palais, sous un *verandah*; des esclaves tenaient sur sa tête quatre ombrelles, deux rouges et deux bleues. Avant de paraître devant lui, j'avais annoncé aux officiers de mon escorte, que, s'ils m'imposaient la condition de me prosterner devant leur maître, je repartirais à l'instant; que je ne voulais qu'ôter mon chapeau, faire un salut respectueux et serrer la main de sa majesté, si cela lui convenait. Ma proposition acceptée, nous défi-

lâmes solennellement au milieu d'un cortége qui avait toutes les peines du monde à se faire jour au milieu des flots de la multitude : il parvint, cependant, à maintenir l'ordre dans sa marche, en distribuant çà et là des coups de bâton et des coups de fouet. Dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, je remarquai que les Yourribas sont d'un caractère fort doux, bons pères, bons maris, bons camarades, et que le gouvernement, tout absolu qu'il soit, les traite paternellement. »

Quand un Yourriba veut faire sa cour au roi, il se couvre de poussière, et puis se prosterne à plat ventre aux pieds de S. M., après avoir fait la répétition devant un gros eunuque maître des cérémonies. Quelque bizarre que soit la comparaison, je me permettrai d'observer qu'on trouve une foule de rapports entre les réceptions solennelles auprès du roi des Yourribas, et l'étiquette adoptée en Chine en pareil cas ; entre les divers modes de se saluer existans chez les deux nations ; et dans l'habitude où sont les princes et les gouverneurs du royaume africain et de l'Empire Céleste, de nourrir les agens étrangers accrédités, aux frais du souverain, c'est-à-dire du public, et de les inviter aux spectacles et divertissemens de la cour. Ceux offerts à Clapperton eurent pour théâtre le parc du roi, vaste emplacement carré, bordé de grands arbres. Le premier divertissement consistait dans les danses grotesques de quelques acteurs fourrés dans des sacs jusqu'aux aisselles, et la tête chargée d'oripeaux de diverses couleurs. Le second, dans une chasse au boa, par les mêmes acteurs toujours plongés dans leurs sacs. Le reptile vint à eux, la gueule béante, quoiqu'il parût, aux dimensions de son ventre, qu'on avait déjà satisfait son appétit, et amorti ainsi son agilité et sa dévorante énergie. Les chasseurs reculèrent

d'abord devant lui; puis tout-à-coup leur chef asséna sur sa queue un coup de hache; au moment où le boa, irrité par la douleur, se disposait à se jeter sur lui, il lança un dard dans sa gueule, et les autres chasseurs, le saisissant par ses nœuds, l'enlevèrent sur leurs épaules et l'emportèrent en triomphe. La représentation du *Diable Blanc* termina le spectacle. L'acteur portait un masque de cire blanche, figurant un visage maigre et pâle; il grelotait, prenait du tabac, se frottait les mains, se traînait sur ses talons : innocente vengeance de nos mépris pour la race noire. Sa majesté demanda plusieurs fois à Clapperton si l'imitation n'était pas exacte. Enfin, les femmes du roi donnèrent le signal du départ, en entonnant en chœur un chant dont le refrain fut répété par toute l'assemblée.

La ville d'Eyeo ou Katunga a quinze milles de tour, dix portes, un mur d'enceinte élevé en terre, de vingt pieds de haut et dont l'abord est défendu par de larges fossés et par des palissades. Les habitations sont construites en terre et couvertes de chaumes. Les planches des portes et celles qui servent d'encadrement aux verandahs sont couvertes de gravures ou bas-reliefs représentant des boas étouffant des antilopes ou des sangliers, des guerriers avec leurs tambours, etc. La ville a plusieurs marchés où les ventes n'ont lieu que l'après-midi, On y expose des ignames, des grains, des bananes, du beurre végétal, des graines de coloquinte, des chèvres, des poules, des moutons, des toiles, des outils, etc. Le pays fournit de petits chevaux et beaucoup de bœufs, dont une variété se distingue par une bosse comme ceux d'Abyssinie, des moutons et des porcs en abondance, des poules, des pigeons, des canards, des coqs d'Inde, et divers fruits tels que des oranges, des limons, des poires,

des pommes. On y cultive en grand le coton et l'indigo, mais sans en faire une branche de commerce avec les indigènes de la côte ou les Européens. Les seules opérations mercantiles de quelque importance consistent dans la vente des esclaves. On apporte en retour du rhum, du tabac, des tissus d'Europe et des *cowries* (monnaie du pays). Ce trafic se fait au moyen de caravanes et par la voie de Badagri, de Lagos ou de Dahomey. Le prix d'un nègre est, à Jannah, de trois ou quatre liv. st. Les maîtres ne vendent ceux attachés à leur habitation que lorsqu'ils en sont mécontens. Au reste la population toute entière est esclave du chef suprême ou de ses *cabocirs*. Les traits des indigènes d'Yourriba offrent moins le type de la race nègre que ceux des Badagriens. Les premiers ont la lèvre moins épaisse, le nez moins épaté. Les hommes ont de belles formes, et une tournure dégagée; et les femmes, un teint plus noir, une peau plus rude, ce qui provient sans doute de l'excès des travaux extérieurs auxquels leur sexe les condamne sous un ciel d'airain.

« Pendant mon séjour à Katunga, du 23 janvier au 7 mars, il me fut impossible d'obtenir du roi d'Yourriba la permission d'explorer le Quorra. (Ce fleuve est décidément le même que celui improprement désigné jusqu'ici sous le nom de Niger, et sur le cours mystérieux duquel nos géographes ont hasardé tant de conjectures.) Toutes les fois que je sollicitais cette faveur, on alléguait quelque nouveau prétexte : « La route n'était pas » sûre... Les Fellans occupaient le pays... Que dirait le » roi d'Angleterre si quelque malheur arrivait à son re- » présentant ? » Pour me déterminer à rester, le roi me promit une de ses femmes : « Je vous en fournirai, ajouta- » t-il, tant que vous en voudrez; j'en possède un si

» grand nombre qu'en se donnant la main elles formeraient la chaîne de Katunga jusqu'à Jannah. » Les charmes de ces Armides ne me séduisirent pas; sa majesté se vit donc forcée de me laisser partir, mais elle ne voulut pas m'accorder de guides pour me rendre en ligne droite sur le Quorra; mon itinéraire fut tracé dans la direction de Kiama, capitale du pays de Borgho. Je partis donc après avoir pris congé de Houtson, qui retourna, avec une bonne pacotille, vers la côte, où il mourut peu de tems après.

» Je traversai sur ma route quantité de villages en ruines, que les Fellans venaient de saccager. Ces bandits usent d'un singulier moyen pour réduire et dévaster, sans courir de danger, les bourgs fermés, susceptibles de quelque résistance. Ils attachent des matières embrasées à la queue des pigeons, et leur donnent la volée. Ces oiseaux, s'arrêtant sur le chaume des toits, y portent l'incendie, et les Fellans font pleuvoir une grêle de flèches sur les pauvres habitans qui viennent en désordre éteindre le feu...

» Au moment où nous venions de traverser une petite rivière, nommée Moussa, qui se jette dans le Quorra, je vis arriver à cheval une escorte chargée de me conduire auprès d'*Yarro,* chef ou sultan de Kiama. C'étaient de vrais brigands qui, sur la route, pillaient ou rançonnaient sans pitié tous les villages; au reste le surplus de la population de Kiama et du pays de Borgho ne vaut pas mieux.

» Yarro m'accueillit parfaitement, nous fournit une habitation assez commode, ainsi que les provisions nécessaires, des œufs, des bananes, du laitage, des gâteaux de maïs; et il vint en personne me rendre visite, monté sur un beau cheval bai, à la tête d'une garde nombreuse.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans son cortége, c'étaient six jeunes filles, nues, de quinze à dix-sept ans, tenant chacune trois dards à la main, à la disposition de leur maître. Leur front était ceint d'un bandeau de toile blanche noué par derrière, et leur pudeur n'était défendue que par le fragile rempart de deux colliers de verre attachés aux hanches. A leur taille svelte et légère, à la vivacité de leurs yeux, à leur physionomie gracieuse et animée, surtout à la rapidité avec laquelle elles couraient à côté d'Yarro et défiaient le galop de son cheval, je croyais voir les sylphides de l'Orient ou la Camille de Virgile, *nil mortale sonans*.

» Yarro m'offrit un jour en mariage une de ses filles. J'eus l'air d'y consentir. Aussitôt il donna l'ordre à son chambellan Abubecker et à la gouvernante de la princesse, de me conduire à son appartement. La jeune fille, en entrant dans la salle où je l'attendais, assis sur une natte, se jeta à genoux, l'un des coudes appuyé à terre suivant l'usage du pays, et resta dans cette attitude pendant toute l'entrevue, qui ne fut pas longue : « Consentez-» vous, lui dis-je, à vivre dans ma maison, ou voulez-» vous que je reste chez vous? — Je ferai tout ce » qu'il vous plaira. — Eh bien, comme votre maison est » plus riche que la mienne, c'est chez vous que j'habi-» terai. » Elle fit un signe d'assentiment qui termina la conversation. La plaisanterie n'eut pas de suite.

» Au moment de mon départ, Yarro me conseilla de me diriger sur Boussa plutôt que sur Youry, pays qui était en guerre avec les Fellans. Je suivis son avis, et je me mis en route avec les guides et les chevaux qu'il m'avait offerts. Le 10 mars, nous atteignîmes une caravane venant d'Aschanti et de Gonja. Les hommes, les femmes, les bœufs, les ânes, les chevaux, marchaient pêle-mêle

sur une seule ligne. Les femmes presque nues, les hommes vêtus d'étoffes bigarrées, les marchands de Gonja se traînant sur des chevaux estropiés pour la plupart, et obligés de s'arrêter à chaque pas, offraient le coup-d'œil le plus grotesque. Les pauvres négresses, nu-pieds, la tête courbée sous les plus lourds fardeaux, paraissaient d'une humeur aussi gaie que si elles eussent été assises dans leurs huttes, occupées à broyer du maïs.

» Nous arrivâmes le lendemain à Wawa, ville du Borgho : j'y reçus du gouverneur un accueil hospitalier. Cette place est assez rapprochée des lieux où périt Mungo-Park, enseveli dans le Quorra ; ce qui me détermina à prendre des renseignemens sur ce funeste événement. Voici ceux que me donna le gouverneur : Mungo-Park et sa suite s'étaient embarqués sur le Niger dans un grand canot ; ce bateau vint sombrer sur un banc de rochers formant une cataracte, et les passagers se noyèrent en cherchant à gagner le rivage. La curiosité avait attiré les nègres des environs sur les bords du fleuve ; mais, effrayés par la catastrophe dont ils furent les témoins, ils ne songèrent ni à attaquer les blancs, ni à les secourir. Quant à ces derniers il est faux qu'ils aient tiré sur eux. On parvint à sauver les provisions que contenait le bateau. C'étaient des livres, des présens, destinés au sultan de Boussa, et des salaisons. Le gouverneur ajouta que les habitans de Boussa qui en avaient mangé étaient tous morts à la suite de ce repas, parce c'était de la chair humaine ; attendu que les Européens étaient anthropophages. Je me récriai contre cette dernière assertion du narrateur ; mais ce ne fut pas sans peine que je parvins à le convaincre qu'en Angleterre, comme dans le reste de l'Europe, on ne mange d'autres viandes que du bœuf, du mouton, de la volaille, etc.

» Parmi les visites que je reçus à Wawa, je dois signaler celle d'une jeune veuve de race blanche, nommée Zuma, et fille d'un Arabe : c'était le plus riche parti de la ville ; elle possédait une très-belle habitation et un millier d'esclaves. Elle n'aspirait qu'à la main d'un blanc. Après avoir échoué auprès de mon fidèle Richard, elle fit proposer à Pasco une de ses plus jolies esclaves, s'il parvenait à la mettre en rapport avec moi ; et pour se rendre agréable elle m'envoyait tous les jours quelques provisions. La reconnaissance et la curiosité me déterminèrent à lui offrir mes hommages. Je me rendis donc à son habitation, que je trouvai commodément distribuée. Elle était remplie d'esclaves : les hommes se tenaient dans des huttes avancées ; venaient ensuite celles des femmes : au centre était un pavillon carré ombragé à l'extérieur de verandahs, et, à l'intérieur, tapissé de nattes, à l'exception d'une place où pendait un rideau de peau. En le soulevant j'aperçus la belle Arabe assise les jambes croisées sur un petit tapis de Turquie, et appuyée sur des coussinets de peau, ayant à côté d'elle un fouet, son pot de goura et une calebasse pleine d'eau, pour se rincer la bouche ; chose indispensable, car je la surpris mâchant tour à tour du tabac et du goura. A quelque distance était accroupie sur le sol une petite négresse, contrefaite, et qui n'avait de beau que les yeux ; son unique vêtement consistait en plusieurs rangs de colliers : c'était la femme de chambre de la princesse. Celle-ci portait un turban de mousseline d'un blanc sale. Son cou était orné de plusieurs colliers d'or, de corail et de rubis ; elle avait les sourcils et les cils noircis, les cheveux teints avec de l'indigo, les mains et les pieds couverts d'une couche de henné. Son vêtement, en étoffe du pays, croisée de soie et coton, marquait les

ondulations de sa gorge rebondie et descendait jusqu'à la cheville. Elle tenait à la main un éventail de feuilles coloriées. Après m'avoir fait asseoir sur son tapis et m'avoir éventé pendant que sa femme de chambre était occupée à lui apporter ses écrins, elle étala à mes yeux toutes ses parures : c'étaient des bracelets d'or et d'argent, des colliers de corail et autres bagatelles. Elle m'accabla d'abord de complimens, et me fit ensuite le détail de ses richesses. Elle me conduisit dans une autre pièce fraîche et très-propre : c'était apparemment son office ; j'y admirai l'éclat de ses plats d'étain et de sa batterie de cuivre. Là elle m'apprit que son mari était mort depuis dix ans, qu'elle n'avait qu'un fils, qu'elle aimait les blancs, et qu'elle désirait me suivre à Boussa, qu'elle enverrait chercher un *malem* (homme de loi ou magistrat), pour lire le *falka* avec moi. Cette brusque proposition rembrunit singulièrement ma physionomie : elle s'en aperçut, et prenant un miroir qu'elle mit dans ma main : « Je suis plus âgée que vous, me dit-elle, mais » de très-peu ; qu'importe ? » C'en était trop, et je m'esquivai au plus vite.

» Wawa a de 18,000 à 20,000 ames. Elle est défendue par des remparts très-élevés et de larges fossés ; c'est la ville la plus propre et la mieux fortifiée que j'aie vue, depuis Badagri. Malheureusement la dissolution des mœurs y est excessive. Tous les maîtres, sans excepter la veuve Zuma, louent leurs femmes au premier venu. Nulle part je n'ai vu de peuple plus enclin à l'ivrognerie ; le gouverneur, les prêtres, les hommes et les femmes de toutes les conditions, tout le monde s'enivre. J'ai été empesté trois jours par les visites multipliées de la fille du gouverneur qui venait chez moi plusieurs fois dans la journée, les jambes avinées, et la figure badigeonnée à la

mode du pays. Je ne pouvais me débarrasser d'elle qu'en lui disant que j'invoquais toutes les étoiles de la nuit, pour qu'elle ne bût jamais de liqueurs plus fortes que le *boa-in-zafir* (l'*eau chaude*, nom que les indigènes donnaient à mon thé). A ces mots, elle sortait subitement en fondant en larmes.

» Aux défauts près que je viens de signaler, les habitans sont honnêtes, hospitaliers et d'un esprit enjoué. Les femmes sont remarquables par leur beauté, et les hommes par leur constitution robuste. Une partie de la population est musulmane, le reste, idolâtre : leur sol suffit aux besoins de la vie; mais leur position sur la route de Bornou, de Houssa, et de Nyffé à Gouja, à Dahomey et à Jannah, leur procure quantité d'objets de luxe, et surtout ces liqueurs spiritueuses, le don le plus funeste que les Européens aient fait aux peuples non civilisés. »

Le capitaine Clapperton, attiré par la curiosité vers les lieux où périt Mungo-Park, prit la route de Boussa, ville située dans une île assez vaste formée par les deux bras du Quorra; tandis que sa suite et ses bagages devaient l'attendre à Koussu, après avoir traversé ce fleuve au bac de Comié, au-dessous de Boussa.

« L'accueil hospitalier du sultan de Boussa, dit notre voyageur, m'enhardit à lui demander des renseignemens sur la mort de plusieurs blancs qui disparurent dans le fleuve, il y a vingt ans, non loin de la ville. Mes questions le troublèrent. « Je ne possède rien qui » leur ait appartenu, me dit-il, et j'étais enfant lors de » l'événement. — Ne pourrai-je au moins recueillir les » livres, les papiers qu'ils ont laissés, et visiter la place » où ils ont trouvé la mort? — Gardez-vous d'y aller, » reprit-il vivement, le passage est fort dangereux.

» Quant à leurs papiers, je ne les ai jamais vus; on les » a probablement livrés aux savans du pays; mais, s'ils » ne sont pas perdus, je vous les ferai remettre. » Je lui demandai la permission de m'éclairer sur ces faits auprès des anciens habitans; il garda le silence, et je n'insistai pas. Le lendemain, le sultan m'apprit qu'un iman du pays des Fellans, qui avait fait l'acquisition de ces livres, était parti depuis long-tems. Au reste les habitans que je questionnai ne me dirent rien de plus précis que ceux de Wawa; ils me désignèrent seulement la place où sombra le bateau de Mungo-Park. C'est un banc de rochers qui traverse le bras du Quorra situé à l'est: au-dessous, la chute du fleuve est de trois ou quatre pieds; en cet endroit et au confluent de ses deux bras, il est presque aussi large que la Tamise à Sommerset-House. »

Nous suspendons ici le récit de Clapperton pour réunir tous les détails recueillis par lui et par Richard Lander sur la mort de Mungo-Park. Voici ceux que Clapperton obtint dans une ville voisine de Boussa.

Mungo-Park s'embarqua sur le Quorra, au moment où les Fellans portaient le fer et la flamme dans les villes de Gouber et de Zamfra. Le sultan de Boussa ayant su que ce bateau, monté par des blancs, avait une cabane d'une structure nouvelle, imagina qu'ils étaient l'avant-garde de l'armée des Fellans, qui ravageait le Soudan, sous les ordres de Malem Danfodeo. Il prit les armes à la tête d'une troupe nombreuse, et vint surprendre les pauvres passagers qui furent tous massacrés sans pitié. L'alarme avait été si grande jusque dans les contrées voisines, que les habitans de Nyffé s'étaient enfuis de cette ville croyant voir à leur porte des nuées de Fellans. Le bateau ne contenait pourtant que quatre personnes,

deux blancs et deux nègres ; l'un d'eux que les flots rejetèrent sur le rivage, trois jours après, était un blanc, portant les cheveux longs et d'une figure imposante. On trouva de grands trésors dans le bateau, mais tous ceux qui avaient mangé des provisions qu'on enleva, en moururent. « Telle est, dit Clapperton, la version que je crois la plus exacte. Je ne puis m'expliquer la révolution morale opérée chez un peuple qui, dans l'espace de vingt ans, traite d'une manière si opposée les seuls Européens qu'il ait vus. Peut-être, toute fausse modestie à part, ne dois-je attribuer l'accueil hospitalier que j'ai reçu à Boussa, qu'à un extérieur prévenant, qui m'a toujours bien servi chez les peuples que j'ai visités, et qui m'attira la protection du roi de ce pays. »

Voici maintenant les renseignemens fournis à Richard Lander, domestique de Clapperton, par un vieux *mallam* (prêtre) d'Youry. « Vous n'êtes pas, lui dit-il, le premier blanc que nous ayons vu. J'ai connu, il y a vingt ans, trois de vos compatriotes. Ils arrivèrent à Youry aux fêtes du Ramadan. Je les accompagnai dans trois visites qu'ils firent à notre sultan : leur chef lui fit présent d'un beau fusil, d'un coutelas, d'une pièce de drap rouge, d'un assortiment de colliers et de couteaux, et d'un miroir en verre. Il avait une taille élevée, de grands bras, de grosses mains, garnies de gants de cuir montant jusqu'au coude ; il portait un chapeau de paille, une longue veste, des pantalons blancs et des bottines ; ses yeux et ses cheveux étaient noirs comme sa grande moustache. Le sultan d'Youry conseilla à vos compatriotes de faire le reste de la route par terre, attendu que les bancs de rochers dont le lit du Niger est semé, et les peuplades féroces qui couvrent ses bords, rendraient le voyage par eau fort dangereux. Loin de suivre ce sage

conseil, ils persistèrent dans la résolution de descendre le fleuve jusqu'à la mer. Mon maître fut très-affecté de leur mort, mais il n'était pas en son pouvoir de punir ceux qui les avaient précipités dans le fleuve. Aussitôt après cet événement, la peste étendit ses ravages sur la population de Boussa, et fit périr le roi, les principaux habitans et surtout ceux qui avaient donné la mort aux blancs. Les habitans que le fléau avait épargnés, le considérant comme une punition du Dieu des chrétiens, placèrent dans une hutte tous les effets enlevés à nos frères et y mirent le feu. Les peuples de l'intérieur de l'Afrique croient aujourd'hui que tout homme qui tuerait un chrétien serait frappé comme le peuple de Boussa. »

Il est donc prouvé que Mungo-Park et ses compagnons ont été massacrés sur le Niger ou Quorra, et que leurs manuscrits sont perdus. Revenons à notre voyageur.

« En me rendant au bac de Comié, dit Clapperton, je rencontrai le fils du gouverneur de Wawa. Ce jeune homme m'apprit que Zuma était partie sur mes traces, et que son père avait retenu mes effets en nantissement jusqu'à ce qu'elle fût de retour. En effet, cette belle Africaine m'attendait dans un village voisin, d'où elle m'envoya quelques provisions, en m'invitant, dans les termes les plus pressans, à voler dans ses bras. Mon fidèle Lander, qui était venu me chercher à Boussa, me rejoignit bientôt après. Il me dit qu'elle avait quitté Wawa une demi-heure après moi, tambour battant, à la tête de sa légion d'esclaves; qu'elle avait marié une de ses négresses avec Pasco, sans l'agrément du gouverneur; qu'elle annonçait l'intention de me suivre à Kano et de revenir ensuite pour guerroyer contre le gouverneur, comme elle l'avait déjà fait. Le beau dénouement qu'aurait eu mon expédition, si, après avoir renversé la

puissance du vieux Méhémet, j'avais associé cette amazone à un trône conquis pour lui plaire! Je repartis à l'instant pour Wawa, où Zuma rentra presque aussitôt que moi. Voici quel était son cortége : un tambour, la tête ombragée de plumes d'autruche, ouvrait la marche; un archer venait ensuite tenant la bride du cheval de Zuma, qui s'avançait majestueusement à la tête d'une troupe nombreuse armée de flèches, d'épées et de javelines. Elle se tenait à califourchon sur un destrier richement harnaché, dont la tête et le cou étaient ornés de plaques de cuivre et d'amulettes d'étain de diverses couleurs. Elle portait un large pantalon turc, des bottines de maroquin rouge, et une pelisse de soie brodée d'or. Mandée par le gouverneur, devant lequel elle se prosterna suivant l'usage, elle en reçut une sévère réprimande sur sa désobéissance et sa vanité; mais, après l'avoir écouté en silence, elle secoua, en sortant, la poussière de ses pieds en signe de mépris. »

Délivré de cette beauté importune, Clapperton revint au bac de Comié, où il passa le Quorra, dans un canot de vingt pieds de long sur deux de large : ce fleuve a en cet endroit un quart de mille de largeur; sa profondeur est de dix à quinze pieds, et sa rapidité de deux milles à l'heure. La province de Nyffé, située sur l'autre rive, est bien cultivée; elle abonde en mines de fer, que les indigènes découvrent à l'odorat; chaque village a trois ou quatre forges. Les huttes y sont peintes à l'extérieur, et l'on y figure des hommes, des alligators, des serpens, des tortues, etc. A son arrivée à Koutfu, Clapperton logea chez une veuve très-riche, mais d'un excessif embonpoint et complètement sourde. Elle vendait du sel, du *natron* (nitre égyptien), de la liqueur de palmier et du *bouza*; on nomme ainsi un breuvage fermenté, com-

posé avec du blé de Guinée, du miel, du poivre du Chili, et avec la tige d'une plante dont le nom m'échappe. C'est une liqueur extrêmement forte. Les indigènes des deux sexes passèrent la nuit à chanter, à danser, à boire du bouza. Cette orgie offrit les mêmes scènes que décrit Burckardt, et dont il fut témoin à Berber et à Schendy, en Nubie, où cette liqueur est également connue.

Koutfu est une espèce de marché central où viennent trafiquer les marchands du Soudan et de l'Afrique occidentale. C'est une ville fermée, peuplée de 12 à 15,000 ames, y compris les esclaves. Les hommes et les femmes, sans distinction de condition, prennent leurs repas à part. Les habitans sont bons et affectueux, mais d'une insigne mauvaise foi dans leurs relations commerciales.

De Koutfu à Kufu, le pays est très-boisé, les villages nombreux, et la culture soignée. Les habitans sont tellement exposés aux incursions des Fellans qu'ils ne sortent jamais sans être armés, même lorsqu'ils s'occupent des travaux des champs.

Zaria, capitale du pays de Zeg-Zeg, est peuplée presque en entier de Fellans : on reconnaît les quartiers habités par ces musulmans à leurs mosquées, à leurs minarets, et à leurs toits en terrasse. On la dit plus populeuse que Kano, ville qui, d'après le témoignage de Clapperton, a de 30 à 40,000 ames. On compte, parmi les Zariens, plusieurs familles originaires de Fouta-Bonda et de Fouta-Torra. Ils prétendent avoir eu, sur la côte, avec des Français et des Anglais, des relations qui leur ont été plus funestes qu'utiles. Les environs de la ville sont magnifiques; la campagne est bien cultivée, et la fertilité du sol se prolonge jusqu'à Kano, où notre voyageur arriva le 20 juillet 1826.

A Kano, Clapperton rencontra son ancien ami Hadjibat-Sala, qui l'informa de l'état de guerre existant entre Bello et le scheik de Bornou. Malgré le mauvais état de sa santé, il se décida à aller joindre Bello, et laissa Richard et Pasco à Kano, sous la protection de Hadji. Arrivé à Jaza, il y trouva le *gadado*, ou premier ministre de Bello, qu'il connaissait depuis sa première expédition. Le gadado lui apprit que Bello avait reçu sa lettre de Koutfu, et lui avait envoyé des guides pour le conduire à Soccatou : mais il l'engagea à retourner à Kano, pour les attendre. Il paraît que, dans cette ville, on lui vola une partie de ses notes, car on trouve dans son journal une lacune de près de trois mois.

Le 12 octobre 1826, nous retrouvons Clapperton à la suite d'un corps de troupes du sultan, près de Zurmié, sur les bords d'un grand lac, ou plutôt d'une suite de lacs qui baignent la plaine de Goudami, voisine de Soccatou. « Cette plaine est remplie d'éléphans et d'animaux féroces ; mais l'œil s'y repose avec délices sur des bosquets d'acacias, dont les fleurs jaunes et blanches contrastent admirablement avec le vert poudreux du feuillage. Je remarquai dans ces lacs d'énormes poissons ; les soldats venaient s'y baigner, ou y abreuver leurs chevaux, leurs bœufs, leurs chameaux et leurs ânes. Le soleil, à son lever, étendait sur leurs eaux limpides l'ombre des acacias, tandis que les derniers feux du bivouac y jetaient leur mourante clarté. Les huttes de feuillage s'élevant comme par magie, le bruit des cornets, des tambours, des trompettes, les noms musulmans de Mahmout, Abdo, Mustapha, retentissant au milieu des hennissemens des chevaux et du *braiement* des ânes, animaient ce tableau curieux. »

Clapperton suivit ces troupes au camp de Bello, de-

vant Counia, capitale de la province de Goubur : cette ville s'était insurgée contre le sultan, qui s'était décidé à la soumettre, avant de rentrer à Soccatou. La relation de la prise de Counia est trop curieuse et trop caractéristique des mœurs de ces contrées pour ne pas trouver place dans cet article.

« Après la prière de midi, toute l'armée, à l'exception des eunuques et des préposés à la surveillance des bagages, se porta en avant, et arriva bientôt au pied des remparts de Counia, ville située sur l'un des embranchemens des lacs dont j'ai parlé et dont l'enceinte circulaire a environ un demi-mille de diamètre : je suivis le mouvement, et pris place auprès du gadado. Je ne vis jamais pareille confusion ; l'infanterie et la cavalerie couraient pêle-mêle : les soldats d'un capitaine se mêlaient avec ceux d'un autre. Le même désordre régnait dans le port et le maniement des armes : mais, dès qu'on eut fait halte, le front de bataille offrit un aspect imposant ; chaque chef prit la position qui lui avait été assignée. Cinquante ou soixante mille hommes, dont un dixième au plus de cavalerie, investissaient la place de tous côtés, sur une ligne de deux cents yards de profondeur. Les cavaliers se tinrent hors de la portée du trait, et les archers s'avancèrent, en lançant leurs flèches sur les assiégés ; parmi eux, se trouvaient une trentaine de soldats armés de mousquets et dispersés en tirailleurs. Les troupes du Zeg-Zeg avaient un fusil français, celles de Kano quarante-un mousquets. Ces fusiliers, après avoir tiré leur coup, se retiraient hors de la portée du trait, pour recharger leurs armes. C'étaient tous des esclaves ; aucun des Fellans n'avait d'armes à feu. Il paraît que, dans leur opinion, il s'attachait quelque défaveur à l'emploi de ces armes.

L'ennemi soutint le combat avec fermeté, ménageant ses flèches jusqu'au moment favorable pour en faire une décharge générale. Dans le fort de l'action, nous vîmes plusieurs cavaliers, protégés par un grand bouclier de cuir, courir, en brandissant leurs javelines, vers les fossés de la place, et revenir au galop, en criant à leurs camarades : « En avant ! sous les remparts ! Cherchons un abri sous les remparts ! » A ce cri, répété par quelques chefs, la troupe restait immobile, et l'on entendait les *loustics* africains de chaque bataillon leur crier : « Allez-y d'abord, vous qui avez de larges boucliers pour » vous protéger ! » Enfin la cavalerie d'élite s'avança en ordre ; les cavaliers portaient un casque surmonté de plumes d'autruche et bordé de plaques d'étain ; un grand manteau matelassé, noué sur leurs épaules, battait les flancs et la queue de leur cheval, dont la tête était défendue par des plaques d'étain. Le cavalier est armé d'une longue lance : le poids de son équipement ne lui permet pas de monter sans l'assistance de deux hommes qui le hissent sur son palefroi. Le pauvre animal se traîne au pas sous ce faix incommode. Je pensais que les fantassins se mettraient en mouvement derrière ces lourdes machines : mais elles s'avancèrent isolées sous une grêle de flèches et sous le feu d'un mousquet, dont la première décharge abattit, percé de deux balles, le cavalier qui formait l'avant-garde ; il tomba comme un sac de blé que le meûnier jette à terre, à la porte du moulin... L'un des personnages les plus utiles et les plus intrépides de notre armée était notre cantinière, vieille esclave du sultan, au teint cuivré, ayant le costume et l'allure d'une Esquimaude. Elle montait une vieille haquenée, de la famille du coursier de Don Quichotte ; avait pour coiffure un cone de paille recouvert d'un sale

chiffon, qui retombait en forme de voile, pour la garantir du soleil; portait, pour tout vêtement, un vieux caleçon *à la turque*, de larges bottines : elle était liée à son cheval par la ceinture. Au pommeau de sa selle, pendaient une douzaine de gourdes pleines d'eau, et une coupe de bronze. Elle circulait dans les rangs, désaltérant les blessés et ceux qui succombaient à l'excès de la soif. Je réclamai deux fois ses bons offices, car la chaleur et la poussière m'avaient extrêmement altéré. »

A la fin de cette bataille mémorable, où le succès resta indécis, toute l'armée se retira dans le plus grand désordre, ravageant tout sur son passage; Clapperton rentra à Soccatou, avec le sultan. Il fit dans cette capitale et dans les environs, un séjour de plus de six mois, qu'il consacra à recueillir les notions les plus exactes sur les premières irruptions des Fellans et des Foulahs du Fouta-Torra, Fouta-Jella, etc., dans l'Afrique occidentale; sur leurs conquêtes dans le Houssa, leurs mœurs, leur état social, leur agriculture, leur commerce, leurs manufactures, etc. Quelques jours après son arrivée, un des secrétaires du sultan vint lui annoncer que son maître ne le laisserait pas partir sans escorte, même pour Bornou, qui était alors en guerre avec les Fellans. « Le scheik de Bornou, ajouta-t-il, a écrit au sultan, lors de votre premier voyage, pour lui conseiller de vous mettre à mort, prétendant que vous étiez envoyé comme espion par les Anglais, pour leur faciliter la conquête de ces contrées, et que c'était par des espions que vos compatriotes avaient exploré l'Hindostan, jusqu'au moment où ils s'étaient sentis assez forts pour s'en emparer. » Cette lettre était supposée... Clapperton vit arriver, bientôt après, Richard Lander qu'il avait laissé à Kano, avec les présens des-

tinés au scheik de Bornou. Le sultan avait transmis à Richard l'ordre de les transporter à Soccatou : il fit main-basse sur les ballots qui les contenaient, sous prétexte qu'ils renfermaient des armes et des munitions ; cette conduite affecta douloureusement Clapperton. Cependant la défaite des troupes de Bornou rendit Bello plus traitable : les dernières lignes de la relation de notre malheureux voyageur nous le montrent délibérant amicalement, avec lui, sur la route la plus sûre qu'il pouvait prendre, pour revenir dans sa patrie. Mais, hélas! il était trop tard : la santé de Clapperton, qui ne s'était jamais complètement rétablie, depuis la nuit fatale qu'il avait passée dans les marais de *Bawie*, avait été sensiblement altérée à Soccatou par les chagrins qu'il éprouvait.

C'est au 12 mars que se termine son journal ; celui de Richard Lander commence le même jour. Voici le tableau touchant des derniers momens de M. Clapperton, tracé par la plume naïve de ce fidèle serviteur.

« Le 12 mars 1827, je fus très-alarmé de voir mon excellent maître atteint de la dysenterie. Depuis deux jours, il se plaignait d'une chaleur brûlante dans l'estomac, accompagnée de douleurs d'entrailles. Dans ce moment il transpirait beaucoup ; de grosses gouttes de sueur s'échappaient par tous ses pores, ce qui l'affaiblissait extrêmement. Comme nous étions au tems du ramadan, je ne trouvais aucun Fellan, même parmi ceux que mon maître avait pris à son service, qui voulût me prêter la moindre assistance : moi seul je lavais et faisais chauffer son linge et ses vêtemens, opération qu'il fallait renouveler huit ou neuf fois par jour, et je préparais sa nourriture ou ses médicamens ; je passais le reste du jour à l'éventer. Enfin hors d'état de suffire à

tant de soins, je chargeai, le 13, Mallam Mudey de trouver une femme qui pût me remplacer dans cette dernière occupation : à son arrivée, je lui donnai un plumeau, et elle se mit à l'ouvrage avec quelque intelligence ; mais bientôt ce travail l'ennuya, et elle disparut pour ne plus revenir. Alla Sellaki, jeune esclave, que mon maître, en partant de Kano, avait acheté pour prendre soin des chameaux, qu'il avait affranchi, qu'il ne cessait de traiter avec douceur, ne le vit pas plus tôt en proie à la maladie, qu'il devint paresseux, nonchalant. Au lieu de conduire ses bêtes dans les fertiles pâturages des environs de Soccatou, il les laissait à l'abandon, et perdait son tems à *musarder* dans la ville avec la lie du peuple ; aussi les chameaux maigrissaient-ils à vue d'œil. J'en prévins M. Clapperton, qui lui donna à l'instant son congé.

» Cependant la chaleur était insupportable ; le thermomètre de Fahrenheit marquait au soleil 107 degrés à midi, et 109 à trois heures. A la prière de mon maître, je lui dressai un coucher à l'ombre, hors de sa hutte, et j'étendis à ses côtés une natte pour moi. Pendant cinq jours, je le portais tous les matins du lit de sa hutte à celui que j'avais disposé en plein air, et tous les soirs je le reportais à son hamac. Le sixième, il lui fut impossible de se relever. Une seule fois, durant sa maladie, il essaya d'écrire ; mais, avant que je lui eusse apporté de l'encre et du papier, il était retombé sur son séant, épuisé de l'effort qu'il avait fait pour se tenir assis.

» Dès les premiers symptômes de la maladie, j'avais cru M. Clapperton empoisonné ; mais il m'assura l'avoir prise à la chasse, en se couchant sur le sol humide, tandis qu'il était en sueur.....

» Mon pauvre maître languit, pendant vingt jours, dans un état déplorable. Vainement me disait-il qu'il ne souffrait pas ; je voyais bien que, témoin de mon affliction, il ne cherchait qu'à la calmer. Il devait ressentir les douleurs les plus aiguës ; il dépérissait de jour en jour. Son corps, si robuste, si vigoureux, n'était plus qu'un squelette. Il avait un sommeil très-agité, et à chaque instant des rêves affreux, pendant lesquels sa bouche murmurait des imprécations contre la perfidie des Arabes. Un d'eux, appartenant aux tribus du Fezzan, vint un jour lui offrir les secours de ses prières ; mais M. Clapperton le fit sortir à l'instant. Tous les jours, je lui lisais quelques passages de la Bible et le psaume 98e, et le dimanche l'Office Divin, qu'il écoutait avec un profond recueillement. Cependant l'inquiétude, la fatigue, les veilles continuelles, m'avaient extrêmement affaibli. Peu de jours avant la mort de mon maître, je fus atteint d'une fièvre ardente qui me mit aux portes du tombeau.

» Dans les premiers jours d'avril, M. Clapperton, voyant sa fin approcher, essaya de ranimer le peu de force qui lui restait, pour me donner ses dernières instructions... Dans le cours de cet entretien, qui dura près de deux heures, il s'évanouit plusieurs fois. Le même soir, dans un des instans de trêve que lui laissaient ses souffrances, il s'assoupit, et bientôt, se réveillant en sursaut : « N'as-tu pas entendu, me dit-il, le son d'une » cloche funèbre ? J'en suis sûr ; elle a retenti à mes » oreilles. — Mon bon maître, lui répondis-je, rassu- » rez-vous ; vous laisseriez-vous abattre par de vains » fantômes ? Les malades, vous le savez, croient souvent » entendre ou voir des objets qui n'ont aucune réalité. » Il ne répondit rien ; mais, après quelques momens de

silence, voyant mon abattement : « Pardonne, me dit-» il avec un léger sourire; pardonne au délire d'un » malade..... »

» Le 13 avril, au point du jour, je fus éveillé par les derniers accens de mon pauvre maître. « Richard !.... » Richard !.... » disait-il d'une voix défaillante, entrecoupée par le râle de l'agonie. Épouvanté, j'accourus près de lui. Il était assis sur son lit et jetait autour de lui des regards effrayés. Je le serrai dans mes bras, et déposant doucement sa tête sur mon épaule, je fixai sur ses traits pâles et défigurés mes yeux noyés de larmes. Quelques mots inarticulés vinrent expirer sur ses lèvres. « Dieu ! mon maître se meurt ! » m'écriai-je avec effort. A mes cris, nos deux esclaves, Pasco et Mudey, entrèrent dans la hutte. L'infortuné venait d'exhaler son dernier soupir. Je fis laver le corps ; je le fis porter hors de la hutte, et je l'étendis entre deux nattes, enveloppé d'un linceul et d'une couverture. J'envoyai ensuite un exprès au sultan Bello, pour l'informer de ce triste événement, et lui demander la permission d'ensevelir mon maître suivant les usages d'Angleterre. Bello y consentit; et à midi un Arabe arriva de sa part, avec quatre esclaves chargés de creuser la fosse. Je les suivis, accompagné de Pasco et Mudey, conduisant le chameau sur lequel j'avais attaché la dépouille mortelle de l'infortuné Clapperton, recouverte d'un drap mortuaire. Tel était ce funèbre cortége. Cheminant à pas lents, nous nous arrêtâmes à Jungari, petit village bâti sur le penchant d'un coteau, à cinq milles sud-est de Soccatou. On déposa le corps sous un hangar, en attendant que la fosse fût creusée; puis on le reporta au bord de ce dernier asile. J'ouvris alors mon livre de prières, et, d'une voix entrecoupée de sanglots, j'accomplis le

service funèbre sur les restes de mon excellent maître. Cette cruelle cérémonie n'eut d'autres témoins que le Dieu de miséricorde, que j'implorais; les esclaves étaient à quelque distance occupés à se quereller. L'office terminé, je les rappelai. Le corps fut confié à la terre. Je jetai un dernier regard sur tout ce qui restait de tant de générosité et de courage, et je ne trouvai de soulagement que dans mes pleurs. »

Ce malheureux serviteur se trouva alors sans amis, sur une terre barbare, à une distance énorme de sa patrie, entouré de périls de tout genre. La partie de sa relation où il raconte la manière dont il se tira de cette affreuse situation, et rentra dans ses foyers, après avoir erré quatre mois dans des contrées sauvages que nul voyageur n'avait explorées avant lui, n'a pas moins d'intérêt que les passages les plus curieux de celle de M. Clapperton.

Lander, ayant pris congé de Bello, se mit en route le 4 mai, emportant ce qui restait des effets de son maître; il emmenait avec lui les deux esclaves, Pasco et Mudey, trois chameaux, deux chevaux, etc. Bientôt il se joignit à une caravane de près de quatre mille personnes, composée de marchands de sel revenant à Kilgris, de pélerins allant à la Mecque, de marchands de Gouro, se rendant à Kano et à Nyffé, etc., et grossie d'une foule immense de chameaux, de chevaux, de buffles, etc. Les marchands s'arrêtèrent à Kaschna, où ils se dispersèrent dans différentes directions. Dans la même caravane, se trouvait le roi de Jacoba avec cinquante esclaves. Il était venu les offrir au sultan à Soccatou. Mais ce dernier, ayant su qu'il avait fait beaucoup de pertes en hommes et en troupeaux, et avait eu plusieurs villages incendiés dans ses guerres contre le

scheik de Bornou, refusa ce présent, et invita le roi de Jacoba à ramener ses esclaves. Jacoba est au sud-est de Soccatou; ses habitans sont cannibales, ainsi que les Yamyans, leurs voisins.

Avant de rencontrer la caravane, Lander avait failli succomber sous le poids de la fatigue et d'une soif dévorante : « Me voyant hors d'état d'avancer, dit-il, j'ordonnai à Pasco d'arrêter les chameaux, et d'aller me chercher de l'eau. En attendant, je mis pied à terre, et vins m'asseoir au bord du chemin, sous un arbre dont le maigre feuillage me garantissait faiblement des rayons d'un soleil africain, qui brûlait dans ma main la bride de mon cheval. Je suppliais tous les fellahs (1) que je voyais passer de me vendre quelques gouttes d'eau; mais les barbares m'en refusaient, et se disaient froidement les uns aux autres : « C'est un kafir (2), laissons-le mourir! » Enfin un jeune fellan de Fontatoura, m'ayant aperçu, vint à moi, en riant : « *Nasareh, nasareh, trissimanora* (chrétien, chrétien, va-t'en)! — Je meurs de fatigue et de soif, lui dis-je, et il m'est impossible de faire un pas. » A ces mots, ce bon jeune homme me donna une petite calebasse pleine d'eau; j'en bus une partie, et je fis avaler le reste à mon cheval, après avoir baigné ses naseaux. Ceux qui avaient vu le fellah accomplir cet acte d'humanité lui reprochaient vivement d'avoir donné à boire à un chrétien; mais, leur montrant un fusil à deux coups, il leur fit remarquer que c'était un cadeau de mes compatriotes, dont il devait se montrer reconnaissant. Le peu d'eau que j'avais bue me

(1) NOTE DU TR. Nous avons déjà dit que *fellah* est le titre donné aux Arabes cultivateurs.

(2) NOTE DU TR. *Kafir*, infidèle; de là le nom de Cafres, donné par les Arabes aux peuples idolâtres des côtes de l'Afrique méridionale.

fit un grand bien à l'instant même : mais, bientôt après, je devins aussi faible qu'auparavant; mes jambes s'étaient gonflées, et j'éprouvais dans tout le corps des douleurs aiguës. Enfin, après trois ou quatre heures de l'attente la plus cruelle, j'aperçus Pasco, assis tranquillement sous un arbre, et causant avec Mudey, tandis que les chameaux paissaient auprès d'eux. Je fus tenté d'aller casser la tête à un drôle qui se jouait ainsi de mes souffrances : je me contins, en songeant que le sort des papiers de mon maître et ma propre vie étaient dans ses mains. Je lui demandai seulement pourquoi il ne m'avait pas apporté de l'eau; à quoi il répondit froidement : « C'est que j'étais fatigué. »

» Le roi de Jacoba me témoigna, en route, beaucoup d'intérêt, et me tint assidument compagnie. Il m'invita, avec instance, à venir visiter son royaume, et promit de m'en rendre le séjour aussi agréable que possible. Il m'apprit que, dans un combat qu'il avait livré au scheik de Bornou, à la tête de ses sujets et des Yamyans, ses alliés, il avait éprouvé de grandes pertes; que le carnage avait été horrible, la déroute de son armée complète; qu'il avait failli être fait prisonnier; et que, le lendemain, les Yamyans, reparaissant sur le champ de bataille, avaient enlevé les cadavres de leurs ennemis, et, après les avoir rôtis, en avaient fait un horrible festin.

» A quelques journées de Kano, nous nous arrêtâmes dans la ville de Gatas : ses habitans, s'étant aperçus que j'étais chrétien, se pressèrent en foule autour de moi, mais sans annoncer de dispositions hostiles. J'invitai les femmes les plus remarquables par leur costume à entrer dans ma tente, qu'elles admirèrent beaucoup, et, bientôt après, elles vinrent m'offrir du lait et du goura. Ces

habitans appartiennent à la peuplade des Houssas, tributaire des Fellans.

» Le 15 mai, à deux heures après midi, nous fîmes halte aux portes de Damoy, petite ville fermée, du pays des Houssas. Ses habitans me dirent que la chaîne de montagnes que j'apercevais à l'horizon, du côté du sud, s'étendait jusque à l'*eau salée* (c'est ainsi que ces barbares nomment l'Océan), et qu'elles étaient peuplées par les Yamyans, dont ils me confirmèrent la prédilection pour la chair humaine. Les Yamyans faisaient autrefois un grand commerce avec les Houssas ; ils échangeaient des dents d'éléphans contre des toiles rouges, des colliers, etc. ; mais il y a cinq ans qu'ils assassinèrent quelques marchands et les dévorèrent. Depuis lors les Houssas ont cessé toute relation avec eux. »

Lander arriva le 25 mai à Kano, où il s'arrêta jusqu'au 29.

« Le 1er juin, ajoute-t-il, je passai à Bebaji, bourgade fermée, et deux milles plus loin je rencontrai deux routes, conduisant, l'une à Nyffé, l'autre à Funda. M. Clapperton m'avait dit que, si je passais à mon retour par Nyffé et Yourriba, les habitans, instruits que j'avais été porter des présens au sultan Bello, leur ennemi, ne manqueraient pas de m'assassiner. Cette crainte, jointe au vif désir que j'éprouvais de visiter Funda, ville située sur les bords du Niger, et de suivre en canot le cours de cette rivière jusqu'à Benin, me fit prendre, sans hésiter, ce dernier parti.

» Le 4 juin, à onze heures du matin, j'arrivai au pied d'une montagne escarpée, nommée *Almena*, composée de blocs immenses de granit, entassés au hasard les uns sur les autres et suspendus sur la tête des voyageurs, tels que les rochers de Hugau-Stone, dans le Cor-

nouailles. Mon domestique, Mudey, que plusieurs voyages dans ces contrées avaient familiarisé avec les traditions du pays, me dit qu'il y a cinq cents ans environ, une reine des Fantis, s'étant querellée avec son mari pour un trône d'or dont elle avait envie, prit la fuite, emmenant une partie de ses sujets, bâtit aux pieds de cette montagne une ville à qui elle donna le nom d'*Almena*, et l'entoura de remparts de granit dont j'apercevais les débris.

» Le 7 juin, ayant marché au sud-est, nous arrivâmes à midi aux portes d'une ville fermée, appelée *Nammalik;* elle est défendue au nord-est par une montagne, et sur les autres côtés par un mur de terre. La montagne est à pic et couverte d'une épaisse forêt, habitée par des milliers de hyènes, de tigres, de chacals, de singes, dont les cris effrayans m'empêchèrent de fermer l'œil pendant toute la nuit. Telle est la voracité de ces animaux, que les habitans ne peuvent posséder impunément ni bœuf, ni mouton, ni chèvre; aussi n'y trouve-t-on aucune sorte de viande à manger. Le chef nous installa dans une hutte, et nous fit servir du *tuah* préparé avec le jus d'un fruit détestable, nommé le *pain de singe.* J'aurais voulu prolonger mon séjour à Nammalik, pour prendre médecine, mais constamment obsédé par une foule de curieux, il me fut impossible d'être un instant seul. Le même jour deux Fellans vinrent de la part du roi de Zeg-Zeg me demander où j'allais, et repartirent aussitôt avec ma réponse. Je sus plus tard qu'ils avaient dit à leur maître que je me rendais à Funda, avec deux mulets chargés de trésors et un superbe cheval dont j'allais faire hommage au roi de ce pays.

» Le 8 juin, je quittai Nammalik, et je rencontrai sur ma route trente esclaves de Fullindousi de tout sexe et

de tout âge, cheminant vers Zeg-Zeg, et destinés à être offerts en tribut au sultan Bello. Ils me parurent tous atteints de la petite vérole. Les hommes étaient enchaînés l'un à l'autre par des colliers de cuir; les femmes et les enfans restaient libres. Les Fullindousiens sont les premiers Africains que j'ai vus dans un état complet de nudité : mon costume les fit rire aux éclats, et leur vue ne m'égaya pas moins. Ils sont simples et bons, mais d'une saleté révoltante : ils mangent et se couchent pêle-mêle dans la même hutte, avec leurs chèvres, leurs moutons, leur volaille; une odeur insupportable s'exhale de leurs habitations. Il ne paraît pas qu'ils aient la moindre affection pour leurs enfans : un père vend son fils, comme il vendrait une poule, au plus bas prix et avec aussi peu de répugnance. Ils portent suspendu à chaque lèvre un arc de verre bleu, et, aux oreilles, un morceau d'étoffe rouge d'un pouce de long. Ils se frottent le corps d'un mélange d'argile rougeâtre et d'huile de noix de Guinée, qui leur rend la peau douce et luisante. Leur figure n'offre aucun des traits du nègre : elle ressemble, à la couleur près, à celle des Européens; leur stature est belle, et leur physionomie agréable. Ils sont idolâtres, comme les Yourribas.

» Le 12, après avoir traversé à gué une petite rivière, nous arrivâmes à Cuttup. D'après les renseignemens qu'on m'avait donnés en route, je m'attendais à trouver une ville riche, populeuse, et digne de la réputation qu'elle a d'être le marché le plus important de ces contrées. Je fus donc fort étonné de ne voir qu'un groupe d'environ cinq cents hameaux semés dans une plaine vaste et fertile. C'est là que, pour la première fois, depuis que j'avais pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, j'aperçus les palmiers en pleine floraison. On y fait

un grand commerce d'esclaves et de bœufs; ces derniers sont nourris par des Fellans qui exploitent cette branche de commerce. Au centre de ce village, se tient une foire perpétuelle, où l'on vend des esclaves, des bœufs, des moutons, des tissus rouges, de la gomme, du sel, des noix de goura, de la laine, des verroteries, du tabac, des grosses toiles du pays, des colliers et des boucles d'oreilles, de la coutellerie, du miel, du riz, du laitage, etc. Je crus devoir faire au chef de la tribu un présent digne d'un représentant, tout modeste qu'il fût, de S. M. Britannique. Je lui donnai huit aunes de damas bleu et rouge, deux gravures offrant les traits de mon gracieux souverain et du duc d'York, et autres bagatelles. Je reçus, en échange, un mouton, deux quartiers de bœuf, et assez de riz pour nourrir cinquante personnes. Le lendemain, les femmes du roi vinrent, au nombre de dix, me rendre visite; il leur prit fantaisie d'enlever les boutons de ma veste : mais je les prévins, en les leur offrant de bonne grâce, et elles eurent la satisfaction de les suspendre à leurs oreilles, en guise de boucles.

» Cependant ma bourse était à sec : pour la remplir, j'annonçai une vente d'anneaux, de colliers, d'aiguilles, et les chalands d'accourir! Ces bonnes gens payaient sans marchander quinze ou vingt cowries tel objet qui, acheté à un Arabe, ne leur en eût pas coûté plus de dix. Je ne sais si je dois attribuer leur générosité à la qualité de mes marchandises ou au prix qu'ils attachaient à faire leurs emplettes auprès d'un blanc. Les femmes sont plus libres à Cuttup que dans les contrées de l'intérieur que j'ai parcourues.

» Je vis arriver un jour une vieille femme, désolée du vol qu'on lui avait fait de pièces de monnaies qu'elle

avait cachées dans sa hutte. Elle me demanda un charme qui mît son argent à l'abri de nouvelles soustractions : je lui remis une petite fiole d'huile d'olive, en lui recommandant de la verser dans sa hutte. « L'étranger » qui y touchera sans votre permission, lui dis-je, sera » à l'instant frappé de mort. Vous pouvez communiquer » ce sortilége à vos amis et connaissances. » Cette pauvre femme se jeta à mes pieds, me remercia dans les termes les plus touchans, et me supplia d'accepter quarante cowries : c'était toute sa fortune. Je refusai son offre, et la renvoyai aussi satisfaite de mes talens que de ma générosité. »

Le 19 juin, Lander arriva à Dunrorah, ville de 40,000 habitans. Il n'était plus qu'à douze ou treize lieues de Funda, d'où il pouvait se rendre en quatre jours sur les bords de l'Atlantique, lorsqu'au moment de quitter la première ville, il fut arrêté par quatre hommes armés, qui l'emmenèrent à Zeg-Zeg. Le roi de ce pays lui dit que, s'il l'avait forcé de rentrer dans sa capitale, c'était pour l'empêcher d'être massacré par les habitans de Funda, qui venaient de déclarer la guerre à Bello. Il chercha ensuite à le consoler de ce contre-tems en lui donnant une jeune et jolie esclave, et quelques bœufs. Bientôt après, Lander partit pour Badagri, en traversant les mêmes contrées qu'il avait visitées, l'année précédente, avec son maître. Partout on paya un tribut de regrets à la mémoire de l'infortuné Clapperton, et l'on accueillit avec bonté l'ami qui avait reçu son dernier soupir.

Cependant Lander n'était pas au terme de ses inquiétudes. Il rencontra à Badagri des marchands d'esclaves portugais, qui le signalèrent au roi de ce pays comme un espion envoyé par l'Angleterre, disant que, si on le

laissait partir, il reviendrait bientôt à la tête d'une armée, pour conquérir la terre de Badagri. Cette absurde calomnie fit quelque impression sur l'esprit du roi et des habitans. On tint conseil sur le traitement que le pauvre Lander aurait à subir, et on se décida à lui faire boire le *fétiche*. C'est un breuvage sur lequel on a jeté un sortilége, et qui a le don de démasquer les coupables à qui on l'administre. Lander comparut donc devant le conseil, à travers une haie de soldats armés de haches, de lances, et de flèches. Dès qu'il entra, on lui présenta une coupe contenant un liquide limpide comme de l'eau, et on lui ordonna de le boire, en lui disant : « Si tu es coupable, il va te tuer ; si tu es innocent, il ne te fera aucun mal. » Il l'avala sans hésiter, et courut à l'instant dans sa hutte, où quelques grains d'émétique et un verre d'eau chaude le lui firent rejeter en entier. Le *fétiche* a un goût très-amer, et les habitans le regardent comme une épreuve presque toujours funeste aux accusés.

Quelques jours après, le roi, convaincu de l'innocence de Lander par le bon état de sa santé, le traita avec affection, et le laissa partir, comblé de présens. Le capitaine Morris, du brick de S. M. *la Maria*, était venu lui-même du port de Whydah à Badagri, pour le ramener à *Cape-Coast*.

Lander s'embarqua de *Cape-Coast* pour l'Angleterre, où il arriva le 30 avril 1828.

Si nous possédons maintenant des documens assez précis pour rectifier les cartes idéales de l'Afrique que l'on reproche aux géographes du XIX[e] siècle, nous en sommes redevables à Denham et à Clapperton, surtout à ce dernier, qui a exactement mesuré la latitude de la Méditerranée à la baie de Benin, et sa longitude, de-

puis le lac de Tsad jusqu'à Soccatou; et, quoique il n'ait pu indiquer quelle est l'embouchure du fleuve de Tombouctou, ou du Quorra, il a détruit l'hypothèse qui le confondait avec le Niger de Ptolémée ou de Pline, et avec le fleuve qui, d'après Hérodote, arrêta les progrès des Nasimones. Aucun Grec ou Romain des colonies d'Afrique n'a traversé le Grand-Désert, et ne pénétra au-delà du Fezzan. La rivière dont parlent ces historiens, si elle a existé en effet, ne peut être qu'un des nombreux cours d'eau dont la source est aux montagnes de l'Atlas, peut-être le Tafilet qui court à l'est, et se perd dans les sables. Le Niger d'Edrissi, et autres géographes arabes du moyen âge, et de Mungo-Park, est incontestablement le Quorra. Il paraît toutefois que les Arabes qui ne voyageaient point par eau, et ne pouvaient ainsi suivre exactement le cours d'une rivière, confondaient le fleuve qui passe à Tombouctou avec l'Yéou qui coule de l'ouest à l'est. Cette erreur explique la confusion qu'on remarque dans les cartes géographiques, sur le cours du Niger.

Quant à l'embouchure du Quorra, on a douté jusqu'ici si ce fleuve, après s'être dirigé sur Funda, traverse les monts granitiques, et se confond avec la rivière Formosa, de Benin, ou si, de Funda, il revient à l'est, pour se jeter, sous le nom de Shary, dans le lac de Tsad. Examinons rapidement ces hypothèses.

Sur la première, le *cabocir* de Chaki dit à Clapperton que le Quorra passe à Jabou, tombe dans la mer à Benin, mais qu'il coule sur un lit de rochers. A Ensoukousou, notre voyageur apprend que les canots remontent la rivière de *Chekerie* ou *Warrie* à Nyffé, et que le trajet dure dix jours. A Katunga, ville voisine du fleuve, le roi refuse de le faire conduire sur ses

bords : il hésite à lui en indiquer le cours ; tantôt il prétend qu'il se jette dans la mer entre Benin et Jabou, tantôt qu'il passe à Benin. Le sultan de Boussa ne cite qu'un ouï-dire, d'après lequel le Quorra passe à *Beni*, nom que les habitans de Boussa donnent à Bornou. Le ministre du roi de Nyffé dit à Clapperton que le fleuve est couvert d'ilots et de bancs de rochers jusqu'à la mer, où il se jette à Funda. A Tabra, il apprend que le Quorra se jette dans la mer à Funda, en arrière de Benin. Telles sont les notions recueillies par Clapperton sur cette première hypothèse.

Quant à l'identité du Quorra avec le Shary, Denham, étant sur les bords de cette rivière, apprit qu'un de ses bras passait dans la plaine d'Adamowa. Un Arabe *Shea*, dont la tribu habite les bords du Shary, dit à Clapperton que, sous les murs d'Adamowa, cette rivière reçoit une de ses branches sortant des montagnes de Bobyra, et, plus loin, vers l'est, un grand fleuve nommé *Asu* ou *Achu*, venant des montagnes du sud. Voici ce que nous lisons dans le journal de Lander : « A une demi-journée de Dunrorah, se trouve la ville de Jacoba, située au pied d'une haute montagne. « Dans son voisinage, » me dit Mahomet, coule une rivière nommée *Shar* » ou *Shary*, qui prend sa source au lac de *Tsad*. Les » canots peuvent aller du lac au Niger, dans toutes » les saisons de l'année. Le Shary débouche dans le » Niger à Funda. » Le scheik de Ghadamis assura au major Laing, comme témoin oculaire, que le Quorra, après s'être dirigé vers le sud, est détourné à l'est par une chaîne de montagnes; telle est également la direction indiquée à Laing, par le secrétaire ou instituteur de Bello. Mais voici un document plus important, fourni à Hornmann par un Marabout : le fleuve

où périt Mungo-Park coule de Houssa vers le sud; il baigne Nyffé et Cabby, où il prend le nom de Julbi. Il se dirige à l'est, dans la contrée de Bornou, sous le nom de Zad. Dans certaines portions du pays de Houssa, il est appelé *Gaora* (Quorra) ou les Grandes-Eaux. La largeur ordinaire du Zad est d'un à deux milles : mais, dans la saison des pluies, il faut une demi-journée pour le traverser. Les Radamas, peuplade idolâtre et féroce, habitent constamment sur ce fleuve.

Du rapprochement de ces données, il résulte que le Quorra et le Shary sont un seul et même fleuve, qui se détourne du sud vers l'est, à Funda, ville qu'on a, par erreur, placée sur les bords de l'Océan, en équivoquant sur le mot arabe *bahr* (lac), qu'on a traduit par le mot anglais *sea* (mer). Nous remarquons, en effet, que le célèbre Salamé, qui d'ailleurs entend très-bien l'anglais et l'arabe, est tombé dans la même méprise. Ainsi il traduit le *Bahr-el-abiad* par ces mots : la *mer* Blanche. Il appelle le *Bahr-el-azrek* la *mer* Bleue, et il écrit : la *mer* de Cowara ou Quorrah. Hornmann s'est probablement mépris dans un autre sens : il appelle *la rivière de Zad* ce qui doit être *le lac de Zad* ou *Tsad*. La largeur qu'il lui donne indique nécessairement un *lac*, et les Radamas ne sont autres que les Riddoumas de Denham qui habitent les îles dont il est semé. Nous inclinons donc à penser que le Quorra se jette dans le Tsad. A l'appui de ces opinions, nous pouvons citer l'autorité du célèbre major Rennel, *clarum et venerabile nomen*, qui, dans sa quatre-vingt-septième année, a conservé intactes, pour sa propre satisfaction et pour celle de ses amis, ces hautes facultés, honneur de son âge mûr, et qui, au milieu des souffrances presque continuelles que lui occasione la

goutte, trouve le moyen de consacrer encore des heures entières à ses études favorites, conservant au milieu de ses travaux toute la vivacité et tout l'enjouement de la jeunesse.

La différence des niveaux ne détruit pas nos conjectures. Les observations barométriques faites au centre d'un pays ne doivent inspirer qu'une médiocre confiance. Mais supposons que le baromètre soit exact, ce qui n'arrive presque jamais dans les voyages, le niveau du Quorra au bac de Comié, est un peu plus élevé que celui du Tsad, tel qu'il a été fixé par le docteur Oudney. Observons, d'ailleurs, que l'intérieur de l'Afrique septentrionale n'offre qu'une chaîne de plateaux; que les montagnes n'ont de pente sensible que vers l'ouest et le sud. Du sommet de celles qu'a traversées Clapperton, aux plaines du nord-est, il n'existe aucune inclinaison, et, s'il faut en croire notre voyageur, le mercure loin de descendre, se serait élevé jusqu'aux bords du Quorra. Il est très-probable, et c'est l'opinion du major Rennel, qu'en suivant une échelle, de l'île de Fernando-Po au nord de la baie de Benin, on déciderait aisément la question qui divise depuis si long-tems les géographes. Un simple voyageur muni d'une pacotille de ciseaux, d'aiguilles et de parures en cuivre et en verroterie pour les femmes de Badagri, Yourriba, Kiama, Boussa et Youry, pourrait suivre cette route en toute sûreté, et se rendre d'Youry à Bornou, en évitant la rencontre des Fellans de Bello. On n'a rien à redouter de ceux qui vivent en pasteurs, car ils sont tout-à-fait inoffensifs.

Mais quelque docile que soit le caractère des indigènes de ces contrées, ils n'atteindront de long-tems un degré de civilisation suffisant, pour offrir des débouchés à notre commerce. Ils n'y parviendront jamais tant que les Fel-

lans occuperont les provinces les plus fertiles du Soudan, et que l'on souffrira que la traite, le fléau le plus funeste de ces contrées, continue à les désoler. Le charnier infect de Sierra-Leone, que ses fondateurs considéraient, dans leur aveugle philantropie, comme le berceau de la civilisation africaine, n'a produit d'autres résultats qu'une effrayante mortalité. L'épreuve qu'on y a faite de l'instruction et du travail des nègres libres, a complétement échoué. Ce détestable emplacement ne saurait être d'aucun prix pour le gouvernement et les spéculateurs. Il est aussi inutile comme station navale que comme entrepôt de commerce. Il est plus meurtrier pour les pauvres nègres que la traite elle-même; plus d'un tiers des esclaves qu'on y a envoyés, après les avoir arrachés aux trafiquans de la baie de Benin, n'ont été affranchis de leurs souffrances, que par la mort qu'ils ont trouvée dans la traversée ou sur une terre qui devait être pour eux l'asile de la liberté (1). On a essayé de créer un établissement plus salubre à Fernando-Po, île ma-

(1) Il résulte du rapport de la commission d'enquête sur la colonie de Sierra-Leone, publié par la Chambre des Communes, au mois de mai 1827, que, depuis l'établissement de la colonie, en 1787, jusqu'au 23 février 1826, le nombre total des personnes qui étaient arrivées dans la colonie, pour s'y établir, était de............. 21,944

Voici ce qui en restait en avril 1826:

De la Nouvelle-Écosse...............	578	
Nègres marrons......................	636	
Américains..........................	141	
Soldats hors de service.............	949	
Nègres arrachés à la traite............	10,716	
Total en avril 1826...........	13,020 ci	13,020
Décroissement de la population..................		8,924

Voyez aussi, sur la colonie de Sierra-Leone, l'article inséré dans notre 21e numéro.

gnifique et d'une prodigieuse fertilité. Le plus bel éloge que l'on puisse faire de cette entreprise qui a excité toute la jalousie des colons de Sierra-Leone, est dans une lettre du capitaine Owen, du 23 septembre dernier : « Depuis dix mois que notre petite colonie s'est formée, la santé des colons a été aussi bonne qu'elle eût pu l'être partout ailleurs. Sur une population de six cent cinquante-un individus, nous n'avons eu, depuis quatre mois, à déplorer la mort de personne. J'ajouterai que l'ordre et la conduite qu'ils observent est au-dessus de tous les éloges, et qu'il n'existe pas, sur la côte d'Afrique, un emplacement plus favorable comme station maritime ou commerciale. »

Cette île est en effet une rade excellente et un chantier commode pour radouber les vaisseaux. L'eau y est de bonne qualité; le bois, les provisions de bouche y abondent. On y trouve, à l'état sauvage, beaucoup de fruits divers, entre autres la muscade et le clou de girofle, des ignames délicieuses, et une pomme de terre indigène qui remplacerait avantageusement les nôtres. Ses forêts sont couvertes d'arbres à l'usage de la marine, dont trois ou quatre espèces magnifiques, propres à faire des mâts. La frégate l'*Étoile du Nord* aborda Fernando-Po ayant son grand mât et son mât de misaine cassés; douze jours suffirent pour en remettre deux nouveaux dont les bois étaient sur pied à son arrivée. Notre marine a décidément abandonné la station de Sierra-Leone, et nos croisières de la côte en feront autant, lorsque les agens de la Société Africaine auront quitté cet établissement pour celui de Fernando-Po, où des habitations leur sont déjà affectées.

Notre commerce avec la baie de Benin a été exposé, dans tous les tems, aux caprices et aux extorsions des

chefs de tribus indigènes, à la merci desquels sont placés les navires et les cargaisons, du moment où ils entrent dans une des rivières qui y débouchent. Si Fernando-Po devient le rendez-vous de ces bâtimens et le dépôt de ces denrées, les marchands pourront faire leur commerce sans danger et avec avantage, en abordant les côtes et en remontant la rivière, à l'aide de barques ou de canots. Lorsqu'on aura terminé une route à laquelle on travaille sur les flancs de la plus haute montagne de l'île, montagne qui a dix mille pieds de hauteur et qui est couverte d'une verdure éternelle, on pourra en faire un vaste jardin où la température passera insensiblement de la chaleur des climats tempérés à celle de l'équateur, et où l'on obtiendra sans peine les fruits et les végétaux de l'Europe et des tropiques.

Ce n'est pas tout : l'établissement de Fernando-Po portera à la traite un coup plus sûr, et coûtera moins que l'escadre qui croise sur les côtes d'Afrique. Nous pensons avec le capitaine Owen, que deux bateaux à vapeur armés de pierriers, se tenant vers l'embouchure des rivières de la baie de Benin, suffiraient pour disperser les cargaisons d'esclaves qu'on y traîne pour les embarquer; et ne laisseraient échapper aucun bâtiment négrier. Dans un an, le capitaine Owen, avec ses petits navires, a capturé cinq de ces vaisseaux et a délivré huit cents esclaves. Les négriers, dira-t-on, iront se pourvoir ailleurs : soit; mais ce sera à grands frais, et nos croisières, n'ayant plus à garder la baie de Benin, sauront bien les surveiller et les atteindre.

La destruction de la traite, dans ces parages, facilitera les progrès de la civilisation dans les contrées les plus populeuses et les plus fertiles de l'Afrique centrale. Il est évident en effet que l'esclavage politique y cessera

du moment où les négriers cesseront d'y faire provision de chair humaine, et que les peuples tourneront toute leur attention vers l'agriculture, dont la fertilité du pays doit nécessairement favoriser les progrès. D'ailleurs la civilisation et le commerce se donnent la main : les relations pacifiques des étrangers avec les habitans de la côte établiront un rapport plus intime entre ces derniers et ceux de l'intérieur; il en résultera de nouvelles découvertes chez des peuples dont nous connaissons à peine le nom, et l'Afrique ne restera plus isolée du genre humain par l'abrutissement de ses habitans, tandis que la nature lui a départi ses bienfaits comme au reste du globe.

(*Quarterly Review.*)

—

LES DUELLISTES.

ANECDOTE DE LA GUERRE DE TRENTE ANS.

A l'époque de la guerre de Trente Ans, tandis que la basse Saxe était opprimée et dévastée par les troupes autrichiennes et bavaroises, le cercle de la haute Saxe avait été préservé, pendant long-tems, des violences militaires par la politique, prudente ou timide, de l'électeur Jean George. A la fin, son refus de renoncer au traité de Leipsick amena le farouche Tilly dans ses états; et la prise successive de Mersebourg, de Naumbourg et d'autres places fortes, contraignit l'électeur d'abandonner son système de temporisation et d'accepter l'alliance et la protection que lui offrait Gustave-Adolphe. Cet accroissement de forces inattendu détermina le roi de Suède à renoncer à la défensive sur laquelle il s'était tenu quelque tems, et à marcher de suite sur Leipsick, qui avait aussi ouvert ses portes au général catholique. Durant cette crise où l'annonce de la fougueuse invasion de Tilly répandait une consternation générale dans l'électorat, et où la crainte de la barbarie autrichienne balançait les espérances qu'inspiraient les Suédois, j'étais pasteur du gros village de B..., dans la haute Saxe. Le souvenir des cruautés de Tilly, à Magdebourg, était récent dans notre esprit, et la terreur des villageois leur faisait chercher un appui dans une pieuse assiduité au temple. Les cloches sonnaient sans cesse, et tour-à-tour s'élevaient vers le ciel de ferventes prières et les hymnes sublimes de Luther, tandis que des cierges

brûlaient continuellement autour du portrait de l'immortel réformateur comme devant l'autel d'un saint.

Un jour, tandis que la paroisse chantait le beau cantique commençant par ces mots : *Le Seigneur est une tour de puissance*, les portes de l'église furent soudainement ouvertes, et un courrier couvert de poussière, revêtu de l'uniforme électoral, se précipita au milieu de la nef. Aussitôt l'orgue cessa, les chanteurs se turent, et chacun tourna la tête, plein d'anxiété, dans l'attente d'une grande nouvelle. L'étranger s'avança rapidement vers l'autel, en monta les degrés, agita trois fois son chapeau autour de sa tête, et, d'une voix forte et retentissante, il s'écria : « Réjouissez-vous, mes chers frères, réjouissez-vous! les braves luthériens ont triomphé ; ils ont remporté la victoire à Leipsick ; 7,000 impériaux sont restés sur la place ; Tilly a pris la fuite ; le grand Gustave-Adolphe et son armée ont rendu grâce au Dieu tout-puissant sur le champ de bataille ! »

A cette nouvelle inattendue, les genoux de mes paroissiens fléchirent, et toutes les bouches remercièrent le ciel ; l'orgue sonore ébranla les voûtes, et les villageois terminèrent l'hymne, l'œil humide et le cœur rempli de joie et de reconnaissance.

Trois semaines après cet heureux jour, j'étais seul dans mon humble appartement, méditant avec gratitude sur l'état prospère et les espérances de la grande cause du protestantisme, lorsqu'un étranger entra dans ma chambre sans se faire annoncer, et alla s'asseoir en silence vis-à-vis de moi. Sa haute taille était enveloppée d'un manteau militaire ; son visage était bruni par le soleil et les intempéries de l'atmosphère ; son front chargé d'un casque de dragon. Je considérai quelque tems ce mystérieux personnage ; mais, malgré quelques

réminiscences lointaines, l'examen le plus attentif ne me conduisait à rien de satisfaisant, lorsqu'enfin un sourire malicieux, qui parut sur ses lèvres, me fit reconnaître mon ancien ami et condisciple Seifert. Les joyeuses exclamations de : Charles! Albert! furent suivies d'un cordial embrassement, et de maintes questions sur nos aventures depuis notre séparation à l'université de L... La surprise que m'avait causée cette entrevue ne fut pas peu augmentée, lorsque mon ami jeta son manteau. A l'université, il se faisait remarquer par l'élégance classique de sa taille haute et dégagée; par un raffinement prétentieux dans l'esprit et les manières; par sa douceur, sa timidité et son silence dans les sociétés nombreuses; et par son attachement passionné pour l'étude. Maintenant je voyais devant moi un militaire robuste, dont le pourpoint jaune et la cuirasse d'acier annonçaient un officier de dragons suédois. Son ancienne retenue avait disparu et était remplacée par une voix haute, un ton de franchise militaire, et un sang-froid imposant qui lui allait à merveille et faisait ressortir avec avantage un esprit étendu et cultivé. Je le félicitai sur ces heureux changemens et sur le grade qu'il avait obtenu au service du grand Gustave.

« Je n'ai pas besoin de vous expliquer, répliqua-t-il de l'air d'un homme qui n'ignore pas son propre mérite, comment je suis devenu capitaine de dragons. Quand le grand drame de la politique européenne devient sérieux, et que les trônes des rois frémissent sous eux, les fils des nobles et les mignons des princes et des ministres cèdent à la force des événemens et font place à des hommes de talent et de courage; car il faut des hommes nouveaux à des circonstances nouvelles : des races illustres, mais vieillies par le tems, manquent de

la vigueur nécessaire pour surmonter les difficultés que ces circonstances présentent. Aujourd'hui il y a peu d'officiers généraux, en Allemagne, qui n'aient porté le mousquet au début de leur carrière. Il en est de même chez les impériaux et dans les états catholiques les plus aristocratiques. Tilly et Wallenstein, quoique de haut lignage, sont sortis du sein de la pauvreté, comme Burquoy et Dampier. Jean de Wert était un paysan; le général Beck, un berger; Stahlhantsch, un valet de pied, et le feld-maréchal Aldringer, un valet de chambre. La force des circonstances a déterminé et rendu nécessaires ces soudaines élévations. »

Il se leva alors, ouvrit la fenêtre et siffla. A ce signal entra un Suédois de haute taille, aux yeux bleus et à la chevelure blonde, qui couvrit ma table de sapin d'une nappe de damas blanc, y plaça une bouteille de vin et deux verres, et disparut. Seifert remplit les deux verres d'un excellent vin d'Hocheimer, et s'écria, avec un brûlant enthousiasme : « A la santé de Gustave-Adolphe!

» Albert, continua-t-il, depuis que j'ai connu ce grand homme, j'ai cessé d'occuper mon imagination à se créer des modèles de perfection plus qu'humains. Les rêves que je faisais tout éveillé se sont évanouis, et mon esprit et mon cœur sont occupés par une magnifique réalité. Que n'a pas conçu, que n'a pas accompli l'héroïque Gustave! La terre ne porte pas un homme meilleur dans toutes les acceptions de ce mot; et aucun capitaine, des tems anciens et modernes, n'a introduit autant de changemens et d'améliorations dans le grand art de la guerre. Les régimens suédois étaient auparavant de 3,000 hommes, aussi lourds, aussi peu maniables que notre grosse artillerie. En les réduisant à 1,200 hommes,

il les a mis en état d'exécuter les manœuvres les plus compliquées avec facilité, et de se mouvoir avec l'énergie et l'élan de la cavalerie légère. Quatre chirurgiens, d'une habileté éprouvée, sont attachés à chaque régiment. Avant cette innovation si humaine et si politique, les blessés étaient abandonnés à leurs souffrances sur le champ de bataille. Dans l'armée autrichienne, il n'existe rien de semblable; et Tilly lui-même, quand il reçut une profonde blessure d'un sabre protestant, fut obligé d'envoyer chercher un chirurgien à Halle. Les feux de pelotons, l'arme des dragons, les canons courts, qui portent plus loin que les autres, la nouvelle pique et la giberne ne sont qu'une partie des créations dues au génie de Gustave. Chaque officier général au service de Suède est un digne élève de ce grand maître, qui combat l'hiver comme l'été, et qui s'est montré le meilleur ingénieur de son tems dans la conduite des siéges et l'art des retranchemens. Quand il tira l'épée pour la cause protestante, et qu'il s'avança avec l'impétuosité de l'orage en Allemagne, les petits-maîtres militaires de Vienne l'appelèrent le roi des neiges, et annonçaient que lui et ses troupes hyperborées fondraient aux chaleurs de l'été comme les frimas du nord. Ils connaissaient peu le formidable adversaire qu'ils avaient devant eux. Mais Tilly, plus avisé, secoua la tête en entendant cette plaisanterie à la mode dans les cercles de Vienne, et il dit même que la boule de neige pourrait, en roulant, devenir une avalanche. La connaissance qu'il avait du cœur humain lui faisait pressentir que le zèle jeune et vivace des protestans suédois et allemands triompherait du fanatisme usé des soldats catholiques. Pour en revenir à Gustave, je ne tarirais pas dans mes éloges sur son éloquence et le talent qu'il

déploie dans ses lettres, ses traités et ses manifestes. En un mot, son caractère offre une admirable combinaison d'intrépidité et de sang-froid, d'habileté et de tempérance, d'adresse et de probité (1). C'est un bon époux, un bon père, un chrétien sincère ; que je tombe dans les griffes du vieux Tilly ou de Satan, le meilleur des deux, si je ne suis pas prêt à verser tout mon sang pour lui aussi gaîment que je vide, à sa santé, ce bon verre de vin du Rhin ! »

J'écoutais, avec une surprise toujours croissante, mon ami, dont le ton et le langage avaient éprouvé un changement aussi complet que sa personne. Dans la figure martiale que j'avais devant moi, je retrouvais difficilement quelques traits du jeune homme modeste, taciturne, que j'avais connu jadis. Ses yeux étincelans. ses lèvres serrées indiquaient un caractère résolu ; ses paroles s'échappaient avec la rapidité d'un torrent ; et il avait tellement triomphé de son aversion pour la bouteille, que, dans l'ardeur de son panégyrique, il vida plusieurs rasades, sans s'apercevoir que je m'étais borné à un seul verre.

Après être entré dans quelques détails sur la carrière militaire, il se leva, et me dit : « Mon objet, en venant vous trouver, mon cher Albert, n'était pas seulement d'embrasser un ancien ami, mais aussi de faire sa fortune. Vous êtes, à la vérité, irrévocablement perdu

(1) Note du Tr. Voyez, sur ce grand prince, l'histoire de M. Ancillon. Ce beau résumé de l'histoire de l'Europe, pendant les derniers siècles, est trop peu connu parmi nous. Quoique composé en Allemagne, il est écrit en français, et même dans un français très-élégant. M. Ancillon, qui a été précepteur des enfans du roi de Prusse, appartient à la colonie française réfugiée à Berlin, depuis la révocation de l'édit de Nantes.

pour l'état militaire; mais un roi qui a sous son oreiller les œuvres de l'immortel Grotius, peut apprécier la science aussi bien que le courage. Il aime le livre de Grotius sur la guerre et la paix, autant qu'Alexandre aimait l'*Iliade* d'Homère; et il a souvent déclaré que, si cet homme d'une capacité si haute voulait accepter ses offres, il en ferait son premier ministre. Il a aussi un goût délicat, et même un sentiment passionné pour la poésie. Après la reddition d'Elbing, mais avant que la capitulation définitive fût signée, le roi entra dans la ville sans être observé, et se procura les poèmes latins de Buchanan. Vous, Albert, vous êtes un savant, un poète, et, ce qui est au-dessus de tout, vous descendez de la famille de notre immortel réformateur. Je vous ai souvent raillé pour l'importance que vous attachiez à ce hasard de la naissance; mais maintenant je prévois qu'il sera d'une grande utilité pour votre avancement. Gustave est un luthérien zélé; il vénère l'auteur de la réforme comme un nouveau sauveur; et certainement il vous accordera un poste honorable, lorsqu'il apprendra qu'indépendamment de vos qualités personnelles, vous êtes le rejeton d'une pareille souche. Et maintenant, mon cher Albert, *vale, et me ama!* la lune sera couchée dans une heure, et il faut que je sois rentré au quartier. Nous sommes campés à trois lieues d'ici, près de la petite ville de R***; le roi et son état-major occupent le château voisin. Venez me voir après-demain, et je vous présenterai à son altesse (1). »

A ces mots, il m'embrassa, et appela son dragon: deux beaux chevaux pleins d'ardeur furent conduits à

(1) A cette époque on ne donnait pas encore le titre de *majesté* aux rois de Suède.

la porte de mon presbytère, et les jeunes cavaliers, s'élançant sur leurs selles, traversèrent rapidement le sentier du cimetière, et gagnèrent la grande route. La nuit était douce et belle; la lune réfléchissait ses rayons sur leurs cuirasses d'acier. En considérant ces hautes figures qui s'éloignaient rapidement, et en écoutant le cliquetis de leurs sabres et de leurs armes, il me semblait voir deux preux de l'ancienne chevalerie allant à la quête d'aventures nocturnes.

Le matin du jour où je devais être présenté à un roi, je sentis une impulsion secrète à parer l'homme extérieur, et j'examinai, non sans inquiétude, ma chétive garde-robe. Hélas! mon meilleur habit était plus gris que noir; et en cherchant à le ramener, avec une brosse, à sa couleur première, je découvris plus de taches nébuleuses, plus de voies lactées, que jamais astronome n'en vit dans le champ de son télescope. Au risque d'offenser les royales narines, je détruisis avec la térébenthine plusieurs de ces systèmes célestes; je transformai un vieux chapeau en un chapeau neuf, à l'aide de bière chaude; puis je pris mon bâton et je m'acheminai vers le camp suédois.

A un quart de lieue de la ville, je rencontrai des groupes de soldats assis à l'entrée des tentes et des chaumières. C'étaient des hommes de bonne mine, bien vêtus, et de manières paisibles. Je parlai de l'invitation de Seifert à un officier supérieur, qui me demanda pour quel motif je m'approchais du camp. Il me traita avec la considération due à mon saint ministère, et me dit avec politesse que mon ami était logé près de la porte du château. Comme je m'attendais à un accueil cordial de Seifert, je ne fus pas peu surpris du changement survenu dans son air et ses manières. Il était assis les

bras croisés, le front sombre; il ne répondit pas de suite à mon salut amical, et même il ne témoigna ni par geste ni par ses regards, qu'il s'aperçût de ma présence. Enfin il me dit froidement : « Bonjour, Albert; excusez-moi, mais je ne croyais pas vous avoir invité pour aujourd'hui. »

Mais bientôt l'expression sévère de ses traits prit de la douceur et de la cordialité; il se leva de son siége, saisit ma main avec affection, et s'écria avec une émotion visible :

« Vous avez cependant bien fait de venir, car demain vous ne m'auriez peut-être pas trouvé vivant.

—Grand Dieu! lui dis-je, quel malheur vous arrive? Avez-vous perdu, par quelque faute, la faveur royale?

— Au contraire, répliqua-t-il avec un sourire d'une singulière expression, le roi vient de m'accorder une grâce signalée et sans exemple. »

Alors il ferma la porte de son appartement, et reprit d'un ton plus bas : « Tout être humain a son côté faible, Albert, et même un grand roi n'est qu'un homme. Le défaut de notre héroïque maître est une dévotion excessive. Il est le pontife aussi bien que le général de son armée, et il n'est point de vieillard dévot qui consacre plus de tems à prier, pleurer et chanter des psaumes. J'ai une foi entière dans la sincérité de son zèle, car il est impossible que Gustave-Adolphe s'abaisse à l'hypocrisie. Mais, parmi différens réglemens peu militaires qui sont nés de cet enthousiasme religieux, il a défendu le duel sous peine de mort. »

Ici je voulus l'interrompre. « Excusez-moi, Albert! je sais tout ce que vous allez me dire; je sais que, comme ecclésiastique, vous devez défendre cette loi de Gustave;

mais les rois et les prêtres sont des hommes privilégiés. Les derniers ne tiennent pas beaucoup au point d'honneur; et, quand un roi est insulté, il livre combat sur une grande échelle, et arme les nations les unes contre les autres pour venger ses querelles particulières. Ainsi, qu'était-ce que la bataille de Leipsick, sinon un engagement entre Gustave-Adolphe et Ferdinand, ou plutôt Maximilien de Bavière? Je lui dois cependant la justice de dire qu'il s'est enfin relâché de la sévérité de cette ordonnance, et il m'a permis de me mesurer avec le capitaine Barstrom; mais à la condition que le duel se ferait dans la salle baroniale du château, et qu'il y assisterait environné de son état-major. La galerie sera ouverte au public; je vous procurerai une bonne place et un compagnon intelligent, de sorte que vous aurez le plaisir de me voir profiter de la gracieuse permission du roi, pour châtier l'orgueil et l'insolence de mon adversaire. Vous êtes versé dans l'antiquité classique, Albert: vous pourrez aisément supposer que vous assistez à un combat à mort de gladiateurs; car le duel ne se terminera que par la mort de l'un ou de l'autre. En retour de cette faveur, ajouta-t-il avec un sourire insouciant, il faut que vous vous engagiez à dire le service des morts si je succombe, et à me composer une épitaphe latine en hexamètres sonores. Et maintenant, mon cher Albert, adieu! Il faut que j'aille me préparer, car ce serait manquer à l'étiquette que de jouer la tragédie devant des spectateurs d'un si haut rang, sans un costume complet.

— Homme singulier, m'écriai-je avec impatience, vous parlez d'un combat mortel comme vous le feriez d'une fête! Cessez cette légèreté profane, et dites-moi

franchement quelle est la nature de cette insulte qui ne peut être réparée que par le sacrifice de la vie d'un homme ?

— Hier soir, à souper, répliqua-t-il, Barstrom m'appela un fat allemand, et je lui rendis son compliment en l'appelant un ours suédois. Un défi à un combat mortel s'ensuivit aussitôt ; le consentement du roi fut obtenu ; et ce jour décidera si l'ours fera sentir ses griffes au fat, ou si le fat le fera danser. »

Après ces saillies militaires il quitta l'appartement, et revint bientôt avec un officier subalterne saxon d'un âge avancé, et d'une physionomie intelligente. Il lui dit de m'accompagner jusqu'à la galerie de la salle du château, et de me procurer une place commode. Stupéfait de cette nouvelle, je quittai le quartier de Seifert et je m'approchai du château, dans une consternation muette. Mon compagnon me regarda d'un air de malice, et me dit, en m'offrant une prise de tabac : « Tout ceci vous passe sans doute, monsieur ! Cela me passe aussi, quoique j'aie vécu plus de cinquante ans, et tiré quelque parti des circonstances. Peut-être, vous qui avez étudié à l'université, vous pourrez m'expliquer pourquoi personne n'aime à être appelé par son nom. Je connais le capitaine Seifert depuis un an ; je l'ai vu sur le champ de bataille, et Dieu le sait, il se sert de son sabre aussi bien que de sa langue : ce qui n'est pas un petit éloge ; car il est supérieur à bien des gens par son esprit et ses connaissances. Je maintiens néanmoins qu'il a un peu de fatuité. Le capitaine Barstrom est aussi un homme cité pour sa bravoure, et il eut jadis la bonne fortune de sauver la vie du roi ; mais, dans ses manières, c'est un ours sauvage. Pourquoi s'offenser de ce nom très-ca-

ractéristique d'ours suédois? C'est ce qui me déroute complètement. »

Je suivis mon conducteur dans la galerie remplie d'une foule de bourgeois qui, néanmoins, s'ouvrit pour me laisser passer avec mon compagnon; et nous gagnâmes une place d'où nous pouvions commodément voir l'arène. Les gardes du roi, troupes superbes, couvertes d'un habit bleu clair et d'une cuirasse d'acier, étaient alignés sur les deux côtés de cette vaste enceinte; leurs haches d'armes parfaitement polies jetaient un vif éclat au haut de leurs longues lances noires.

« Je suppose, dis-je à mon compagnon, que ce beau corps est le régiment favori du roi. — Gustave est le père de tous ses soldats, répondit l'officier, et quelque incroyable que la chose puisse vous paraître, il connaît personnellement presque tous les Suédois de son armée; il a parlé à la plupart d'entre eux, et les a même appelés par leur nom. Toutes les troupes suédoises sont aussi bien équipées que celles que vous voyez. Sur ce point le généreux Gustave diffère beaucoup du *Caporal Squelette*, comme il appelle toujours Tilly. Le vieux général bavarois soutient qu'un mousquet poli et un soldat en haillons se font réciproquement honneur. Le roi de Suède, au contraire, soigne la santé et le bien-être de tous ses soldats en général, et n'a point de préférence pour sa garde. On lui a souvent entendu dire qu'il mettait sa confiance non dans ses gardes-du-corps, mais dans la providence divine. »

Durant cette conversation, la salle s'était successivement remplie d'officiers revêtus d'uniformes suédois et saxons. Soudain le retentissement des épées et le tumulte des voix cessèrent, et furent remplacés par un si-

lence profond et respectueux. Les battans de la porte se déployèrent, et avec un cœur vivement ému et des yeux que je fatiguais à force de les ouvrir, j'attendais le moment où je pourrais enfin considérer le grand Gustave. Un homme d'une taille élancée entra dans la salle, mince de corps, mais robuste. Son front était majestueux et imposant, ses sourcils épais, et son nez recourbé comme le bec d'un aigle. Une expression à la fois spirituelle et pleine de bonté se faisait remarquer dans sa physionomie; le vif éclat de ses yeux, profondément enfoncés sous le front, était adouci par l'expression d'une mélancolie permanente. Il salua à droite et à gauche avec une politesse grave, s'avança jusqu'à la partie supérieure de la salle, et resta debout les bras croisés et le regard fixe, évidemment étranger à la scène qui se passait sous ses yeux.

« C'est un personnage de haut rang, observai-je, mais ce ne peut être le roi. J'ai entendu dire que Gustave-Adolphe a un visage plein et jovial. — Cet officier, répliqua mon guide, est le bras droit du roi, Gustave Horn, dont la division était opposée à Tilly à la bataille de Leipsick. C'est à la fois un général habile et un homme d'un caractère généreux. Je pourrais citer mille traits qui feraient honneur à son humanité. — Mais pourquoi, dis-je, cette expression de tristesse répandue sur son visage?

— Il vient de perdre d'une maladie contagieuse une emme aimable et deux enfans qu'il chérissait; il tint long-tems embrassés leurs corps privés de vie, et les envoya, dans un cercueil couvert de lames d'argent, pour être ensevelis en Suède. Mais regardez le chancelier Oxenstiern, cette grande et majestueuse figure près du général Horn. Observez sa belle physionomie ouverte;

ce que les Italiens appellent un *viso sciolto*. Ce n'est point un cardinal de Richelieu, un Machiavel; et cependant il est aussi fin que le diable. Son caractère est doux et paisible, et il nous fournit une preuve sans réplique qu'un homme de bien peut être aussi un homme adroit. Voyez avec quelle cordialité il presse la main de son gendre et cherche à le consoler. La femme de Gustave Horn était sa fille chérie; mais sa douleur n'est pas visible au dehors. Le roi, qui est un homme d'un caractère vif quoique contenu, ne put s'empêcher de remarquer ce calme singulier dans une si rude épreuve, et il l'appela un être à sang-froid. Que pensez-vous qu'ait répondu le chancelier? « Si mon sang-froid ne tempérait pas, par moment, l'ardeur bouillante de votre majesté, l'incendie pourrait devenir inextinguible. » Gustave n'hésita pas à reconnaître la justesse de la remarque; personne en Suède n'apprécie mieux que lui le jugement calme d'Oxenstiern et sa haute intelligence. Si le chancelier avait été d'un caractère plus vif, son esprit aurait perdu, dans la même proportion, de cet empire sur lui-même, qui l'a mis en état de rendre de si grands services à son prince et à son pays. Mais regardez maintenant ce jeune militaire qui traverse rapidement la salle; celui dont les cheveux bouclés retombent sur son front, suivant la nouvelle mode, au lieu d'être relevés comme la crinière d'un lion, de même que les cheveux de Gustave et du chancelier.

— Ah! m'écriai-je, c'est mon illustre souverain, le prince Bernard de Weimar. Je l'ai souvent rencontré, quand nous étions enfans, sur les degrés de la tour de Luther, près d'Eisenach, et il m'a toujours honoré d'un salut amical. Le voilà dans toute la force et la beauté viriles; et si je lis bien dans son geste impatient et son œil

de feu, c'est un homme d'un caractère impétueux et hardi.

— Oui, répliqua le Saxon. Il est jeune et sans expérience, mais il y a en lui le principe d'un autre Gustave. Observez avec quelle vivacité il s'approche du général Horn, et comme il l'embrasse avec amitié. Le général a bien des droits à l'estime de ce bouillant jeune homme, qui, sur le champ de bataille, a quelquefois osé mettre en question le jugement et les ordres du vétéran. A la fin il reconnut ses erreurs, et sut les racheter en se montrant un soldat exemplaire par son respect pour les ordres de son chef.

—Quel est cet officier à l'air sérieux qui vient d'entrer, et qui est si cordialement salué par tous? — Ah! monsieur, s'écria le vieillard, vous voyez là une preuve frappante des avantages de la guerre sur la paix, et particulièrement au service de Suède. En tems calme, le mérite supérieur de cet homme ne l'aurait pas tiré de l'obscurité. C'est le colonel Stahlhautsch, un Finlandais. Dans sa jeunesse valet de pied, il est maintenant l'égal en grade et l'ami personnel du duc Bernard. C'est un homme d'une grande capacité; entre autres avantages il sait très-bien l'anglais. Il l'a appris au service de Sir Patrick Ruthven, et cette connaissance l'a mis à même d'être utile au roi qui parle allemand, français, italien et latin, aussi couramment que sa langue nationale, mais qui n'entend pas l'anglais. »

Mon compagnon fut interrompu ici par les bruyantes exclamations de la foule rassemblée dans la cour du château. La fenêtre étant derrière nous, nous n'eûmes qu'à nous retourner pour avoir la vue de cette vaste enceinte remplie d'une multitude bruyante. La presse était extrême, et cependant aucun soldat n'était occupé à frayer

un chemin au roi et à sa suite. Le peuple témoignait qu'il sentait cette indulgence, car tous se découvraient la tête, et ils se retiraient respectueusement, à mesure que le roi avançait. Je vis alors un homme un peu chargé d'embonpoint, et couvert d'un vêtement gris; il avait une plume grise à son chapeau, et il était monté sur un cheval marqué de larges taches blanches, d'une beauté singulière et d'une superbe encolure. Je n'eus pas besoin qu'on me dît que c'était-là le grand Gustave.

« Voyez, s'écria le Saxon, avec quelle lenteur il s'avance dans la cour! il craint que son beau cheval ne blesse les enfans étourdis qui traversent continuellement le chemin, et, comme il a la vue basse, il se couvre les yeux avec l'avant-bras.

— Le roi est mis très-simplement, dis-je; un homme que la nature a tellement distingué n'a pas besoin de l'aide de la toilette. Ses traits sont beaux et pleins d'autorité; mais, quoique majestueux et imposant dans sa personne, il est un peu trop corpulent.

— Il n'a pas une once de trop, répliqua, d'un ton brusque, le vieillard; il n'est pas plus pesant que l'héroïque Charlemagne, ou Rolf-le-Galopeur, qui fonda le puissant état de Normandie; et, en activité de corps et d'esprit, il est, au moins, leur égal. »

Ne voulant pas irriter ce partisan enthousiaste de Gustave, en continuant cette discussion, je fis remarquer la beauté singulière du cheval du roi.

« Un beau cheval, répliqua-t-il, est le hochet de Gustave, et, en se livrant à son faible, il a trop souvent compromis une vie dont dépend le sort de l'Europe protestante. En toute occasion, et même dans les engagemens sérieux, il persiste à monter des chevaux qu'il est aisé de distinguer de tous les autres. Quelques jours

avant la bataille de Leipsick, un maquignon amena au camp un très-beau cheval de bataille d'une couleur remarquable. C'était un espion envoyé par les lâches Autrichiens, qui calculaient que Gustave monterait ce bel animal, et qu'il deviendrait, pour leurs balles, un but facile à apercevoir.

— Et quel est, demandai-je, ce général aux larges épaules et au teint brun-clair, qui est accompagné d'un joli jeune homme revêtu du costume d'étudiant?

— Cet homme tout formé d'os et de muscles, répliqua-t-il, est le brave et chevaleresque Bannier, nom qui le caractérise à merveille; c'est une véritable bannière vivante, et, dans le tumulte de la mêlée, ferme comme une tour; il rallie autour de lui les soldats en désordre, et les ramène au combat et à la victoire : sa noble intrépidité ne peut pas vous être inconnue. Combien je regrette de ne pouvoir vous montrer aussi ces soldats intrépides, Collenburg et Teufel! Hélas! ils sont tombés sur le champ de bataille de Leipsick! Ce beau jeune homme, continua-t-il à mon oreille, est un enfant naturel du roi, né cependant avant son mariage. Un pareil malheur peut arriver au plus vertueux des hommes, dans les jours d'une jeunesse fougueuse; et nous devons avoir une grande indulgence pour les rois qui sont souvent tentés. Quand Gustave se maria, il voulut, de bonne foi, devenir le mari d'une seule femme, et depuis il a été un modèle de tendresse et de fidélité conjugale. »

Pendant cet entretien, le roi était entré dans la salle, et il s'était assis sur une estrade élevée à l'extrémité; son chancelier et ses officiers se tenaient à ses côtés. Tout-à-coup la belle et vive marche qui avait salué l'arrivée de Gustave cessa; le roi fit signe à l'orchestre;

et les instrumens à vent commencèrent à jouer cette marche des morts, d'un caractère si touchant et si solennel, que l'on a coutume d'exécuter, quand un officier condamné est conduit au supplice. Les grandes portes battantes s'ouvrirent de nouveau, et deux cercueils noirs furent apportés par des soldats qui s'avançaient lentement, en suivant la mesure de cette lugubre musique. Derrière eux, était un homme de haute taille, à l'air dur, aux traits vulgaires, et la tête découverte. Il portait un vêtement rouge, qui ne cachait qu'en partie une lame brillante, d'une largeur inaccoutumée, et qui ressemblait plutôt à un instrument de chirurgie qu'à une arme. « Qu'annonce cet appareil? » demandai-je avec vivacité à mon vieux compagnon, qui jusque alors avait répondu à toutes mes questions avec une singulière intelligence, et dans un langage bien au-dessus de sa condition apparente. Sans détourner son regard inquiet du spectacle singulier qui s'offrait en bas, il répondit brièvement : « Ce sont deux cercueils, et cet homme en habit rouge est le bourreau. » Les cercueils furent placés dans deux coins de la salle, le bourreau se retira derrière les gardes du corps, la musique cessa, et Gustave parla avec une dignité si imposante dans le regard, la voix et le langage, que je n'en perdrai jamais le souvenir.

« Soldats et amis, dit-il, vous savez tous qu'après une mûre délibération avec mes fidèles conseillers et officiers-généraux j'ai défendu le duel dans mon armée, sous peine de mort. Mes braves généraux ont exprimé leur entière approbation de cette ordonnance, et leur opinion unanime fut qu'il n'y a point de rapport essentiel entre le duel et le véritable honneur; le refus, par conscience, d'un combat singulier se concilie parfaitement avec un courage héroïque et un sentiment élevé

de l'honneur. Le guerrier doit être armé pour une juste cause, ou son courage est de nul prix, et, de même que la broderie de son uniforme, un ornement, et non pas une vertu. Pendant le moyen âge, la pratique du duel était peut-être avantageuse pour balancer les maux affreux qui naissaient de l'absence des lois ; il faut reconnaître que la rudesse des mœurs chevaleresques était souvent rachetée par des dévouemens honorables. Préférons le corps à l'ombre, et modelons notre conduite sur les bonnes qualités de nos ancêtres, au lieu de copier servilement leurs folies et leurs extravagances romanesques. Les tems de désordre de la chevalerie sont passés : dans toute l'Europe chrétienne, se sont formés des gouvernemens fixes et des institutions, qui, bien qu'imparfaites, donnent une sécurité relative aux choses et aux personnes. Pourquoi des hommes civilisés retourneraient-ils aux sauvages habitudes d'une époque barbare ? Pourquoi avons-nous pris les armes contre les catholiques ? et pourquoi sommes-nous protestans ? N'est-ce pas uniquement parce qu'ils nous empêchaient de demeurer en paix au milieu des améliorations que nous avons apportées dans les institutions civiles et religieuses ? Quelques-uns de vous prétendront peut-être qu'un duel est favorable à la discipline et à la politesse des manières ; mais prouverez-vous que les officiers catholiques qui se battent en duel avec impunité, soutiennent la comparaison avec les miens en politesse et en discipline ? Et attachez-vous quelque prix à ces viles et lâches complaisances qui viennent de la crainte de la mort ? Croyez-moi, messieurs, dans une armée bien disciplinée, il y a toujours une immense majorité de braves gens, dont la courtoisie est le produit de la bonté du cœur ; la rudesse y devient une exception à la règle, et ne trouve qu'a-

version et un mépris mérité. Pourquoi des hommes d'un courage éprouvé iraient-ils chercher un remède aussi violent qu'un combat à mort, pour un mal presque toujours imaginaire? »

Ici, Gustave fit une pause, et fixa ses yeux d'aigle sur les duellistes, qui, les bras croisés et le visage sombre, se tenaient au milieu de la salle. Ils semblaient fuir ce regard scrutateur et pénétrant; leurs yeux se baissèrent, et une conscience coupable couvrit d'un rouge foncé leurs fronts et leurs joues. Le royal orateur reprit :

« Et cependant nous voyons, aujourd'hui, deux officiers d'une valeur reconnue, qui ont cédé à cette folle impulsion, et qui se flattent peut-être que leur empressement à exposer leur vie excitera l'admiration et la surprise. Je leur croyais de meilleurs cœurs et de meilleures têtes, et je déplore leur égarement. Il y a des individus, dont le caractère sombre et féroce trahit leur affinité naturelle avec le tigre et l'hyène; dont l'orgueil n'est ennobli par aucun sentiment honorable; dont le courage est sans générosité; qui n'ont rien de commun avec leurs semblables; et qui trouvent un horrible plaisir à hasarder leur vie, pour la faire perdre à ceux dont ils envient le mérite ou le bonheur. Je remercie le Tout-Puissant de ce que cet esprit diabolique ne prévaut pas dans mon armée; si, par malheur, il animait quelques-uns de mes soldats, je leur donne permission de joindre les camps de Bohémiens de Tilly et de Wallenstein. »

Les généraux suédois échangèrent entre eux des regards d'une noble satisfaction, et le prince Bernard de Weymar, dont les yeux étincelaient de plaisir, fit un pas vers le roi, comme s'il avait voulu exprimer son appro-

bation par un embrassement cordial. Réprimant néanmoins, avec un effort visible, ce mouvement soudain, il reprit sa place. Le roi regarda son chancelier d'un air d'intelligence amicale, et continua, d'un ton moins austère :

« Probablement, messieurs, vous m'accuserez d'inconséquence, moi qui sanctionne ainsi un duel public, après l'avoir défendu formellement. Cependant il y a des circonstances particulières liées à ce duel, et c'est pour les expliquer et me justifier moi-même, que je vous ai réunis. Les officiers qui sont devant vous, Barstrom et Seifert, ont une réputation honorable, et l'ont bien acquise. Barstrom a fait preuve d'un courage héroïque en mainte occasion; il m'a sauvé la vie dans la guerre de Pologne, quand j'étais tête nue et entouré d'ennemis, après que Sirot eut fait sauter mon casque, envoyé depuis, comme un trophée, à Notre-Dame-de-Lorette. Je fis Barstrom chevalier, sur le champ de bataille ; et, comptant sur son bon sens et sa modération, je lui promis de lui accorder la première demande qu'il me ferait. Ce n'est que hier qu'il m'a sommé de ma parole, en sollicitant la permission de se battre contre le capitaine Seifert.

» Seifert a formé sa bravoure au sein des universités allemandes, et avec beaucoup de succès, si nous en jugeons par les prouesses qui l'ont fait nommer capitaine à Leipsick. Il a tâché de me prouver, par des citations grecques et latines, que je devais autoriser ce duel ; mais il ne me fut pas difficile de lui opposer le témoignage du vieil Homère, pour établir que les Grecs n'étaient pas très-ombrageux sur le point d'honneur : par exemple, Achille appelle Agamemnon un ivrogne, au regard de chien et au cœur de daim. Seifert, cependant, ne put être ébranlé

par aucune autorité classique ou chrétienne; sa raison se prosterne devant l'idole du faux honneur, ce Moloch du moyen âge, autour duquel les preux de cette époque barbare venaient danser jusqu'à ce que leurs têtes légères perdissent la faculté de distinguer le bien du mal.

» Solennellement engagé par deux obligations inconciliables, comment puis-je me tirer d'une position embarrassante? J'ai épuisé toutes mes ressources de raisonnement et de persuasion, pour réconcilier ces deux adversaires. Ma promesse d'une grâce à Barstrom, je ne puis pas la rétracter avec honneur; et je ne dois pas, non plus, enfreindre la loi salutaire établie depuis si long-tems. Heureusement il me reste un moyen terme. Ces hommes égarés sont déterminés à se battre, et, s'ils peuvent, à se tuer. Soit! leurs farouches penchans seront satisfaits. Maintenant, messieurs! l'épée à la main, et ne vous ménagez pas : combattez jusqu'à ce que la mort de l'un prouve que l'autre manie mieux ses armes. Mais sachez ce qui arrivera ensuite : aussitôt que l'un de vous sera tué, le bourreau fera tomber la tête de l'autre. Ainsi je serai relevé de ma promesse à Barstrom, et la loi contre les duellistes sera maintenue. »

Lorsque le roi eut terminé ce discours rempli d'une philosophie toute chrétienne, mais qui, peut-être, se ressentait un peu, par sa longueur, du goût naturel qu'il avait pour les fonctions du sacerdoce, et surtout pour la prédication, la marche des morts fut jouée, de nouveau, par l'orchestre; les cercueils furent portés plus près des duellistes; et l'exécuteur reparut avec son arme formidable. A ce moment terrible, je vis Seifert et Barstrom se jeter, par un mouvement soudain, aux pieds de Gustave et lui demander grâce.

« Votre grâce est entre vos mains, répliqua-t-il avec

douceur, aussitôt que l'orchestre eut cessé. Si vous ne vous battez pas, le prévôt n'aura point d'occupation ici.» Ces mots furent accompagnés d'un regard au bourreau, qui aussitôt quitta la salle par une porte de côté. « Mais si vous êtes réellement désireux de gagner l'estime des braves gens et des bons chrétiens réunis dans cette enceinte, vous renoncerez à tout sentiment d'inimitié et vous vous embrasserez comme deux frères. »

Les duellistes se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. Gustave leva vers le ciel, dans un sentiment de piété, ses mains jointes et son front royal, et le chancelier donna le signal à l'orchestre de jouer un beau cantique sur la réconciliation et l'amour fraternel. J'entendis, avec un plaisir inexprimable, le roi, Oxenstiern, Horn, Bannier, Stahlhautsch, le prince Bernard, ainsi que les officiers et les gardes, chanter, avec un accord admirable, les vers de Luther. La magnifique basse de Gustave-Adolphe se faisait aisément remarquer par sa force et son volume, pareil à celui d'un orgue. Elle ressemblait aux sons graves d'une trompette d'argent; et bien que quarante ans aient passé sur ma tête depuis ce jour, les fortes et imposantes intonations du royal chanteur vibrent encore dans mon souvenir.

Ces pieux sentimens se répandirent dans la salle et la galerie, et tous ceux qui pouvaient chanter entonnèrent avec ferveur l'hymne sacré : mon vieux Saxon lui-même, dont la voix avait une rudesse désagréable, tira de sa poche un livre de cantiques et ses lunettes de cuivre. Son chant était tremblant et discord ; mais, à mon avis, son incapacité musicale était amplement rachetée par les larmes qui coulaient en abondance le long de ses joues creuses.

Ainsi cette terrible scène militaire se transforma, comme par miracle, en une solennité pieuse qui fut sans doute agréable au Tout-Puissant. Cette heureuse fin, à laquelle je m'attendais si peu, caractérise à merveille cette armée, à la fois religieuse et guerrière, que Gustave animait de sa grande ame.

(*Blackwood's Magazine.*)



DE LA

COMTESSE ALBRIZZI SUR LORD BYRON (1).

Ce serait faire injure au génie de s'occuper sérieusement de la beauté du corps en regard d'une haute supériorité intellectuelle; cependant quelle sérénité sur ce front où se bouclaient de beaux cheveux châtains que l'art avait disposés avec tant de goût, que l'on pouvait faire honneur de leur bonne grâce à la nature! Quelle variété d'expression dans cet œil dont la couleur semblait un emprunt fait à l'azur des cieux! Ses dents avaient la forme, la transparence et la blancheur de véritables perles; mais le pâle incarnat de ses joues avait peut-être une nuance trop délicate. Son cou, qu'il laissait découvert autant que l'usage du monde le lui permettait, semblait avoir été formé dans un moule antique, et il était d'ailleurs d'une extrême blancheur. Ses belles mains auraient pu passer pour un chef-d'œuvre de l'art. Son

(1) Note du Tr. Le morceau suivant est la traduction d'un portrait de lord Byron, écrit en italien par la comtesse Albrizzi, poète elle-même et femme de génie. Pendant le séjour du noble lord à Venise, elle vécut avec lui dans une intimité qui lui permit d'étudier son caractère, et elle avait assez de mérite pour apprécier convenablement les hautes qualités de son esprit. Ceux qui connaissent le style de la comtesse Albrizzi, et particulièrement les portraits qu'elle a tracés de Cesarotti et de Pindemonte, si remarquables de vérité, de vigueur et de coloris, sentiront qu'il était impossible (du moins parmi les étrangers) de trouver une personne plus capable de nous initier dans le secret du caractère de lord Byron.

maintien ne laissait rien à désirer, surtout à ceux qui voyaient moins un défaut qu'une nouvelle grâce dans la légère incertitude de sa démarche lorsqu'il entrait dans un salon; incertitude dont on était rarement tenté de rechercher la cause, et qu'il eût été difficile de deviner, grâce à l'ampleur des pantalons qu'il avait soin de porter (1). On ne l'a jamais vu marcher dans les rues de Venise, ou se promener à pied sur les rives délicieuses de la Brenta, où il venait passer quelques semaines de l'été; on a même dit que jamais il ne contempla autrement que du haut d'une fenêtre les merveilles de la place de Saint-Marc, tant était puissant dans son cœur le désir de ne révéler aucune de ses plus légères imperfections! Toutefois je suis persuadée qu'il ne laissa pas de considérer souvent ces prodiges : mais ce fut à ces heures silencieuses où la paisible et douce lueur de la lune prête un nouveau charme à cette scène de magnificence.

Tranquille, on pouvait comparer son visage à la mer, pendant une belle matinée du printems. Mais, comme elle, il devenait tout-à-coup terrible et impétueux, si quelque passion, que dis-je une passion? si un mot, une idée venaient agiter son ame. Ses yeux perdaient alors toute leur douceur; ils répandaient de si vifs éclairs qu'il devenait presque impossible d'en soutenir les regards. L'orage était, à tout prendre, l'état naturel de cette ame violente et passionnée.

Ce qui le ravissait un jour, il le prenait en dégoût le lendemain; s'il mettait une sorte de constance dans quelques habitudes, c'était pure insouciance ou dédain. Quelle qu'en fût la douceur, il ne s'y laissait pas asservir. Toutefois son cœur, doué d'une vive sensibilité,

(1) Lord Byron boitait légèrement.

reconnaissait l'empire de la sympathie; mais son imagination, dans ses rêves trop brillans, désenchantait d'avance la réalité. Dans sa superstition poétique, il croyait aux présages et se félicitait de partager cette faiblesse avec la grande ame de Napoléon.

Il semble que l'éducation morale de Byron n'avait pas été aussi complète que son éducation intellectuelle, et qu'il ne reconnut jamais d'autre loi que ses instincts capricieux. Cependant, qui le croirait? cette ame si haute et si fière avait la timidité d'un enfant; cette disposition était même si manifeste, que, malgré la difficulté d'associer l'idée de lord Byron à celle d'un sentiment qui ressemblât à de la modestie, personne ne s'est jamais avisé d'en contester la sincérité. Persuadé que partout où il se présentait, toutes les lèvres et surtout celles des femmes s'entr'ouvraient pour murmurer : *C'est lui! c'est lord Byron!* il se trouvait forcément dans la situation d'un acteur obligé de jouer un rôle, et de rendre compte non pas à autrui (car il avait peu de souci de l'opinion des autres) mais à lui-même, de toutes ses actions et de toutes ses paroles. C'est de là que naissait ce malaise qui n'échappait pas aux moins penétrans.

En 1814, à l'occasion d'une grande catastrophe qui occupait tous les esprits, il lui arriva de dire que « le monde n'était digne ni de la peine qu'on prenait à le conquérir, ni du regret qu'on éprouvait à le perdre. » Ce mot, si toutefois un mot peut se comparer à tant de hauts faits éclatans, semblerait annoncer une hauteur de pensée qui le placerait au-dessus du héros dont il déplorait la destinée. Je ne parle pas de son génie poétique : ses compatriotes en sont les meilleurs juges, et, s'il faut les en croire, sa mort a laissé un vide immense dans la littérature anglaise. Il n'est pas de sujet qu'il

n'ait abordé, pas de cordes de la lyre divine qu'il n'ait ébranlée et dont il n'ait tiré les plus suaves et les plus énergiques accords. Il aimait à venir s'inspirer aux lieux témoins des événemens qu'il se proposait de chanter, bien que sa mémoire et son imagination n'eussent pas besoin d'une pareil secours.

On a comparé Byron à Shakespeare : on l'a placé comme Garrick entre les deux muses de la tragédie et de la comédie ; mais il sympathisait plus volontiers avec la première des deux sœurs. Ses vers, qui souvent coulaient de sa plume sans le moindre effort, étaient, pour son éditeur, autant de lettres de change tirées sur le public. Il est certain qu'à l'apparition de ses ouvrages toute l'édition, quelque considérable qu'elle fût, s'écoulait entière le premier jour. On l'accusa de s'être peint souvent dans les héros de ses poèmes, et souvent peut-être à son insu. Il ne parvint jamais à se justifier complétement de ce reproche. On sait qu'à dix-neuf ans sa réputation littéraire était déjà colossale : il ne put se soustraire au tribut que réclamait cet âge d'effervescence, et la manie de ces opinions dites libérales (expression que chacun interprète au gré de ses passions) le subjugua plus violemment que personne au monde. Il suffira de rappeler ici qu'à ses yeux un gentilhomme, un pair de la libre Angleterre, n'avait rien qui le distinguât du dernier des esclaves. Il aurait souhaité vivre dans une république idéale et toute poétique, oubliant l'arrêt porté contre ses pareils, par Platon, ce prince des poètes philosophes. Les prétentions aristocratiques s'unissaient, dans son cœur, à des idées toutes libérales, et y formaient un amalgame singulier. Au surplus, il avait plutôt des impressions que des opinions ; c'était un grand poète, et non pas un philosophe conséquent et rationnel.

On le voyait passer des exercices les plus violens au repos le plus complet : son corps, aussi souple que son esprit, se prêtait à toutes ses fantaisies. Pendant tout un hiver, il allait chaque matin dans sa gondole aborder à l'île des Arméniens (1), pour y jouir de la société de quelques solitaires hospitaliers et instruits, et se familiariser en même tems avec les difficultés de leur langage : et le soir, remontant dans sa gondole, il retournait à Venise, où il donnait quelques heures à la société. L'hiver suivant toutes les fois que les vents soulevaient les eaux, il aimait à en braver les périls, ou bien, courant sur le rivage, il fatiguait deux ou trois de ses meilleurs chevaux.

Jamais on ne l'entendit prononcer un seul mot français, quoiqu'il possédât parfaitement toutes les finesses de cette langue; mais il avait pris en haine la France et sa littérature moderne. Il ne méprisait pas moins notre littérature italienne; et, par une restriction où le ridicule le dispute à l'outrage, il disait que l'Italie ne possédait qu'un seul auteur vivant. Sa voix était douce et flexible; il parlait avec une grâce exquise, lorsqu'il n'était pas contredit, mais il s'adressait plutôt à son voisin qu'à toute la compagnie. Il était naturellement sobre; il préférait le poisson à la viande, craignant, disait-il, que celle-ci ne le rendît féroce. Il n'aimait pas à voir les femmes manger, et cette antipathie bizarre avait sa source dans l'idée qu'il s'était formée de leurs perfections. Les misères de la vie matérielle ne pouvaient se concilier avec la nature divine que son imagination leur attribuait. D'ailleurs, ayant toujours vécu l'esclave des

(1) Ilot situé au milieu d'un lac tranquille à une demi-lieue environ de Venise. Dans cet ilot se trouve un couvent célèbre d'Arméniens catholiques.

femmes, il avait besoin, pour absoudre ses faiblesses, d'en diviniser l'objet. Toutefois cette adoration se concilie difficilement avec le mépris qu'il se plaisait souvent à leur prodiguer ; mais de pareilles contradictions ne devraient pas surprendre dans un caractère tel que celui de Byron : aussi bien n'a-t-on pas toujours vu les esclaves maudire leurs tyrans?

Sans avoir une Héro qui l'attendît au rivage opposé, il passa l'Hellespont à la nage, dans la seule vue de mettre un terme aux discussions des érudits sur la réalité des rendez-vous de Léandre. Pour résoudre une difficulté semblable, il traversa le Tage, dont le rapide courant l'exposait à de plus grands dangers; cet exploit le rendait encore plus fier que la traversée de l'Hellespont. Pour épuiser la matière, j'ajouterai qu'on le vit un soir, au sortir d'un palais situé sur la place du Grand Canal, au lieu d'entrer dans sa gondole, se jeter tout habillé dans les flots, et regagner sa demeure à la nage. Le lendemain, pour ne pas s'exposer aux dangers qu'il avait courus la veille dans l'obscurité, menacé par la rame des gondoliers et leurs barques légères, il traversa le même canal, nageant avec le bras droit, et tenant de sa main gauche une petite lanterne qui éclairait sa route, au milieu des vagues et des gondoles. A la vue de cet étrange voyageur, quel ne fut pas l'étonnement de ces paisibles bateliers, qui, nonchalamment couchés sur les bancs de leurs barques, attendaient, en chantant les beaux vers d'Herminie, que le coq matinal leur annonçât l'heure où les beautés errantes de cette cité voluptueuse regagnent leur logis?

Lord Byron n'aimait pas ses compatriotes, parcequ'il savait que ses habitudes étaient l'objet de leur censure. Les Anglais, rigides observateurs des devoirs de fa-

mille, ne pouvaient lui pardonner sa négligence à les remplir ; aussi évitait-il avec soin leur présence : de leur côté, ses compatriotes, surtout lorsque leurs femmes les accompagnaient, n'étaient pas fort curieux d'entrer en rapports avec lui. Cependant ils avaient tous un violent désir de le voir, et les femmes, qui ne pouvaient le regarder que d'une manière furtive, désespérées de cette contrainte, murmuraient à demi-voix : « Quelle pitié ! » Si cependant quelque Anglais de haute naissance et de grande réputation lui faisait les premières politesses, il y répondait avec courtoisie, et paraissait flatté de ces avances. Il semblait que ce fût un baume salutaire versé sur les blessures qui déchiraient son cœur.

En parlant de son mariage, sujet délicat, triste et touchant souvenir, il était vivement ému, et disait que c'était la cause innocente de toutes ses erreurs et de toutes ses fautes. Il aimait à rendre hommage aux qualités de sa femme, dont il louait le cœur et l'esprit, et il s'attribuait généreusement tous les torts de leur cruelle séparation. Un tel langage était-il dicté par la justice ou par la vanité ? Ne rappelle-t-il pas un peu le mot de César ? Quant à sa jeune fille, sa chère Ada, il en parlait avec la plus vive tendresse, et paraissait fier du sacrifice qu'il s'était imposé, en la laissant à sa mère pour soutenir sa faiblesse. La haine vigoureuse qu'il portait à sa belle-mère et à la nourrice de lady Byron, auxquelles il attribuait l'éloignement de sa femme, démontrait clairement, en dépit de quelques traits amers semés dans ses écrits, et lancés plutôt par le ressentiment que par l'indifférence, combien leur séparation lui avait été pénible.

Son esprit était si irritable et si impatient de toute censure, qu'on lui a entendu dire, d'une femme qui

avait osé critiquer un de ses vers, qu'il aurait voulu la noyer au fond de l'océan, comme si les lagunes de Venise n'eussent pas été assez profondes, au gré de sa colère. Lorsqu'il apprenait qu'il se tramait quelque part un projet de traduction *contre* ses poésies, il pâlissait et tremblait à la seule pensée de cet outrage (1). La générosité de lord Byron était sans bornes : sa main s'ouvrait toujours en faveur des malheureux. Cependant ses sévères compatriotes lui reprochent d'avoir été moins libéral en secret qu'en public; comme si une vertu qui manque effaçait une vertu qu'on possède. D'ailleurs, si toute sa conduite était soumise à un contrôle public, à qui faut-il s'en prendre de la publicité de ses aumônes? Ce nouveau Tyrtée ranima, aux dépens de sa fortune, l'ardeur guerrière des Grecs régénérés, qu'il voulait conduire à la victoire. Il mourut entouré de leur amour, et obtint d'une nation qui ne connaissait, de lui, que ses vertus, et qui ne prit conseil que de sa reconnaissance, des regrets profonds et unanimes. Son pays même, honorant sa mémoire, disputa sa dépouille mortelle à la Grèce; il la possède : à l'autre, il reste ce que rien ne saurait lui ravir, ces dernières paroles d'un mourant : « Mon cœur!... la Grèce! »

(*Extractor.*)

(1) NOTE DU TR. Les traducteurs n'ont que trop souvent justifié les appréhensions de Byron. Cependant nous aimons à croire qu'il aurait accueilli avec plus d'indulgence, la traduction de *Don Juan*, publiée il y a deux ans, par M. A. P. Pàris. Ce littérateur promettait une traduction complète, et les amateurs attendent avec impatience qu'il tienne sa parole.

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Physiques.

Aspect de la Mer Glaciale, en hiver. — Les observations du baron Wrangel sur les mers polaires n'ont pas obtenu, à beaucoup près, autant de célébrité que celles du capitaine Parry : cette injustice est très-excusable; car le navigateur anglais cherchait la solution d'un problème très-important pour la géographie et le commerce, au lieu que l'expédition russe n'avait d'autre but que de compléter la reconnaissance de la Mer Glaciale; recherches hydrographiques qui ne peuvent être utiles qu'à la Russie, et tout au plus à la Suède et à la Norwège. Mais la physique et l'histoire naturelle devront beaucoup à cette expédition sur les côtes de la Sibérie. Détachons-en les faits relatifs à l'aspect de la mer, pendant l'hiver.

Le voyageur qui se dirige vers le nord quitte la terre pour cheminer sur les eaux, sans en être averti par les objets qui l'environnent. Il laisse derrière lui des plaines immenses, nivelées, couvertes de neige, où l'œil n'aperçoit que de légères ondulations du sol, et quelques buttes d'une hauteur médiocre; en avant, il ne voit que des plaines, des neiges, des buttes, quelques dépressions qui représentent assez exactement le lit des rivières de cette contrée, pour que l'illusion ne se dissipe que lorsqu'il arrive sur le bord de ces prétendus courans d'eau : il re-

connaît alors que ce sont des crevasses dans la croûte d'eau de mer congelée qui le supporte; que ces fentes, de 20 à 30 mètres de largeur, se prolongent, à perte de vue, dans toutes les directions, et n'aboutissent pas, comme les rivières, à un courant principal vers lequel elles convergent. S'il observe la structure des buttes qui se multiplient autour de lui, à mesure qu'il avance vers le nord, il s'apercevra qu'il n'est plus sur la terre; car ces masses plus ou moins bleues, dont la transparence se révèle partout où la neige ne les a pas couvertes, ne peuvent être et ne sont en effet que des glaces amoncelées. En poussant l'examen un peu plus loin, il remarquera bientôt, entre quelques-uns de ces monticules, une différence de structure dont il voudra pénétrer la cause; car on ne va dans ces lieux, où le mercure est gelé pendant plusieurs mois, et à l'époque où le froid y est le plus sévère, que lorsqu'on y est conduit par l'amour de la science, et soutenu par le courage qu'il inspire; M. Wrangel n'a donc point négligé ces recherches. Il distingue deux sortes de montagnes de glace : les unes paraissent être d'une formation plus ancienne et non marine, les autres ont les caractères d'une origine plus récente, et l'observateur peut, en quelque sorte, assister à leur naissance; c'est l'eau de la mer qui les a formées. Les premières sont un entassement de pièces de glace très-longues et très-épaisses (quelquefois de plus de 6 mètres), et les secondes ne résultent que de fragmens beaucoup plus petits, dont l'épaisseur est rarement de plus d'un mètre. Dans les premières, les angles sont arrondis, au lieu qu'ils sont tranchans dans les secondes, dont les matériaux sont des glaces rompues depuis peu. Mais des caractères encore plus essentiels séparent totalement ces deux sortes de masses congelées : les premières sont formées

d'eau douce, et sont fréquemment salies par de la terre; les autres sont plus brillantes; rien ne les souille, et l'on y trouve un peu de sel. Celles-ci sont donc évidemment un produit des eaux de la mer, à une assez grande distance des côtes, et les autres ne peuvent provenir que de glaces formées sur la terre ou dans les fleuves, et charriées par les eaux douces. M. Wrangel explique la formation de ces glaces sur la terre, aux hautes latitudes: durant un séjour de trois ans dans ces parages, il a vu que les neiges accumulées pendant les longs et rigoureux hivers, ne s'y fondent point en entier par les chaleurs d'un été très-court; que les circonstances y sont les mêmes que dans les hautes montagnes où il se forme des glaciers; que les débordemens extraordinaires des fleuves doivent entraîner de grandes masses de ces neiges superposées pendant plusieurs années, consolidées par la demi-fusion qu'elles ont éprouvée en été; qu'elles s'entassent vers l'embouchure des courans qui les ont arrachées et transportées, et parviennent ainsi dans une mer libre à cette époque, subissent l'action des vents et des tempêtes, jusqu'à ce que l'hiver les fixe à une place où elles resteront pendant toute cette saison. Aux approches du froid, ces masses flottantes sont environnées presque subitement d'une couche immense de glace qui couvre bientôt toute la surface de la mer, à l'exception de quelques espaces qui résistent à la congélation. Ces espaces ne sont quelquefois que des lacs assez petits; mais on en voit aussi de très-grands, et M. Wrangel a suivi, sur une étendue de plus de 400 lieues, les bords du plus grand de tous, sans découvrir ses limites. On serait porté à penser que la surface des eaux est presque immobile dans les petits lacs; qu'elle n'y éprouve point d'autre agitation que celle qu'on voit sur toute autre pièce d'eau de même étendue; il n'en

est pas ainsi. Les grandes oscillations de l'océan se communiquent par-dessous les glaces, rompent cette croûte superficielle, entraînent des fragmens jusqu'aux lieux où ils peuvent revenir à la surface, et c'est là que l'on voit sortir, du sein de l'océan, ces montagnes de glaces de nouvelle formation, dont un prodigieux bouillonnement précède et annonce l'apparition. Les Yakoutes nomment *polinies* ces plages où la mer n'est pas gelée, quoique entourée de glaces; les plus petites sont précisément celles où l'on a le plus souvent le spectacle d'*éruptions* très-différentes de celles des volcans, et non moins dangereuses pour le navigateur qui fait voguer son canot sur ces ondes perfides, tandis que la tempête gronde au loin. Pour avoir une idée exacte de cette navigation, il faudrait pouvoir se représenter ces régions affreuses, leurs glaces, leurs neiges et leurs brumes, par un froid de plusieurs degrés au-dessous de la congélation du mercure, et cependant une eau liquide et un canot qui parcourt son étendue! Des hommes qui ont fixé leurs demeures près de ces dernières limites de la nature vivante! et des savans qui vont les visiter!

Audax omnia perpeti... audax Iapeti genus...

Il se forme du sel tout autour des polinies; M. Wrangel en a recueilli assez abondamment. Cependant, l'eau de mer congelée en retient encore une quantité très-sensible, en sorte que l'abaissement de la température et l'acte de la congélation ne le séparent pas entièrement, comme on l'avait d'abord supposé.

Recherches sur l'état intérieur du globe de la terre, fondées sur la compression. — Quel est l'état intérieur

actuel de notre globe? Y retrouve-t-on les mêmes matières que l'on observe à sa surface? Y sont-elles dans un état différent de celui où nous les voyons? Telles sont les questions dont les géologues de nos jours se bornent à chercher la solution et dans l'examen desquelles ils semblent avoir oublié l'effet de la compression, ou plutôt de la pression des molécules des corps les unes sur les autres.

Il est hors de doute, maintenant, que tous les corps sont plus ou moins élastiques, et que, sous des pressions diverses, leurs densités et leurs volumes varient en raison de ces pressions. On sait encore, par des expériences directes, que ceux qui ont pu être comprimés ont éprouvé ces changemens dans des rapports constans avec la force de pression. Ainsi l'air et tous les gaz étant soumis à cette loi, que leurs volumes sont toujours en raison inverse des pressions qu'ils supportent, et leurs densités au contraire proportionnelles à ces mêmes pressions, on a pu condenser un volume d'air au point de n'occuper que la 120[e] partie de l'espace qu'il remplit dans les conditions prises pour terme moyen, et sans aucune déviation de cette loi; et il n'est pas douteux qu'en augmentant la pression on n'obtînt la même uniformité dans les résultats. Si donc nous supposons qu'une colonne d'air atmosphérique pénètre jusqu'au centre du globe, c'est-à-dire à 1,429 lieues, et que nous examinions la densité de cet air, à diverses hauteurs, nous trouverons qu'à une profondeur de 11 lieues l'air aura acquis la densité de l'eau et celle du mercure à 541 lieues; enfin à 1,429 lieues (longueur du rayon) elle aura une densité que l'on peut à peine exprimer en chiffres.

L'eau, que l'on avait cru long-tems incompressible, d'après les expériences des académiciens de Florence,

et qui a pu, sous une pression moindre que 18 atmosphères, être réduite d'un 20e de son volume, aurait perdu la moitié de ce volume à une profondeur de 31 lieues; à celle de 120 lieues il aurait la densité ordinaire du mercure; et au centre du globe, cette densité serait 3,009,000 plus grande qu'à sa surface.

Il résulte de ces effets prodigieux de la loi de gravitation, que si le globe de la terre n'était formé que de matériaux semblables à ceux que nous connaissons, sa densité moyenne passerait de beaucoup les limites qui lui ont été assignées d'après les expériences les plus exactes. On serait porté presque nécessairement à admettre qu'une partie du centre de la terre est occupée par des corps beaucoup plus pesans que ceux que nous connaissons, si les observations astronomiques du Dr Maskelyne, sur la déviation du pendule, causée par l'attraction des monts Schéhelliens, et les belles expériences de Cavendish sur l'action mutuelle de balles de plomb de grosseurs variées, n'étaient d'accord pour faire considérer la densité moyenne de la terre comme cinq fois environ plus grande que celle de l'eau. Il faut donc supposer, pour accorder ces derniers faits avec ceux qui résultent de la loi de gravitation, que notre planète est en partie formée de cavernes immenses, et que nous vivons sur une croûte ou une espèce de coquille dont l'épaisseur est très-petite proportionnellement au diamètre de la sphère.

Mais ces cavernes, dans quel état sont-elles? Si nous supposons un vide absolu, elles s'écroulent d'elles-mêmes. Seraient-elles remplies d'un corps d'une légèreté et d'une élasticité remarquables, et dont les molécules jouiraient d'une force de répulsion capable de supporter un poids aussi énorme? Mais quel sera le corps assez léger, et, en même tems, d'une énergie de répulsion

assez puissante pour supporter le poids, presque incalculable, d'une colonne de 1,429 lieues. Un seul paraît unir une rareté extrême à une grande force d'élasticité et d'expansion : c'est la lumière elle-même, qui, quand elle est réunie en masse, constitue la chaleur, et dont la compression, l'électricité et les affinités chimiques démontrent l'existence dans tous les corps.

La vision s'exerce également avec toute espèce de lumière, et conséquemment les particules lumineuses doivent, dans tous les cas, posséder la même vitesse, et parcourir environ 200,000 milles par seconde. Mais, puisque l'air atmosphérique n'acquiert, dans le vide, qu'une vitesse d'un quart de mille par seconde, le mouvement de la lumière est 800,000 fois plus rapide, et la force de propulsion de la lumière, comparée à celle de l'air, doit être exprimée par le carré de ce nombre, ou 640 billions. Ainsi la force d'élasticité de la lumière peut équivaloir à une colonne énorme de 3,200 billions de lieues, étendue qui est 889 fois plus grande que le diamètre d'Uranus, la plus distante des planètes découvertes jusqu'à ce jour.

Il ne faut pas moins qu'une telle force de répulsion pour balancer la force de compression des matériaux du globe, et empêcher qu'il ne se réduise à un très-petit volume.

Nous sommes ainsi amenés à la conclusion la plus importante et la plus remarquable, c'est que la grande cavité centrale que l'on ne peut se dispenser d'admettre dans notre globe n'est point un horrible et sombre abîme, comme il a plu à l'imagination des poètes de nous la représenter. Au contraire, cette voûte immense doit contenir l'essence éthérée la plus pure, la

lumière dans son état le plus concentré, et brillant de la splendeur la plus intense et la plus éclatante que l'on puisse concevoir.

Malléabilité et tenacité du platine pur. — Ce métal, dont l'usage deviendra plus commun, surtout dans les arts, a été l'objet de l'un des derniers travaux de M. Wollaston, qui vient d'être enlevé aux sciences physiques et chimiques, à l'époque de la vie où l'esprit de recherches est le mieux pourvu de moyens qui préparent et assurent les découvertes. Dans un mémoire que ce savant lut à la Société Royale de Londres, en novembre 1828, on trouve l'exposition très-détaillée des procédés par lesquels il a obtenu le platine le plus pur, le plus exempt de tout alliage d'iridium, que l'on puisse espérer d'extraire des mines de ce métal. Lorsqu'il est ainsi exempt d'alliage, sa pesanteur spécifique est plus grande que celle que les procédés ordinaires peuvent lui donner, à peu près dans le rapport de 2,150 à 2,116. Il est aussi plus malléable et plus tenace : la première de ces deux qualités dépend nécessairement de la seconde, suivant une loi que l'expérience n'a pas encore fait connaître. En comparant le platine pur aux préparations ordinaires de ce métal, et au meilleur fer, M. Wollaston a trouvé que leurs tenacités sont dans l'ordre suivant :

Platine pur	600
Fer	590
Platine ordinaire	500

Le mémoire est terminé par des recherches et des faits importans sur le palladium pur, l'oxide d'osmium pur et sa cristallisation.

Sciences Médicales.

Traitement des brûlures par le coton écru. — Parmi le grand nombre des moyens qui ont été vantés successivement pour le traitement des brûlures, celui qui l'a été le plus récemment est le coton écru, que les médecins des États-Unis ont commencé à employer les premiers. Selon le Dr. Anderson, qui en a souvent fait usage, l'effet le plus remarquable et le plus immédiat de l'application du coton sur une plaie résultant d'une brûlure, est la cessation subite de la douleur et de l'irritation, quel que soit d'ailleurs le degré de la plaie. Plusieurs de ses malades, qu'il avait soumis d'abord à d'autres traitemens, ont été à même d'apprécier cet effet, et ont tous éprouvé une diminution de douleur que les autres moyens n'avaient pu leur procurer. Dans les cas même où l'étendue et la profondeur de la brûlure ne laissent aucun espoir de sauver la vie du malade, l'application du coton est suivie immédiatement d'un grand soulagement, ou même de la cessation complète de la douleur. Dans les cas moins graves, la chaleur du corps diminue, l'anxiété se dissipe, et l'insomnie cesse de tourmenter le malade, qui ne tarde pas à recouvrer l'appétit.

Le coton, en diminuant ainsi l'inflammation dans les brûlures superficielles, en accélère beaucoup la guérison, et souvent même paraît empêcher la formation de l'escarre. Dans ce cas il fait, avec les fluides fournis par la plaie, une espèce d'enveloppe qui remplace l'épiderme détruit par la brûlure, protége la surface dénudée contre l'action irritante des agens extérieurs, et favorise la for-

mation d'un nouvel épiderme. Sur un charbonnier qui avait éprouvé une large brûlure, et chez lequel on laissa le coton quatorze jours sans le changer, on trouva, au premier pansement, plusieurs pouces de la circonférence des plaies cicatrisés, et le reste très-avancé vers la guérison.

Chez une jeune fille qui avait eu les deux jambes profondément et à peu près également brûlées, M. Anderson pansa l'une des jambes avec le coton et l'autre avec le cérat ordinaire. La première jambe ne fut le siége que de quelques légères douleurs, et, quand, au bout de trois semaines, on enleva le coton, la plaie était entièrement cicatrisée; l'autre jambe, au contraire, fut longtems enflammée et douloureuse, et les derniers ulcères ne furent fermés qu'au bout de trois mois.

Littérature.--Beaux-Arts.

Musée, bibliothèques et théâtres de Saint-Pétersbourg.— L'Académie des Sciences de Pétersbourg comprend dans ses attributions tout ce qui, en France, est du ressort de l'Académie des Belles-Lettres. Ses collections peuvent donc renfermer une variété d'objets qui, en d'autres lieux, seraient distribués entre plusieurs établissemens. Le musée qu'elle a formé attire les simples curieux aussi bien que les savans : tandis que ceux-ci se livrent à des études d'histoire naturelle, la foule environne l'image en cire de Pierre-le-Grand, où rien, dit-on, ne manque à la ressemblance. Le monarque législateur est revêtu des habits qu'il portait ordinairement, assis sur le fauteuil de cuir sur lequel il s'asseyait

pendant plusieurs heures de la journée, lorsqu'il rédigeait ses importans *oukases*. Comme cette figure assise ne donnerait pas une juste idée de la haute stature du héros (il avait environ six pieds de France), sa taille est tracée sur une muraille, et plus d'un spectateur, de quelque rang qu'il soit, a de bonnes raisons pour se trouver petit, lorsqu'il se compare à cet homme extraordinaire sous tant de rapports. On conserve soigneusement les habits qu'il portait aux batailles de Narva et de Pultawa, son petit chapeau traversé par des balles; objets qui méritent effectivement la vénération du peuple russe.

Le portrait de Catherine Ire, épouse de Pierre-le-Grand, attire aussi les regards, et on lui attribue, comme à la figure en cire, le mérite d'une parfaite ressemblance. Les physionomistes sont désappointés, en présence de l'image de cette femme aussi remarquable, peut-être, que son époux. «De tous les portraits que j'ai vus, dit un voyageur, celui-ci diffère le plus de l'idée que je m'étais formée de l'original. Qu'on se représente une lourde tête, riant d'un gros rire, sur un cou épais et court, porté par de larges et hautes épaules; une chevelure ressemblant à une toison; des yeux d'une couleur indécise, un nez désagréablement retroussé, une lèvre inférieure pendante, des joues d'un rouge *populacier*, et qui, cependant, devait être naturel, car, selon toutes les apparences, ce portrait est l'œuvre d'un peintre flamand. Quel qu'il soit, il n'a certainement transmis à la postérité que les traits d'une maussade grimacière. Que les Lavater, les Spurzheim expliquent, s'ils le peuvent, comment l'esprit qui animait un tel corps, qui se cachait sous des traits si vulgaires, a pu exercer un immense pouvoir sur les passions les plus impétueuses d'un despote, le calmer au-

fort de la tempête, lui prêter, au besoin, les ressources de son génie, le diriger dans une entreprise aussi difficile que celle de changer les vieilles mœurs d'une nation barbare. Quant à moi, je n'y comprends rien : tout ce que je puis démêler dans cette figure grotesque, c'est un fond de bonne humeur, une inépuisable gaieté qui, effectivement, ne devait pas être sans influence sur un homme tel qu'on nous représente Pierre I[er]. » Terminons ce qui concerne ce grand homme, par une des bizarreries de son caractère, dont on retrouve ici les résultats. Il avait près de lui deux hommes chargés de représenter à sa cour les deux extrêmes de la stature humaine. Ce géant et ce nain moururent avant leur maître, et leurs peaux tamponnées ont trouvé place dans le musée de l'Académie; c'est tout ce qui, dans la collection relative à Pierre-le-Grand, peut être considéré comme appartenant aux sciences, et par conséquent, *académique*. Tout le reste devrait être transporté dans d'autres archives, consacrées uniquement à l'histoire nationale.

En histoire naturelle, le musée renferme des richesses du plus haut prix. Il faut peut-être mettre en première ligne le squelette complet d'un mammouth, mis en présence du squelette d'un éléphant des Indes, afin de rapprocher les races actuellement vivantes de leurs analogues, ensevelies depuis des siècles dans l'intérieur de la terre, et renfermées quelquefois dans des roches dont la consolidation est évidemment postérieure à l'époque où elles reçurent ces débris de corps organiques. Deux événemens extraordinaires, et, ce qui est encore plus inoui, semblables sans être simultanés, ont procuré au musée de Pétersbourg un rhinocéros et un mammouth, tirés l'un et l'autre de la Sibérie. L'un vient des bords de la Villuie (affluent du Léna), et l'autre de l'embouchure

de l'Ob. Des chaleurs extraordinaires, ayant fait fondre en partie les glaces de ces contrées boréales, ont révélé ce que ces masses dérobaient, depuis si long-tems, à notre curiosité. Le rhinocéros mis à découvert, rencontré par des chasseurs, fut annoncé au professeur Pallas, qui voyageait alors en Sibérie, et la science en prit possession : quelques années plus tard, un été encore plus chaud et plus long, tel que l'on crut en Europe que le nord serait, en grande partie, débarrassé de ses glaces, et que le Groënland reviendrait habitable, fit découvrir une autre merveille ; un Samoyède, qui en fut le premier témoin, la fit connaître au monde savant. On vit donc enfin un mammouth tout entier; on put mesurer ce géant des quadrupèdes du nord, et le comparer aux colosses confinés aujourd'hui dans la zone torride. Aucune autre collection, consacrée aux sciences, ne possède l'équivalent de ces deux restes de l'ancienne zoologie, accompagnés de documens authentiques sur le mode de leur conservation. Ces heureuses et brillantes découvertes pourront être complétées par celles que les naturalistes du nord de l'Amérique ne manqueront pas d'y ajouter; la plus louable rivalité s'établira, pour les recherches d'histoire naturelle et de géologie, entre les deux nations placées le plus avantageusement pour achever la reconnaissance des régions du nord, dont les territoires séparés d'un côté par l'Atlantique et une partie de l'Europe, se touchent maintenant en Amérique. Il est très-probable que le mammouth vivait encore dans le nouveau continent, à une époque où il avait disparu de l'ancien monde : les débris de cet animal, aussi communs en Amérique qu'au nord de l'Asie, ne paraissent pas aussi anciens que ceux de la Sibérie même ; on peut

donc espérer de retrouver, en Amérique, quelques éclaircissemens sur les anciens habitans de notre hémisphère.

La bibliothèque publique de Pétersbourg mérite aussi quelque attention, surtout par son origine, elle était presque nulle avant les désastres de la Pologne et le sac de Varsovie par Souwarow. Le vainqueur lisait peu, mais il pensa que la bibliothèque de l'archevêque de Guesne, la plus belle de la Pologne, serait un trophée digne d'orner la capitale de la Russie : des Cosaques furent chargés du transport. On dit que, pour la commodité des emballages, les livres dont le volume était un peu embarrassant, subirent des retranchemens auxquels la critique ne présida point; que les in-folios furent transformés en in-quartos, ceux-ci en in-octavos, etc., et l'histoire de la restauration de tous ces livres mutilés n'est pas moins plaisante que celle de l'étrange opération par laquelle on les avait disposés, pour remplir exactement les caisses qu'on leur destinait. Ce conte, copié de livre en livre, passera peut-être à la postérité, et prendra sa place dans l'histoire. Le fait est que les Cosaques eurent le bon esprit d'enlever, à la fois, la bibliothèque et le bibliothécaire; que celui-ci dirigea l'emballage et le transport; et que le tout parvint à Pétersbourg sans qu'un seul volume fût égaré ni gâté. On ne rit plus, on s'étonne que la discipline militaire puisse être observée avec une exactitude aussi scrupuleuse par des troupes dites irrégulières.

On dit que cette bibliothèque est très-riche en manuscrits, surtout en matériaux historiques. Les étrangers peuvent les consulter, aussi bien que les Russes, et on accuse certains érudits d'avoir profité de cette condescendance pour s'attribuer, comme fruits de leurs re-

cherches, des pièces originales qu'on leur avait permis de lire dans cette bibliothèque.

Le théâtre russe est un des beaux édifices de cette capitale; mais l'exagération des voyageurs en a prodigieusement agrandi les dimensions. Si l'on s'en rapportait à leurs hyperboles, un homme, vu d'un côté de ce théâtre au côté opposé, ne paraîtrait pas plus grand qu'une souris. Les comédies russes ne sont point sans originalité pour les étrangers, parce qu'elles représentent des mœurs qui leur sont encore peu connues, s'ils n'ont vu que les grandes villes. Si l'on transportait ces pièces sur les autres théâtres de l'Europe, il faudrait se borner à les traduire, et observer fidèlement les costumes : il en est plusieurs qui recevraient un bon accueil à Londres et à Paris.

Au surplus, il est facile de se donner la satisfaction d'aller voir les musées et les théâtres de Pétersbourg. On peut le faire à peu de frais et en fort peu de tems. On s'embarque à Londres sur un paquebot à vapeur, et, dans moins de six semaines, vous êtes de retour après avoir passé une semaine à Pétersbourg, autant à Moscou, et avoir, à deux reprises, parcouru la route qui sépare ces deux capitales. Pendant la traversée, vous vous arrêtez à Bremen et dans d'autres villes intéressantes de la Baltique, pour y prendre d'excellens repas. Rien n'est à la fois plus prompt et plus commode.

Histoire Contemporaine.

Miracles en faveur de l'empire de la Chine. — On sait que le rebelle *Chang-ki-ur,* ayant suscité une guerre désastreuse entre les Mongols et le *céleste empire*, a été

vaincu, fait prisonnier, transporté à Pékin dans une cage, comme une bête féroce. Cette rébellion des sujets mongols pouvait entraîner celle des sujets chinois, et produire bientôt une conflagration générale contre les Mantchous qui campent dans la Chine, comme les Osmanlis campent dans la Grèce. Mais l'expulsion inévitable des Mantchous paraît encore ajournée. L'empereur, pénétré de reconnaissance envers la divinité, dont la protection l'a tiré de ce danger, ainsi que ses états, et dont la main secourable s'est laissé voir en plusieurs occasions, a fait publier la proclamation suivante :

« Depuis que notre dynastie est solidement établie sur le trône, le majestueux Kouante n'a pas cessé de lui accorder ses divines faveurs, ses sages directions, son assistance toujours efficace. L'année dernière, lorsque l'un de mes sujets leva contre moi l'étendard de la rébellion, et s'avança jusqu'à Acksa pour pénétrer dans l'intérieur de mes plus belles provinces, mon général en chef *Chang-ling* fut témoin d'un fait miraculeux qui manifestait clairement la céleste protection de Kouante. Mes troupes fidèles étaient sur le point d'attaquer les insurgés, lorsqu'un vent impétueux s'éleva tout-à-coup, et fort à propos, enlevant la poussière et le sable, et frappant d'aveuglement nos ennemis, qui ne purent opposer aucune résistance. Au moment où cet orage favorable à nos armes s'annonça dans les airs, les rebelles furent étonnés de l'éclat d'une flamme rouge qui semblait embraser tous les cieux. Une autre fois, pendant que l'armée impériale était campée sur les bords du fleuve Hoang, les rebelles, ayant voulu tenter une attaque de nuit, une tempête des plus violentes, dont nos troupes étaient garanties par leur position, vint fondre sur les ennemis dont nous prîmes un très-grand nombre,

auxquels on coupa les oreilles. Le lendemain, on sut par les prisonniers qu'ils avaient vu, non-seulement briller au ciel une vive lumière rouge, mais des troupes d'hommes et de chevaux d'une grandeur si prodigieuse, qu'il eût été extravagant de songer à leur tenir tête.

» Ces témoignages évidens de la protection céleste ont été accordés aux vœux que nous avons constamment adressés au majestueux et redoutable esprit de Kouante, et à la confiance que nous avons placée en son appui. Sans qu'il usât de toute la puissance que l'Éternel lui a confiée, il a fait tomber les rebelles et l'esprit de rébellion, et remis entre nos mains le monstre de scélératesse, l'infâme Chang-ki-ur; la tranquillité est rétablie pour toujours sur nos frontières. Il nous reste maintenant à remplir envers notre bienfaiteur céleste le devoir de la reconnaissance : ajoutons de nouveaux hommages à ceux que nous avons rendus jusqu'à ce jour à Kouant-foutzé, avec l'espoir bien fondé qu'il étendra son bras puissant pour la défense et le repos de notre nation, pendant des dizaines et des centaines de milliers d'années.

» En conséquence, j'ai chargé le tribunal des rites de préparer ce qu'il convient d'ajouter au titre de Kouant-foutzé, pour exprimer combien nous sommes reconnaissans de la haute protection qu'il nous accorde.

» Respectez cette ordonnance. »

L'histoire de Kouant-foutzé (Confucius) est assez connue. S'il eût vécu en Europe, ses vertus auraient peut-être été moins admirées, et ne lui auraient point fait faire une aussi haute fortune. A la Chine, les récompenses sont magnifiques. On peut en juger par celles qui ont été décernées à Chang-ling, général en chef de l'armée expéditionnaire contre les Mongols rebelles. Il est créé *duc majestueux et vaillant*, lui et ses descendans,

à tout jamais. « Je lui confère, dit l'empereur, le droit de porter une pierre précieuse à la pointe de son bonnet; une marque ronde du dragon sur la poitrine et sur le dos; et de prendre rang en présence de l'empereur parmi les hauts fonctionnaires de l'état : il aura aussi le droit de se servir d'une bride pourpre et de porter des plumes de paon à deux yeux. Je détacherai de ma ceinture deux bourses pour les lui remettre, et, de mon pouce, une bague avec une pierre blanche de tireur d'arc, dont je lui fais présent. La houppe en pierres précieuses, les plumes à deux yeux, les marques rondes du dragon, tous les ornemens que je l'autorise à porter, lui seront fournis à mes frais. Je lui accorde des pierreries blanches, symboles d'un bonheur pur et continu; qu'il les porte à sa ceinture avec deux bourses jaunes ornées de corail dont je le gratifie aussi, et de plus quatre autres bourses plus petites. »

Telles sont les hautes conceptions du chef suprême du céleste empire. Aucun souverain de l'Europe ne s'occuperait avec autant de soin de la parure d'un général dont il voudrait récompenser les éminens services.

Voyages.—Géographie.

Expédition du capitaine Beechey dans la Mer du Sud.—On avait destiné à cette expédition le navire *la Fleur* (the Blossom) de 24 canons, que le capitaine a ramené en Angleterre, après avoir presque constamment tenu la mer, pendant trois ans et quatre mois. Outre les visites qu'il a faites à l'île Pitcairn, aux archipels des Sandwich, de la Société, de Liou-Kiou, et dans plusieurs autres îles de l'Océanie, on lui doit une connaissance plus exacte de l'*Archipel Dangereux*, îles

de corail qui occupent une assez grande étendue, et sont à peine visibles. Il a constaté l'existence, et déterminé la position des *îles de l'Archevêque*, qu'on avait déjà placées sur les cartes, et ensuite effacées. L'ancrage y est bon, et les tortues y abondent, au point que l'équipage en fit, à son départ, une provision qui le nourrit pendant quinze jours, à raison de 600 livres par jour. Sa visite à l'île Pitcairn donna lieu à une scène touchante. Le premier colon transporté sur cette terre vivait encore, et il avait soixante-cinq compagnons d'infortune, tous suppliant le gouvernement de les faire transférer à la Nouvelle-Galles du Sud, où une terre susceptible de culture les préserverait des horribles famines auxquelles ils sont fréquemment exposés. L'expédition fut très-bien reçue à Liou-Kiou, quoique elle n'y trouvât plus l'interprète dont le capitaine Hall sut tirer un si bon parti. Le *port Clarence*, près du détroit de Behring, offrit au capitaine un mouillage très-commode; mais il y a de mauvais voisins qu'il faudrait éloigner de ces parages. Les ossemens de mammouth y abondent : si des observateurs pouvaient faire un séjour prolongé sur cette terre, ils y feraient peut-être des découvertes aussi intéressantes que celles qui ont enrichi le musée de l'académie de Pétersbourg.

Économie Domestique.

Quel est le jour de la semaine le plus convenable pour payer aux ouvriers leur salaire des six jours de travail? —En résolvant cette question dans l'intérêt des ouvriers, on pourvoit en même tems au plus grand avantage de ceux qui les emploient. Un fabricant anglais a choisi le vendredi, par les motifs suivans. Dans la ville où il est

établi, le samedi est le jour où le marché est le mieux fourni; les bonnes ménagères y vont de bonne heure, elles y font leurs provisions à dix pour cent de meilleur marché que tout autre jour de la semaine, et ce qui leur coûte moins vaut presque toujours mieux que ce qu'elles auraient payé plus cher dans une boutique. « J'ai soin, ajoute cet homme de bien, de procurer à mes hommes assez de petite monnaie pour que leurs femmes puissent payer comptant tout ce qu'elles achètent, et qu'on ne leur fasse point de ces mémoires où la dette est toujours jointe à un intérêt exorbitant. Que les arrangemens de ménage soient faits par les femmes, les mères de famille; point de crédit au cabaret; je tiens la main à tout cela: mes ouvriers me respectent, et tous me prouvent qu'ils m'aiment. J'ai deux frères qui suivent mon exemple, après en avoir vu les bons effets. Pour le bien de tous les fabricans et de l'intéressante classe des ouvriers, je voudrais que chacun m'imitât, ou fît mieux encore, s'il est possible. »

Industrie.

Emploi du chlorure de chaux pour l'assainissement des vaisseaux. — Chaque jour fournit de nouveaux exemples des services imposans que l'on a le droit d'attendre des sciences chimiques, et donne la preuve que leurs progrès, s'ils sont le résultat de la marche des idées vers une civilisation plus avancée, contribuent aussi de la manière la plus efficace à améliorer le sort de l'homme, et conséquemment à l'avancement de la civilisation elle-même. Les services qu'elles peuvent rendre seraient incalculables si les moyens, souvent simples, qu'elles fournissent étaient d'un usage plus général. Le

chlore, par exemple, qui est connu depuis soixante ans, et dont Guyton-Morveau constata, il y a près de trente ans, les propriétés désinfectantes, est à peine employé hors des manufactures et des grands établissemens publics, tandis que son usage serait d'une haute importance pour toutes les classes de la société, dans un nombre de circonstances que l'on ne peut limiter.

Le rapport de M. Decker, chirurgien du vaisseau de la Compagnie des Indes, *le Château de Windsor*, sur l'emploi du chlorure de chaux dans les navires, fait connaître l'une des applications les plus précieuses de cet agent que l'on peut obtenir à un si bas prix, soit dans le commerce, soit en le préparant soi-même; et ne laisse aucun doute sur la facilité avec laquelle on peut détruire les émanations nuisibles qui se concentrent entre les ponts des vaisseaux. Lorsque le vaisseau approchait du tropique, on aspergeait deux fois par semaine le faux pont avec la solution; ce qui suffisait pour faire disparaître complétement l'odeur méphitique qui se développe toujours, quand un grand nombre de personnes sont réunies dans un étroit espace où l'on ne peut faire circuler l'air librement.

M. Decker ne balance pas à attribuer, en partie au moins à l'action du chlorure, la bonne santé dont ont joui les passagers et l'équipage. Durant leur séjour à l'île Sanguer, à l'embouchure du Gange, le premier pont était aspergé régulièrement le soir et le matin, ce qui a contribué à soustraire le vaisseau au choléra morbus qui ravageait les autres navires. Le vent, pendant tout ce séjour, souffla constamment du rivage, et était chargé de miasmes morbifiques. Les chambres des malades qui, dans les vaisseaux, sont toujours remplies d'émanations putrides, en étaient débarrassées par quelques gouttes seulement de la solution de chlorure de chaux.

De ces faits, il résulte que cette substance peut rendre d'éminens services à la marine, et que de nouveaux essais doivent être tentés pour juger de ce que l'on en peut attendre.

Horticulture.

Grandeur extraordinaire d'une amaranthe crète de coq (celoria cristata). — C'est à Oxford que l'on a vu cette merveille végétale, mais elle n'y est pas née : elle est le résultat des soins que donne aux fleurs de cette espèce un amateur passionné, simple ouvrier charron, habitant d'un village voisin, qu'on ne voit jamais au cabaret, mais qui passe dans un très-petit jardin tout le tems qu'il ne consacre pas au travail qui fait subsister sa famille. Il a laissé bien loin derrière lui les plus célèbres cultivateurs d'amaranthe, et il sent toute la valeur de cette prééminence : à quelque prix que ce soit, il ne communiquera son secret à personne. Tout ce que l'on a pu savoir du mode de culture qui prospère si bien entre ses mains, c'est que ses pots sont très-grands et plongés, une grande partie de l'année, dans une couche de tan légèrement humectée.

La plante qui a fait, pendant quelques semaines, les délices des curieux d'Oxford, et qui arrêtait la foule sous la fenêtre où elle était exposée, était haute de 3 pieds 3 pouces 3 lignes. La fleur avait 21 pouces de long, sur une largeur de 5 pouces 6 lignes; elle était d'ailleurs d'un magnifique cramoisi velouté. « Je me suis efforcé, dit un amateur, d'obtenir aussi quelque chose qui ne fût trop loin de ce chef-d'œuvre de l'art du fleuriste. J'ai fait usage du compost (mélanges de terres et d'engrais), recommandé par le président de la Société d'Horticulture : j'ai rendu la floraison tardive par tous

les moyens connus ; j'aurais été satisfait de mes succès, si je n'avais pas vu ce qu'a su faire un ouvrier charron dans un village. Mettons-nous donc au travail, nous tous fleuristes d'un plus haut savoir, aidés par nos livres et les conseils de nos sociétés savantes; ne nous laissons pas vaincre par l'ignorant d'Appleton ; et, puisqu'il ne veut pas communiquer son procédé, vengeons-nous dignement par quelque découverte qui surpasse la sienne, et dont nous lui ferons part ! De cette manière nous lui donnerons une double leçon dont il profitera sans doute. Nous lui apprendrons, à la fois, à devenir encore plus habile qu'il ne l'est aujourd'hui; et à porter, dans ses communications, un esprit plus libéral et moins égoïste. »



Correspondance.

LETTRE DE M. C. BROUSSAIS, AU RÉDACTEUR DE LA REVUE BRITANNIQUE, SUR LA GYMNASTIQUE.

L'IMPARTIALITÉ, qui est un devoir pour tous et une convenance spéciale pour les auteurs d'un recueil éclectique de la nature du nôtre, nous a fait accueillir avec empressement la lettre qu'on va lire, et qui nous a été adressée par un savant praticien, sur un sujet qui intéresse à un haut degré la santé publique.

MONSIEUR,

L'article que vous avez inséré dans le numéro 42 de votre journal, sur les dangers de la gymnastique, peut induire en erreur; mais, s'il avait été juste, il aurait donné des idées exactes, et aurait pu faire beaucoup de bien. Il n'y avait qu'un mot à changer, c'était celui de gymnastique, pour y substituer celui de *funambulisme*; mais, confondre l'un avec l'autre, c'est confondre le bien avec le mal. La plupart des reproches de l'écrivain anglais sont justes et fondés : ils tombent sur l'espèce de gymnastique qu'il paraît que l'on pratique en Angleterre, et non pas sur la nôtre, qui n'y ressemble pas plus qu'un aliment ne ressemble à un poison; c'est cette différence que nous aurions voulu vous voir signaler. Certainement, si vous eussiez inséré une critique des élections en Angleterre, vous ne l'eussiez pas donnée

comme applicable à celles de France, et vous n'auriez pas manqué de signaler la différence entre elles.

Le précédent article relatif à la gymnastique, que vous avez inséré dans votre numéro 39, et où l'on ne dit qu'un mot du colonel Amoros, me fait penser que c'est le défaut de renseignemens qui vous a empêché de reconnaître la différence essentielle qui existe entre la gymnastique française et la gymnastique anglaise : permettez-moi donc, monsieur, de vous en dire quelques mots. Je pense que vous ne repousserez pas cette occasion de signaler la supériorité incontestable, en ce point, de notre commune patrie.

Ce qui caractérise la différence entre notre gymnastique et celle de nos voisins, c'est que la première *s'arrête où le funambulisme commence*, c'est-à-dire, où la seconde se glorifie le plus d'exceller. Le fondateur de notre gymnastique l'a définie *la science raisonnée de tous nos mouvemens, de leurs rapports avec nos sens, notre intelligence, nos sentimens, nos mœurs, et le développement de nos facultés.* Vous voyez tout d'abord qu'il ne s'agit plus ni de *gambades*, ni de *tours de force.* Car ces extravagances ne sont certainement en rapport ni avec notre intelligence, ni avec nos mœurs. En France, nous voulons faire agir les muscles dans la mesure nécessaire pour développer ces organes, et produire de belles formes, en même tems qu'un équilibre parfait de santé ; mais uniquement dans cette mesure, et pas davantage, car alors nous gâterions ces formes, nous détruirions cet équilibre. Nos élèves ne sont point des acteurs mis en présence du public pour l'amuser, l'étonner ou le faire rire. Nous admettons, au contraire, un public choisi, pour qu'il prenne à notre gymnase des leçons de régularité et de zèle, de courage et de

prudence. *Tout exercice qui n'aurait pour but que de plaire à l'œil, ou d'étonner l'esprit, est rigoureusement défendu.* Ainsi l'on ne voit point au *Gymnase Normal* les élèves ni les maîtres *faire des tours de force, ni s'exercer à ployer leur corps en arrière, graduellement et avec effort, au point que leurs genoux touchent presque la terre, et à se redresser sans le secours des mains.* Ces jongleries, comme les appelle avec raison la critique de *la Lancette*, et beaucoup d'autres semblables, dont la raison de tout homme de bon sens fait justice, sont exactement le contre-pied de nos exercices. Voilà précisément pourquoi le gouvernement français, ayant à choisir pour accorder sa protection au colonel Amoros ou au capitaine Clias, a adopté la méthode du premier, dont les vues sages et la connaissance profonde du sujet étaient d'accord avec ses intentions philantropiques. Pour mieux exprimer son choix, le ministre de l'intérieur, comte Siméon, annonça officiellement que la seule méthode qu'il recommandait était celle du colonel Amoros, notre compatriote. Ce chef dirige la gymnastique en France, sous la protection du gouvernement : il n'a reçu que des éloges des hommes les plus marquans par leur savoir et leur position sociale. Ainsi les rapports les plus avantageux ont été faits sur son établissement par des commissions de savans (1) de toute espèce, de généraux, de membres de l'Institut, de l'Université, de l'Instruction publique, et toutes ont admiré l'ordre et la régularité des exercices, toutes ont affirmé qu'ils avaient pour résultats de perfectionner le physique en améliorant le moral, et que,

(1) Ces rapports ont été publiés dans la collection des brochures relatives à la gymnastique qu'a fait imprimer le colonel Amoros, et qui se trouve chez M. Roret, libraire, et chez Dondey-Dupré.

si cette méthode était adoptée dans toute la France, une génération se serait à peine écoulée qu'on en reconnaîtrait l'heureuse et étonnante influence sur le caractère général, les qualités et les habitudes de la nation. Eh! si notre gymnastique ne se distinguait pas par ce caractère de sagesse et de perfectionnement, les premières familles de France livreraient-elles, depuis plus de dix ans, leurs enfans aux soins du colonel Amoros? Enfin le Roi l'honorerait-il de sa confiance au point de mettre Monseigneur le duc de Bordeaux sous sa direction? Le roi Charles IV, en Espagne, lui aurait-il confié l'éducation de son fils l'Infant François de Paule?

Non, sans doute, et tous ces témoignages en faveur de notre gymnastique sont certainement bien faits pour rassurer l'esprit de ceux que la lecture de votre article avait pu indisposer contre elle. L'auteur dudit article l'avoue dans plusieurs endroits: l'enfant a besoin de fortifier ses organes et les muscles doivent être exercés; mais ils doivent l'être dans une juste mesure, c'est-à-dire, dans celle que l'on observe au *Gymnase Normal*. Aussi les mères ne doivent-elles pas craindre d'y envoyer leurs filles; un grand nombre ont déjà eu lieu de s'en féliciter, car les exercices choisis qu'on leur fait pratiquer n'ont rien de contraire à la pudeur ni à la délicatesse de leur sexe, et se concilient parfaitement avec la délicatesse de leurs organes et la douceur naturelle de leurs mœurs. Nous ne voulons point ici raconter combien de jeunes filles ont évité la phthisie pulmonaire, combien d'autres ont perdu de mauvaises habitudes et corrigé des défauts de taille en fréquentant le Gymnase Normal; quelques-uns de ces faits sont déjà connus, les autres seront publiés plus tard; mais nous engageons vivement toute personne qui élèverait quelques doutes sur nos as-

sertions, à venir constater par elle-même les avantages précieux de la méthode suivie par le colonel Amoros, dans son établissement, et non point ailleurs; car le fondateur de la gymnastique en France n'est certainement pas responsable des sottises que commettent tous les jours des hommes ignorans et présomptueux, dans des gymnases bâtards, sur lesquels il serait important que la police exerçât une active surveillance; car elle a le droit de s'opposer au mal que l'on peut faire dans l'intérieur d'une pension, comme elle a le droit de remplir un trou sur la voie publique où les passans pourraient se précipiter et se blesser.

J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien insérer ma lettre dans votre plus prochain numéro. Je me permets de vous l'adresser, après avoir pris connaissance de presque tout ce qui a été écrit en France et à l'étranger, depuis quelques années, sur la gymnastique, à titre de docteur en médecine d'abord, puis spécialement comme médecin du Gymnase du gouvernement, où j'ai tous les jours l'occasion de constater les heureux résultats de cet établissement sur les enfans, les jeunes gens et les militaires.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Monsieur,

Avec la plus parfaite considération,

CASIMIR BROUSSAIS.

ERRATUM.

Page 26, au lieu de 450,000 fr., lisez 350,000 fr.

REVUE

BRITANNIQUE.

FRANC-MAÇONNERIE DE L'ORIENT.

Le beau sujet pour un roman que l'existence mystérieuse du Vieux de la Montagne et de ses Assassins, dont les apparitions soudaines et l'intervention toujours dramatique donnent un caractère si merveilleux à l'épopée des croisades ! Comment ce sujet a-t-il pu être négligé ? Le titre seul eût fait la fortune de l'ouvrage ! Il paraît qu'on est moins heureux quand on écrit pour nous instruire : voici venir un livre des plus curieux sur ce brillant épisode de l'histoire de l'Asie, en tête duquel se lit le nom d'un des hommes les plus érudits de l'époque actuelle, le célèbre orientaliste allemand de Hammer. Il y a déjà plusieurs années qu'il a paru, et nous ne craignons pas de nous aventurer, en ajoutant, qu'excepté nous et quelques adeptes de l'érudition orientale, il ne se trouverait point vraisemblablement trois individus qui eussent cédé à la tentation de passer le couteau, pour séparer les feuillets du savant in-octavo imprimé à Stuttgard. C'est un malheur de la science ; on bravera l'ennui pour dévorer quelque production

prétendue légère, qui, sous une étiquette originale, promet des émotions violentes ou variées, sauf quelquefois à ne rien trouver de piquant que la couverture du livre; mais de l'histoire, et de l'histoire par un érudit! on a vingt choses à faire avant de se risquer à mettre à fin une entreprise aussi laborieuse qu'une pareille lecture!

Cependant, nous le répétons, rien n'eût mieux mérité une exception spéciale que l'ouvrage de M. de Hammer. C'est, à tout prendre, un livre rempli du plus vif intérêt, dont les matériaux ont été puisés avec conscience et talent aux sources originales. D'ailleurs, dans ce miroir fidèle des mœurs de l'Orient, viennent se réfléchir tant de choses qui nous touchent nous-mêmes par des points si intimes, qu'à part quelques formes extérieures et la désinence des noms propres, on serait tenté souvent de se croire sous un autre ciel que celui de l'Asie, et dans un autre tems qu'à l'époque des croisades.

Les Assassins, dont les langues d'Occident ont emprunté le nom pour exprimer le dernier terme de la scélératesse, formaient, dans la réalité, un ordre à la fois militaire et religieux, comme le fut celui des Templiers ou des Chevaliers de l'Ordre Teutonique, soumis également à la direction supérieure d'un grand-maître, nommé le Scheik-el-Jebel, ou, par corruption, le Vieux de la Montagne, et qui, de sa résidence d'Alamout, dans la Perse Septentrionale, tel que le général des Jésuites à Rome, imprimait un mouvement uniforme à ses nombreux disciples, et faisait trembler sur leur trône les plus puissans monarques. Institutions, doctrines, tout se présente, dans cette histoire, sous un point de vue bizarre et plein d'intérêt. C'est peu d'une ressem-

blance générale des Assassins, ou comme sectaires, ou comme sophistes, avec les sociétés fameuses dont nous venons de parler; la comparaison se poursuit avec des analogies vraiment curieuses, soit pour le phénomène de l'organisation matérielle de l'association, le lien moral, l'obédience, la classification des adeptes, soit aussi pour la transmission de la science occulte, et le partage de l'ordre en croyans aveugles qui s'exposent et se dévouent, et en non-croyans ambitieux qui commandent et profitent. Il y a plus encore : les mêmes nombres mystiques qui jouent un si grand rôle dans toutes les associations secrètes du moyen âge, ou dans les affiliations inoffensives qui, sous le nom de *loges maçonniques,* leur ont succédé de nos jours, comme la bourgeoisie paisible du dix-septième siècle a pris la place de la chevalerie aventureuse des tems qui précédèrent, le nombre sept, le nombre neuf paraissent, avec leurs influences allégoriques, parmi les élémens de la doctrine secrète. Il n'est point jusqu'aux costumes qui, par une similitude inattendue, ne viennent frapper l'esprit d'une surprise toute nouvelle; et l'on se demande si tout cela ne remonterait point à quelque commune origine cachée dans la nuit des âges? Étrange filiation d'idées philosophiques et de formes superstitieuses dont le principe eût existé dans la mystérieuse théocratie de l'antiquité égyptienne, et qui, après avoir régné dans le tems des croisades, sous la protection des chevaliers du Temple, ou des sectaires du Vieux de la Montagne, auraient enfin disparu dans le vaste océan de la civilisation européenne, sous la modeste transformation de la franc-maçonnerie moderne, dont les adeptes, au lieu de former, comme leurs devanciers, des associations politiques et guerrières, ne se réunissent que pour en-

tendre des discours remplis d'une morale évangélique, faire en commun quelques actes de charité, et manger froid d'assez mauvais repas! Toujours est-il que les rapprochemens sont singuliers et en grand nombre. N'est-ce point, par exemple, quelque chose de merveilleux que cette vocation au blanc de tous ces ordres de différente nature, et que de voir le Vieux de la Montagne, dans son château fort d'Alamout, vêtu comme l'homme des anciens jours dont parle le prophète Daniel?

Nous avons pensé que nos lecteurs ne nous sauraient point mauvais gré de les initier dans les découvertes du célèbre orientaliste allemand sur ces terres inconnues. C'est un sombre tableau de dissentions politiques et religieuses; lutte sanglante du sabre et du poignard; conquête du pouvoir par la force ou la fraude, parmi les égaremens du fanatisme et les calculs d'une ambition sans scrupule. Nous abrégerons le plus possible, et nous ne prendrons, dans ces tristes et bizarres annales, que ce qui sera indispensable pour l'intelligence complète du sujet principal. Nous commencerons, avec M. de Hammer, par un coup d'œil rapide sur l'état de l'islamisme dans les tems qui suivirent la mort du prophète; car il importe de connaître, avant tout, quelle place ont occupée les sectaires dont nous allons rapidement raconter l'histoire, au sein de la religion même qu'ils essayèrent à leur tour de réformer au profit de leur cause.

Mahomet, comme on le sait, ne s'était désigné aucun successeur. Une catastrophe tragique avait fait passer le kalifat et l'imamat, c'est-à-dire, l'autorité suprême civile et religieuse, entre les mains d'Ali, gendre du Prophète. Lorsque celui-ci fut déposé, Moaviah se trouva à son tour l'unique possesseur du pouvoir ab-

solu. De cette époque, date le grand schisme de l'église musulmane. La lutte s'établit entre les Sounites, fractionnés en sectes nombreuses, lesquelles reconnaissent trois souches d'imams et de califes légitimes, et les Schiites qui soutenaient, au contraire, le droit exclusif d'Ali et de sa postérité à l'héritage du Prophète. Ces derniers se divisaient eux-mêmes en quatre ramifications principales, qui toutes différaient d'opinion, relativement aux principes sur lesquels devaient se fonder les prétentions de la race d'Ali à l'imamat, ainsi que pour l'ordre à suivre dans la transmission héréditaire du pouvoir parmi ses descendans. L'une de ces sectes était celle des Imamites, la seule qui mérite, de notre part, une mention spéciale, à raison de ses rapports plus immédiats avec les disciples du Vieux de la Montagne.

Les Imamites étaient subdivisés en Imamites et en Ismaélites : les uns et les autres avaient admis, comme article de foi, qu'il n'existait plus de représentant charnel de l'imamat; et qu'après le douzième imam, suivant les premiers, ou le septième, suivant les dissidens, la branche des imams s'étant éteinte, la dignité se perpétuait en dehors de la terre par une succession de titulaires invisibles, lesquels néanmoins devaient avoir leurs vicaires en ce monde, afin d'y exercer le pouvoir spirituel sous leur inspiration suprême. De là, naissaient inévitablement de nombreux élémens de discorde. Les Imamites eurent d'abord l'avantage à l'époque des premiers Abassides; mais leur succès fut de courte durée. Les Ismaélites avaient été plus heureux : vers le tems dont nous avons à parler, ils avaient réussi à établir un des leurs sur le trône d'Égypte.

Ces schismes, à la fois politiques et religieux, met-

taient donc incessamment en présence les différentes portions des populations musulmanes, toutes imprégnées au même degré de fanatisme et d'ignorance, avec des chefs jaloux de conquérir à leur domination ou à leur foi quiconque ne reconnaissait point la légitimité du double titre dont ils se paraient également. D'après cela il y aurait lieu d'être surpris que l'Orient ne fût pas devenu, pendant de longues années, le théâtre de sanglantes catastrophes. Une autre cause de troubles compliquait encore cette situation déplorable : l'ancienne religion de la Perse, ou modifiée ou corrompue par l'invasion des doctrines d'une philosophie hardie, se trouvait aussi, à cette époque, divisée en sectes ennemies, animées les unes et les autres de l'ardeur du prosélytisme. Dans le nombre, était celle des *mazdékis*, du nom de Mazdek, son fondateur, secte raisonneuse et démocratique, qui présentait, comme base de l'organisation sociale, la liberté et l'égalité universelles, ainsi que la communauté des biens, et qui professait une indifférence absolue pour toutes les actions humaines et toutes les religions positives, quelles qu'elles fussent. Cruellement persécutés en Perse, mais non détruits, les Mazdékis avaient, à plusieurs reprises, manifesté leur existence par des irruptions soudaines, aussitôt réprimées par le fer et la flamme. Le voisinage de l'Arabie inspira à un de leurs chefs, le célèbre Abdallah, le désir d'y chercher un asile, ou mieux encore, peut-être un théâtre plus glorieux : des missionnaires actifs, envoyés par lui, avaient obtenu quelques succès. C'était à l'époque des débats sanglans pour l'hérédité du pouvoir spirituel et temporel du Prophète. Les Mazdékis, en s'unissant à la cause politique des Ismaélites, les disposèrent à adopter leurs doctrines; et l'al-

liance ainsi conclue, on vit naître, de cette fusion de sentimens et d'intérêts divers, une secte nouvelle, qui, d'abord dans l'ombre et à pas lents, essaya de renverser le trône des kalifes Abassides, alors à l'apogée de leur grandeur. Enfin, après une lutte d'un siècle, où figurent comme scènes épisodiques la conquête de la ville sainte de la Mecque, la prise de la *pierre noire*, objet de la vénération musulmane, emportée en triomphe à Hajar, et le massacre de 30,000 Musulmans orthodoxes, morts pour leur défense, la doctrine unie des Mazdékis et des Ismaélites, encore une fois réduite à se propager dans l'ombre et le silence, recommença à paraître au grand jour, sous l'appui avoué d'un pouvoir respectable. Ce fut en l'an 297 de l'hégire : un missionnaire habile, un second Abdallah, ayant réussi à tirer de prison un prétendu descendant de Mahomet, fils d'Ismaël, ce septième imam visible duquel les Ismaélites avaient pris leur nom, le fit monter sur le trône d'Égypte, sous le nom d'Obeid-Allah-Mehdi. Telle fut l'origine des kalifes fatimites en Afrique, qui se disaient issus en ligne directe d'Ismaël, fils de Jaafer, et, par lui, de Fatime, fille du Prophète. Ici commence le véritable règne de la doctrine secrète : déjà, à des époques plus éloignées, elle était parvenue à s'agréger des souverains qui prirent une part active à ses vicissitudes de succès et de revers ; mais, à partir de l'élévation des Fatimites, l'histoire nous la fait voir, non-seulement triomphante, mais organisée, revêtue d'une existence légale et politique, et prétendant, avec des élémens très-réels de succès, à la conquête de l'islamisme. C'est de là qu'il est intéressant de la suivre dans son mode d'action, ses progrès et sa décadence.

Le Kaire était la métropole de la doctrine secrète. Les

membres en étaient divisés en neuf degrés : à la tête de l'association se trouvaient les *dais* ou missionnaires, initiés au premier chef, agens secrets chargés de se répandre dans l'Asie avec leurs *refiks* ou compagnons pour y faire des prosélytes ; ils jouissaient, parmi les affiliés, de la plus haute influence, car c'était à l'activité de leur zèle et de leurs intrigues que l'on attribuait, avec raison du reste, le succès de la croyance commune. Le directeur ou grand-maître de l'affiliation était le *dai-el-doat* ou chef des missionnaires. La grande *loge* du Kaire, car tel est le nom donné à la congrégation des Ismaélites, comprenait, dans son sein, un grand nombre d'hommes et de femmes : chaque sexe avait sa loge distincte ; mais tous se réunissaient deux fois par semaine, les lundi et mercredi, en assemblée générale, sous la présidence du dai-el-doat. Ces réunions étaient appelées *mejalis-al-hicmet*, ou sociétés de la sagesse ; tous les membres étaient tenus de n'y paraître qu'en blanc. A chacun de ces jours, le dai-el-doat ne manquait jamais, avant la séance, d'aller visiter le kalife ; lui faisait une lecture, s'il en obtenait l'autorisation ; mais, à tout événement, requérait sa signature au bas des pages qui devaient être lues par lui au méjalis. Cette lecture était, pour le kalife, l'équivalent de celle du bréviaire, chez les prêtres catholiques. La lecture générale terminée, les affiliés venaient baiser la main du dai-el-doat et imprimer avec respect leurs fronts sur la signature du kalife.

Le règne du sixième kalife fatimite, le célèbre Hakem-Biemr-Illah, fut celui où la loge du Kaire parut dans son plus grand éclat. Un bâtiment immense fut construit, portant le nom de *dar-al-hicmet*, ou maison de la sagesse, et pourvu abondamment de livres, d'instrumens de mathématiques, avec des professeurs

attachés à chaque branche d'instruction. Des thèses étaient fréquemment agitées sur toutes les matières, en présence du kalife, et les professeurs, répartis en quatre facultés, la philosophie, les mathématiques, le droit et la médecine, y paraissaient en grand costume, revêtus de robes blanches, qui, par une singularité fort remarquable, se trouvaient être exactement de la même forme que celles de nos docteurs actuels d'Oxford et de Cambridge. Une somme annuelle de 275,000 ducats était affectée aux dépenses spéciales de l'institution. On y enseignait toutes les parties des connaissances humaines : il y avait de plus la science des adeptes, ou doctrine secrète des Ismaélites, en neuf classes correspondant aux neuf degrés d'initiation dont nous avons parlé plus haut.

Voici quelle était la marche progressive suivie dans l'enseignement graduel de la doctrine. D'abord, abnégation du libre arbitre, confiance illimitée dans la sagesse et dans la parole du maître. Au premier degré, examen critique de la foi musulmane, lecture du Koran. On jetait le doute dans la croyance de l'adepte, en démontrant l'absurdité de certains textes du livre sacré, lorsqu'ils étaient soumis à l'examen de la raison ; puis on piquait sa curiosité en lui faisant entendre qu'un sens mystérieux se cachait sous la forme extérieure des mots, et que le Koran était une énigme dont la sagesse seule possédait l'explication. Mais on s'arrêtait là : toute satisfaction ultérieure était refusée, sur ce point, à l'élève, jusqu'à ce qu'il se fût engagé, sous serment, à recevoir la doctrine secrète avec une foi implicite, et la promesse d'une obéissance passive, selon toute l'étendue du terme. Cela fait, on passait au deuxième degré. La sagesse alors enseignait que toute connaissance vient de

Dieu par les imams délégués à cet effet; l'adepte reconnaissait les imams à ce titre. Dans le troisième degré, on apprenait le nombre des imams, lequel était de *sept.* Dans le quatrième, on était admis à savoir que, depuis la création du monde, il y avait eu *sept* législateurs, ou *prophètes parlans,* chacun desquels avait *sept* assistans qui se succédaient l'un à l'autre, pendant *l'époque* du prophète parlant, et que, comme ces adjoints n'apparaissaient point avec un caractère connu du public, on les appelait *prophètes muets* ou *zamit.* Le dernier prophète parlant avait été Ismaël, et le premier de ses adjoints Mahomet, son fils. Cependant, attendu qu'il n'y avait pas plus d'un siècle que ce dernier était mort, les maîtres avaient le pouvoir de désigner aux adeptes qui bon leur semblait comme le prophète muet du tems où ils enseignaient. En passant au cinquième degré, le néophyte apprenait que chacun des prophètes muets avait *douze apôtres* pour l'assister dans la propagation de la doctrine. Au sixième, on lui disait que toute religion positive doit être subordonnée à la philosophie. Au septième, il passait de la philosophie au mysticisme, à la science occulte du panthéisme. Au huitième, résumé général du but moral et religieux de l'association : on démontrait la non-existence du ciel et de l'enfer, et l'indifférence absolue des actions humaines, espèce de préparation pour devenir, au neuvième et dernier degré, un instrument docile pour toutes les vues ambitieuses du chef suprême; car alors on enseignait que la sagesse consistait, en substance, *à ne rien croire et à tout oser,* en d'autres termes, à tout rejeter, hormis la mission des chefs de l'ordre, et à se soumettre, avec un dévouement aveugle, à toutes leurs volontés.

Une fois établis, les kalifes fatimites et la secte dont ils étaient les chefs songèrent à s'agrandir : telle est partout la marche des passions humaines. Des *dais*, ou missionnaires, suivis de *refiks*, ou compagnons initiés d'un ordre inférieur, furent expédiés sur tous les points de l'Asie, et y travaillèrent, avec un zèle extrême, à la propagation de la doctrine secrète. Ils y préparèrent ainsi la révolution religieuse que, peu d'années après, il était réservé à l'un de leurs disciples d'accomplir, en fondant, sur les mêmes bases, la fameuse société qui, pendant plus de cent cinquante ans, remplit l'Asie entière de carnage et d'épouvante. Cet homme était le célèbre Hassan Ben Sabah, le créateur de l'ordre des Assassins, ou Ismaélites de l'Est, comme les historiens les désignent, pour les distinguer de leurs frères d'Égypte ou d'Occident.

Hassan était un de ces caractères qui apparaissent par intervalles sur la scène du monde, comme marqués par le doigt de Dieu pour apporter quelque grand changement dans les destins des peuples. Esprit du premier ordre, avec la conscience de sa supériorité, ambitieux, intrépide, patient, doué de cette prévoyance qui seule fait accomplir les desseins profonds et hardis, il eût certainement, à quelque époque qu'il eût paru, exercé une influence puissante. Né dans un tems d'agitation religieuse, il vit ouvert devant lui le chemin le plus favorable à l'emploi de ses talens supérieurs et de son indomptable persévérance. Il était fils d'un personnage nommé Ali, schiite prononcé de la secte des Imamites, qui vivait à Rei. Ali avait été persécuté pour sa croyance, car il n'y avait d'orthodoxe que l'opinion favorable aux droits des kalifes actuellement régnans. Or, cette opinion était celle des Sounites : Ali avait en vain essayé

de détourner les soupçons qui pesaient sur lui par des sermens répétés et de solennelles protestations ; il s'était vu contraint, pour échapper aux poursuites, de se retirer dans un monastère, et, pour se mettre le plus possible à l'abri contre toutes recherches sur sa croyance intime, il avait envoyé son fils à Nischabour, pour y étudier le dogme sous l'imam Mowafek, le plus illustre docteur du Sounah dans l'Orient. C'était de lui qu'on disait que quiconque avait été instruit par sa parole, dans la science du Koran, était certain d'arriver, dans l'autre vie, à l'éternelle félicité.

Au sortir de ses études, les premiers plans d'Hassan furent des projets d'ambition. Pendant quelques années, l'occasion lui manquant, il vécut dans le silence et la retraite; mais enfin on le voit paraître à la cour, dès l'avènement de Melek Schah; entrer dans l'intimité du souverain, essayer de supplanter le premier visir, tomber par l'effet d'une intrigue de cour semblable à celle dont il avait usé pour s'élever; alors, persécuté, chercher un asile à Rei, puis à Ispahan, méditant des projets de vengeance contre Melek et son premier ministre. Ce fut à la suite de ces événemens qu'il fit son premier voyage en Égypte : il en a donné lui-même les motifs dans une déclaration consignée par l'un de ses historiens. Nous la mettrons sous les yeux de nos lecteurs; ils y verront l'homme tel qu'il était : imposteur ou fanatique, ambitieux ou sectaire, on le connaîtra par ses paroles.

« Dès mon enfance, dit-il, dès l'âge même de sept ans, je n'eus qu'un but, celui de m'instruire. J'avais été, comme mon père, élevé dans la doctrine des douze imams (celle des Imamites); le ciel me fit rencontrer un réfik ismaélite, du nom d'Emire-ed-Dharab, avec

lequel je me liai d'amitié. Je croyais que la doctrine des Ismaélites était véritablement celle des philosophes, et l'on m'avait dit qu'elle reconnaissait le souverain d'Égypte, comme son chef légitime. Emire m'entretenait souvent des principes de la foi secrète : alors je controversais avec lui; nous discutions avec chaleur sur les articles de croyance pour lesquels il y avait entre nous divergence de sentiment. Jamais je n'avais laissé penser à Emire que ses argumens contre ma secte fussent de nature à ébranler ma conviction première, et cependant la vérité est que, dans le secret de mon ame, ils avaient produit une impression profonde. Sur ces entrefaites, Emire s'éloigna de moi; je tombai dangereusement malade : je me mis à réfléchir, et je me reprochai amèrement mon opiniâtreté. J'avais la conviction que la doctrine des Ismaélites était la seule vraie; et cependant j'hésitais à la reconnaître! Dieu semblait m'avertir que la mort pouvait me surprendre à chaque instant, et j'allais mourir sans être parvenu à connaître la vérité! Enfin, je me rétablis; je me mis aussitôt en communication avec un autre Ismaélite, nommé Abou-Néim-Zarai, et je le priai de m'instruire dans la vérité de sa doctrine. Abou-Néim me l'expliqua avec les développemens les plus étendus; j'en pénétrai bientôt les plus profonds mystères. Je fus alors trouver un dai, nommé Moumim, que le scheik Abd-al-Melek Ben Attash, directeur des missions d'Irak, avait autorisé à le remplacer dans son office. Je le priai de recevoir mon hommage, au nom du kalife fatimite; il s'y refusa d'abord, parce que j'étais d'un rang plus élevé que lui, mais je le pressai vivement, et il y consentit. A quelque tems de là, le scheik Abd-al-Melek vint à Rei : je le visitai, mes manières lui plurent, et bientôt il me nomma dai.

Puis il me dit : « Vas en Égypte, vas y partager le bon» heur de servir l'imam Moustansar. » C'était le kalife alors régnant ; et, lorsque le scheik Abd-al-Melek quitta Rei pour se rendre à Ispahan, je me mis en route pour l'Égypte. »

Hassan, que sa renommée avait précédé, fut reçu en Égypte avec les plus grands honneurs. Le dail-al-doat et d'autres personnages distingués de l'état allèrent à sa rencontre jusqu'à la frontière ; le kalife lui donna un palais pour habitation, et le combla de ses faveurs. Mais il advint, qu'ayant pris une part active dans une querelle de succession à la couronne, il se trouva compris dans la disgrâce du prétendant dont il avait soutenu les droits. On le jette en prison, il s'évade, quitte l'Afrique ; son vaisseau échoue, à la suite d'une tempête, sur les côtes de la Syrie ; alors il commence ses prédications dans l'est, qu'il parcourt dans tous les sens, pendant quelques années, y provoquant à la fois une réforme religieuse et un changement de dynastie en faveur de la postérité d'Ismaël. Champion d'une doctrine proscrite et d'une légitimité déchue, il réussit bientôt à se former un nombre assez imposant de partisans ou de disciples pour oser tenter la fortune des armes. Il s'empare d'Alamout, château-fort réputé imprenable, dans le district de Roudbar, au nord de Kasvin. Devenu ainsi prince de la terre, il songe à donner à la secte dont il est le chef une organisation définitive, et surtout un pouvoir d'action capable de renverser tous les obstacles. Aux deux classes déjà existantes, les dais et les refiks, il en ajoute une troisième, qui, maintenue dans l'ignorance de la doctrine secrète, ne devait être qu'un instrument aveugle des volontés du maître. On nomma ces fanatiques subalternes les *fedavis*, ou dé-

voués; ils étaient vêtus de blanc, avec un bonnet ou une ceinture rouge : leur arme était le poignard. Ils avaient fait abnégation de leur vie, ne reconnaissaient rien que l'ordre positif du chef suprême, ou, pour mieux dire, du *Scheik-el-Jebel,* ou Scheik de la Montagne; car tel était le titre qu'Hassan avait pris pour lui-même. La secte porta le nom de *secte des Assassins.* Les antiquaires se sont épuisés en conjectures pour découvrir l'étymologie de cette dernière dénomination. Les uns, tel que Hyde, l'ont fait venir du mot *hassa,* qui veut dire *tuer;* d'autres de la même expression juive *essenes;* Lemoine d'un mot qui signifie *herbage,* et conséquemment *jardin,* par allusion à de certains usages dont nous aurons bientôt occasion de parler; M. de Hammer, d'accord, à cet égard, avec M. de Sacy, se reporte au mot *haschish,* le suc ou l'opiat tiré de la feuille du chanvre, se fondant sur le fréquent emploi que les sectaires fesaient de cette substance. Sir John Malcolm avait eu une idée qui paraissait plus simple, et qu'on s'était empressé d'adopter : il tirait le nom de la secte de celui de son fondateur; ainsi, dans son opinion, on avait dit *Assassins,* pour signifier les disciples d'Hassan.

Ce qui n'est sujet à aucune controverse, c'est le fanatisme de la secte : M. de Hammer le compare, pour l'exaltation, au dévouement patriotique des Spartiates; à notre sens, rien n'est plus exact. Un exemple suffira pour justifier l'extrême justesse de ce rapprochement. En 1126, Kasim-ed-Devlet Absoncor, plus connu sous le nom de Prince de Mosul, fut attaqué, comme il entrait à la mosquée, par huit Assassins déguisés en derviches. Il en tua trois; le reste, à l'exception d'un seul jeune homme, fut massacré par le peuple, mais

le prince avait reçu le coup de la mort. Lorsque la nouvelle se répandit que Kasim-ed-Devlet était tombé sous le poignard des Assassins, la mère du meurtrier qui avait échappé, ravie d'aise que son fils, qu'elle croyait mort, eût été jugé digne de sacrifier sa vie pour la défense de la bonne cause, se revêtit de ses plus beaux habits, et se peignit le visage, en faisant éclater les marques les plus expressives d'un grand bonheur : mais, lorsqu'elle apprit qu'il avait survécu seul, on la vit, passant de l'excès de la joie au plus amer désespoir, s'arracher les cheveux, se noircir le visage, en signe de deuil, et s'écrier : « Qu'a-t-il donc fait, hélas ! le malheureux, pour ne point partager la gloire du martyre ? »

Au reste, tant d'enthousiasme s'explique par l'effet des espérances religieuses. Le fédavi qui périssait en accomplissant un mandat de son chef voyait s'ouvrir aussitôt devant lui les portes du paradis : il y entrait vêtu d'une robe de soie, pour habiter un palais d'ivoire, où il devait régner en maître et seigneur, parmi des houris aux yeux noirs. L'esprit humain échappe rarement à de pareilles séductions. Hassan ressemble, sous ce rapport, à tous les imposteurs qui promettent à qui veut les servir, de disposer, en leur faveur, de l'héritage des cieux. Le clergé catholique n'a pas toujours été étranger à ce genre de charlatanisme. Mais on les retrouve encore en Perse, avec cette naïveté antique que la civilisation leur a fait perdre dans nos monarchies chrétiennes. Nous ne pouvons résister au désir de répéter un fait recueilli par Sir John Malcolm dans un manuscrit persan : on y verra que les bonnes choses ne s'altèrent point partout. Un Whaabite poignarde, il y a quelques années, un chef arabe, près de Bassora : on l'arrête, on va le mettre à mort ; loin de supplier pour sa vie, il refuse sa grâce, et

demande avec ardeur qu'on le mène au supplice, tenant en sa main un papier auquel il semble attacher un prix bien supérieur à son existence même. On examine ce papier, c'était un *bon* de son chef, pour un palais d'émeraudes, et pour un certain nombre de belles esclaves dans les délicieuses régions de l'éternelle félicité.

Il paraît aussi que, dans certaines circonstances importantes, lorsqu'il était question d'entraîner un jeune adepte à quelque entreprise périlleuse, pour laquelle le devouement habituel, résultat de l'esprit de secte, n'eût pas été suffisant, on avait recours à des moyens d'excitation extraordinaire, qui manquaient rarement leur effet. C'était une sorte de prélibation des joies du paradis, destinée à faire prendre en mépris les soins incommodes de l'existence terrestre. Le voyageur vénitien Marco Paolo avait déjà raconté ce fait, au retour de ses longs voyages; mais les récits de cet Hérodote du moyen âge méritent peu de crédit, et nous n'eussions jamais osé en faire usage dans cette notice, si M. de Hammer ne les eût trouvés confirmés par des écrivains orientaux. Il les croit vrais jusque dans les moindres détails; telle n'est pas, nous devons le dire, l'opinion de quelques autres orientalistes distingués. Au lieu de scènes réelles, comme nous allons les rapporter, ils n'admettent que des visions excitées dans l'esprit du néophyte par des boissons enivrantes; au reste, ce ne sont que des conjectures. Quant à nous, la première version nous paraît préférable. Pourquoi des visions? Ce n'eût été qu'un moyen moins sûr et moins facile d'arriver au même but.

Suivant donc le voyageur vénitien, et l'auteur arabe du *Sirek Hakem-Biemr-Illah*, il y avait à Alamout et à Masiat en Syrie, un jardin délicieux, fermé par des murs très-élevés, couvert d'arbres et de fleurs de

toute espèce, avec des ruisseaux limpides, des lacs transparens, des bereeaux de roses et de pampre, les plus élégantes fabriques, des kiosques et des salons magnifiques ornés de tapis de Perse et de tentures en soie. De belles filles et de jeunes garçons pleins de fraîcheur étaient les habitans de ce charmant séjour, qu'animaient, à chaque instant de la journée, le chant des oiseaux, le murmure des cascades, et de ravissantes mélodies de voix et d'instrumens. Tout y respirait le bonheur et la volupté. Lorsque le chef avait jeté les yeux sur quelque jeune adepte dont il voulait un jour mettre à l'épreuve la force et la résolution, il l'invitait à un banquet, le plaçait à ses côtés, puis entrait avec lui dans de longs entretiens sur le bonheur réservé au vrai croyant; ensuite il lui faisait servir une boisson enivrante, dans laquelle était mêlée une préparation d'opium. Le jeune homme perdait connaissance; on l'emportait alors dans le jardin de délices, et là on le réveillait au moyen de vinaigre. En ouvrant les yeux, il lui semblait avoir une vision du paradis du Prophète : des houris aux yeux noirs et vêtues de robes vertes se rangeaient autour de lui pour prévenir ses vœux; la musique la plus suave venait charmer ses oreilles; des viandes exquises lui étaient servies dans des vases magnifiques; des vins délicieux coulaient à flots pour lui dans des coupes d'or. L'heureux jeune homme ne pouvait plus se croire dans un lieu terrestre, et le langage de tous ceux qui l'entouraient était encore concerté de manière à le confirmer dans son illusion. Il s'abandonnait avec transport à toutes les jouissances, et, lorsque la nature épuisée commençait à s'engourdir, on le rappelait de nouveau au sommeil avec la même potion. Lorsqu'il venait à recouvrer ses sens, il

se trouvait assis à côté de son chef, auquel il ne manquait point de raconter tout ce qui lui était arrivé. Celui-ci lui donnait l'assurance qu'il avait eu une vision véritable, et que telle était la félicité promise au croyant dévoué qui accomplissait toutes les volontés de l'imam, et en même tems il lui recommandait le secret le plus absolu. L'imagination ainsi exaltée du néophyte le rendait capable de tout oser pour obéir à son chef; il ne soupirait qu'après le jour où, frappé lui-même en exécutant un saint mandat, il irait recevoir son prix dans les bosquets enchantés des célestes demeures.

Nous passerons à l'examen rapide de la constitution de l'ordre par Hassan Sabah. Le nombre mystique de *sept* y paraît partout : on reconnaissait *sept* imams; il y avait *sept* grades, le scheik de la Montagne, les *dais-al-kébir*, ou chefs des dais, les dais, les réfiks, les fédavis, les *lasiks*, ou aspirans, et les *profanes*, ou peuple. Hassan avait composé, pour l'usage des dais, une espèce de code en *sept* chapitres, d'après lequel ils devaient se diriger, et que notre auteur regarde, à proprement parler, comme le bréviaire de l'ordre.

Le premier chapitre était intitulé *Aschinai-risk*, ou connaissance de la vocation; il contenait, sur la science de l'homme, un recueil de maximes qui devaient diriger le dai dans le choix de sujets propres à l'initiation. Sous ce titre, était aussi compris le grand nombre de proverbes et de sentences absurdes à l'usage des missionnaires ismaélites, comme cela se pratiquait autrefois parmi les Pythagoriciens, et comme on le revit plus tard parmi les Jésuites. Dans le second chapitre, *Teénis*, ou l'art de l'insinuation, on enseignait à gagner la confiance des adeptes en flattant leurs penchans et leurs passions. Dans le troisième, on recommandait d'ébranler

leur foi première par des questions embarrassantes sur les préceptes de la religion et les absurdités du Koran. Dans le quatrième, on prescrivait le *ahd*, ou serment du secret et de l'obéissance passive; le candidat jurait, dans les termes les plus solennels, de ne faire part de ses doutes à qui que ce fût, hormis à son supérieur, et à lui obéir aveuglément en toutes choses. Dans le cinquième chapitre, ou *Tedlis*, on disait aux adeptes que leurs opinions coïncidaient, dans tous les points, avec celles des plus grands hommes de l'église et de l'état, infaillible moyen d'entraînement pour la généralité des esprits. Le sixième, *Tesis*, ne présentait rien de plus que les précédens; c'en était le complément et le résumé. Enfin, dans le septième et dernier, *Teëvil*, se trouvaient réunies les instructions symboliques qui devaient compléter la science des disciples. Il se réduisait à ce précepte, de négliger le sens apparent du Koran, pour en chercher la signification allégorique; car telle était l'essence de la doctrine secrète : de là, le nom de *Batenis*, ou les internes, donné aux Assassins. C'est un système qui fut trop souvent appliqué à la Bible, aussi bien qu'au Koran, tant pour les articles de foi que pour les préceptes de morale évangélique, et grâce auquel tout est permis ou défendu, suivant les circonstances ou les personnes, pour trouver, parmi nous, des incrédules à ces révélations de l'histoire. Les hautes connaissances n'étaient confiées qu'à un très-petit nombre : l'immense majorité des membres de l'ordre devait courber respectueusement la tête sous la loi positive écrite par Mahomet.

Ainsi constitué, le pouvoir de l'ordre commença à s'étendre : par force ou par ruse, Hassan devint successivement maître d'un grand nombre de châteaux-forts de la Perse. Une conflagration générale s'ensuivit : les

docteurs de la loi excommunièrent les adhérens d'Hassan, et le sultan Melek Schah envoya ses généraux pour les expulser de leurs forteresses. Mais le poignard des Assassins exerçait de terribles représailles : le premier visir périt sous les coups d'un fédavi ; peu de tems après, le monarque mourut à son tour, et, d'après ce qu'on soupçonne, il fut empoisonné. Le sang coulait de toutes parts.

Ce fut en même tems que les premiers croisés, que les Assassins parurent en Syrie; ils y furent secondés par Riswan, prince d'Haleb, qui leur livra des places fortes. En Syrie, de même qu'en Perse, ils furent persécutés et massacrés, et tirèrent de sanglantes vengeances; une guerre à mort paraissait déclarée entre les gouvernemens et les réformateurs. Enfin, comme il arrive dans toutes les querelles où les masses interviennent avec leurs passions et leur puissance numérique, les gouvernemens intimidés offrent la paix. On rapporte qu'en Perse, à la suite d'un long débat, qui paraissait devoir se terminer sans résultats positifs, un poignard, fiché tout-à-coup en terre aux pieds mêmes du sultan, le fit réfléchir sur les dangers imminens de la prolongation des hostilités; une transaction se conclut aussitôt avec le scheik d'Alamout. Les Ismaélites s'engagèrent, de leur côté, à ne point ajouter à leurs forteresses de nouveaux ouvrages; à ne plus acheter ni armes, ni machines de guerre, et à ne plus faire de prosélytes : en échange, le sultan les dispensa de toute espèce de taxe dans le district de Kirdkou, et leur assigna, à titre de redevance annuelle, une certaine part dans les revenus du territoire de Koumis.

Après un règne de trente-cinq ans, Hassan Sabah vit

son autorité reconnue dans une vaste portion du monde musulman. Trois grands missionnaires, ou dais-al-kébir, régissaient, comme gouverneurs, les trois provinces de Jebal, de Cuhistan, et de Syrie, tandis que, de sa chambre, à Alamout, qu'il ne quitta que deux fois pendant toute la durée de sa longue domination, Hassan dirigeait les opérations de ses affiliés, et occupait ses loisirs à tracer des règles et des plans de conduite pour la prospérité de son ordre. Il mourut dans un grand âge, sans laisser d'enfans; il avait eu deux fils, mais il les avait fait périr l'un et l'autre, le premier pour un meurtre, le second pour une transgression à quelque précepte du Koran. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il fit venir, de Lamsir à Alamout, le dai Keah Buzourg Oumeid, et, de Kasvin, Abou Ali, et partagea entre eux l'autorité suprême réunie dans sa personne. Abou Ali fut chargé de tout le matériel de l'administration, tant intérieure qu'extérieure; Keah Buzourg dut être, à proprement parler, le chef de l'ordre : le pouvoir et la direction spirituelle de la société furent remis entre ses mains.

Ici recommencent quelques vicissitudes dans la fortune de l'ordre : les hostilités se renouvellent entre les religionnaires et leurs anciens ennemis; Alamout tombe, pour quelque tems, entre les mains du sultan Mahmoud; mais la secte avait jeté de trop profondes racines pour ne point se relever de ces désastres temporaires. Mahmoud en est bientôt réduit à s'estimer heureux d'obtenir la paix. Les places fortes de la Syrie sont restituées, et l'ordre recouvre en entier toute sa prospérité première. Ce fut aussi pendant le règne de Keah Buzourg que le poignard des Assassins se plongea, pour

la première fois, dans le sang respecté des successeurs du Prophète : un kalife de Bagdad et un kalife du Kaire périrent sous les coups des sectaires fanatiques du successeur d'Hassan.

C'est encore à cette époque qu'il faut reporter les premières relations des croisés avec les Assassins. Elles commencèrent par un acte de trahison et de fâcheux désastres : Aboul Wefa, dai-al-kébir ismaélite, et, en même tems, hakem ou juge supérieur de Damas, avait fait un traité avec Baudouin II, roi de Jérusalem, par lequel il s'était engagé à livrer aux chrétiens les portes de la ville un vendredi désigné, tandis que l'émir et sa suite seraient à la prière dans la mosquée. La condition était qu'on donnerait, en reconnaissance, à Aboul Wefa la souveraineté de la cité de Tyr. L'accord avait été conclu par l'entremise de Hugues de Payens, grand-maître des Templiers, dont l'ordre n'avait alors que dix ans d'existence. Le complot échoua : l'émir fut informé à tems ; le vizir, partisan et protecteur déclaré des Assassins, fut mis à mort, et l'on massacra indistinctement tous ceux que l'on considéra comme faisant partie de la secte ; le nombre des victimes s'éleva à 6,000 environ. L'armée chrétienne, alors en marche sur Damas, se vit attaquée à l'improviste par les troupes musulmanes sorties à sa rencontre : et comme, en même tems que cette irruption soudaine, éclata un de ces orages mêlés de neige, de tonnerre et de pluie, tel qu'il y en a quelquefois dans les contrées de l'Orient, la superstition attribuant aussitôt ce phénomène à la colère du ciel justement irrité d'une alliance monstrueuse, tout se mit à fuir en désordre devant les étendards du croissant. Le seul résultat avantageux de cette expédition fut la prise du château-fort de Banias, la position

la plus importante des Ismaélites en Syrie, sous le rapport militaire, et que le gouverneur livra lui-même aux chrétiens, par la crainte de partager le sort de ses coreligionnaires de Damas, si les musulmans orthodoxes fussent venus à s'en rendre maîtres.

Vers le milieu du douzième siècle, on voit les Assassins tributaires des Templiers, leurs plus proches voisins, à la suite de démêlés obscurs, comme le sont beaucoup des événemens partiels des guerres des croisades. Un fait fort curieux doit prendre ici sa place : c'est la proposition faite par ambassadeur à Alméric, roi de Jérusalem, au nom du scheik de la Montagne et de son peuple, de recevoir le baptême. Les motifs de cette démarche ne sont pas très-connus ; mais il ne paraît pas toutefois qu'on doive l'attribuer à une conviction bien profonde, ou bien exclusive, des vérités du christianisme, car on trouve que la condition essentielle de la conversion eût été l'exemption du tribut annuel de 200 ducats, que l'ordre du Temple levait sur eux, et l'engagement à prendre par ces voisins incommodes et turbulens de les traiter désormais en amis et en frères. Quoi qu'il en soit, Alméric avait reçu cette offre avec une joie extrême ; il avait accédé à tout, il devait indemniser les Templiers sur son propre trésor. L'envoyé du scheik, après un court séjour à Jérusalem, fut reconduit avec des guides et une escorte jusqu'à la frontière. On ignore en quoi cet état de choses eût contrarié les Templiers ; mais, comme l'ambassadeur approchait du terme de son voyage, Walter de Dumesnil, qui se tenait en embuscade sur le passage, avec une troupe de soldats du Temple, vint l'assaillir en traître, et le tua. Le roi de Jérusalem, furieux de cette violation du droit des gens, rassemble les princes,

et, de l'avis du conseil, envoie deux d'entre eux au grand-maître, Eudes de St.-Amand, pour demander satisfaction. Ce moine arrogant répond avec hauteur qu'il n'a aucune satisfaction à donner aux seigneurs de la Palestine ; que déjà il avait imposé une pénitence au frère Dumesnil ; qu'il l'enverrait au pape, et qu'on eût à songer à la défense faite par le saint père d'exercer aucune violence contre les membres de son ordre. Le roi néanmoins fit saisir le meurtrier dans l'enceinte même du couvent du Temple, et on le jeta dans une prison à Tyr. Alméric s'était ainsi justifié aux yeux du scheik de la Montagne ; mais tout espoir de la conversion des Assassins avait disparu, et leur poignard, après une trève de quarante-deux ans, vint de nouveau porter la mort dans les rangs des croisés. Le fanatisme cessa alors de le diriger exclusivement : l'histoire nous montre les Assassins à la solde des passions politiques de cette sanglante époque. La mort tragique de Conrad, marquis de Montferrat, quel qu'en ait été le premier instigateur en est une preuve remarquable.

La succession politique des scheiks d'Alamout suivit la marche commune de la transmission héréditaire des souverainetés politiques, tour à tour paisible et sanglante, suivant les circonstances. A Keah Buzourg succéda Mahomet, son fils, qu'il désigna lui-même comme l'homme le plus capable de diriger l'ordre. D'après la volonté d'Hassan, la dignité de scheik ne devait pas être une attribution de la naissance, mais elle le devint, dès cette époque, par la force des choses. Mahomet était un homme faible et insignifiant ; rien de remarquable ne se passa sous son règne par son influence personnelle. Hassan II, son fils, qui régna après lui, mérite plus d'attention : son influence fut grande, et sa vie entière

forme un chapitre curieux dans l'histoire générale des opinions et des folies de l'espèce humaine.

Hassan est représenté comme un esprit ardent et fanatique : les Ismaélites, qui méprisaient la mollesse et l'incapacité de son père, s'étaient attachés à sa personne par inclination, et avec l'espérance de trouver un jour, en lui, un des plus brillans flambeaux de leur doctrine. Une opinion qui prenait à chaque instant plus de crédit, quoiqu'il ne fît rien au dehors pour lui donner une approbation formelle, l'acceptait et le préconisait avec enthousiasme comme étant l'imam promis par Hassan Sabah. On devait se croire à la veille d'une révolte terrible. Enfin Mahomet, réveillé de son engourdissement à l'aspect du danger, répond par un coup d'état aux mouvemens qui se manifestent autour de lui; il rassemble le peuple, et il fait solennellement la déclaration suivante : « Hassan est mon fils ; je ne suis point l'imam, je ne suis qu'un de ses missionnaires : quiconque soutient le contraire est un infidèle ! » Ces paroles sont aussitôt appuyées par une mesure énergique, tout-à-fait conséquente au véritable esprit de l'ordre. Deux cent cinquante des adhérens d'Hassan sont saisis, et mis à mort; et deux cent cinquante autres bannis d'Alamout. Hassan n'échappa qu'avec peine à la vengeance du grand-maître irrité : il fallut, pour sauver sa tête, qu'il prononçât en public un anathême contre les illuminés (c'était le nom qu'on donnait à Hassan et à ses partisans), et qu'il confirmât, par des écrits composés par lui, la réprobation de toutes leurs doctrines; rien n'éclata depuis, tant que Mahomet vécut. Mais aussitôt qu'Hassan II fut arrivé au pouvoir à sa place, il ne put résister au désir de devenir chef de secte, et de passer pour le huitième prophète parlant de l'islamisme.

En conséquence, dans le mois de ramazan, qui est, comme chacun sait, le carême des musulmans, Hassan convoque, à Alamout, tous les habitans du Roudbar. Une chaire est élevée dans une grande place, en avant du fort et tournée vers la Mecque. Le 17 du mois, lorsque tout le peuple est réuni, le grand-maître monte dans la chaire avec un appareil solennel, et, prenant la parole, il informe son auditoire qu'un messager est arrivé vers lui, apportant une lettre de l'imam, le kalife d'Égypte, adressée à tous les Ismaélites; que, par cette lettre, les portes sont ouvertes à quiconque lui prêtera l'oreille, et se rendra à ses ordres; leur annonçant qu'ils étaient les vrais élus, dégagés de toutes les obligations de la loi et de l'incommode et lourd fardeau de ses préceptes et de ses défenses. Il lut alors la prétendue lettre de l'imam qui déclarait Hassan son kalife, dai et hujet, ou *son image,* et qui enjoignait à tous les adeptes de la doctrine ismaélite de lui obéir aveuglément sur tous les points. La missive se terminait ainsi : « Et ils connaîtront que notre Seigneur les a pris en pitié, et les a conduits en présence du vrai Dieu. » Hassan descendit alors de sa chaire, fit dresser des tables, et commanda au peuple de rompre le jeûne, de chanter, de danser comme dans les jours de fête, de se livrer à tous les plaisirs, car ce jour était celui de la résurrection. Combien de similitudes bizarres dans les extravagances des hommes! Qui ne retrouve, dans ces illuminés de la foi musulmane, une image frappante de tant de fanatiques qui donnèrent, à différentes époques, au monde chrétien le spectacle de pareilles folies? On peut se rappeler que telle fut précisément l'une des hérésies que combattit saint Paul.

Hassan l'illuminé fut, après un règne assez court,

poignardé par son gendre et son fils, qui lui succéda, et prit le nom de Mahomet II.

Pendant toute la durée de ce dernier règne, l'histoire des Assassins en Perse offre peu d'intérêt. La branche syrienne paraît à son tour sur la scène, tantôt unie d'amitié, tantôt en hostilité ouverte avec le grand Saladin et les rois chrétiens de Jérusalem. D'abord le poignard des Assassins avait menacé, à plusieurs reprises, la vie du sultan; mais, par l'entremise du prince de Hamar, un accord s'était conclu : le dai-al-kébir, ou grand-prieur de Syrie, avait pris l'engagement de faire respecter les jours du monarque, et le traité fut religieusement observé pendant quinze années que dura encore le règne du grand Saladin. Le chef ismaélite qui parut dans cette affaire, ainsi que dans les autres événemens contemporains dont nous avons déjà parlé, fut le célèbre Sinan, l'un des personnages les plus extraordinaires qu'on ait vus figurer dans les annales religieuses de l'Orient. Il se donnait lui-même pour une incarnation de la divinité : il ne se montrait jamais vêtu que d'un cilice; personne ne l'avait vu ni manger, ni boire, ni dormir. Depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, il prêchait du haut d'une roche élevée, et la multitude, assemblée pour l'entendre, écoutait ses paroles comme celles d'un Dieu. Cependant il faillit prouver, par une triste expérience, combien il est quelquefois dangereux de jouer ainsi avec les superstitions populaires. Blessé par la chute d'une pierre pendant le grand tremblement de terre de 1157, il en était resté estropié : le peuple, désabusé par cet accident, ne voyant plus en lui qu'un simple mortel, résolut de le punir comme un imposteur. On se transporte en tumulte autour de son rocher; le parti semblait pris de lui décerner, avant le tems, la couronne du martyre.

Sinan, averti du danger, descendit intrépidement au milieu de cette foule, et, tel qu'un homme qui n'eût eu qu'à remercier de fidèles disciples d'une visite amicale, il invita tous les assistans à prendre leur part de rafraîchissemens qu'il leur fit servir; son éloquence acheva l'œuvre que son courage avait commencé : avant de se séparer, cette multitude, naguère furieuse, lui avait juré d'une voix unanime obéissance et fidélité, comme à son chef suprême. L'influence de Sinan se continua sans altération jusqu'à la fin de sa vie; aujourd'hui même encore les écrits qu'il a laissés sont en haute vénération parmi les faibles restes de la secte qui se trouvent dans les montagnes de la Syrie.

A dater de cette époque, le fanatisme parut devoir se calmer, et des rapprochemens devenir possibles entre l'orthodoxie dominante et les réformateurs. Jellal-eddin, fils et successeur de Mahomet II, animé d'un esprit de conciliation, entreprit d'établir la paix entre son ordre et les puissances du siècle. Des circulaires furent adressées par lui au kalife, au sultan, ainsi qu'aux autres princes musulmans, par lesquelles il les exhortait à unir leurs efforts aux siens pour le maintien à venir de la tranquillité religieuse. La franchise de sa conduite, en cette occasion, se montra sous un si beau jour, que les docteurs de la loi eux-mêmes consentirent à un rapprochement, et lui donnèrent, dans leurs missives, le nom de *nouveau musulman*; il reçut du kalife le titre de prince, ce qui n'avait jamais été fait pour aucun de ses prédécesseurs. Son harem étant allé au grand pélerinage de la Mecque, le kalife donna le pas aux bannières des pélerins d'Alamout sur celles même du sultan de Khowaresm; le grand-maître, en outre, épousa, avec le consentement du kalife, la fille de

Kai Kawas, prince de Ghilan. Tout semblait donc annoncer une réconciliation prochaine et durable, lorsque Jellal-ed-din mourut empoisonné. L'histoire accuse de cet attentat quelques chefs ambitieux ou fanatiques dont le nouvel ordre de choses eût comprimé les passions violentes. Ala-ed-din, son fils, enfant de neuf ans, fut proclamé à sa place, et le poignard recommença ses terribles vengeances. Après un règne sanglant, le nouveau scheik périt à son tour d'une mort tragique, comme la plupart de ses prédécesseurs, et la direction de la société fut dévolue à son fils, Roken-ed-din, qui avait conspiré contre lui.

Cette époque fut celle de la destruction de l'ordre : le règne de Roken-ed-din nous reporte à l'invasion des Tartars, sous Mangou Kan. Le faible kalife de Bagdad et le juge de Kasvin, tremblant incessamment pour leur vie, tant que subsisterait une secte redoutable, qui ne voyait en eux que des usurpateurs, supplièrent le conquérant de délivrer le monde de cette secte fanatique toujours armée contre eux. Mangou chargea Hulagou, son frère, d'accomplir cette mission; celui-ci marcha contre Alamout, à la tête d'une armée. La trahison de Nassir-ed-din, vizir et astronome du prince Assassin, le fit entrer dans la place sans coup férir. Roken-ed-din fut emmené comme prisonnier dans le camp tartar; les autres châteaux forts suivirent l'exemple d'Alamout, à l'exception de Kirkou, qui résista encore pendant trois ans. Des ordres furent donnés pour le massacre universel des Assassins, en quelque lieu qu'ils fussent; et, sans distinction d'âge ni de sexe, ils tombèrent par milliers sous le glaive des vainqueurs. Quatorze ans après, la branche syrienne fut détruite par le célèbre sultan mamelouk Bibars; et, quoique la secte,

comme celle des Jésuites, ne cessât, en aucun tems, de nourrir avec ardeur l'espérance de redevenir un jour toute-puissante, l'occasion cependant ne s'en présenta jamais, et l'on peut croire qu'elle est perdue sans retour. Les marchands colporteurs et les gens de la campagne, qui seuls entendent encore quelquefois les rêveries prophétiques de cet ordre déchu, savent à peine eux-mêmes de quoi on veut leur parler. La gloire passée de la secte d'Hassan n'a survécu, dans la tradition populaire, que comme le souvenir presque effacé d'un sanglant météore. Il paraît néanmoins que l'on retrouve sur différens points de l'Asie, et surtout dans les hautes classes, des débris toujours subsistans de la secte des Assassins, non plus comme agrégation politique ou religieuse, mais plutôt comme société philosophique. On les nomme aujourd'hui Sufites ou Sophites; héritiers des doctrines anciennes de la loge du Kaire, ils sont matérialistes et athées, mais paisiblement, pour eux-mêmes, sans participation effective au pouvoir, et sans influence sur les masses. Il n'est pas vraisemblable qu'ils occupent jamais une place importante dans les fastes historiques de leur pays; leur existence n'apparaît guère que comme un fait scientifique, destiné à protester contre l'anéantissement complet des créations de la pensée humaine quelles qu'elles puissent être.

En définitive, il restera toujours quelque chose d'inexplicable dans les analogies singulières qui se manifestent entre tant de sociétés secrètes qui ont paru tour à tour sur la terre, au milieu de circonstances si diverses; les Francs-Maçons du dix-septième et du dix-huitième siècles; les Templiers, qu'on s'accorde à regarder comme les premiers auteurs de cette institution mystique et hospitalière; la loge du Kaire, avec ses ramifications éten-

dues ; les Ismaélites, les Assassins et les Sofites. Quel est le principe de ces étranges analogies entre des associations différentes, d'ailleurs, par leurs croyances, leur but, leur pays et les époques de leur existence. D'où vient, ainsi que l'observe M. de Hammer, que l'organisation même des Templiers semble calquée sur celle des disciples d'Hassan Sabah ? est-ce un fruit du hasard ou la conséquence d'une origine commune ? Dans le premier cas, la coïncidence serait bien singulière, car elle est bien complète. On rencontre, en effet, dans les deux ordres les mêmes grades, avec des attributions semblables, et les analogies les plus évidentes dans la hiérarchie des pouvoirs. Les Templiers comptaient trois grands dignitaires : le grand-maître, les grands-prieurs et les prieurs. dignités auxquelles correspondaient, chez les Assassins, le scheik-el-jebel, les dais-al-doat et les dais. Venaient ensuite, chez les premiers, les chevaliers, les écuyers et les frères lais ; et, chez les seconds, les réfiks, les fédavis et les lasiks ; puis, enfin, chez les uns et chez les autres, en dehors de leurs rangs, la masse des non-initiés, sous le nom commun de profanes, désignation au reste encore en usage parmi les Francs-Maçons de nos jours. Des liens secrets auraient-ils uni ces deux associations ; y a-t-il eu entre leurs croyances la même analogie que dans leurs rites et leur hiérarchie ? Les Templiers avaient-ils, comme les disciples du Vieux de la Montagne, des doctrines secrètes, ainsi que leurs ennemis le prétendaient ? Ce sont-là autant de questions auxquelles il nous serait impossible de répondre d'une manière satisfaisante, et que M. de Hammer lui-même n'a pas tenté de résoudre.

Que si, quittant le monde musulman, nous nous transportons dans cette partie orientale de l'Asie, dont

les populations diffèrent si essentiellement des Asiatiques de l'Occident, par leurs institutions, leurs mœurs, leur culte, leur langage, nous y trouverons aussi des sociétés secrètes; mais les affiliés des associations de la Chine ressemblent beaucoup moins aux Maçons qu'aux *Carbonari*. Ce n'est pas pour se livrer à des spéculations philosophiques qu'ils se réunissent, mais dans un but exclusivement politique. Ce qu'ils veulent, c'est l'expulsion de l'étranger, c'est-à-dire des conquérans Mantchous qui se sont établis en Chine, dans le dix-septième siècle. Ils finiront sans doute par y parvenir; car si la Chine se courbe facilement, comme l'Italie, sous le joug de l'étranger, tôt ou tard elle finit par s'en affranchir. C'est ce que prouve l'expulsion des conquérans mongols, et antérieurement celle des Huns qui, repoussés dans les tristes contrées d'où ils étaient sortis, vinrent se jeter sur l'Europe, après avoir mis cinquante ans à traverser toutes les latitudes septentrionales du globe, poussant devant eux, comme des flots dans la tempête, les populations qui se trouvaient sur leur passage. C'est peut-être la seule fois dans l'histoire que l'on puisse rattacher les événemens de l'Europe à ceux de la Chine.

Il ne paraît point que les Mantchous, dans leur système de gouvernement, aient jamais songé à faire oublier au peuple conquis le souvenir de leur usurpation. Leur défiance a éloigné les nationaux de presque tous les emplois élevés, et la race dominante use sans ménagement de sa supériorité. Aussi la nation, grâce à l'oppression de ses vainqueurs, a-t-elle religieusement conservé le souvenir de ses rois indigènes, et nourri contre ses nouveaux maîtres un mécontentement que leur orgueil ne cherche point à prévenir. On sent que, dans un pays où germent de telles dispositions, les sociétés secrètes

doivent trouver de nombreux partisans; et, si l'on songe à la population immense de la Chine, on ne s'étonnera point que quelquefois les armées des mécontens puissent s'élever jusqu'à plusieurs centaines de mille hommes.

Parmi les sociétés secrètes de la Chine, la plus célèbre est celle des Frères de la Trinité. Cette société portait d'abord le nom de *Société du Ciel et de la Terre*; mais, sous le règne de l'empereur Kia King, le gouvernement, effrayé de ses immenses progrès dans presque toutes les provinces de l'empire, mit tout en œuvre pour la détruire. Quelques-uns des chefs qui avaient été saisis furent décapités; et la *Gazette* de la cour de Pékin annonça, dans son langage ampoulé, « qu'on ne pourrait plus trouver un seul membre de cette coupable association sous la vaste enceinte de la tente des cieux. » La Société cependant ne fut pas dissoute; seulement elle fut forcée de changer de nom: elle prit celui de *Société des trois unis* ou *de la Trinité*. Ce nom mystérieux représente, pour les Chinois, le vaste ensemble de cet univers et de tout ce qui le compose. De ces trois êtres réunis, l'un est le ciel, père de toutes choses; l'autre la terre, mère de toutes choses; et enfin l'homme qui, seul dans ce monde, a la faculté de distinguer les choses par sa raison.

On accuse cette Société de favoriser les désordres de tout genre, et l'on prétend même que ses membres se livrent au vol et au brigandage. Pour se justifier ils répondent qu'ils représentent le gouvernement légitime, et qu'à ce titre ils ont le droit d'imposer des taxes. Afin de se soustraire à leur rapacité, les négocians chinois qui trafiquent à Java, Singapore et Pénang, sont, dit-on, obligés de payer à la Société un tribut annuel. A cette condition, ils peuvent faire le commerce en toute sécurité.

La Société, fidèle à ses engagemens, a fait rendre plus d'une fois à ces tributaires ce que quelques-uns de ses membres, peu scrupuleux sur la foi des traités, leur avaient dérobé. On sent, du reste, tout ce que des renseignemens de ce genre doivent avoir d'incertain. Dans un pays aussi peu communicatif que la Chine, on a double difficulté pour approfondir des faits qui, par leur nature même, ne peuvent jamais être que très-imparfaitement connus. Tout ce que prouve, sur les sociétés secrètes de la Chine, le récit des voyageurs qui en ont parlé, c'est leur existence même. La manière dont elles sont composées et leur mode d'action restent tout-à-fait ignorés. Voici cependant ce qu'on prétend savoir à cet égard. Les membres de la Société se nomment entre eux la grande famille des Frères. Chacun doit avoir, écrits de sa propre main, les commandemens de la Société; car les chefs ont eu la précaution de ne jamais les faire imprimer. Tout nouveau membre doit, au moment de sa réception, prêter de nombreux sermens, et prononcer d'effroyables imprécations contre les traîtres. Le récipiendaire est placé sous une voûte formée de sabres nus, et l'on termine la cérémonie en coupant, sous ses yeux, le cou à un coq vivant, image du sort réservé à celui qui fausserait ses sermens.

Les symboles particuliers de la Société consistent, pour la plupart, en nombres mystiques, parmi lesquels le nombre *trois* joue surtout un grand rôle, ainsi qu'il en a joué un dans bien d'autres parties du monde. Les Frères de la Trinité se reconnaissent entre eux par quelques signes secrets, à certains mouvemens des doigts, et à la manière dont ils ôtent le couvercle de leurs tasses à thé. La Société a des chants particuliers, inintelligibles pour ceux qui ne sont point initiés, et dont les mem-

bres se servent pour se distinguer mutuellement. Ils les savent tous par cœur, et les premiers mots d'une de ces strophes mystérieuses leur suffisent souvent pour faire comprendre une pensée entière à leurs affiliés. La plus grande union paraît régner parmi les Frères de la Trinité, et, dans leurs besoins, ils se prêtent de mutuels secours. Voici un de leurs proverbes favoris :

As-tu quelque joie?
Fais-nous la partager :
As-tu quelque douleur?
Fais-nous la supporter.

Le sceau de la Société porte, sur l'une de ses faces octogones, quelques vers qui rappellent l'union des Frères, et la haute antiquité de leur association. Indépendamment de cette Société il en existe une autre, connue sous le nom de *Société du Nénuphar*, qui se propose aussi l'expulsion des Mantchous; car c'est à ce but que tend sans cesse le patriotisme chinois.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Sciences Physiques.

CURIOSITÉS NATURELLES DU PAYS DES BIRMANS.

La nouvelle conquête des Anglais, dans l'Inde, n'a pas encore été visitée par des naturalistes uniquement livrés à la science, en état de faire et de constater les découvertes que cette contrée semble promettre. Suivant les rapports des officiers militaires et civils qui ont pénétré dans l'intérieur, on y voit des animaux inconnus partout ailleurs, ce qui fait soupçonner que la flore du même pays pourrait offrir aussi des espèces nouvelles. Jusqu'à présent, l'attention des observateurs ne s'est portée que sur quelques animaux, les arbres fruitiers, les bois propres aux constructions; on a pensé à l'utile, et, en effet, c'était par là qu'il fallait commencer. Le tems approche, sans doute, où la curiosité des savans aura son tour; et même il serait équitable de s'occuper aussi du grand nombre d'admirateurs de la nature qui ne sont pas savans.

Un des premiers objets qui aient annoncé que cette partie de l'Inde possède en propre des richesses naturelles que l'on ne trouve point ailleurs, est une très-petite perruche, la plus petite que l'on connaisse actuellement, car elle n'est pas plus grande qu'un moineau. Son plumage d'un beau vert, un cramoisi brillant sur la poitrine et la gorge, le dessus de la queue de la même couleur, le dessous des ailes d'un bleu brillant; tout, dans ce

petit oiseau, semble fait exprès pour charmer les yeux de l'observateur; mais il est silencieux, sans cesse agité dans sa cage, où il paraît beaucoup se déplaire. On peut le comparer, à quelques égards, au bel oiseau d'Europe que les ornithologistes ont nommé *jaseur de Bohême*, quoiqu'il ne soit pas plus commun en Bohême qu'ailleurs, et qu'il ne dise mot lorsqu'il est en cage, où il est très-difficile de le conserver. On parle aussi d'un scarabée vert et or, du plus grand éclat, dont les femmes du peuple se font des pendans d'oreille, et qui paraît manquer aux plus belles collections de l'Europe.

Parmi les insectes les plus incommodes dans le pays des Birmans, et qui paraissent moins importuns dans l'Hindostan, on fait une mention spéciale d'une grande espèce de fourmi, dont les vieilles maisons sont infestées, et dont les habitations nouvellement construites ne sont pas tout-à-fait exemptes. Elles vous assiégent, vous en êtes couvert; et, si vous avez l'imprudence de les troubler, une douloureuse piqûre punit votre témérité. Les suites ordinaires de ces piqûres sont une inflammation et une enflure qui durent trois ou quatre jours. Les incommodes commensaux qui vous exposent à ce danger ne sont pas moins redoutables dans l'Inde que les guêpes en Europe. Malheureusement elles ne vous débarrassent point d'innombrables légions de petites fourmis, de même espèce que celles de l'Europe, et qui envahissent ainsi toutes les habitations.

Environ six à sept semaines avant la saison des pluies, dès qu'une lumière est allumée, elle est le point de réunion des fourmis ailées, des punaises vertes, et d'une multitude d'autres insectes qui accourent dans toutes les directions. Comme les fourmis ailées ne possèdent que pour quelques momens la faculté de s'élever dans l'air,

votre table, vos mets, votre personne se couvrent de ces éphémères. Les ténèbres sont le seul refuge que vous ayez contre cette espèce de pluie animale. « J'étais invité, dit un agent de l'administration, à une partie de plaisir préparée par des officiers cantonnés au bord d'un lac : on devait y faire bonne chère, et, après une assez longue abstinence à laquelle j'avais été réduit, ce repas était une bonne fortune qui venait très à propos. Le soleil se couche, la fraîcheur du soir permet de respirer, on se met à table : quel désappointement! en un moment, les potages, les jus, les sauces, tous les plats furent couverts de ces maudits insectes et de leurs ailes; bientôt notre souper disparut sous une couche épaisse de fourmis. On n'avait pas même le loisir de remplir un verre de vin, et de le boire, à moins qu'on ne prît la résolution d'avaler en même tems une douzaine d'insectes qui s'y étaient précipités. »

Les Birmans profitent du moment où ces fourmis prennent leur vol, pour en faire d'amples provisions, et préparer un mets *délicieux*, suivant quelques Européens, et recherché par tous les indigènes. Les moyens de faire, dans la saison convenable, une récolte abondante de fourmis consistent à placer une lumière dans les lieux où l'on s'attend à les voir paraître, et à l'environner de plats remplis d'eau. On multiplie ces piéges autant qu'on le peut; toute la vaisselle de la maison y est employée. Dès que la récolte est terminée, on sépare les ailes des fourmis, et les corps sont préparés suivant les préceptes de la gastronomie birmane. On prétend que, pour prendre goût à ce mets, il faut n'avoir pas assisté à la préparation.

Un autre fléau de ces contrées, c'est l'innombrable race des corneilles : ces oiseaux, perchés sur les arbres,

les rochers, les édifices, étourdissent par leurs cris, et guettent sans cesse l'occasion de commettre quelque larcin. Un poussin ne peut s'écarter un instant de l'aile protectrice de sa mère, sans qu'un brigand ne fonde du haut des airs, et ne le punisse de sa témérité. La vigilance, l'adresse et le courage de la poule ne résistent point au nombre des ennemis, à l'opiniâtreté de leurs attaques : sa couvée ne peut réussir, tous ses petits lui sont enlevés avant qu'ils soient devenus assez forts pour se défendre. Si l'on n'a soin de leur interdire l'entrée des maisons, ces pillards viendront enlever tout ce qui peut être à leur usage, et qui n'est point trop lourd. A déjeuner, vous verrez votre beurre, vos œufs, votre pain, traverser les airs; d'effrontés parasites viendront, sous vos yeux, essayer ce qu'ils peuvent enlever, et leur opération est si leste, que ni vos cris, ni vos gestes ne les en empêcheront : le voleur aura disparu avec sa proie avant que vous soyez en position de le saisir ou de le chasser. Pour comble de disgrâce, vous le verrez perché sur un arbre, se régalant à vos dépens, et cherchant une nouvelle occasion de vous faire contribuer à sa subsistance journalière. Votre chambre sera salie, empestée des ordures que ces étranges convives vous auront laissées dans leurs visites fort courtes sans doute, mais si souvent répétées, que ces oiseaux sont presque continuellement chez vous, aussi long-tems que vos fenêtres sont ouvertes.

Voyons maintenant des ennemis plus redoutables, mais dont les attaques sont rares, et peuvent être évitées. Dans le Birmah, les tigres sont de la plus grande taille, et d'une force proportionnée; on en jugera par les faits suivans.

Un officier avait établi un poste sur la pente d'un co-

teau, dans un lieu favorable pour sa troupe, et qui était, en même tems, une bonne position militaire. Il avait fait construire avec soin une écurie bien fermée, car il n'ignorait point que les taillis voisins étaient le repaire des tigres. Une nuit, il fut réveillé par un rugissement affreux; il visita sur-le-champ l'écurie, il vit qu'un tigre s'y était introduit, et qu'il avait déjà tué l'un des chevaux. A l'approche des soldats, cet ennemi prit la fuite; mais on se douta bien qu'il reviendrait la nuit suivante : on s'apprêta pour lui faire une vive réception. Le cheval mort fut déposé en un lieu tel que le tigre n'eût point à le traîner plus loin, afin de le dévorer paisiblement; les chasseurs choisirent leur position, et la beauté du clair de lune des Indes les favorisa. Le tigre ne les fit pas attendre : dès qu'on le vit en train de satisfaire son appétit, une décharge de toutes les armes le salua sans qu'il changeât de position. Les chasseurs étonnés rechargèrent leurs armes, et firent feu une seconde fois; la précaution n'était point nécessaire : le redoutable animal avait été tué du premier coup. C'était un des plus grands individus qu'on eût encore vus; sa tête et sa peau furent les trophées de la victoire, dont tout le cantonnement se félicita beaucoup, car son repos était fréquemment troublé par les rugissemens de ce redoutable animal.

Une caravane campée sous de beaux arbres, pendant une de ces nuits magnifiques dont nos climats du nord ne peuvent donner aucune idée, fut mise en alerte, par un bruit qui annonçait l'approche d'un tigre. Chacun fut bientôt sur pied, et l'on pourvut, en toute hâte, à la sûreté des dames. Cependant, le tigre ne parut point; mais on eut la certitude qu'il avait rôdé

aux environs du petit camp. Le lendemain matin, on sut qu'un buffle avait été attaqué et tué à moins de cent pas de la caravane. On visita le lieu du carnage; il était couvert de sang; le terrain était foulé comme une voie publique; un sentier bien tracé, balayé, consolidé, se dirigeait vers un taillis : on le suivit avec précaution, et l'on y découvrit, dans un fossé, les restes du buffle que le tigre y avait traînés à une grande distance. C'était le cadavre de cet animal qui avait labouré et foulé le sable, et tracé le sentier.

Les tigres sont assez nombreux autour de Rangainn, où l'on prétend qu'ils ont été attirés à la suite des armées. En effet, quelque tems après que des troupes furent cantonnées autour de cette place et de la grande pagode, elles furent très-souvent éveillées, pendant la nuit, par les cris de ces animaux. Ces cris singuliers retentissent long-tems aux oreilles de ceux mêmes qui ne les ont entendus qu'une seule fois; il est, dit-on, impossible d'en perdre le souvenir, et tout aussi difficile de s'en faire une idée, si on ne les a point entendus. C'est en vue de leur proie, et au moment de l'attaque, que ces terribles animaux font entendre les sons les plus effrayans; lorsqu'ils sont en quête, il ne gardent pas non plus le silence, en sorte qu'ils diffèrent tout-à-fait, quant aux habitudes, des chats auxquels ils ressemblent si bien par les formes extérieures.

Le tigre, qui terrasse l'éléphant et même *ose quelquefois braver le lion*, suivant l'expression de Buffon, se tient sur la défensive lorsqu'il est en face de l'homme, à moins qu'il n'ait goûté de la chair humaine ou qu'il n'ait bu le sang de quelque malheureux déchiré par ses ongles et ses dents. L'homme est, dit-on, une proie que tous

les carnassiers, sans excepter l'homme lui-même, préfèrent à toutes les autres, quand ils en ont une fois goûté la saveur.

On peut tracer, dans le pays des Birmans, une ligne qui sépare les cantons où l'on ne trouve ni renards, ni lièvres, de ceux où ces animaux sont, au contraire, très-communs. Les éléphans sauvages y sont rares, et cependant on en rencontre dans des lieux où l'on ne s'attendait nullement à leur visite. Ce fut ainsi qu'un chasseur de bécassines, sortant d'un terrain marécageux et couvert de roseaux, où il avait poursuivi sa proie, fut désagréablement surpris lorsqu'il entendit tout près de lui le bruit d'un gros animal sortant du même lieu en brisant les roseaux sur son passage, et, qu'un moment après, il fut en face de la gueule énorme d'un éléphant, trompe levée, défenses dirigées vers le perturbateur du repos auquel se livrait cet animal paisible, mais redoutable dans sa colère. Le chasseur prit sur-le-champ sa résolution; saisissant son fusil par le canon, il asséna sur les défenses de l'éléphant des coups si violens, que ce colosse en demeura surpris, et ne bougea point : un arbre était tout près, l'homme choisit cet asile contre la trompe de son adversaire, et, voyant que son immobilité durait encore, il gagna le fourré d'un bois voisin, où il fut en sûreté.

Les régions de l'Inde, où la population est si ancienne et si pressée, renferment pourtant encore des forêts que la hache a respectées, et où d'innombrables tribus de singes de toutes espèces n'ont jamais connu la puissance de l'homme. Un détachement anglais, traversant une de ces forêts, fut accompagné, dans sa marche, par une foule de singes curieux, que la nouveauté du spectacle avait attirés, de même que des étrangers, arrivant dans

quelque ville de province peu visitée, voient d'abord s'assembler autour d'eux la foule des désœuvrés, cortége encore plus incommode que les singes des forêts de Birmah, et beaucoup moins intéressant pour les voyageurs.

Quant aux reptiles dangereux et dégoûtans, le pays des Birmans n'est infesté par aucune espèce qui lui soit propre; mais les espèces connues y sont si multipliées, qu'il faut beaucoup d'attention et de soins pour éviter leur approche. Joignez à ces incommodités celle d'une humidité excessive pendant plusieurs mois consécutifs, et vous aurez une idée des mauvaises qualités de ce pays; elles compensent, tout au moins, le bien qu'on peut en dire. Dans les habitations mal closes des Birmans, vous ne pouvez quitter une paire de bottes, pendant la saison des pluies, sans l'exposer à pourrir en peu de jours : il ne faut pas vingt-quatre heures pour que l'intérieur soit tout couvert de moisissures. Rien ne résiste à l'action destructive de cette atmosphère chaude et chargée d'eau ; les métaux se rouillent, les galons et les bijoux se ternissent, les santés les plus robustes sont attaquées. Très-peu d'Européens peuvent échapper à ces funestes influences; si quelques-uns y résistent d'abord, il est bien rare qu'ensuite ils n'en soient pas les victimes.

Dans ces régions qui nous sont si contraires, les indigènes sont robustes, bien faits, propres aux plus rudes travaux, grands fumeurs, passionnés pour les liqueurs spiritueuses. La belle taille et la force athlétique de ce peuple sont surtout remarquables aux environs de Tavoi, contrée plus humide qu'aucune autre partie de la presqu'île de l'Inde. Cependant, cette race que la nature a traitée si favorablement n'a pas pris en elle-même ses idées de beauté : elle ne s'est pas avisée, comme le

nègre, de noircir le visage de la divinité, et de peindre en blanc celui du génie du mal. La blancheur de notre teint est, comme on sait, un objet de terreur pour les populations noires de l'Afrique. Quand le voyageur Burckardt arriva à Chendy, en Nubie, tous les habitans fuyaient devant lui, en poussant des cris épouvantables. Lorsque ensuite ils furent bien convaincus que ce n'était pas le diable qui venait les visiter, ils pensèrent que c'était un mal cruel qui lui avait ainsi blanchi le teint. Cet effroi était d'autant plus singulier, que le visage de Burckardt avait été basanné par l'ardeur des étés de la Syrie et de l'Égypte. Mais il n'en est pas de même dans le Birmah. Les premières dames anglaises qui arrivèrent à Tavoi furent prises par les habitans de cette ville pour des anges descendus sur la terre; et l'illusion ne fut dissipée que par des observations dans lesquelles la nature humaine se montre nécessairement à découvert et qui démentaient leur céleste origine. Jamais peut-être la beauté des femmes de l'Europe ne reçut un hommage plus naïf et plus flatteur.

(*Asiatic journal.*)



SOUVENIRS D'UNE CAMPAGNE

DANS LES PYRÉNÉES, EN 1814 (1).

Il y a dans la vie du soldat quelque chose d'aventureux et de brillant fait pour séduire un jeune courage. L'ame s'éveille, le besoin de la gloire, je ne sais quel instinct guerrier accélèrent les battemens du cœur, la première fois qu'un régiment en marche se présente à notre vue, et que, bannières déployées, dans tout l'éclat de sa parure martiale, il défile devant nous. L'accent de la victoire semble retentir dans le son des trompettes; le pas mesuré des chevaux, la splendeur des uniformes, tout nous étonne, tout nous charme. Nous rêvons l'indépendance de la vie militaire; indépendance chimérique : mais nous sommes sans cesse bercés d'illusions. Ce magnifique spectacle nous parle de gloire et de périls, de lointains voyages, de guerre et d'amour, de succès et de revers inattendus. Contre de telles émotions, la voix de la prudence est impuissante. C'est peut-être une heureuse prévoyance de notre nature qui nous rend accessibles à des séductions si dangereuses; et qui s'exposerait à des périls sans nombre, qui braverait tous les

(1) Note du Tr. Ces souvenirs sont d'un poète distingué de la Grande-Bretagne qui a servi, pendant quelques années, dans l'armée anglaise.

maux de la vie des camps, si un attrait invincible n'y précipitait l'ardeur première et l'énergie de la jeunesse?

L'époque à laquelle se rapportent les scènes que je vais rapidement esquisser, était celle où la guerre d'Espagne étonnait l'Europe de sa plus violente fureur. Très-jeune alors, et animé d'une vague ardeur martiale, j'appris avec joie que j'allais bientôt rejoindre notre armée dans cette contrée si singulière en elle-même, et que j'y ferais mes premières armes. Les sentimens que m'inspirait ma nouvelle vie avaient toute l'exagération d'une passion romanesque. Je me rappelais avec délices ces nuits d'aventures, ces grands coups d'épée, ces sérénades amoureuses, texte éternel des vieux romans de l'Ibérie. La lettre qui fixait le jour de mon départ fut reçue par moi comme le signal de mon bonheur; je me hâtai de me rendre à Portsmouth, où je devais m'embarquer.

Les préparatifs de l'équipement et de l'embarquement faisaient de cette ville maritime une scène de tumulte. Comme le nombre des troupes à embarquer était fort considérable, il me fut difficile de me procurer, aussi promptement que je l'eusse désiré, les moyens d'achever la traversée. Pendant cette période d'attente, je me retirai à Hilsea, à trois milles de Portsmouth. C'était au commencement de l'été. Les régimens qui attendaient comme moi l'instant du départ se répandaient dans la campagne, où les instrumens de musique militaire retentissaient depuis le matin jusqu'au soir. Les environs si pittoresques de Portsmouth s'animaient à nos yeux de tout ce que l'existence du soldat a de brillant, et mes journées s'écoulaient avec rapidité. Tout contribuait à exalter encore mon ardeur. Heureux du présent, jouissant de l'avenir, j'allais peut-être obtenir dès-lors, et sans autres frais que ceux de ma propre imagination, le

plus haut degré de bonheur qu'un homme puisse atteindre ici-bas.

Le 18 juin 1813 je me rendis à bord du vaisseau de transport sur lequel je devais m'embarquer en même tems qu'un autre officier du même régiment. Dans la ville, et sur notre bord, c'était un désordre inexprimable. Peu de jours après, on mit à la voile. Notre navire avait été primitivement destiné à recevoir des malades : tout l'entre-pont était occupé par des lits d'une dimension extrêmement gênante, dans lesquels on nous entassa sans pitié. Les officiers de grades supérieurs s'emparèrent de la cabine : chacun de nous prit possession de son lit, ou, pour mieux dire, de son berceau.

Une petite scène me donna dès-lors quelque idée de cette tyrannie singulière de la priorité des services dans l'état militaire. Un jeune officier venait de choisir son lit et se préparait à l'occuper, lorsqu'un de ses compagnons d'armes prétendit avoir droit à cette place. On apporta, pour décider la question, la liste de l'armée; et la réclamation du dernier venu fut admise, parce que la date de sa commission était antérieure d'un seul jour à celle de son concurrent.

Le convoi qui nous protégeait, composé de vaisseaux de guerre, faisait voile devant nous et semblait frayer la route de la flotte entière qui suivait sa trace. Après avoir relâché à Torbay, puis à Falmouth, le signal du départ fut donné de nouveau; favorisés par une légère brise, nous quittâmes les côtes de la Grande-Bretagne. A la chute du jour, nous commençâmes à les perdre de vue; mais le vent avait failli, et un bruit confus, émané du rivage dont nous nous éloignions, glissait sur les flots pour arriver jusqu'à nous. Ce murmure lointain, ces sons, qui s'affaiblissaient de moment en moment,

avaient je ne sais quoi de touchant et de triste. Je m'assis sur le pont et je prêtai l'oreille à ces derniers et vagues adieux de la terre paternelle. Bientôt je n'entendis plus que le bruit sourd du flot, frappant la proue du navire, au milieu du silence universel. Partout le ciel et la mer; une frêle machine bondissant sur l'abîme immense, et isolée dans cette solitude sans bornes; l'homme, plus fragile encore que le vaisseau qu'il dirige, osant braver et les dangers qu'il connaît et ceux qu'il ignore; quel exemple du triomphe remporté sur la nature physique par la puissance de la pensée! Là se concentrent et se montrent à la fois toute notre grandeur, tout notre néant. La nuit, un tel spectacle est plus merveilleux encore; le mystère en augmente la sublimité : l'océan et sa profondeur; l'horizon et sa sombre étendue; le ciel et son infinité; tous ces grands objets apparaissent plus terribles sous le voile qui les couvre. Le navire, fantôme ailé, fuit sur les eaux où les cieux étoilés se reflètent, et semble suspendu, loin de tous les mondes habités, dans les espaces qui environnent l'univers.

Tels étaient les rêves poétiques qui enchantaient les nuits de ma traversée. Un mois s'écoula; j'eus le tems de connaître toute la monotonie de la vie maritime et de la maudire. Quelques brises contraires, un jour de calme, deux ou trois bourrasques peu dangereuses, furent les seuls incidens du voyage. Quand chacun de nous eut épuisé sa petite pacotille de provisions, il fallut avoir recours aux vivres communs; ordinaire assez triste, consistant surtout en viande salée, ou plutôt durcie et congelée dans une épaisse croute de sel. Comme notre vaisseau était bon voilier, il devançait presque toujours le reste de la flotte; et quand il avait dépassé la ligne de deux ou trois milles, il fallait, sans profiter du vent

même le plus favorable, attendre les traînards et rester immobiles. Ajoutons à ce petit catalogue de contrariétés l'humeur belliqueuse de nos jeunes officiers, accumulés dans l'entrepont, se gênant mutuellement et se querellant faute d'avoir rien de mieux à faire. On échangea, pendant ces trente jours, un si grand nombre de cartels, que chacun de nous, en débarquant, se trouvait avoir deux ou trois affaires d'honneur à vider sur le rivage. Il était même difficile de régler les droits de chaque combattant à la priorité du combat. C'était un imbroglio meurtrier dont la complication nous effraya d'abord et nous fit rire ensuite.

Pendant les soirées calmes de ce bel été, j'aimais à fixer des regards attentifs sur cette longue file de navires, dont les ailes blanchissantes sillonnaient l'océan. En les voyant fuir sur la mer dont ils affrontaient le danger, et qu'ils avaient l'air de conquérir, je pensais à cette foule d'êtres humains, entraînés loin de leur patrie, loin des délices et des vertus domestiques, loin du toit de leur mère et de tous les objets de leurs affections. Ils allaient, comme moi, grossir sur une terre étrangère ces rangs que la guerre avait déjà décimés. Les pénibles marches, les veilles, le carnage, les souffrances, voilà leur partage. Instrumens de mort, destinés à la recevoir et à la donner, combien d'entre nous ne devaient jamais revoir le sol natal ! combien d'ossemens anglais devaient encore blanchir les champs de la Castille ! Que de larmes et de sang ! Combien de mères, à l'aspect de leurs fils mutilés, devaient reculer avec effroi, et ne point reconnaître, dans ces déplorables restes, dans ces débris vivans, l'enfant qu'elles avaient allaité !

J'avouerai toutefois, que ces réflexions mélancoliques étaient singulièrement modifiées par l'espérance et l'ar-

deur guerrières qui m'animaient. Un soir, j'aperçus à l'horizon un point noirâtre qui semblait s'élever par degrés du sein des eaux. C'était le cap Ortégal. Nous ne fîmes plus que suivre la côte de Portugal, toute bordée de pics rougeâtres et décharnés, entre lesquels des vallées délicieuses surprennent le regard ravi d'un si frappant contraste. Sur les sommets de ces hauteurs, brillaient des feux, allumés par les pâtres du pays, et qui projetaient sur la mer une clarté lugubre. Le 18 juillet, nous entrâmes dans le Tage, et nous jetâmes l'ancre un peu au-dessous de Belem, à un mille ou environ de Lisbonne.

Il était tard : j'allais m'endormir dans mon hamac, quand le bruit des cloches de minuit me réveilla en sursaut ; ce fut pour moi un étonnement et une volupté. Je me sentais sur la terre. Des hommes étaient là autour de moi ; leurs plaisirs, leurs passions, leurs pieuses occupations, leur industrie, m'environnaient. L'isolement terrible dont le sentiment vous saisit le cœur au milieu des mers, cet isolement avait disparu. Le lendemain matin, une scène charmante m'attendait. Jamais un ciel étincelant de clartés aussi vives n'avait brillé sur ma tête. Lisbonne, assise comme une reine, ayant pour trône des collines qui la soutiennent, reflétant dans les ondes du Tage sa majestueuse beauté, nageait, pour ainsi dire, dans des flots de lumière. Des barques, chargées de provisions et de fruits, entouraient notre vaisseau. Ma curiosité admirait ces physionomies hâlées et expressives, ces accens gutturaux, ces gestes courts et violens, cette énergie sombre des paroles et des attitudes, caractères des indigènes du Portugal, et je me hâtai de mettre pied à terre.

Mais le charme qui venait de me séduire ne tarda pas à se rompre : ce qui m'avait paru admirable de loin

n'excita plus que mon dégoût et ma surprise, à mesure que j'approchai de la ville. Les maisons étaient hautes, mais leur saleté, leurs ruines, leurs balcons délabrés, leurs fenêtres garnies de grillages en bois blanc, les faisaient ressembler à des prisons plutôt qu'à des palais. Les rues étaient, en général, étroites, tortueuses, et formaient une pente rapide, encombrée de fumier et d'ordures amoncelées. Des essaims d'insectes bourdonnans s'élevaient par nuées de ces amas fétides, dont l'aspect et l'odeur révoltaient tous les sens à la fois. Si les habitans d'une ville pareille eussent observé les lois de la propreté, il y aurait eu faute contre le costume; mais une parfaite harmonie régnait entre eux et les habitations misérables que je viens de décrire. On les voyait étendus par centaines sur le pavé, à demi nus, dévorés du soleil, et absorbés dans une mutuelle contemplation, que je n'essaie point de peindre, et qu'à peine puis-je indiquer. Qu'il me suffise de dire, qu'à voir le soin vigilant avec lequel chacun examinait la tête de son voisin dans toutes ses parties, on eût pu les prendre pour les partisans les plus déterminés de la crânologie.

Le braiment des ânes, le cri rauque des mulets mis en réquisition pour le service de l'armée, mettaient mes oreilles à la torture. Quelques processions m'arrêtèrent dans ma promenade : les chefs de ces exercices et de ces spectacles pieux se faisaient remarquer par leur corpulence, leur bonne mine, la rondeur de leurs abdomens, la bonne humeur joufflue de leurs visages; vous eussiez dit les vivantes incarnations de Bacchus. Après eux, venaient de pauvres moines bien pâles, bien maigres, bien macérés, créés tout exprès pour faire mieux ressortir la fraîcheur de leurs pères spirituels. Tout le monde, à la vue du saint sacrement, tombait à genoux dans la

boue ; un ordre du jour général ordonnait aux officiers anglais de se découvrir, et celui qui contrevenait à cet ordre entendait résonner à son oreille l'aigre clochette, dont les tintemens redoublés l'avertissaient du danger auquel son imprudence était prête à l'exposer.

La fin de juillet approchait, la chaleur était insupportable. Je restai à Lisbonne jusqu'au 28 juillet, époque où notre destination fut changée, et où nous nous embarquâmes. A Lisbonne, accablé de l'ardeur de ce climat nouveau, je passai presque tout mon tems dans ces jardins délicieux où des fontaines d'eau vive, jaillissant dans des bassins de marbre, sous un impénétrable feuillage, offrent un si doux remède et une compensation si attrayante à l'excessive ardeur de la saison. Notre seconde traversée fut plus monotone encore que la première ; le vent était faible, et nous n'atteignîmes Passages, petit port de mer situé à une lieue de St.-Sébastien, que le 7 septembre. Il nous fallut relâcher à trois reprises différentes à la Corogne.

Cette ville maritime est située dans une espèce de désert rocailleux qui rappelle les plus sauvages parties de l'Écosse. Ce n'est qu'en entrant dans la rade que l'on découvre la cité, entièrement cachée dans un cercle de rochers qui l'environnent. Les premières physionomies espagnoles que j'aperçus sur la plage me frappèrent par le contraste que je remarquai entre elles et les physionomies portugaises. Cette dernière race est infiniment moins belle que l'autre : le Portugais est plus petit, plus ramassé, plus épais, plus hâlé que l'Espagnol. A la Corogne, je n'apercevais que sourcils arqués et noirs, figures expressives, yeux pleins de feu et d'énergie, sans parler de ces longs manteaux bruns qui enveloppaient tous les hommes, et qui évoquaient autour de moi les

vieux souvenirs des romans de la Castille. Pâles, intéressantes, remarquables par un mélange de dignité, de langueur et de volupté, les femmes attiraient plus vivement encore mes regards curieux : rien de plus noble et de plus grâcieux que leur démarche. J'allai au spectacle poursuivre le cours de mes observations, et là je pus comparer, avec ces beautés écloses sous le soleil castillan, plusieurs jeunes Anglaises qui soutenaient avec honneur la réputation de leur patrie, et disputaient le prix aux filles de l'Espagne.

Un Anglais ne peut s'arrêter à la Corogne sans visiter la tombe de Sir John Moore (1). Elle est placée sur les remparts, et commande la rade ; quatre canons de bronze, portant le mot *Marseille*, occupent les quatre coins de sa base. Ce monument funéraire et guerrier a cinq pieds de haut sur trois de large.

Après avoir quitté la Corogne, nous ne fîmes plus relâche qu'une seule fois à Saint-Andero, petite ville située de la manière la plus pittoresque au pied d'une gigantesque masse de rochers à pic, d'une hauteur prodigieuse ; cette chaîne de montagnes, prolongation des Pyrénées, court le long de la côte nord-ouest de l'Espagne. Le 6 septembre, un phénomène singulier attira nos regards, et nous laissa long-tems dans la plus entière incertitude sur les causes qui le produisaient. Du sommet d'un roc très-élevé, une colonne de vapeurs noirâtres semblait jaillir, s'élancer vers les nuages et s'y perdre : on fit, à ce sujet, mille conjectures, dont au-

(1) Sir John Moore commandait la première armée d'expédition envoyée dans la Péninsule par le gouvernement anglais. Voyez le récit de cette expédition et de la mort de Sir John, dans l'*Histoire de la Guerre de la Péninsule*, par Robert Southey, dont MM. Dondey-Dupré viennent de publier la traduction.

cune n'était satisfaisante. Cependant nous avancions lentement sous une brise très-faible : vers onze heures, un sourd murmure arriva jusqu'à nous ; il grossit par degrés, et finit par ressembler aux éclats d'un tonnerre lointain. Au milieu de la nuit, nous reconnûmes distinctement que ce bruit, qui devenait épouvantable, était produit par une canonnade très-vive entre les assiégés du fort Saint-Sébastien et les Espagnols qui donnaient l'assaut à cette place. Ainsi le merveilleux phénomène que nous avions admiré, sans le comprendre, cessait d'être une énigme pour nous. Les bombes traçaient, en décrivant leurs ellipses, de lumineux sillons dans l'obscurité du ciel ; nous les voyions retomber en pluie meurtrière, éclater au-dessus de la forteresse, et lancer la ruine et la mort sur les assiégés. Le matin du jour suivant, notre vaisseau entra dans le havre de Passages, où l'on arrive par un étroit défilé. Des deux côtés, le roc s'élève à pic : c'est comme une double muraille naturelle. Au sortir de cette espèce de couloir obscur, les regards sont tout-à-coup frappés du spectacle d'un magnifique paysage. Au bord de la mer, la ville déploie l'amphithéâtre de ses maisons élégantes ; de verdoyantes vallées l'environnent, et les cimes grisâtres des Pyrénées terminent l'horizon lointain.

La plus grande confusion régnait dans la petite ville où nous débarquâmes. Des troupes, nouvellement arrivées d'Angleterre, en remplissaient les rues ; auprès de ces recrues récentes, dont la physionomie respirait la joie et la santé, se pressaient des multitudes de blessés et de malades : contraste effrayant et menaçant. Je mis pied à terre pour aller rejoindre le régiment auquel je devais appartenir. Il me fallut passer à la portée du canon de la forteresse. A peine initié aux secrets de la guerre,

ses horreurs et ses dangers m'apparaissaient sous leur forme la plus terrible. La terre était jonchée de cadavres. Les boulets sifflaient au-dessus de ma tête : leur bruit, et leur lumière, éclatant au sein de la nuit et du silence; les morts, au milieu desquels je marchais; l'horrible nouveauté du spectacle, me laissèrent une impression que je ne puis décrire. Charles XII, à son début dans cette carrière, que j'allais parcourir d'un pas plus modeste, avait trouvé cette musique agréable; mes oreilles, moins héroïques, en furent épouvantées, je l'avoue, et mon sang se glaça.

Après avoir parcouru toutes les tranchées, j'atteignis le camp anglais. Je fus accueilli cordialement par mes nouveaux collègues; bientôt un repas improvisé fut servi sous la tente en l'honneur de ma bienvenue. Une douzaine d'officiers se réunirent autour de la table du festin militaire; leurs discours m'apprirent que le lendemain matin une canonnade générale battrait la forteresse sur tous les points, et que, si elle ne se rendait pas, l'assaut serait donné. Là-dessus, on me félicita de mon bonheur. « J'arrivais à tems pour partager les dangers et les honneurs de ce jour de gloire : peut-être, en moins de vingt-quatre heures, allais-je m'instruire à la source même de la vérité et de la vie; connaître le secret de la grande énigme; et, passant derrière le rideau, devenir plus savant que tous les théologiens et tous les philosophes de l'univers. Peut-être aussi le sort me réservait-il la joie du triomphe et l'orgueil d'avoir assisté à une action d'éclat. » De joyeux propos égayaient ces prophéties; le verre circulait de main en main; la saillie, l'épigramme et le calembourg se succédaient aussi rapidement que ces perpétuelles volées de canon que la forteresse ne cessait pas de nous envoyer. On s'entretenait des ridicules de

l'armée, des événemens de la veille, de ceux du lendemain : l'espérance et l'insouciance régnaient à ce festin dont tous les membres pouvaient, le lendemain même, aller souper chez Pluton. Des chansons écossaises, que nous répétâmes en chœur, terminèrent la séance. Jamais ces mélodies naïves et tendres ne m'avaient paru aussi délicieuses que cette nuit, où, sur une rive étrangère, sous le feu de l'ennemi, la veille d'un assaut, elles venaient pénétrer mon ame des souvenirs de la patrie et l'enivrer de la pensée de mes jeunes amours.

Toujours près de la mort, le soldat devient peu curieux de l'avenir; il vit comme s'il n'avait pas de lendemain. Ses plaisirs sont plus vifs; il les saisit comme si l'heure prochaine allait être celle de sa fin, avec une avidité, avec une ardeur convulsive et insouciante. Une chanson nationale, un rayon de soleil, un amour passager et fugitif, un instant de joie, lui donnent plus de bonheur que toutes les voluptés dispendieuses d'Apicius et de Lucullus n'en procuraient à leurs inventeurs. Qui lui envierait ces plaisirs, à peine goûtés au sein d'une vie de périls et de fatigues, au milieu de ses jours de danger et de ses nuits d'horreur?

Les convives se séparèrent après deux heures du matin. Je m'endormis bientôt du plus profond sommeil. Le roulement du tambour ne tarda pas à m'éveiller. Je trouvai tout le camp en mouvement et les troupes sous les armes.

La ville de Saint-Sébastien était, avant le siége, une des plus belles villes d'Espagne. Elle est située sur un promontoire qui, du côté du nord, est baigné des flots de la rivière Gurumea; du côté du sud, par la mer. Au bout de ce promontoire, se trouve la ville, et immédiatement au-dessus d'elle, s'élève un roc immense dont le

sommet est occupé par la forteresse. A peu de distance du rivage, au sud, est l'île de Sainte-Claire, dont les troupes anglaises s'étaient emparées, et dont les batteries tonnaient contre le château que les troupes françaises s'obstinaient à défendre.

Les environs sont pittoresques et singuliers. Le terrain monte en s'éloignant de la mer; et cette pente douce est variée par les accidens les plus heureux. Ce sont des rocs brunâtres, protégeant, pour ainsi dire, de verdoyantes et délicieuses solitudes; de profonds ravins, dont le liége, le sapin et le hêtre embellissent les dernières profondeurs; enfin, un mélange alternatif de ce que la nature a de plus riant et de plus terrible. L'œil s'arrête sur la base des Pyrénées, et les parcourant jusqu'à leur cime, s'égare dans le ciel presque toujours calme, qui couronne ces sommités. Telle était la scène que je contemplais, le 8 septembre au matin, posté sur les hauteurs qui dominaient notre camp. Je voyais les côtes d'Espagne s'étendre au loin, blanchissantes d'écume, et se terminer dans un horizon vaporeux; la mer était brillante et paisible. Pas un nuage qui obscurcît le firmament. Aucun bruit ne frappait mon oreille, et le feuillage des arbres ne murmurait même pas, lorsque, tout-à-coup, au signal de la trompette, cinquante-quatre pièces de canon tonnèrent à la fois, et lancèrent leurs volées contre le fort. A entendre le fracas de cette détonation, vous eussiez dit que le monde croulait. Immédiatement après le feu des batteries, j'aperçus, sous un nuage de fumée, des fragmens de murailles se détacher, et, roulant sur les aspérités du rocher, écrasant tout sur leur passage, aller tomber dans la mer. La canonnade continua pendant une heure entière, et déjà la forteresse était démantelée, quand un drapeau, arboré sur la batterie Mi-

rador, nous annonça que les assiégés demandaient à capituler. On convint que la garnison française, composée de huit cent trente-six hommes, se rendrait prisonnière et mettrait bas les armes. Nos troupes environnèrent la citadelle; bientôt nous vîmes les Français, commandés par le général Rey, sortir du château, défiler lentement, et suivre la route étroite et sinueuse qui aboutit à la ville. En arrivant près de nous, la garnison jeta ses armes avec indignation; nos batteries tirèrent quelques coups en signe de triomphe, et le général Graham, quittant son état-major, alla au-devant du général ennemi. Les deux guerriers se donnèrent la main. Sans doute tous les deux ressentaient alors ces émotions qu'un poète anglais a si bien décrites, et que les braves éprouvent, dit-il,

« A l'aspect d'un guerrier digne de leur épée. »

La forteresse avait été défendue par les assiégés avec un courage héroïque. Les murailles et les travaux extérieurs étaient en ruines; l'intérieur même de la citadelle n'offrait qu'un amas de débris. La place n'était absolument plus tenable. Après avoir visité le château, je descendis dans la ville; spectacle que je n'oublierai jamais. Pas une maison n'était restée entière : des monceaux de décombres obstruaient les rues. Pas un être vivant : aucun bruit ne se faisait entendre; et j'écoutais tristement l'écho de mes pas dans la cité déserte; véritable ville des morts, dont la ruine récente avait quelque chose de plus terrible cent fois que ne le sont les ruines antiques. La nature, toujours féconde et toujours nouvelle, cache et embellit, sous une végétation puissante, les dévastations du tems; elle mêle à cette œuvre de destruction son impérissable

beauté. Ici je ne trouvais que la mort, la désolation, les traces sanglantes des fureurs de l'homme. Des cadavres avaient été ensevelis avec tant de négligence, que j'apercevais de toutes parts des débris humains, des ossemens, des membres entiers qui sortaient de terre. Ceux auxquels l'on n'avait pas encore rendu les derniers devoirs étaient gisans sur le pavé, non isolés, mais par groupes et par monceaux : ils occupaient encore la même place qu'au moment où le coup mortel les avait frappés; on reconnaissait à la régularité de leur gisement le passage meurtrier des volées de canon qui les avaient abattus, comme la faux abat les épis. M'arrêterai-je plus longtems sur cette hideuse scène? Les oiseaux de proie m'environnaient; sans s'inquiéter ni s'effrayer de ma présence, ils continuaient à dévorer les restes humains entassés sur le seuil des maisons et le long des remparts. Des légions de poissons suivaient les cadavres qui flottaient à la surface de l'eau, au pied des murailles. On peut concevoir quelles exhalaisons pestilentielles émanaient de ce vaste charnier.

Nous prîmes nos quartiers dans le couvent de Saint-Barthélemy, situé sur le bord de la mer. Le lendemain nous reçûmes l'ordre d'aller rejoindre le gros de l'armée qui campait dans les Pyrénées. Nous nous mîmes en marche vers la mi-septembre. Il faisait encore très-chaud; la fatigue nous fit perdre un grand nombre d'hommes dans la route. Nous campâmes au pied des basses Pyrénées, sur un terrain inégal et onduleux, dont nous occupâmes une étendue considérable. J'étais destiné à passer, dans ces lieux pittoresques, quelques-unes de ces douces journées dont ma vieillesse la plus avancée gardera l'impérissable souvenir.

Pendant les belles soirées d'octobre, je me plaisais à

gravir la montagne à laquelle notre camp était adossé. Debout, au milieu des rochers et des collines qui dominent la Bidassoa, je voyais d'un côté les vastes plaines de France, semées de châteaux et de villages, sillonnées par des rivières et des fleuves, dérouler à mes regards leur perspective riante; d'un autre l'Espagne avec ses beautés sauvages, ses villes romantiques, ses clochers immenses et ses oasis de verdure, jetés au milieu d'espaces arides. Il n'est point de contrée à laquelle un intérêt plus puissant s'attache; toutes les modifications du sublime et du beau s'y trouvent réunies et confondues. Légendes chevaleresques, souvenirs de gloire et d'amour; cet antique esprit d'aventures et d'entreprises qui a précipité ses guerriers et ses matelots à travers l'océan; ses rapports avec l'Orient et avec l'Amérique; tout enfin jusqu'à son fanatisme incurable et à sa superstition sombre, concourt à lui donner une teinte d'originalité brillante et un intérêt puissant. C'est le seul peuple dont l'histoire soit un roman.

Bien au-dessous de moi, à demi cachée par les coteaux et les feuillages voisins, la Bidassoa traçait jusqu'à la mer ses longues sinuosités, et se déployait comme un long ruban d'argent que faisait étinceler le soleil. Cet astre, à son couchant, répandait ses dernières clartés sur la mer, qui semblait une nappe de feu. Autour de moi, un amas confus de rochers, de précipices, d'arbres et de fleurs sauvages, se colorait de ces nuances à la fois mélancoliques et ardentes qui caractérisent les soirées d'automne, et les lointaines cîmes des Pyrénées, géans couverts de neige, étaient couronnées d'une teinte rose et pourpre qui pâlissait de moment en moment.

Des régimens français, anglais, espagnols, troupes ennemies séparées seulement par le fleuve, en bordaient les deux rives. Leurs armures faisaient rejaillir au loin les

rayons du soleil ; leurs airs nationaux, répétés par l'écho des montagnes, affaiblis par la distance, et s'élevant jusqu'à moi, frappaient d'une mélodie douce, martiale et singulière mon oreille charmée. J'entendais, à des intervalles rapprochés, le son du cor des chasseurs dans les bois, le tintement des clochettes des troupeaux, et même la chanson vive et rapide du muletier castillan. Cependant le jour expirait ; une vapeur grisâtre couvrait le paysage ; tous ces bruits variés expirèrent. Je n'entendis plus que le frémissement des feuilles, le bruit léger des eaux courantes ; et à mesure que j'approchais du camp, le mot d'ordre des sentinelles, le retentissement des mousquets, et les longs éclats de rire des soldats groupés autour de leurs foyers nocturnes.

Le 6 octobre, j'avais fait une excursion assez lointaine : il était midi ; tout reposait dans ce silence et cette espèce de stupeur dont le soleil, à son zénith, accable la nature. Assis près d'une source qui s'échappait, en bruissant, du sein d'un roc, je cédai peu à peu à la langueur délicieuse que la chaleur de l'atmosphère faisait pénétrer dans tous mes sens. J'étais assoupi, lorsqu'une main étrangère frappa sur mon épaule, et m'éveilla en sursaut. Je reconnus un officier de mon corps. « Allons, mon cher, s'écria-t-il, on se bat demain ; nous entrons en France. » A peine avait-il dit ces mots, qu'il piqua des deux, et partit au galop. Je me hâtai de retourner au camp : le soir même, l'ordre fut donné de se tenir prêt pour le lendemain. Un orage épouvantable éclata pendant la soirée : les vieux soldats prétendent que la veille d'un combat décisif est presque toujours marquée par quelque phénomène naturel. C'est une vieille superstition militaire, une tradition des camps, que je répète sans l'approfondir.

Nouveau soldat, ma sensibilité ne s'était pas encore émoussée sous la rude expérience des fatigues et des maux de la guerre : je me retirai dans ma tente, et méditai sur le lendemain. Le souvenir de la patrie vint saisir mon imagination, les amis que j'y avais laissés, les scènes de carnage qui m'attendaient, absorbèrent les forces de ma pensée. Se vante qui voudra de posséder cette brutale et physique insouciance qui brave la mort en aveugle, et s'y précipite sans donner un regret à l'existence. A mes yeux, ce n'est pas là du courage, c'est de la stupidité. L'énergie morale, qui triomphe de l'horreur du trépas, et affronte la mort en estimant la vie, constitue la seule bravoure, digne de ce nom. Quel mérite peut-il y avoir à prodiguer ce que l'on méprise? Sacrifier ce que l'on aime, prodiguer son trésor, c'est la vertu, c'est le dévouement, c'est l'héroïsme.

Le roulement du tambour interrompit, non mon sommeil, mais ma rêverie. Il était près de minuit. Déjà les masses de notre armée se formaient, et j'entrevoyais dans l'obscurité ces grands corps se dessiner vaguement, en y formant des lignes grisâtres. On se mit en marche; les femmes qui avaient suivi nos troupes pleuraient et sanglotaient. Protégés par les ténèbres les plus épaisses, nous descendîmes, à travers des buissons, des sentiers étroits et rocailleux, jusqu'aux bords de la Bidassoa, devant Fontarabie. Cette marche nocturne, qui précédait un jour de danger, me laissa des impressions profondes; aujourd'hui même, j'ai conservé le souvenir distinct des lieux à travers lesquels nous passâmes, et de l'odeur du gazon et des fleurs que mes pieds foulaient.

Une muraille de terre et de briques s'élevait sur la rive espagnole de la Bidassoa; un fossé était creusé au-dessous de cette muraille, de notre côté : les sentinelles espa-

gnoles et françaises occupaient les deux bords du fleuve. Le corps de l'armée française campait devant Andaye. Nous approchâmes sans bruit, en respirant à peine, et nos pionniers réussirent à pratiquer dans la muraille plusieurs trouées assez larges pour nous livrer passage. La nuit était calme, mais obscure; on n'entendait qu'un bruit sourd et lointain, au milieu du silence universel : il ressemblait aux mugissemens de la mer, quand l'orage se prépare; c'était le bruit des charrois des canons qui nous suivaient.

Il fallut rester long-tems derrière cette muraille, sans bouger, sans parler, et retenant notre haleine : les heures étaient des siècles. Enfin, le ciel s'éclaircissant peu à peu, se couvrit d'une nuance grise plombée : l'horizon pâlit, les cors donnèrent le signal; nous nous élançâmes dans le fleuve, où nous eûmes de l'eau jusqu'à mi-corps. Le bruit des flots agités par cette masse d'hommes se fit entendre au loin; les sentinelles françaises tirèrent leur coup, et s'enfuirent précipitamment. L'alarme fut donnée aux avant-postes. Aussitôt, des vignes et des bouquets d'arbres qui couvrent la rive gauche de la Bidassoa, un feu très-vif nous accueillit. Nos compagnies légères, à l'une desquelles je me trouvais attaché, engagèrent de nombreuses escarmouches avec les tirailleurs français : le long et lugubre sifflement des balles, quand elles ont parcouru leur ellipse, attira d'abord mon attention; à mesure que j'approchais de la ligne ennemie, et que je me trouvais plus directement exposé à son feu, ce lugubre murmure se changeait en un bruit singulier, semblable aux sons criards et argentins que font entendre les jeunes oiseaux dans leur nid : c'était le sifflement des balles qui passaient près de moi. Cette petite guerre dura long-tems. Nous nous dirigeâmes vers une vallée étroite, où un

nouveau corps de tirailleurs nous attendait et nous couchait en joue. Cependant ils se retirèrent devant l'immense supériorité de nos forces. Leurs officiers essayèrent vainement de les retenir; ils lâchèrent pied, mais sans cesser de combattre, tantôt chargeant leurs armes derrière un groupe d'arbres, tantôt nous harcelant sur les côtés. En général, je crois qu'il y a encore plus de bravoure chez les officiers que chez les soldats français : je serais, au contraire, porté à croire nos soldats plus braves que leurs officiers (1).

La poursuite qui nous occupait était devenue une espèce de chasse fort pénible. L'ennemi, après nous avoir long-tems forcés à le suivre à la course et à essuyer son feu, nous apparut enfin sur les hauteurs, rangé en ordre de bataille, et faisant très-bonne contenance. Nous nous repliâmes sur les régimens qui s'avançaient pour nous soutenir et enlever les positions ennemies, que nous ne tardâmes pas à occuper : mais nous perdîmes beaucoup d'hommes; les artilleurs français n'ont point de rivaux pour la justesse et la précision. Cependant nous fîmes halte sur les collines que l'ennemi venait de quitter : je jetai un rapide coup d'œil sur la scène qui m'environnait. Les vapeurs et la fumée qui formaient comme un rideau suspendu sur le front des montagnes se dissipèrent peu à peu, et laissèrent le regard pénétrer à travers leurs déchirures. Ici, j'apercevais la pointe des baïonnettes étincelant du sein des vallées; nos régimens défilant dans les gorges rocailleuses; et notre artillerie tantôt apparaissant, tantôt disparaissant dans ces étroits défilés. Plus

(1) NOTE DU TR. On peut élever plus d'un doute sur la vérité de cette observation superficielle du jeune officier anglais. Le sang-froid du courage appartient aux chefs militaires; l'impétuosité de la bravoure aveugle est l'apanage du soldat.

loin, la masse de l'armée ennemie se concentrait sur le penchant d'un coteau et dans la plaine qu'il dominait; enfin, notre cavalerie passait la Bidassoa, et semblait se perdre au loin sur le territoire espagnol. Bientôt le canon de l'ennemi tonna ; nos troupes légères s'élancèrent pour engager l'action, et notre cavalerie arriva au galop, suivie de l'artillerie légère : nous l'accueillîmes par de longs cris de joie. L'ennemi, inférieur en nombre, exposé à un feu terrible, et bientôt débusqué, nous céda la place; déjà nous allions le poursuivre, quand le cor donna le signal du ralliement.

En retournant sur mes pas, j'aperçus, étendu sur le grand chemin, un soldat français, dont les mouvemens convulsifs annonçaient l'état de souffrance. Je m'approchai, et bientôt je reculai d'horreur, en voyant que de son crâne fracturé s'échappaient des flots de sang et sa cervelle. Beaucoup de cadavres jonchaient la route; la soirée était brillante et calme : les oiseaux chantaient gaîment. Cette sérénité de la nature me révolta; il me semblait qu'elle n'eût aucune sympathie avec l'homme. Je la voyais sourire à la mort, et se parer de ses plus doux charmes, tandis que des êtres vivans et pensans, qu'elle-même avait nourris, languissaient dans les tourmens de l'agonie.

Je regagnai mon régiment, dont les officiers s'étaient réunis sur la pente de l'une des hauteurs d'où l'ennemi venait d'être débusqué. La vie a peu de scènes comparables au moment du retour, après la victoire; on se félicitait, on se pressait les mains. Notre corps n'avait perdu aucun de ses officiers : quelques-uns étaient blessés peu dangereusement. La nuit approchait; pendant que nous comptions nos blessés, un autre régiment attaquait la dernière position de l'ennemi, qui s'était re-

tranché dans un ermitage, sur le sommet d'une montagne. Nous étions trop éloignés du théâtre du combat pour l'apercevoir distinctement; mais tous les regards étaient attirés par les feux croisés de la mousqueterie qui couronnaient la cime de la montagne, et la faisaient apparaître comme le cratère d'un volcan. Malgré les efforts et la valeur de nos troupes, la position ne fut emportée que le lendemain matin.

Enfin, les bagages arrivèrent; on déploya les tentes, on alluma les feux : les opérations guerrières firent place à des travaux plus agréables, et l'art de tuer les hommes céda le pas à celui de réparer leurs forces abattues. On fit la cuisine; les soldats, à jeun depuis vingt-quatre heures, se livrèrent avec ardeur à ces occupations importantes. Enveloppés de l'épais nuage de fumée qui s'exhalait de nos cigares, nous nous étendîmes sur la terre de France, et nous nous endormîmes profondément.

Un repos d'un mois entier succéda à cette première action. La gauche de l'armée anglaise occupait une chaîne de collines peu élevées, qui partait du pied des Pyrénées et aboutissait à la mer; c'était là que je me trouvais. L'ennemi s'était emparé d'une position très-forte, devant Saint-Jean-de-Luz. Notre tems se passait d'une manière extrêmement monotone : rien de nouveau, rien de pittoresque, si ce n'est peut-être le camp réservé aux troupes légères allemandes, qui occupaient un espace distinct dans notre propre camp. Tous les soirs, au crépuscule, on les voyait se grouper devant leurs tentes, fumer gravement leurs pipes, et chanter en chœur ces beaux chants de leur patrie qui produisent tant d'effet en plein air. Ces hommes semblaient faits pour le métier des armes : doués d'une vigueur extrême, contens de peu, habiles à tirer parti de tout, grands buveurs, mais rare-

ment ivres, insensibles à la rigueur du froid comme à la grossièreté des alimens. Il semblait que le camp fût leur patrie. Nos soldats anglais étaient loin de supporter avec la même patience les privations auxquelles nous étions forcés ; j'entendis plus d'une fois maudire les portions de bœuf coriace, de riz gâté, de rhum mêlé d'eau, et de vieux biscuit que l'on nous distribuait. Souvent nous nous amusions à nous inviter mutuellement à dîner. C'était chose curieuse : pour premier service, du bœuf bouilli; pour second service, du bœuf rôti ; pour troisième service, du bœuf cuit au four ; pour quatrième service, du bifsteck ; le tout détestable, mais assaisonné par l'appétit, la nécessité et la gaîté.

Cependant l'hiver commençait : la grêle et la pluie assiégèrent notre camp ; et notre position devint très-pénible. Dans l'intérieur même de nos tentes, le terrain n'était qu'un fangeux marécage. Une nuit que j'étais de planton, mon poste était situé sur le bord d'un précipice profond et étroit, dont les sentinelles ennemies occupaient le bord opposé. J'entendais distinctement le mot d'ordre des patrouilles françaises. L'obscurité était affreuse, et la seule clarté qui nous apparût, de tems en tems, était celle de la lune, perçant par intervalles le voile des nuages fugitifs qui pressaient et cachaient son disque. L'orage grondait dans les bois ; la neige tombait à flocons. Les soldats, tout glacés et se groupant autour du feu de ronde, essayaient de ranimer ces charbons, à demi éteints, qui ne donnaient que de la fumée sans chaleur. L'un de ces malheureux disait à ses camarades : « Dieu veuille que nous nous battions demain ! Si cela n'arrive pas, je suis un homme mort ! »

L'état déplorable où languissait notre armée rendait la désertion fréquente. L'ennemi profita de ce découra-

gement pour l'augmenter : des proclamations, imprimées en langue espagnole, anglaise et portugaise, furent jetées dans notre camp; elles promettaient aux déserteurs le passage libre et la permission de regagner leurs foyers. Lord Wellington fit lire publiquement ces proclamations, auxquelles il ajouta pour commentaire un ordre du jour menaçant. La température s'adoucit, et contribua plus encore que l'éloquence du général en chef à faire cesser cette dépopulation de notre armée. Enfin, après plusieurs ordres donnés et contremandés, nous quittâmes, le 9 novembre, ce triste campement. Il était une heure du matin : nous nous approchâmes avec précaution du ravin dont j'ai parlé, et dans lequel nous nous engageâmes; parvenus au fond du ravin, nous nous couchâmes à plat-ventre sous des buissons, gardés par nos sentinelles avancées. La droite de l'armée française, contre laquelle nous nous dirigions, occupait une position qui couvrait Saint-Jean-de-Luz; ses avant-postes garnissaient les hauteurs situées immédiatement devant nous.

A peine l'aube avait-elle paru, un coup de canon donna le signal de la marche ou plutôt de l'assaut : nous gravîmes, sous un feu très-vif, les hauteurs dont je viens de parler, et une fois maîtres de cette position, nous tournâmes à gauche. Pendant cette évolution, une batterie masquée nous prit en flanc et nous enleva beaucoup d'hommes. La route que nous suivions était toute couverte de sang. On nous fit faire halte au centre de ces hauteurs, que nous occupâmes pendant le reste du jour, et d'où nous avions le magnifique et terrible spectacle des combats partiels qui ensanglantaient toutes les vallées environnantes. Vers midi, le canon tonnait de toutes parts, et d'immenses spirales de fumée ondoyaient sur les cimes des monts. A l'aide d'une lunette d'ap-

proche, j'aperçus l'ennemi s'élançant de ses positions, nos troupes s'avançant pour le repousser, la cavalerie des deux armées s'entrechoquant, et un vaste carnage couvrant les collines et les vallons. C'était effroyable et sublime. La nuit vint terminer le combat, et un double rang de feux allumés indiquait la position respective des deux armées. Un vieil arbre me prêta son abri; j'essayai de dormir; mais le froid était trop intense et le sol trop humide. Il me fallut me résigner à marcher de long en large jusqu'au matin. J'entendis un coup de canon du côté de l'ennemi; c'était le signal de la retraite : un brouillard épais nous empêcha de le poursuivre. Lorsqu'il se dissipa un peu, nous marchâmes droit à cette redoute que les Français avaient occupée et que nous n'avions pas pu emporter la veille. On ne nous salua pas d'un seul coup de canon. En approchant davantage, nous entrevîmes, sous la brume, plusieurs sentinelles qui nous couchaient en joue sans tirer; c'étaient des hommes de paille, simulacres de guerre, fort habilement masqués.

Nous redescendîmes la colline et nous entrâmes à Saint-Jean-de-Luz, que les soldats affamés et exténués voulurent mettre au pillage. Peu d'excès furent commis, grâce aux coups de cravache que notre maréchal-des-logis distribua d'une main prodigue. L'ennemi s'était replié sur Bidard, petit village situé sur la route de Bayonne; nous nous avançâmes dans cette direction, et nous bivouaquâmes encore sur la terre trempée de pluie. Le lendemain, des espions nous apprirent que les Français s'étaient retranchés dans une position formidable, devant Bayonne; position protégée par des travaux commencés depuis long-tems, et trop forte pour être enlevée d'assaut. Deux ou trois jours après, on nous répartit dans les maisons environnantes; une vieille ferme aban-

donnée me fut assignée, comme lieu de résidence, à moi et à deux de mes camarades. Cette misérable chaumière était pour nous un vrai paradis. Enfin, nous avions de la paille pour reposer notre tête, et un toit de chaume pour l'abriter. Après tout ce que nous avions souffert pendant ce long et désastreux hiver, c'étaient-là des voluptés sans égales; c'était quitter la vie sauvage pour l'existence civilisée.

La population fuyait à notre approche. Wellington fit répandre dans tous les villages une proclamation qui promettait la vie sauve et le respect des propriétés de tous ceux qui ne porteraient pas les armes contre nos troupes. Cet acte diplomatique produisit son effet. Les paysans regagnèrent en foule leurs foyers abandonnés. Ils n'eurent à se plaindre que des soldats portugais et espagnols, dont il était difficile de comprimer le vieil esprit de haine et de vengeance contre la France. Des châtimens sévères purent seuls arrêter leur furie. Cependant, au sein de la guerre, nous eûmes quelques jours d'une paix profonde. Saint-Jean-de-Luz, où se trouvait le quartier-général, offrait une scène brillante de tumulte et de gaîté. Repas militaires, parties de chasse, bals, soirées, rien n'y manquait. L'aristocratie anglaise, toute étincelante de cordons et de broderies, remplissait cette petite ville; et souvent le général en chef, vêtu d'un petit frac bleu, portant le chapeau rond et la cravatte blanche (1), se confondait avec les habitans de la cité : à son air de gravité froide et de calme presque apathique, vous n'eussiez jamais soupçonné qu'il commandait ces grands mouvemens.

Une longue observation des positions ennemies ne fit

(1) La cravate noire est de rigueur pour les militaires anglais.

que nous convaincre de l'impossibilité d'une attaque directe. Le général en chef pensa de même. Il fit faire à son armée un mouvement à droite; mouvement qui menaçait l'arrière-garde française, et semblait destiné à lui couper toute communication avec le centre de la France. Le 8 décembre, les généraux Hill et Beresford reçurent l'ordre de faire passer la Nive à deux divisions; et, dans la matinée du 9, Sir John Hope, à la tête de la cinquième division, attaqua les avant-postes, à Biaritz et à Anglet. On réunit les compagnies légères des divers régimens formant la cinquième division, et dont je faisais partie. Dès le point du jour nous quittâmes la route; nous détournâmes vers la gauche; et, traversant des plaines bien cultivées, nous nous avançâmes sans rien rencontrer qui annonçât le projet d'arrêter notre marche. Je franchissais une haie qui servait d'enclos au pré attenant à une ferme, quand une grêle de balles, parties de la haie opposée, nous salua tout-à-coup. A peine avions-nous atteint le lieu de l'embuscade, que notre ennemi l'avait quittée, et se trouvait tapi dans une autre cachette, d'où il nous ajustait tout à son aise. C'est un genre de guerre à la fois meurtrier et sans gloire; qui vous impatiente, vous fatigue et vous massacre sans honneur. Un coup de mousquet, parti d'une fenêtre ou d'un taillis, était suivi d'un long silence, auquel succédait une nouvelle détonation. Cette alternative de repos et de danger, de silence et de bruit, nous faisait éprouver un sentiment d'effroi plus vif que le tumulte de la mêlée la plus sanglante. Chaque intervalle nous donnait le tems de réfléchir qu'un ennemi caché, dont nous ne pouvions éviter l'atteinte, nous avait pour point de mire. Je remarquai le sang-froid imperturbable des Allemands. Sous ce feu continuel et imprévu, ils ne ralentissaient ni ne pressaient leur marche.

C'était une bravoure stupide, résolue, aveugle, dont les soldats d'aucune autre nation n'eussent été capables. On s'étonne que de pareilles troupes aient jamais été battues : l'élan des Français leur manque, il est vrai, et leur courage a quelque chose de passif, moins propre à remporter de brillans triomphes, qu'à soutenir, sans plier, le choc le plus redoutable.

L'ennemi nous disputait le terrain pied à pied; l'infériorité de ses forces était compensée par la connaissance des lieux et l'avantage de la position. Enfin, après une marche qui ne fut qu'un long combat, et qui joncha de nos morts les plaines bayonnaises, nous atteignîmes une hauteur d'où nous dominions les longues sinuosités de l'Adour, Bayonne et ses environs, et le camp retranché des Français. Un régiment portugais s'empara d'un château magnifique, bâti sur le penchant du coteau ; j'y entrai avec les soldats, et je le vis bientôt détruire les objets les plus précieux, se charger d'une foule de bagatelles inutiles, briser les glaces et livrer aux flammes ce bel édifice. La nuit vint, nous allumâmes nos feux sur la ligne de la position que nous comptions occuper jusqu'au lendemain; mais l'ordre arriva de nous replier sur notre première position. Laissant nos feux allumés, nous retournâmes sur nos pas. La grande route que nous suivions était couverte de cadavres, de débris de caissons, d'armes brisées; la boue était pétrie de sang humain, et la pluie qui tombait à grands flots rendait cette marche plus fatigante encore. Cavalerie, artillerie, infanterie, mêlées, confondues, s'entrechoquaient dans l'obscurité, exprimant par de longs juremens la gêne mutuelle que leur causait ce grand désordre. Cette retraite, que nul ennemi n'inquiétait, ressemblait à une défaite, et me fit juger, par les maux que je souffris, de

ce qu'avaient dû être les désastreuses retraites de la Corogne et de Burgos.

Quand nous parvînmes au lieu de notre destination, la nuit était fort avancée. Accablé de lassitude, je tombai dans un profond sommeil, qu'interrompit un bruit léger, continu et lointain, semblable à peu près au martelement du pivert frappant de son bec le tronc des chênes. Mon domestique ne tarda pas à me détromper : c'était le bruit éloigné de l'artillerie ennemie qui attaquait nos avant-postes. Déjà, tout le régiment était sous les armes. Je m'habillai à la hâte; je trouvai la route couverte de soldats et de blessés que l'on remportait sur des civières. Le feu de l'ennemi augmentait de moment en moment. Nous atteignîmes en quelques minutes un point du grand chemin où nous avions placé une petite batterie, derrière laquelle se trouvaient lord Wellington et son état-major. L'artillerie française avait choisi cette batterie pour point de mire. La compagnie légère à laquelle j'étais attaché reçut l'ordre de s'emparer d'un petit bois, situé sur la droite. Pendant ce mouvement, on nous tira plusieurs coups de canon, qui n'atteignirent personne, et dont les boulets, s'enfonçant dans le sol, nous couvrirent de terre. Nous nous répandîmes dans le bois qui occupait la pente d'un ravin et qu'embarrassaient des broussailles épaisses. Les Français, postés sur l'autre bord du ravin, nous criblaient de leurs balles et se dérobaient aux nôtres en se cachant dans les buissons. Nous restâmes dans cette situation, pendant plusieurs heures, sans avancer ni reculer, et perdant des hommes de tems à autre. Les soldats, qui voyaient tomber leurs camarades, chantaient des noëls bachiques et des refrains obscènes, tant l'habitude du danger nous endurcit et nous fait perdre jusqu'au sentiment de notre propre

conservation. Un homme, placé à ma droite, tomba mort à mes côtés; son camarade de gauche me dit, en le regardant expirer : « Allons, monsieur, à vous, ou à moi! » Un aide-de-camp arriva au grand galop et nous avertit de déloger au plus vite : en effet, l'ennemi s'était glissé sous les broussailles, et nous vîmes un essaim de Français sortir, comme de dessous terre, pour nous cerner de toutes parts. Une mêlée terrible et corps à corps s'engagea; nous perdîmes beaucoup de monde, mais tous les assaillans périrent et nous restâmes maîtres de la place, environnés des cadavres de nos ennemis.

Nous allâmes reprendre nos anciennes positions, sur lesquelles la mitraille pleuvait encore; vers le soir, les régimens allemands et hollandais de Nassau et de Francfort désertèrent, et passèrent dans nos rangs. Nous les escortâmes, et rejoignîmes avec eux le corps du régiment, qui occupait une plaine voisine. Nous y bivouaquâmes, et nous passâmes la nuit à discuter les opérations militaires de la journée, à prophétiser celles du lendemain, et à compter nos morts. Le lendemain, le ciel était chargé de nuages, le jour se leva lentement, et nous découvrit encore l'armée française occupant les mêmes hauteurs d'où nous n'avions pu la déloger la veille. A midi, il y eut quelques escarmouches; vers cinq heures du soir, nous descendîmes un coteau dont la vallée devait servir à notre bivouac nocturne. Lord Wellington et ses officiers généraux se trouvaient sur la hauteur opposée; bientôt nous les vîmes redescendre à toute bride, et cette colline qu'abandonnait Wellington fut couverte par les troupes françaises, qui, protégées par leur artillerie, se jetèrent sur notre colonne, et y firent un effroyable carnage. Nos troupes soutinrent ce choc furieux avec bravoure, et les Français, en criant : *Vive l'Em-*

pereur! de toutes leurs forces, regagnèrent leur premier poste.

Pendant les trois jours suivans nous ne cessâmes pas de nous battre; notre régiment était harassé de fatigue, de faim et de froid. On nous assigna pour lieu de repos un village voisin, que notre arrière-garde protégeait. Nous jetâmes sur la terre nue nos uniformes mouillés; et sous le misérable hangar qui nous couvrait, nous dormîmes profondément jusqu'au matin. Il fallut, dès le premier rayon de l'aurore, nous remettre en marche, et aller occuper une vaste redoute, élevée sur la grande route. L'ennemi était posté sur une colline, précisément en face de la redoute. Nous nous attendions à une attaque qui n'eut pas lieu. Cependant une vive canonnade se faisait entendre sur notre droite: quelques régimens de nos gardes furent abîmés par le feu des Français. Quelques instans avant la chute du jour, nous vîmes l'ennemi changer de position, renforcer la droite qui nous faisait face, et se préparer à nous attaquer le lendemain matin. Cette évolution nous trompa; mais lord Wellington, qui n'en fut pas dupe, devinant le stratagême de Soult, détacha de notre aile un corps considérable, et le porta sur la gauche, contre laquelle il prévoyait que l'attaque de Soult se dirigerait. Le résultat de cette double manœuvre fut la défaite de l'armée assaillante, qui, se retirant dans l'enceinte de ses retranchemens, ne songea plus à nous inquiéter.

Je fis, pendant cette courte trève, que les deux armées semblèrent s'accorder mutuellement, quelques excursions dans la campagne qui venait d'être le théâtre de tant de mouvemens militaires. Partout le sol jonché de cadavres nus, était déchiré par la chute des projectiles, et labouré par la violence de leur impulsion. Les arbres fra-

cassés, le gazon teint de sang, des armes brisées, des débris de charrois, attestaient cette rage de destruction qui, au sein de ce pays fertile, venait d'animer des milliers d'hommes contre leurs frères. Je remarquai des têtes séparées de leur corps, et dont les oiseaux de proie avaient dévoré tout le visage : çà et là s'élevait un bout de mousquet brisé, ou une branche de laurier sauvage, dernier hommage rendu à la mémoire du brave par ses compagnons d'armes. Rien de plus touchant que ce témoignage de sensibilité guerrière, et ce frêle monument des affections du cœur, vivantes encore dans le tumulte de la mêlée, sous le feu des batteries, dans l'immoralité des camps.

L'hiver approchait : bientôt on nous assigna nos logemens; je fus placé, avec un autre officier, chez un fermier, vieillard respectable, dont la femme et les deux filles nous accueillirent fort bien. Le tems s'écoula rapidement pour nous dans cette solitude champêtre : nous nous plaisions à parcourir les environs, où quelques habitations désertes avaient été occupées tour à tour par les soldats des deux camps. Les murs de ces maisons étaient couverts d'inscriptions, de caricatures, de chansons, d'épigrammes, françaises et anglaises; espèce de conversation manuscrite, entre deux armées ennemies, *illustrée* (1), comme on dit, par des gravures au charbon et à la craie, mêlée de calembourgs et de gros sel, demi-satirique, demi-plaisante, et l'un des plus curieux volumes dont la littérature improvisée se soit jamais enrichie.

(1) NOTE DU TR. On donne en anglais le nom d'*Illustrations* aux recueils de gravures ou vignettes destinées à l'ornement des livres. Ces vignettes, exécutées par les premiers graveurs d'un pays où cet art a été porté si loin, sont souvent d'une perfection admirable dont les nôtres ne peuvent donner qu'une faible idée.

Souvent aussi les officiers de l'une et de l'autre armée, dépassant leurs avant-postes, se donnaient rendez-vous dans l'espace libre qui séparait leurs sentinelles respectives : là, on causait de bonne amitié en buvant l'eau-de-vie, et l'on discutait, aussi paisiblement qu'au café Lloyd, les destinées de l'Europe et le sort futur des combats. A notre retour à la ferme, une ronde villageoise nous attendait. Nous n'avions pour instrumens que les voix sonores et accentuées des jeunes filles basques, et pour salle de bal que la chambre commune chauffée par de gros troncs de chêne jetés dans le brâsier. On riait un peu de notre lourdeur, et de la gaucherie avec laquelle nous exécutions les évolutions de la danse champêtre. Quelquefois un baiser donné et rendu était de rigueur dans ce ballet rustique : obligation d'autant moins pénible que nos danseuses étaient charmantes, non-seulement belles, mais gracieuses, enfin douées de cette harmonie des gestes et des formes, que l'on remarque si rarement chez les femmes du Nord, et qui semble le partage de tous les rangs, dans les contrées méridionales. Au moment où les éclats de la gaîté la plus franche faisaient retentir le toit du fermier, des bordées de canon venaient frapper nos oreilles ; c'étaient nos batteries qui tonnaient pendant toute la nuit contre les bateaux français remontant l'Adour pour approvisionner Bayonne. On se figurera difficilement l'effet étrange produit par cette combinaison des bruits les plus terribles de la guerre, venant se mêler à nos chansons et à nos rustiques plaisirs.

Ces quartiers d'hiver, dans le midi de la France, me laissent un long souvenir. Pauvre Madeleine! rien n'était plus frais, plus riant, plus gracieux qu'elle. La naïveté piquante et la grâce naturelle de la jeune paysanne eus-

sent fait honte aux beautés prétentieuses dont nos salons sont remplis. Après bien des années et bien des vicissitudes, je ne me rappelle pas sans plaisir ni sans peine le séjour de peu de durée que j'ai fait dans cette ferme, sous ce toit du vieux laboureur. Souvent même j'ai pensé à revoir ces lieux qu'un souvenir touchant a gravés dans ma mémoire. Mais pourquoi rompre cette magie des souvenirs ? Le tems nous change si cruellement ! Au moment où j'écris, je ne suis déjà plus qu'une ruine de moi-même, débris de vingt combats, qui se survit par miracle. Pourquoi détruire, par les tristes réalités du présent, les douces illusions du passé ?

Le retour du printems donna le signal des batailles, et la campagne recommença. Je reçus d'Angleterre une nouvelle commission que j'attendais depuis fort longtems, et qui m'attachait à un autre régiment, faisant partie de la sixième division. Je m'arrachai au paisible asile qui m'avait abrité pendant l'hiver, et je donnai plus d'un regret aux braves gens qui l'habitaient. Ignorant la route précise que mon nouveau régiment avait suivie, je me dirigeai, d'après des renseignemens vagues, du côté de Saint-Palais, où j'arrivai à la nuit tombante. Le régiment avait quitté ce village deux jours auparavant. Il me fallut continuer cette poursuite, et courir de ville en ville après mon régiment. Je me trouvais un soir sur la rive d'un fleuve dont j'ignore le nom, et sur lequel je ne voyais aucun pont. A quelque distance, s'élevait une hutte de paysan ou de pêcheur ; exposé à passer la nuit à la belle étoile, j'allai frapper à la porte de la cabane, dans l'espoir que l'hospitalité me serait donnée. Un vieux paysan l'ouvrit, et, d'un ton rauque, me refusa ma demande ; je lui offris de l'argent, j'essayai de le toucher par mes prières : le cerbère fut inexorable. Au milieu

d'un pays ennemi, seul et sans secours, je ne pouvais user de violence, ni prendre de force l'hospitalité qui m'était refusée. Il fallait donc, par une nuit obscure, suivre le bord de la rivière, jusqu'à ce que j'eusse atteint le pont, situé à une distance considérable du lieu où je me trouvais. Déjà je tournais le dos à cet homme, et je cherchais ma route dans les ténèbres, lorsque j'entendis une voix qui me rappelait : c'était la femme du paysan, qui, plus hospitalière que son mari, et touchée de la situation d'un étranger égaré la nuit dans une contrée inconnue, courait après moi, pour m'engager à me reposer dans sa chaumière. Je la suivis, et je trouvai chez elle un bon souper, un lit excellent qu'elle me prépara elle-même, en dépit de la mauvaise humeur que son mari ne cessait de manifester. Nouvel exemple de cette bienveillance active, plus rare chez les hommes que dans l'autre sexe, vertu d'instinct, que les femmes pratiquent sous toutes les latitudes, dans toutes les régions, que tous les voyageurs ont admirée chez elles, et qui semble inhérente à leur sexe même, à sa faiblesse, à la facilité d'émotion qui le distingue.

Le 27, après avoir passé plusieurs jours à poursuivre inutilement mon régiment, qui ne cessait de fuir devant moi, j'entendis une canonnade très-vive, dont le bruit augmentait, à mesure que j'avançais. Un officier, chargé de protéger les bagages, m'apprit que notre armée venait de remporter un avantage décisif auprès d'Orthez. J'atteignis enfin mon corps, qui, peu de tems après, en vint aux prises avec l'ennemi, qui s'efforçait d'arrêter notre marche, malgré son infériorité numérique. Nous le repoussâmes, et lui fîmes beaucoup de prisonniers.

Il se retira sur Saint-Sever, où le général Hill l'attaqua, et d'où il le débusqua. Les Français revinrent à la

charge, reprirent leur position, et culbutèrent complètement la brigade portugaise commandée par le général Costa. Mais la brigade du général Barnes, arrivant à toute bride, rétablit en notre faveur les chances de la bataille; bientôt la ville et les magasins tombèrent en notre pouvoir. Cependant la retraite de l'ennemi était meurtrière : il s'arrêtait fréquemment, engageait vivement l'action, et ne se repliait que vaincu par la supériorité du nombre. D'Aire à Tarbes, et de Tarbes à Saint-Gaudens, nous continuâmes cette poursuite fatigante, ou plutôt ce long combat. Les routes étaient affreuses, la pluie tombait par torrens; la plupart de nos soldats n'avaient pas de souliers, et, comme les Français avaient mis en réquisition toutes les chaussures et tout le cuir disponibles, il devint impossible de nous en procurer. Que l'on juge de notre situation; transis de froid, et forcés de soutenir à chaque instant les escarmouches de l'ennemi! Souvent nous étendions nos manteaux sur la boue humide pour nous reposer et dormir quelques momens; mais le bruit du canon ne tardait pas à nous éveiller. Chaque demi-lieue nous était disputée, et nous n'avancions que sur des cadavres. Je me rappelle un désespoir comique qui vint mêler à ces terribles scènes je ne sais quelle nuance de ridicule. Après une longue marche, nous fîmes halte : les soldats reçurent l'ordre de préparer le dîner; on avait grand faim, toutes les marmites étaient dressées, tous les estomacs vivaient d'espérance, quand ce cri désastreux se fit entendre : *A cheval! à cheval!* Quel désappointement! A l'aspect des chaudières renversées et des quartiers de bœuf qui s'entrechoquaient sur le gazon, nos soldats perdirent patience; jamais imprécations plus violemment militaires n'avaient retenti dans nos rangs qui se reformaient.

Cependant l'ennemi s'était renfermé dans les murs de Toulouse. Harassés de souffrances et de fatigues, nous vîmes enfin s'élever à nos yeux les vieilles tours gothiques de cette cité, et la Garonne serpenter à leurs pieds. On nous logea dans un magnifique château, propriété d'une famille noble et antique, qui s'était réfugiée à Toulouse, et n'avait laissé dans sa résidence qu'un vieux domestique de confiance. Cet homme nous reçut fort bien, et tira même des celliers de ses maîtres d'excellentes bouteilles de vin vieux. Appartemens splendides, lits de plume et d'édredon, toutes les recherches du luxe et de la volupté nous accueillirent dans ce séjour : la veille nous avions couché dans la fange, et le lendemain nous retrouvâmes notre lit de la veille. Telle est l'existence militaire : « elle réunit, dit le poète, tout ce qu'il y a d'extrême dans la vie : la gloire et la mort, l'indigence et le luxe, la misère et les voluptés. »

Deux jours après, nous approchâmes de Toulouse, vers le soir. Quelques chaumières isolées et abandonnées nous offraient un asile; nous y entrâmes : déjà étendus sur la terre, le cigare à la bouche, nous commencions à goûter ce repos stupide qui naît d'une lassitude extrême, et qui réduit l'homme à l'état d'une huître ou d'une tortue, quand le sergent d'ordonnance nous força de repartir; il fallut plier bagage et se mettre en route sous une pluie battante. Le matin, nous nous trouvâmes sur les bords de la Garonne, au-dessous de Toulouse. Nous passâmes le fleuve sur des pontons sans éprouver aucun obstacle de la part de l'ennemi, et sous l'inspection immédiate de lord Wellington, qui surveillait tout par lui-même, et qui causait de bonne amitié avec une foule de femmes, d'enfans et de paysans français groupés autour de son cheval. Bientôt nous apprîmes qu'une

attaque générale serait dirigée le lendemain contre Toulouse.

Cette ville, que protègent de trois côtés différens le grand canal du Languedoc et le cours de la Garonne, est en outre défendue par un vieux rempart flanqué de tours. Soult avait fortifié le faubourg Saint-Cyprien, situé sur la rive gauche du canal. Plusieurs têtes de pont, dominées par les batteries de la muraille, s'opposaient à notre attaque. Cinq collines, situées au-delà du canal, et formant une chaîne parallèle à son lit, étaient occupées par cinq formidables redoutes. Les chemins étaient impraticables; tous les ponts étaient détruits; nous nous trouvions forcés de marcher directement contre les cinq redoutes et de les enlever d'assaut. Le 10 août, au matin, la sixième division dont je faisais partie reçut l'ordre d'avancer. Nous atteignîmes un plateau assez élevé d'où la position occupée par l'ennemi se dessinait distinctement à nos yeux. Je reconnus lord Wellington qui, accompagné de son escorte, arrivait au grand trot de notre côté. Sa cravate blanche et sa manière de se tenir à cheval le signalaient à tous les regards. « Le voilà, disaient les soldats; nous n'avons qu'à nous préparer, la journée sera chaude! » Bientôt le général Pack, qui commandait notre brigade, se détacha de l'escorte de Wellington, et s'approchant de nous, réunit autour de lui ses officiers : « C'est aujourd'hui, nous dit-il, que l'attaque aura lieu. Nous avons à nous emparer de ces hauteurs fortifiées qui nous font face. Préparez-vous à vous former en colonne serrée, pour résister au choc de la cavalerie; modérez l'impétuosité des soldats, et recommandez-leur de ménager leurs munitions. »

Le maréchal Béresford, à la tête de la quatrième division, passa l'Ers, et alla occuper le village de Mou-

blan : don Manuel Freyre essaya de tourner le flanc gauche de l'ennemi ; mais les Français, s'élançant de leurs retranchemens, chargèrent la division espagnole et la défirent entièrement. Quant à nous, nous suivîmes une ligne parallèle à la ligne des redoutes ennemies, jusqu'à l'endroit précis où nous devions commencer l'attaque. Une canonnade terrible nous décimait sur la route : un soldat, placé immédiatement devant moi, fut frappé d'un boulet au milieu du ventre, et ne laissa sur la place qu'un débris informe de chair et de sang. Enfin, parvenus au centre de la ligne des redoutes, et toujours sous le feu le plus vif, nous nous formâmes sur deux lignes parallèles, la première, composée de quelques régimens portugais soutenus par la brigade des montagnards écossais. Bientôt apparut sur la colline une nuée d'ennemis, couverts par le feu de leurs redoutes, et prêts à fondre sur nous. Je reconnus les officiers et les généraux qui, chevauchant à l'avant-garde, encourageaient leurs soldats et agitaient leurs chapeaux en l'air. Des cris confus sortaient de cette foule agitée, et ressemblaient au murmure de l'océan pendant la tempête. Alors nos Écossais, race toute guerrière, secouant à leur tour le bonnet national, répondirent par leurs cris à ceux dont l'ennemi faisait retentir l'écho des collines. A ce fracas des voix humaines succéda un silence de mort. La compagnie légère de notre 42ᵉ régiment, par un feu bien dirigé, fit tomber cinq ou six officiers de distinction qui se trouvaient en avant. Une volée d'artillerie répondit à cette provocation, et les Français, la bayonnette au bout du fusil, descendirent de la colline. Nous nous avancions pour soutenir et repousser leur choc ; mais, au milieu de la fumée de la poudre, nous ne trouvâmes pas un ennemi. Par une évolution subite, nos

adversaires avaient chargé de l'autre côté de la colline, nous laissant occuper, sans coup férir, la redoute qu'ils abandonnaient. Nous nous postâmes dans un chemin couvert qui nous protégeait contre le feu des quatre autres redoutes.

Cependant on avait eu soin de fortifier plusieurs maisons voisines, et d'y placer de l'artillerie. Nous servions de point de mire aux troupes qui les occupaient, et pour échapper à leur feu, nous nous trouvâmes obligés de nous asseoir, des deux côtés de la route, sous l'abri d'une espèce de muraille naturelle, dont le double rempart la protégeait. Les bombes et les obus nous poursuivirent encore dans cette position, et nous tuèrent beaucoup de monde. Enfin, une batterie mobile que l'ennemi pointa dans la direction même du défilé, balayait, de minute en minute, tout ce qui se trouvait sur le passage des boulets. Le général Pack, à cheval au milieu du chemin, conservait, sous la mitraille la plus terrible, le sang-froid d'un héros : je le vis pâlir et tomber ; une balle lui avait traversé la jambe. Il alla se faire panser ; puis revint se mettre à la tête de la brigade, à laquelle il annonça que notre régiment (le quarante-deuxième) aurait l'honneur de commencer l'attaque. Cet ordre fut répété de ligne en ligne, et nous nous reformâmes pour donner l'assaut.

Nous avions à traverser des champs labourés, pour atteindre les redoutes qui étaient séparées de nous par un espace de trois cents toises ou à peu près. A peine nos grenadiers avaient-ils fait quelques pas, qu'un feu épouvantable nous écrasa. Mousqueterie, bombes, obus, mitraille, foudroyaient nos lignes, et les renversaient par grandes masses. Nous marchions sur les corps déjà entassés de nos compagnons d'armes ; je vis tomber à côté de moi six hommes de la compagnie, comme si un seul

coup les eût frappés à la fois : c'était un affreux carnage. Tantôt la ligne des batteries ennemies nous apparaissait comme un incendie immense, tantôt comme un voile de vapeurs et de fumée obscures. Après avoir perdu un grand nombre de soldats et gravi les fortifications, nous trouvâmes cette seconde redoute abandonnée comme la première ; nous nous en emparâmes ; mais deux maisons fortifiées la dominaient, et l'ennemi qui y était posté continua à nous détruire, sans péril et sans obstacle. Un jeune officier, qui voyait le feu pour la première fois, tomba mort à mes côtés ; je venais de détourner la tête, et j'allais lui adresser la parole, quand je le vis étendu près de moi, la poitrine ensanglantée, tenant encore à la main l'arme qu'il chargeait au moment où le boulet fatal l'avait atteint.

Je contemplais ce cadavre et je restais plongé dans la stupeur ; une secousse violente me fit tout-à-coup sortir de ma rêverie. Je venais de recevoir, au coude du bras gauche, une contusion semblable à celle qu'aurait produite un coup de massue. Une balle m'avait traversé le bras. Je fus étourdi, je chancelai, mes yeux se couvrirent d'un voile et je défaillis. La première sensation dont j'eus la conscience après ma chute, fut cette soif brûlante qui suit ordinairement les blessures faites par des armes à feu. Nos soldats tombaient tour à tour, et bientôt je ne fus environné que de blessés et de cadavres. Un morne silence succéda au bruit de la mousqueterie et du canon. Je vis la route se couvrir de troupes en uniformes bleus que je pris d'abord pour un régiment espagnol. Je ne tardai pas à reconnaître les Français : ils marchaient au pas de charge, tambour battant, et allaient reprendre leurs redoutes. Ils continuaient toujours ce feu qui nous avait abîmés, et qui, sur cinq cents hommes

dont notre régiment était composé, avait à peine laissé vivans quatre-vingts de nos camarades. Ce corps de troupes passa auprès de moi sans me remarquer; mais deux traînards me saisirent : ils s'occupaient déjà de vider mes poches, quand un officier, l'épée à la main, vint les arracher à leur occupation et me délivrer de leur présence. Échappé à ce danger, je ne tardai pas à en courir un autre. Les troupes anglaises revenaient défendre les positions que nous avions enlevées, et je me trouvais exposé à leur feu. J'essayai de me lever, et, soutenant mon bras gauche avec mon bras droit, je m'acheminai à travers champs, dans l'espoir de rencontrer quelque cabane isolée, ou quelque caverne qui pût m'offrir un asile. Je me traînais difficilement, lorsque deux soldats français m'aperçurent, coururent après moi, me saisirent, et, sans aucune cérémonie, se dirigèrent avec moi du côté de Toulouse.

Dès que nous nous trouvâmes hors de la portée du canon, mes deux guides se séparèrent, et celui qui demeura chargé de ma conduite, me permit de m'asseoir. Il me questionna avec un air d'intérêt sur l'état de ma blessure, me fit boire du vin que renfermait une petite bouteille d'osier, et me demanda « si les Français n'étaient réellement pas de braves gens? » Pendant qu'il m'adressait cette question, que lui-même semblait résoudre affirmativement par l'humanité qu'il me témoignait, un vieux grenadier français qui m'aperçut se mit à proférer contre moi, et contre l'Angleterre en général, les anathèmes les plus violens; mon guide prit ma défense, et, du milieu de la querelle soulevée à mon occasion, un paquet de cartouches, lancé d'une main vigoureuse par l'ennemi des Anglais, m'atteignit à la tête. Mon protecteur se servit de la même arme pour mettre en

fuite l'aggresseur, qui suivit sa route, sans discontinuer ses invectives.

Nous arrivâmes le soir à Toulouse. Le tems était superbe, le ciel serein, et l'air d'une pureté ravissante. A l'entrée de la ville, le maréchal Soult, à cheval, entouré de ses officiers, observait, avec une inquiète avidité, ces redoutes qu'il avait fortifiées avec tant de soin et d'où il voyait ses troupes débusquées de toutes parts. Il jeta sur moi, au moment où je passais près de lui, un regard de curiosité grave. Toulouse, quand j'y entrai, était dans le plus grand désordre. L'armée française remplissait les rues; la population la plus agitée couvrait les toits des maisons; on voyait toutes les fenêtres garnies de figures où se trouvaient peintes la terreur et l'incertitude. Soult paraissait décidé à s'ensevelir sous les ruines de la ville; et Wellington occupait une position d'où il pouvait aisément la réduire en cendres. Après avoir fait quelques pas dans les rues, je m'évanouis, et, épuisé par la perte de mon sang, je tombai par terre. Un chirurgien français vint examiner ma blessure, et je fus porté à l'hôpital par des gendarmes; sur ma route beaucoup de dames sortaient de leurs maisons pour m'offrir des rafraîchissemens et des liqueurs. J'étais dévoré par la soif et j'acceptai ces généreux secours avec une avide reconnaissance.

On me fit entrer dans une grande salle remplie de blessés et de mourans. Deux femmes d'un embonpoint remarquable et d'une santé florissante s'emparèrent de moi, me déshabillèrent et me mirent au lit. Peu de tems après, je reçus la visite d'un médecin anglais, établi depuis long-tems à Toulouse; il m'apprit que l'esprit général des habitans nous était très-favorable, et qu'on nous attendait avec impatience. Consolé par l'espoir d'échapper aux horreurs de l'exil et de la pri-

son, je m'endormis; de tems en tems, les cris des blessés, le râle des mourans, les hurlemens des malheureux qu'on amputait me réveillaient en sursaut. Un officier anglais, blessé à la cuisse, mourut dans le cours de la première nuit. A ma gauche, était un Allemand au service de France; son crâne avait été fracturé par une balle. Il chantait, dansait, s'entretenait avec lui-même de la manière la plus étrange et la plus effrayante. Il mêlait, dans ses phrases incohérentes, l'allemand et le français, le langage parlé et le rhythme musical; il mourut le lendemain de mon arrivée.

Quand le sommeil succédait à de tels spectacles, quand mes sens engourdis s'affaissaient, mon imagination, allumée par ces terribles objets, les passait en revue, et me soumettait à un supplice imaginaire, qui était pour moi une réalité cruelle. Quel sommeil! Était-ce là dormir? Je voyais mes amis tomber sous la mitraille; je croyais entendre encore le galop de la cavalerie ennemie; le tonnerre du champ de bataille retentissait autour de moi : je sentais la main d'un soldat me saisir, et me faire prisonnier. Ce chaos de rêves douloureux acquérait, dans ma pensée, une certitude horrible; ils continuaient pour moi les journées précédentes, et se liaient avec les scènes dont j'avais été le témoin par une ressemblance si intime, que je croyais veiller encore, et que l'effort tenté par mon imagination pour reconnaître mon état réel augmentait ma souffrance. Le matin, quand je sortis de cette situation cruelle, j'avais le gosier aride, les lèvres tremblantes, et une violente fièvre. Mes gardiennes me laissèrent boire plusieurs verres de limonade, qui me firent grand bien; mais elles me condamnèrent, en dépit de mes vives supplications, à une diète rigoureuse.

Cependant un bruit sourd, qui parvenait jusqu'à moi,

m'annonçait que de grands événemens se décidaient au dehors. Ce tumulte confus, semblable au bruit d'une mer orageuse et lointaine, devint de plus en plus distinct : c'étaient les charrois de l'armée française qui roulaient à travers les rues étroites de Toulouse. Bientôt je reconnus le trot des chevaux et le frémissement des armes ; les Français évacuaient la ville. Plusieurs officiers vinrent embrasser, avant de partir, quelques-uns de leurs amis mourans ou blessés qui se trouvaient dans la même salle que moi. En un moment, le lit où je reposais fut environné de soldats expirans auxquels les prêtres administraient le viatique ; dès que l'un de ces malheureux avait rendu le dernier soupir, on l'enlevait ; un autre mourant prenait sa place. L'œil fixé sur ces douloureuses scènes, étourdi par le roulement continuel des roues des canons, dont la pesante marche ébranlait les murailles de l'hospice, je me sentis défaillir, et un sommeil de plusieurs heures succéda à mon évanouissement.

Rapporterai-je une circonstance bizarre dont rien n'a pu distraire mon souvenir, et qui, toute fantastique qu'elle puisse paraître, a laissé dans mon existence une trace profonde, comme l'une des plus vives jouissances que le ciel m'ait permis de goûter? Ce qu'il y a d'inexplicable pour moi, dans ce fait, ajoute encore à son prestige. Vers le milieu du jour suivant, je sommeillais, ou plutôt je souffrais, les paupières à demi fermées, quand je vis entrer dans la salle une jeune fille, élégamment vêtue, qui s'arrêta quelque tems devant mon lit et causa avec l'une de mes gardiennes. L'air distingué, et la grâce parfaite de tous les mouvemens de cette jeune personne qui pouvait avoir vingt ans, contrastaient de la manière la plus imprévue avec les spectacles d'agonie

et de martyre qui m'assiégeaient depuis long-tems. J'arrêtais sur elle un regard attentif, quand je la vis se glisser dans l'espace libre qui séparait mon lit de la couche voisine, me considérer avec une curiosité mêlée d'attendrissement, déposer un léger baiser sur mon front brûlant, et disparaître. A peine avais-je senti la fraîcheur de ses lèvres, mon œil, qui la cherchait, s'étonna de l'avoir perdue. Jamais je n'ai revu cet ange, qui, pour me consoler et m'encourager à vivre, m'apparut dans ce séjour d'angoisses. L'élan d'une compassion naïve et d'une émotion imprévue a-t-il été cause de ce mouvement subit? Un souvenir d'amour et de douleur, une superstitieuse croyance, une passion politique, animaient-ils cette vierge charmante et à peine entrevue? Ma raison ne s'est jamais rendu un compte exact de cette scène de férie; quelquefois je crois avoir fait un doux rêve, et, cependant, les souvenirs les plus vifs et les plus réels me forcent de croire à la réalité positive d'une circonstance si légère en elle-même, et si étrange.

On connaît les résultats de la bataille de Toulouse, si meurtrière pour nos troupes. Pendant plus de dix jours, je n'entendis que le son lointain des marches funèbres, derniers honneurs que les Anglais, devenus maîtres de la ville, rendaient à leurs officiers morts. Quelques-uns de mes camarades vinrent me confirmer la nouvelle de notre coûteuse victoire. Un jour, après avoir écouté leurs récits, j'essayais de me soulever sur un bras, pour atteindre à la hauteur d'une fenêtre d'où l'on pouvait voir défiler une de ces pompes lugubres dont je viens de parler. Trop faible pour cet effort, je ne vis que le ciel bleu et riant, et les cimes de quelques arbres. La joie du triomphe et le bruit des tambours funèbres, l'éclat d'un soleil vivifiant et les récentes funérailles de tant de

braves, les beautés renaissantes de la nature, éternellement jeune, et l'orgueil d'une victoire sanglante, achetée, hélas! trop cher..... Que de pensées, que d'émotions et d'images! et combien cette confusion, même de tout ce qui peut occuper et saisir l'ame humaine, l'éveillait et l'ébranlait dans ses profondeurs!

On me témoigna beaucoup d'intérêt, et les soins les plus assidus me furent généreusement prodigués par les chirurgiens de l'hôpital. Des dames, qui venaient visiter les blessés, nous apportaient et nous distribuaient des fruits, des pâtisseries, des conserves : dans mon propre pays, et entouré de mes parens, de mes compatriotes, je n'eusse pas été l'objet d'attentions plus bienfaisantes et plus aimables.

Cependant, on me donne un billet de logement, et, tout convalescent que j'étais, il me fallut quitter la place que de plus malades que moi allaient occuper. Les maîtres de la maison où l'on avait élu mon domicile ne firent pas la plus légère attention à leur nouvel hôte, et je n'eus de communication qu'avec une domestique, vieille et acariâtre, dont les soins se partageaient d'une manière à peu près égale entre moi et une grenouille habitante d'un bocal qui ornait la cheminée de mon réduit. Il fut stipulé par le traité de paix que tous les officiers anglais évacueraient Toulouse avant le 19 juin. Trop faible encore, à cette époque, pour me tenir debout, je fus porté avec cinq ou six de mes compagnons d'armes, blessés comme moi, sur les bords de la Garonne, hors des murs de la ville. Là, nous restâmes exposés pendant cinq heures aux rayons d'un soleil ardent. Placés ensuite dans une espèce de bateau plat, auquel un grand drap, soutenu par des perches, servait de toiture, nous n'avions pas fait deux lieues, qu'un violent orage menaça notre embar-

cation fragile; les torrens de pluie, traversant le faible abri qui nous protégeait, inondaient le bateau, où nous nous trouvions comme à la nage. Nous nous arrêtâmes: des soldats français nous transportèrent hors de l'esquif, et nous déposèrent dans une auberge de hameau. Malgré l'humanité de ces braves gens, les mouvemens que nous étions forcés de faire; les secousses que ces transports nous imprimaient; l'eau froide dont nous étions trempés, et la fièvre ardente qui nous dévorait, faisaient de notre situation un douloureux supplice. Enfin, après quatre jours de la traversée la plus pénible, nous arrivâmes à Bordeaux.

Je me reposai près de quinze jours dans cette ville, où le retour graduel de ma santé, joint à la voluptueuse magnificence du climat et à l'hospitalité des habitans, effaça le souvenir de mes peines et de mes souffrances. Je m'embarquai enfin pour l'Angleterre, avec une partie de notre armée. C'était un spectacle plein de joie et de charme que cette belle rivière couverte de bateaux, et sur les ondes de laquelle glissaient, pour ainsi dire, les accens de la trompette et du hautbois, annonçant notre prochain retour sur les rives natales. Au moment même où nous quittions le rivage, que nous faisions retentir d'un cri unanime : « *Hourra pour l'Angleterre!* » un autre convoi de prisonniers français, qui venaient de la Grande-Bretagne, remontait le cours du fleuve, et, venant à nous rencontrer, répondait à nos acclamations par celles de « *la France! la France!* »

(*Constable's Miscellany.*)

Voyages. — Statistique.

TROISIÈME LETTRE SUR LES ÉTATS-UNIS (1).

ÉTABLISSEMENT M. OWEN DE LANARK. — ECONOMY. — DISCIPLES DE RAPP. — SECTE DE M. OWEN. — SCÈNES SUR LE KEEL-BOAT. — CAVE DANS LE ROC. — ARRIVÉE A LA TRINITÉ. — CONSTRUCTIONS AMÉRICAINES. — — JONCTION DU MISSISSIPI ET DE L'OHIO. — DÉBORDEMENT DU MISSISSIPI. — COLONS FRANÇAIS. — WANDALIA. — ÉTAT DES ILLINOIS. — L'EMPEREUR DES PRAIRIES. — LA TRINITÉ. — BEAUTÉ DU PAYS. — MALADIES. — EXCURSION A SAINT-LOUIS. — SON COMMERCE. — SA PROSPÉRITÉ CROISSANTE DEPUIS QU'IL APPARTIENT A L'UNION. — MOEURS. — ASPECT DU PAYS. — ÉTAT DE MISSOURI. — SA TEMPÉRATURE. — RETOUR A LA TRINITÉ. — ÉTAT DE TENESSÉE. — NASHVILLE. — HOSPITALITÉ DES HABITANS. — BATEAUX A VAPEUR SUR LE MISSISSIPI, ETC.

Le village d'Harmony se compose d'environ 150 maisons construites en bois, et d'un assez beau bâtiment de briques, ancienne résidence du premier fondateur, M. Rapp. Toute l'histoire de cet établissement nous fut racontée par un ex-ministre protestant, aujourd'hui homme de confiance de M. Owen. Ce récit nous donna une nouvelle preuve de ce que peut produire une industrie persévérante unie à un jugement solide et à un caractère entreprenant.

Rapp quitta la Souabe, il y a vingt ans, suivi de 400 disciples dévoués, et qui, entre eux tous, possédaient à peu près 35,000 dollars (2). Aujourd'hui, leur richesse

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 39 et 41.

(2) Le dollar vaut environ 5 fr. 40 c.

foncière et commerciale en représente plus d'un million. En 1823, ils quittèrent Harmony qui était devenu trop peu considérable pour leur nombre toujours croissant, et allèrent s'établir à dix-huit milles de Pittsbourg sur la route de Benver, dans un lieu qu'ils nommèrent Economy, et qui promet de surpasser de beaucoup les établissemens qu'ils ont vendus dans l'Indiana et sur le Wabash. On ne peut se faire une idée de l'autorité exercée par Rappsu r ces sectaires, qui prennent le nom de *Swabian Separatistes*. Il réunit dans sa personne le pouvoir spirituel et temporel; son gendre exerce, sous ses ordres, une espèce de vice-dictature; un conseil de douze anciens dirige les affaires domestiques de l'association qui s'élève maintenant à plus de mille individus.

Notre guide, M. Shnée, nous cita une anecdote qui montre jusqu'à quel point d'obéissance passive l'enthousiasme religieux peut conduire les hommes. Pendant que Rapp habitait Harmony, un pont qui conduit au village eut besoin de réparation; c'était en hiver et la glace paraissait assez épaisse pour supporter le poids d'un homme: le Wabash, très-profond en cet endroit, a cent pieds de largeur. Rapp s'avançait vers la pile qu'il voulait examiner, et se trouvait à peu près à moitié de la rivière quand la glace fléchit tout-à-coup sous lui. Plusieurs de ses disciples qui étaient sur le rivage, volèrent à son secours; mais il les arrêta en s'écriant : « Pensez-vous donc, hommes sans foi, que le Seigneur abandonnera son élu, et croyez-vous qu'il ait besoin de votre secours? » Les Souabes s'arrêtèrent à l'instant et se crurent destinés à être les témoins d'un miracle; mais, pendant ce tems, Rapp enfonçait davantage, et la vue d'un danger imminent fit taire l'orgueil et le charlatanisme; il appela à son aide ses disciples soumis, qui se hâtèrent de le

tirer de sa position critique, malgré les avis de quelques Américains incrédules, qui leur criaient : « Insensés, laissez votre tyran se noyer ; sa mort vous rendra la liberté, et vous serez enfin maîtres des trésors amassés par votre travail, et dont cet homme injuste s'attribue exclusivement la jouissance. »

Le lendemain du jour où se passa cette aventure était un dimanche : Rapp profita de l'occasion, fit, sur ce sujet, un long discours, et persuada à ses auditeurs que Dieu avait voulu punir leurs péchés en sa personne, et que le danger qu'il avait couru était un châtiment du peu de foi qu'ils avaient montré dans la puissance du Seigneur. Les pauvres dupes se frappèrent la poitrine avec componction, et promirent à leur chef un nouveau degré d'obéissance.

Le célibat perpétuel, qui était un des préceptes de Rapp, éloigna de lui quelques disciples ; mais son empire sur les femmes de l'association était si puissant, que pas une d'elles ne voulut le quitter, et elles n'hésitèrent pas à sacrifier à leur dévouement pour leur père Rapp, comme elles le nomment, les liens les plus doux et les plus sacrés. Cette loi rigoureuse fut abolie en 1826, et le 4 juillet dix-huit couples furent unis.

Économy est aujourd'hui un des plus beaux villages de la Pensylvanie ; on y voit une manufacture de machines à vapeur et plusieurs autres usines. La magnifique demeure du chef montre qu'il sait profiter pour lui-même des grandes richesses de la société. Les habitans de Pittsbourg font de fréquentes excursions dans cet établissement ; quoique les manières de Rapp rappellent toujours par leur rusticité le paysan souabe, son hospitalité et ses trésors ont beaucoup diminué le mépris qu'il avait d'abord inspiré aux Anglo-Américains.

Après nous avoir instruits de toutes ces particularités sur le fondateur d'Harmony, notre guide entra dans plus de détails encore sur le possesseur actuel, M. Owen de Lanark, qui devint maître de l'établissement en 1823, pour la somme de 150,000 dollars. Shnée nous vanta les ressources pécuniaires et les grands talens de son patron, qui, selon lui, doit faire parvenir Harmony au plus haut degré de prospérité. Il nous montra le plan d'un édifice projeté par M. Owen, qui, s'il est exécuté dans toutes ses parties, n'aura certainement d'autre rival en magnificence, dans toute l'Union, que le capitole de Washington.

Nous obtînmes de l'ancien pasteur une communication des statuts que M. Owen se propose de donner à la nouvelle secte qu'il vient d'établir, et à laquelle il cherche maintenant des prosélytes dans tous les États-Unis. Nous vîmes, par cette constitution, que le réformateur prétendait affranchir ses disciples de tous les liens que la religion, l'éducation ou les préjugés ont accumulés sur l'espèce humaine civilisée; un égoïsme perfectionné paraît servir de base à tout son système.

Les artisans et tous ceux qui exercent une profession utile sont admis gratis dans l'association; les autres doivent y apporter une somme de 500 dollars. La journée est divisée entre le travail, la lecture et les récréations de tous genres; aucune forme de culte n'est admise dans la colonie, et le dimanche y est célébré par un bal auquel doivent assister tous les membres de la communauté. Les enfans sont élevés en commun; un roulement de tambour les appelle à leurs différens exercices. Un journal paraît chaque semaine, et traite des intérêts de la société, qui ne pourra excéder cinq cents personnes des deux sexes. Ce nombre sera probablement bientôt

complété par des aventuriers de toutes les nations, qui espéreront trouver, à Harmony, les moyens de mener une vie joyeuse, exempte de soins et d'inquiétude.

M. Owen, en véritable Écossais, s'est infatué de son système, et le croit digne de fixer l'attention du monde entier : il regarde tous les législateurs ou réformateurs, anciens et modernes, comme des fous qui ont cherché le bonheur par une fausse route; et il est persuadé que lui seul est appelé à montrer aux hommes le véritable chemin à suivre pour être heureux. Quelle que soit d'ailleurs l'opinion de M. Owen et de ses disciples, sur les institutions qu'il vient de mettre en activité, je ne crois pas que l'Angleterre soit jamais tentée d'envier aux États-Unis l'acquisition de ce visionnaire.

Nous traversâmes le Wabash, après être restés deux heures avec M. Shnée, et nous prîmes la route de Shawneetown, en passant par la plantation de M. Birkbeck; toute cette partie du territoire illinois est riche et bien cultivée. En comparant ce que nous avions sous les yeux, avec la misère du canton que nous venions de quitter, il est facile de voir que l'établissement de M. Owen a déjà été très-nuisible au pays où il est situé.

En arrivant au lieu du rendez-vous, nous trouvâmes toute la compagnie du bateau dans une grande agitation, les vivres commençant à manquer. Une partie des hommes que nous avions laissés à bord étaient descendus à terre, pour se procurer quelques provisions nouvelles; mais Shawneetown, quoique composé de 60 maisons et de 300 habitans, est si pauvre, qu'ils ne purent y trouver qu'un quartier de venaison fumée. L'agriculture est presque nulle dans ce bourg, tous les hommes étant employés aux salines du Wabash. Nos compagnons revenaient au bateau, fort attristés de leur peu de succès, quand ils

apprirent qu'une négresse, au service du médecin malade, avait disparu. On s'était mis à sa poursuite ; mais, jusqu'à ce moment, les recherches n'avaient rien produit, les habitans de Shawneetown s'étant obstinés à dire qu'ils n'avaient point aperçu la fugitive. Nos compagnons, qui s'étaient bien vite mis au fait du caractère des Shawnis, engagèrent le docteur à promettre une récompense à celui qui ramènerait son esclave. L'expérience prouva qu'ils avaient pris le bon moyen ; car, au bout d'une demi-heure, un honnête habitant, qui avait caché la négresse dans sa maison et qui avait affirmé sous serment qu'il n'en avait rien vu, la ramena à bord, et demanda les 20 dollars promis. Le docteur ne voulait plus payer, et, s'il avait eu autant de force que de colère, il y aurait eu probablement une scène violente entre eux ; mais l'autre médecin engagea son confrère à se calmer, et lui représentant combien une aussi forte émotion pouvait devenir nuisible à sa santé, il réussit enfin à lui faire débourser ce que réclamait le Shawni ; mais il ne put pas également l'empêcher de se livrer à sa fureur contre son esclave, qu'il attacha au chambranle de la porte, et qu'il battit autant que ses forces épuisées purent le lui permettre. Il se fit beaucoup plus de mal qu'à elle, et il fallut le remettre dans son lit presque mourant.

Une dispute bien plus sérieuse s'était élevée pendant ce tems entre le capitaine et le marchand kentuckois, qui voulait prendre l'esquif pour aller chercher des œufs et du lait, dont nous manquions totalement. Le capitaine refusant de lui donner des rameurs, la querelle s'était échauffée au point que le premier objet qui nous frappa, à notre arrivée, fut le Kentuckois prêt à se jeter sur son antagoniste avec une hache qu'il brandissait d'un air terrible, en jurant qu'il tuerait le premier qui oserait

s'opposer à la vengeance qu'il prétendait tirer de l'insolence du capitaine. M. B. et moi, nous essayâmes de l'apaiser ; mais il est probable que nous n'aurions pas réussi à calmer sa fureur, si l'on ne s'était aperçu tout-à-coup, que le feu avait pris au poêle en fonte qui était placé près de la cabine de notre malade : la crainte d'être brûlé vif imposa silence à toutes les animosités, et chacun mit la main à l'œuvre pour éteindre le feu qui déjà se communiquait au lit du docteur. La foule dont le pont du bâtiment était encombrée, gênait beaucoup les mouvemens nécessaires, et le tumulte dura assez longtems pour que la rixe précédente fût entièrement oubliée, quand la tranquillité rétablie nous permit de continuer notre voyage.

Nous nous arrêtâmes quelques heures, après nous être remis en route pour examiner une curiosité naturelle fort célèbre dans le pays, c'est la cave de *Roc-Island*, située sur la rive droite de l'Ohio. L'entrée de cette immense caverne naturelle a une largeur de soixante-cinq pieds sur cent vingt de haut ; ses proportions diminuent à mesure que l'on y pénètre plus avant, et au bout d'un demi-mille, elles sont réduites à trente pieds de haut sur vingt-cinq de large. Sa forme est celle d'une voûte parfaite, et ses parois sont en pierres calcaires ; aucune humidité n'y pénètre, et nous y trouvâmes beaucoup de débris d'ustensiles de diverses espèces, qui prouvent que des êtres humains sont venus plus d'un fois y chercher un refuge contre les injustices de leurs semblables ou contre la fureur des élémens.

En sortant de *Roc-Island*, nous suivîmes le rivage, pendant plusieurs milles, en chassant des oies et des canards sauvages, qui commencent à se montrer dans ces parages, et dont les troupes deviennent plus nombreuses

et plus multipliées en approchant du Mississipi. Nous rejoignîmes le *keel-boat*, au village de Cumberland, à l'embouchure de la rivière du même nom; au-dessous, à trente milles, le Tenessée verse ses eaux dans l'Ohio, et quelques milles plus loin, on trouve, sur le territoire des Illinois, le fort Spassai qui commande le fleuve dont les ondes majestueuses roulent, dans cet endroit, dans un lit dont la largeur est de plus d'un mille. Des îles charmantes, couvertes d'une brillante verdure, semblent des jardins enchantés placés çà et là pour reposer l'œil du voyageur, que pourrait fatiguer la monotonie de l'immense nappe d'eau sur laquelle il navigue. En se rapprochant du rivage, un paysage délicieux attire la vue, qui s'arrête ensuite sur une vaste ceinture de forêts natives, dont les teintes variées et les divers aspects offrent un spectacle magique, qu'aucune plume ne pourrait décrire. Le pinceau même donnerait une faible idée du charme de ces rives délicieuses qui justifient si bien le nom de Belle-Rivière, donné à l'Ohio par les Français.

Dans le cours de la journée suivante, nous passâmes devant Golconde, Vienne et Amérique, justices de paix des comtés de Pope, de Johnson et d'Alexandre, misérables villages qui forment un singulier contraste avec les noms célèbres qu'on leur a donnés. Ils sont habités par des Kentuckois qui emploient quelques heures, chaque jour, à transporter sur les bateaux qui descendent le fleuve, les produits de la contrée. Le prix énorme dont ils font payer les travaux de la matinée leur permet de passer le reste du jour dans une oisiveté absolue, en buvant du wiskey, qu'ils préfèrent à toute autre boisson.

Le neuvième jour après notre départ de Louisville, nous abordâmes enfin à la Trinité. J'étais horriblement

fatigué de notre manière de voyager, et j'attendais avec impatience l'instant de prendre le bateau à vapeur qui devait me conduire au but de mon voyage, d'une manière bien plus expéditive.

La Trinité, autrefois appelée Cairo, est située à quatre milles et demi au-dessus de la jonction de l'Ohio et du Mississipi. On trouve, dans ce petit hameau, une auberge assez bonne, où les passagers du bateau s'arrêtent régulièrement, soit pour y prendre des provisions fraîches, soit pour changer de bâtiment. Les inondations fréquentes ont jusqu'à présent empêché ce lieu de prendre l'accroissement que semblait devoir lui assurer sa position, si rapprochée des deux plus grandes rivières des États-Unis.

Depuis la Trinité jusqu'à Bâton-Rouge, c'est-à-dire sur une ligne de neuf cents milles (trois cents lieues), les maisons sont construites de manière à éviter les accidens, suites ordinaires des débordemens. On établit d'abord quatre forts piliers en bois, sur lesquels est assis un plancher de madriers, qui sert de base au bâtiment. L'eau en s'élevant passe entre ces piliers, fixés d'une manière assez solide, pour en supporter l'effort sans inconvénient. Malgré ces précautions, les habitans sont encore parfois obligés de se réfugier dans les étages supérieurs, et c'est souvent par les fenêtres du second, que les voyageurs descendent dans l'esquif, qui, lorsqu'on approche des lieux habités, côtoie le rivage pour amener au bateau à vapeur des passagers, ou les provisions qui leur sont nécessaires.

Plus nous approchions du Mississipi, plus la scène devenait imposante ; l'Ohio perdait insensiblement sa teinte bleue, pour en prendre une laiteuse, qu'il devait à l'approche d'un plus puissant rival. La teinte des eaux s'é-

paississait encore à leur jonction, dont l'aspect était magnifique : sur la gauche, l'Ohio, offrant une largeur d'un demi-mille, s'avançait vers le Mississipi, qui, plus large de deux tiers, accourait en précipitant sur lui son immense masse d'eau, comme pour l'engloutir. Plus loin, on apercevait, sur les frontières élevées de l'état de Missouri, quelques fermes situées à une grande distance; les forêts natives et colossales de cet état se perdaient dans le lointain. Au midi, l'Ohio et le Mississipi, réunis en une seule rivière, coulaient majestueusement vers le sud-ouest.

Le profond silence qui règne dans ces contrées, seulement interrompu par le mugissement des vagues et la marche d'une énorme masse d'eau, produit une effrayante illusion. Il semble que la terre tremble sous les pieds, et qu'elle soit prête à s'entr'ouvrir pour faire passage à l'élément, qui, resserré dans un étroit espace, acquiert une force irrésistible. Je connaissais la chute du Niagara, mais le spectacle que j'avais sous les yeux ne lui cédait en rien.

Les rivières sans nombre qui se jettent dans le Mississipi l'ont fait nommer le *Père des Fleuves;* elles donnent à son cours une très-grande force pendant toute l'année. Les pluies d'automne, qui commencent dans le mois de septembre, et l'hiver, qui vient ensuite, font qu'en général ses eaux débordent en février; c'est seulement au mois de juillet qu'elles décroissent d'une manière sensible. Lorsque le Mississipi déborde, l'étendue du terrain qu'il inonde est de quarante-cinq à cinquante milles; c'est alors un lac immense. De l'embouchure de l'Ohio aux *Walnut hills* (côteaux des Noyers), situés dans l'état du Mississipi, la crue des eaux les plus basses est d'environ seize pieds. L'étendue du débordement est moindre, près du golfe du Mexique; les eaux qui abandonnent leur lit à

l'ouest n'y rentrent plus, et forment des lacs et des marais. Les hautes terres qui suivent à l'est le cours du fleuve leur opposent une très-forte digue. Au-dessus de Natchez, il inonde les terres jusqu'à une distance de trente milles. A Bâton-Rouge, les hautes terres prennent subitement une direction méridionale, et la rivière, suivant son cours à l'occident, abandonne les eaux qui forment les marécages de la Louisiane. A l'époque du débordement, les eaux s'élèvent de ce côté jusqu'à trente pieds, tandis qu'à la Nouvelle-Orléans, elles ne montent qu'à huit ou dix; à l'embouchure du fleuve, leur crue ou leur diminution se fait à peine sentir. Ce serait une erreur de croire que le Mississipi offre l'image de la mer : son aspect imposant résulte moins de son étendue que d'une extrême profondeur, et de l'énorme quantité d'eau qu'il verse dans l'Océan. Loin d'augmenter, la largeur du Mississipi diminue dans la suite de son cours : elle était d'un mille et demi à sa jonction avec l'Ohio; après avoir reçu le tribut de plusieurs grandes rivières, le fleuve n'a plus qu'un mille de large à la Nouvelle-Orléans, et même trois quarts de mille en différens lieux. Il n'en est pas ainsi de sa profondeur, qui augmente beaucoup : elle est de 35 à 50 pieds au-dessous de l'Ohio; de 100 à 150, d'Arkansas à Natchez, et de 150 à 250, de Natchez à la Nouvelle-Orléans. Le banc de sable de la Palister la diminue considérablement; cependant il est prouvé que les vaisseaux qui tirent dix-huit pieds d'eau peuvent entrer hardiment dans son embouchure.

Les eaux du Mississipi ne sont claires à aucune époque de l'année. Quand je les vis pour la seconde fois, quoiqu'elles fussent alors très-basses, elles me parurent troubles et fangeuses; en s'élevant, elles se changèrent en une boue jaune. Un verre rempli de cette eau, dé-

pose, en un quart d'heure, une quantité de terre égale au dixième du contenu; mais lorsqu'on l'a clarifiée, c'est l'eau la meilleure à boire que j'aie jamais goûtée. Les habitans des bords du Mississipi en font un usage général.

On trouve à la Trinité d'excellentes tables d'hôtes, et de bons logemens, mais d'un prix excessif. Il serait difficile qu'il n'en fût pas ainsi, à cause de la pauvreté des colons. Ils s'empressent de tirer le meilleur parti qu'ils peuvent des produits de leurs nouveaux établissemens. Quelques-uns de nos passagers voulurent acheter des bagatelles telles que des cigares, etc., qu'ils payèrent cinq fois autant qu'à Louisville. Lorsqu'on voyage dans ces nouvelles colonies, il est nécessaire d'être pourvu de tous les objets dont on peut avoir besoin. Les colons de ces bords sont en général de pauvres aventuriers étrangers ou kentuckois. Ils commencent leur carrière commerciale avec un capital qui monte à peine à 100 dollars. Les mains dans leurs poches, les jambes posées sur une table ou sur le manteau de la cheminée, des cigares à la bouche, ils vendent leurs marchandises à cinq cents pour cent du prix qu'elles leur ont coûté.

Vers le nord, sur les bords du Mississipi, les colons sont généralement français, mais on les voit maintenant adopter par degrés les mœurs et le langage des Américains. Plusieurs d'entre eux sont de riches marchands négocians ou fermiers; cependant ces mêmes hommes ont hérité de la frivolité de leurs pères et de la malpropreté de leurs mères indiennes. C'est à eux que Kaskakia, Cahokia, etc., ainsi que plusieurs villages placés entre le Mississipi et la prairie des Chiens, doivent leur origine.

On regarde comme la classe la plus estimable des habitans, celle qui est établie sur le grand et le petit Wa-

bash et sur la portion du territoire qui s'étend de ces deux rivières au pays des Illinois. C'est, sans aucun doute, la plus belle partie de l'état, et peut-être la plus délicieuse contrée qui soit sur la terre. Elle est presque entièrement peuplée d'Anglais et d'Américains. L'agriculture, l'éducation des bestiaux, et des améliorations en tout genre y font de rapides progrès. Il s'élève depuis quelques années des villes élégantes, dont Vandalia est la plus considérable ; il y a trois ans qu'elle est devenue le siége de l'administration, on a construit un hôtel pour le gouvernement : et formé le projet d'établir une université à laquelle on a assigné 3,000 acres de terre. Quel que soit le bon esprit des habitans, on reconnaît combien leur civilisation est nouvelle, à leurs mœurs, à leurs essais en tout genre, à leur architecture, si toutefois il est permis de donner ce nom imposant à leurs grossières constructions.

L'état des Illinois a 80,000 habitans, dont 1,500 hommes de couleur, et le reste Américains, Anglais, Français et Allemands, établis aux environs de Vandalia. Cet état fut admis entrer dans l'Union, en 1818. Un gouverneur et un secrétaire font exécuter la constitution, qui ressemble presque entièrement à celle de l'Ohio. L'état doit beaucoup, sous tous les rapports, à feu M. Birkbeck, qui mourut trop tôt pour le bonheur de son pays adoptif, dont il était regardé comme le père. Afin d'acquérir d'utiles citoyens, il n'épargnait ni peine, ni dépense, et sacrifia même des portions considérables de sa fortune. Ce fut pour reconnaître ces services que les habitans le nommèrent secrétaire d'état; il est mort avec cette qualité, en 1825. On le connaissait généralement sous le nom d'*empereur des Prairies*, qualification qu'il devait à la vaste étendue des prairies naturelles

qu'il possédait dans l'état des Illinois (1). Il est à regretter que M. Birkbeck n'ait eu aucune relation avec les environs de la Trinité; le capital considérable qu'il possédait, et les nombreux ouvriers qui se seraient joints à lui, n'auraient pas manqué de faire réussir ses établissemens. Les avantages de la position de la Trinité lui feront prendre place un jour au rang des plus belles villes de l'Union. L'état des Illinois est, de tous ceux qui bordent l'Ohio, le plus avantageusement situé pour le commerce. Il est borné à l'ouest par le Mississipi, qui le sépare de l'état de Missouri; à l'est, par le grand Wabash, et au midi, par l'Ohio. La rivière des Illinois le traverse, ainsi que plusieurs autres moins considérables; toutes ces rivières offrent une navigation facile au nord-ouest, à l'ouest, au sud et à l'est. Vers le nord le rivage de la partie supérieure du Mississipi forme une chaîne de montagnes qui rejoint à l'est celle des Illinois, et va se perdre en s'abaissant par degrés dans les plaines des lacs Hurons et Michigan. Moins élevé en général que l'état d'Indiana, il forme la dernière pente de la vallée septentrionale du Mississipi; ses collines sont entrecoupées de vallées, de plaines, de prairies et de marécages. Sa fertilité extraordinaire qui surpasse celle de l'Indiana et de l'Ohio, et la beauté de ses paysages, lui permettraient de lutter contre les contrées les plus célèbres par des avantages du même genre. Le sol des vallées est si riche, qu'on ne récolte le blé que sur les hautes terres, qui rendent au centuple le grain qu'on leur a confié. Le tabac bien cultivé est supérieur à celui du Kentucky et de la Virginie. Le riz et l'indigo restent dans l'état sau-

(1) Voyez une description charmante de ces prairies, dans le 43e numéro.

vage, faute de bras pour les cultiver. L'heureuse température du climat réunit, dans cette contrée, les productions du nord à celles du midi. La grandeur colossale du chêne, la hauteur du sycomore et du cotonnier, des noyers, des caroubiers et des pommiers qui couvrent la surface du sol, sont une preuve de son extrême richesse. Les parties les plus fertiles sont les vallées qui s'étendent le long du Mississipi, de l'Illinois et du grand et du petit Wabash.

On accuse ce pays d'être malsain : il est vrai que les rivières, les marais et les étangs dont il est rempli, exposent ses habitans à des maladies épidémiques. Mais les ravages que font ces maladies résultent en grande partie de l'imprévoyance des colons. Le colon qui place sa demeure sur une éminence et loin des marais, qui unit à la propreté la précaution de se bien vêtir, de choisir ses alimens et sa boisson, peut habiter ce pays sans redouter la contagion ; c'est une opinion reconnue de tout le monde, et dont j'ai moi-même éprouvé l'exactitude. Cependant la plupart des colons et des habitans s'abreuvent de l'eau stagnante du premier étang qu'ils rencontrent, et se nourrissent de quelques tranches de lard : leur garde-robe consiste en une chemise qu'ils portent jusqu'à ce qu'elle tombe en lambeaux. Comment s'étonner que des fièvres aiguës et bilieuses règnent dans le pays, et qu'elles y soient mortelles lorsque le remède employé pour les guérir est d'avaler une pinte d'eau-de-vie de grains ? La maladie étend ses ravages avec plus de rapidité sur la dernière classe de la population, à cause de sa manière de vivre, et surtout de l'abus qu'elle fait des liqueurs fermentées.

Le bateau à vapeur *le Pionnier,* devant partir le jour suivant pour la Trinité, nous résolûmes, M. B. et moi,

de nous arrêter à Saint-Louis, afin de profiter d'une occasion aussi favorable d'examiner cette ville. Nous partîmes à dix heures du matin. Hambourg fut la première ville que nous rencontrâmes en remontant le Mississipi : elle appartient à l'état des Illinois, et consiste en quatre-vingt-dix maisons ou cabanes et quatre magasins. A gauche, dans l'état de Missouri, est la colonie de Cap Girardeau, composée en grande partie de Français et d'Allemands. A cent six milles au-dessus de la jonction du Mississipi, nous prîmes terre à Sainte-Geneviève, pour faire du bois. C'est le marché principal des mines de Burton. On y trouve une chapelle catholique, vingt boutiques, une imprimerie, deux cent cinquante maisons, et quinze cents habitans. A vingt-quatre milles plus haut, est Herculanum, qui renferme trois cents habitans, une justice de paix, et une imprimerie. Elle a été fondée et peuplée par des Kentuckois ; on aperçoit, en outre, à droite et à gauche, plusieurs villages et quelques belles fermes. Le troisième jour, à midi, nous atteignîmes Saint-Louis. Cette ville est à 38° 33′ latitude nord, et à 12° 58′ longitude ouest, à cent soixante-dix milles au-dessus de l'embouchure de l'Ohio, et à treize milles au-dessous de la jonction du Mississipi et du Missouri. Sa position est très-pittoresque ; elle s'étend le long du rivage sur un espace de deux milles, et se partage en trois vues parallèles, élevées graduellement en terrasses. Les maisons construites avec des pierres à chaux sont entourées de jardins ; la population est de cinq mille ames ; le nombre des bâtimens de six cent vingt, dont les principaux sont deux églises protestantes et une église catholique, une des succursales de la banque des États-Unis, la banque de Saint-Louis, un hôtel-de-ville, une académie et un théâtre. Elle a des magasins en gros et en

détail, deux imprimeries, un grand nombre de cafés, de billards et de salles de danse. Le commerce de Saint-Louis n'est pas aussi considérable que celui de Louisville; mais il n'éprouve jamais d'interruption, parce que, dans toutes les saisons de l'année, le Mississipi est navigable pour les plus gros vaisseaux. Une seule exception eut lieu en 1802, où l'Ohio et d'autres rivières furent presque entièrement desséchées. C'est un grand avantage pour les habitans de Saint-Louis et du Missouri de ne jamais manquer de canaux pour transporter leurs productions au marché, surtout lorsque les rivières qui se jettent dans le Mississipi, sont assez basses pour qu'ils n'aient pas à redouter de compétiteurs sur le marché de la Nouvelle-Orléans. Il avait été l'année dernière presque entièrement approvisionné par le marché de Saint-Louis et le Missouri. Le prix d'un jeune bœuf, qui y était de 80 dollars, n'est ordinairement que de 25 dollars. On paya la farine 8 dollars, et, huit mois après, elle ne valait pas plus de 2 dollars et demi. Chaque article se vendit dans la même proportion, ce qui enrichit Saint-Louis et le Missouri, au détriment des états du Kentucky, d'Indiana et de l'Ohio. A notre arrivée dans le port de Saint-Louis, nous y trouvâmes cinq bateaux à vapeur et trente-cinq autres bâtimens. Saint-Louis est un diminutif de la Nouvelle-Orléans; il renferme un nombre considérable de cafés et de salles de danse. Les Américains d'origine française, qui y vivent, ont les mêmes goûts et les mêmes passions qui caractérisaient autrefois les créoles de la Louisiane; mais le commerce des Indiens a corrompu les habitans de Saint-Louis, tandis que les mœurs des créoles de la Louisiane se sont améliorées, par leurs rapports avec les voyageurs et les colons venus d'Europe et du nord de l'Amérique. La grande majorité des habi-

tans de Saint-Louis et de l'état en général descend de familles françaises, kentuckoises, allemandes, espagnoles, italiennes, irlandaises, etc. Peu de tems avant notre arrivée, un combat avait eu lieu dans les rues de la ville, ce qui nous donna une fâcheuse idée de la douceur de ses mœurs. Cependant, les précieux avantages de sa position y attirent, depuis cinq ans, des familles respectables et riches, dont les bons exemples ne sont pas sans influence sur la morale publique.

Vingt-trois ans se sont écoulés depuis que ce pays, qui faisait autrefois partie de la Louisiane, a été cédé à l'Union. Il doit à l'esprit entreprenant des Américains d'avoir fait plus de progrès dans cet espace de tems, que durant le cours des soixante années qu'il passa sous la domination de la France et de l'Espagne. On a vu s'élever de toutes parts divers établissemens, des fermes, des hameaux et des villes : la population s'est élevée de vingt mille à quatre-vingt-quatre mille habitans; et si leurs richesses ne surpassent pas celles de leurs voisins, on peut l'attribuer à ce qu'ils manquent d'industrie, et au goût passionné qu'ils ont pour le cabaret et la danse. L'introduction de l'esclavage, si opposée aux mœurs des états du nord, contribue beaucoup à fortifier les idées aristocratiques des habitans du Missouri; le moindre d'entre eux aurait honte de travailler, s'il peut acheter un esclave : cependant ils possèdent plus d'argent comptant qu'il n'y en a dans les provinces occidentales; on s'en aperçoit au prix des denrées. Le bétail vaut 10 dollars (53 fr.) par tête, en Pensylvanie, dans l'Ohio et l'Indiana, et 25 dollars (132 fr. 50 c.) dans le Missouri : tout le reste suit la même proportion. Au nord, au sud et à l'ouest, sur un espace de quinze milles, Saint-Louis ne paraît être entouré que de prairies, de belles maisons, de fermes et de nom-

breux troupeaux. Le Mississipi et le Missouri, en descendant des contrées occidentales, répandent une fraîcheur dans l'air, qui refroidit la température et rend le climat plus sévère qu'à Washington, qui est cependant au même degré de latitude. La culture du tabac n'a pas réussi : les produits consistent en grains et en bétail ; les mines de plomb, le commerce des fourrures, en sont une branche considérable. Les établissemens qui méritent le plus d'attention sont ceux qui commencent à se former sur le Mississipi et le Missouri.

L'état du Missouri a été admis à faire partie de l'Union en 1821 ; c'est, à l'exception de la Virginie, le plus considérable de tous. Son étendue est de 60,000 milles carrés : il est limitrophe au nord et à l'ouest du territoire indien de Missouri ; à l'est, le Mississipi le sépare des Illinois, du Kentucky et du Tenessée ; il est borné au sud par l'état d'Arkansas. Il s'étend du 36° au 40° 25′ de latitude nord, et du 12° 50′ au 18° 10′ de longitude ouest. Le pays est un plateau élevé qui s'abaisse considérablement au sud, où il est partagé par la chaine des monts Ozarks. La partie méridionale est remplie de montagnes et de marais ; les plateaux élevés sont au nord. La fertilité de la plupart des vallées des bords du Mississipi est extrême ; cependant la qualité du sol est bien inférieure à celle des Illinois. La constitution de l'état admet l'esclavage ; sa population est de 70,000 habitans et de 10,000 esclaves. La forme du gouvernement est à peu près semblable à celle du Kentucky.

Nous ne passâmes qu'un jour à Saint-Louis, et nous retournâmes à la Trinité par le bateau à vapeur *le Général Brown,* où nous prîmes à bord des dames et quelques nouveaux passagers. Dans le dessein de faire du bois, nous débarquâmes vers minuit à New Madrid, qui

est le siége de la justice de paix du territoire, qui porte le même nom; ce misérable lieu contient environ une trentaine de cabanes ou maisons de fermes en ruines, et 180 habitans français, espagnols et italiens. Nous visitâmes deux boutiques si mal approvisionnées qu'elles ne renfermaient qu'une douzaine de mouchoirs de coton, un baril d'eau-de-vie de grains et un ballot de fourrures. Deux Indiens, étendus devant la porte ouverte, dormaient d'un profond sommeil auprès de leurs fusils. Le Mississipi empiète tous les jours sur la ville, et enlève une partie du terrain que les habitans avaient désigné pour former de nouvelles rues. Le territoire environnant est très-fertile; on y voit des plantations de cotonniers et de riz très-bien cultivées : une plaine superbe se prolonge à l'ouest de New Madrid jusqu'aux eaux de Scherrimack.

Nous avions dépassé l'extrémité occidentale du Kentucky, et laissé à gauche l'état du Tenessée. Les bords du Mississipi, à l'est, sont beaucoup moins élevés que ceux du rivage opposé. C'est une série de marais où croît une innombrable quantité d'arbres qui se prolongent sur une ligne de près de deux cents milles, en suivant le cours du fleuve. Près des rivières du Tenessée et du Cumberland, les plaines sont couvertes d'érables à sucre, de sycomores, de noyers et de caroubiers. Le chêne blanc, le chêne vert, etc., croissent sur les montagnes. La partie sud du Tenessée est semblable à la Caroline du nord; la partie centrale est beaucoup plus fertile. Le coton, le tabac, sont des articles de commerce. On cultive le riz avec succès; la chaleur du climat rend la qualité du chanvre bien inférieure à celle du Kentucky. Les fruits des tropiques réussissent très-bien. On fait une récolte de melons, de pêches, de pommes et de châtaignes. Le territoire du Tenessée est riche, et ses habitans ont un

caractère ouvert et généreux ; la plupart des étrangers qui s'y établissent acquièrent beaucoup de fortune. C'est, de tous les états de l'Union, celui où l'esclavage produit les effets les moins pernicieux sur les dispositions morales des habitans qui descendent presque tous de familles émigrées de la Caroline du nord. Situé du 35° au 36° 30′ latitude nord, et du 4° 26′ au 13° 5′ longitude ouest, l'état du Tenessée est borné à l'est par la Virginie et la Caroline du nord ; la Géorgie, l'Albanie et le Mississipi au sud ; par le fleuve du même nom à l'ouest, et au nord par le Kentucky. Son étendue est de quarante milles carrés. Le sol, sablonneux à l'est, est marécageux à l'ouest, comme celui de la Caroline du nord et de la vallée du Mississipi. Les principales rivières sont le Cumberland et le Tenessée.

Le canal, qui a été proposé par les gouverneurs de la Géorgie et du Tenessée, pour établir des relations directes et régulières avec l'Atlantique, produirait des effets merveilleux sur la prospérité d'un état, dont les principales rivières ne sont navigables pour les bateaux à vapeur que pendant trois mois de l'année, et dont le seul marché est celui de la Nouvelle-Orléans. Mais, quels que soient les obstacles qui s'opposent à l'activité de son commerce, l'état a fait des progrès rapides ; ses villes, sans être grandes, ont souvent de l'élégance ; ses richesses sont agricoles. Sous plusieurs rapports, le planteur et le fermier vivent peut-être d'une manière plus confortable que de riches citadins. Nashville tient le premier rang entre les villes de l'état ; elle est construite sur un roc, à une élévation de deux cents pieds au-dessus des bords méridionaux du Cumberland. C'est de là que, pendant trois mois, la rivière est navigable pour les bateaux à vapeur de 300 tonneaux. Siége du district

de la partie occidentale du Tenessée, elle renferme un hôtel-de-ville, trois églises, deux banques, dont une branche de celle des États-Unis, trois imprimeries, et un grand nombre de magasins en gros et en détail. Le collége de Cumberland, des écoles pour les jeunes filles, un cabinet de lecture et une bibliothèque publique, parlent en faveur de la libéralité d'esprit des habitans. On reconnaît leur hospitalité à l'accueil bienveillant que reçoivent les étrangers dans un grand nombre de maisons, telles que celles du gouverneur-général, du major Jackson, etc. Les environs de la ville sont très-beaux; la rivière est bordée de plantations de cotonniers, qui s'étendent au loin. Les plus riches citoyens de Nashville l'abandonnent pendant quelques mois, pour éviter les chaleurs de l'été, accrues par la réverbération du soleil sur les arides rochers qui lui servent de base.

Knoxville, siége supérieur du district de l'est, a moins d'importance que Nashville, et ne renferme que 1,500 habitans, 400 maisons, une banque, un collége et deux églises. Marfreesborough, mal située pour être la capitale de l'état, a 1,500 habitans, un hôtel-de-ville, une banque, deux imprimeries, etc.; elle communique avec Nashville par la petite rivière de Stonecreek. Je visitai ce pays, il y a quatre ans, et je ne doute pas qu'il n'ait beaucoup changé depuis cette époque.

L'établissement des bateaux à vapeur est depuis dix ans un avantage immense pour les colons de la vallée du Mississipi; ils éprouvaient de très-grandes fatigues pour remonter le fleuve, et ne faisaient cependant que de dix à quinze milles par jour. Des bateaux qui, en 1802, étaient arrivés de la Nouvelle-Orléans, en quatre-vingts jours, causèrent une surprise générale dans l'Union, tandis qu'à présent cinq jours suffisent pour exécuter ce

voyage. Le passager d'un bateau à vapeur, établi dans un salon élégant et commode, écrit ses lettres, lit des journaux; fatigué de ces occupations, il rend visite aux dames, ou se promène sur le pont. Mais il existe deux classes de passagers. Les uns paient, de Louisville à la Nouvelle-Orléans, quarante dollars, et les autres huit dollars. Ceux qui paient le dernier prix habitent ce qu'on appelle *upper-house* (la maison d'en haut); les autres, logés au rez-de-chaussée, jouissent de toutes les aisances de la vie, et sont nourris avec délicatesse.

Frère Jonathan (1) est trop orgueilleux pour imiter l'économie française en voyage. Il y a quatre mois que je me trouvais sur le bateau à vapeur *la Duchesse d'Angoulême*, allant du Hâvre à Rouen; sur cent passagers qui étaient à bord, plus de cinquante, fort bien vêtus, se mirent à déballer et à manger des provisions, qui consistaient en pain, poulets, côtelettes, vins, etc. Les Américains rougiraient d'une parcimonie faite pour décourager les nouvelles entreprises. Aussi n'y a-t-il que les bateaux à vapeur anglais qui puissent entrer en concurrence avec les leurs, dont l'ameublement a beaucoup d'élégance. Le réglement, suspendu dans la salle à manger, avertit qu'il est défendu d'entrer dans le salon des dames sans leur permission, d'y fumer des cigares, de jouer aux cartes après dix heures, etc., sous peine d'amende à la première transgression, et d'être déposé à terre en cas de récidive. Les bateaux à vapeur ont éprouvé de

(1) NOTE DU TR. Sobriquet donné aux Américains des États-Unis, et qui correspond à celui de *John Bull* que se donnent les Anglais. Ce titre de *John Bull*, au surplus, caractérise assez mal cette dernière nation, depuis que le désir puéril d'imiter les classes aristocratiques a remplacé, par des formes sèches et hautaines, l'ancienne bonhomie britannique.

graves accidens; entre autres, celui du Tenessée qui fut submergé, il y a quatre ans, au-dessus des *Walnut hills*. La nuit était orageuse, et la pluie tombait par torrens : le capitaine, au lieu de débarquer son équipage, et d'attendre à terre que le tems fût éclairci, perdit la tête, et donna dans un tronc d'arbres caché sous l'eau; le bâtiment périt en quelques secondes. Il était chargé de cent treize passagers, et quelques-uns seulement s'échappèrent sur le rivage à peine éloigné de soixante pieds du lieu de leur désastre. Depuis il n'est arrivé aucune catastrophe de ce genre. Mais, quels qu'ils puissent être, il est impossible de les comparer aux dangers, aux fatigues de toute espèce, à la perte de la santé et de la vie, auxquels on s'exposait sur les keel-boats (1) et les bateaux plats. Ces derniers ont vingt-cinq pieds de largeur, sur soixante de long. Ils sont grossièrement construits en bois brut et en planches, et si difficiles à diriger, que les bras les plus vigoureux ont beaucoup de peine à leur faire éviter les troncs d'arbres et les divers écueils qu'on rencontre durant le cours de la navigation. Sur l'Ohio, et de Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans, nous vîmes un grand nombre de bateaux plats retenus par les eaux basses. Leur construction grossière, l'air sauvage et farouche des conducteurs, la distance immense qu'ils avaient déjà parcourue, donnaient à ces embarcations un air de singularité qui n'était pas sans intérêt. Les bateaux venus de l'Ohio supérieur et des chutes de l'Ohio étaient chargés de seigle, de whisky, de farine de blé, de pommes, de pêches, de chanvre, de coton, et de tabac.

(1) Voyez l'explication de ce genre de bateaux, dans la première lettre. 39e numéro.

D'autres, partis de l'embouchure du Missouri, étaient couverts de bétail, de chevaux, de chiens, de volailles de toute espèce, au milieu desquels on aperçoit en frémissant les têtes laineuses des esclaves nègres transportés, de la Virginie et du Kentucky, au marché de chair humaine de la Nouvelle-Orléans. Ces malheureux avaient fait déjà plus de mille milles et il leur en restait plus de mille à faire avant d'atteindre le lieu de leur destination.

Ce pays est véritablement celui des contrastes. Sous l'empire inaperçu d'un gouvernement presque invisible, au sein d'une liberté qui paraît sans limites, se trouvent des esclaves soumis à un frein plus dur que celui des Antilles. Dans les villes de l'ouest le savant et le sauvage circulent dans les mêmes rues; et au milieu des forêts vierges qui n'ont pas encore été entamées par la hache du pionnier, vous retrouvez toutes les merveilles de nos arts perfectionnés. Mais ce ne sont pas seulement les différens degrés de l'état social que vous rencontrez dans ces régions transatlantiques; vous y verrez aussi la plupart des peuples de l'univers qui y mêlent et y confondent leurs flots et leurs nuances. Promenez-vous dans les rues de Philadelphie ou de la Nouvelle-Orléans; et, dans l'espace de quelques minutes, des Européens, des Américains, des Africains, passeront successivement ou à la fois sous vos yeux. Les sons divers de l'Anglais, du Français, du Hollandais, de l'Espagnol, de l'Italien et les âpres diphthongues des dialectes indigènes, viennent ensemble résonner à votre oreille. En entendant tous ces bruits confus, on est presque tenté de se croire au pied d'une nouvelle tour de Babel. Il y a dans ces contrastes et dans les transformations subites qui s'opèrent sans cesse aux États-Unis, quelque chose d'analogue à ce qui

se passe sur nos théâtres, quand on en change les décors, et que ceux qui représentent des arbres, des montagnes, des aspects sauvages, s'entrechoquent et se mêlent à des rues, des colonnades, des intérieurs de salons ou de palais. L'Union américaine est encore dans un état de transition : tout y est heurté; toutes les couleurs y sont crues et tranchantes; mais un ensemble harmonieux ne tardera pas à succéder au désordre passager de la scène.

—

Souvenirs de l'Italie (1).

N° X.

LES VILLAS ROMAINES.

—

« Oui, j'aime la retraite. Mais dites-moi, mon ami (demande Pline le jeune), n'ai-je pas raison ? Où se trouve le calme, si ce n'est au sein d'un asile champêtre? Où peut-on espérer le repos de l'ame, si ce n'est loin des affaires, sous de beaux ombrages, parmi les chefs-d'œuvre de l'art (2) ? » Les Romains sont encore aujourd'hui de l'avis de leur ancêtre : la ville éternelle est entourée, ou plutôt assiégée, de villas élégantes, appartenant aux premiers noms de cette aristocratie déchue et à quelques étrangers opulens. Je formai le projet de visiter, dans l'espace du même jour, et d'une seule tournée, toutes les maisons de plaisance. Le nombre en est considérable; pour accomplir mon dessein, je dus prendre mes précautions, et partir de bonne heure. Je m'acheminai par le *Corso*, traversai la place du Peuple, et me dirigeai vers la *villa Borghèse*, qui touche aux murs de la ville. A peine étais-je sorti de Rome, que j'aperçus, un peu sur ma gauche, la résidence célèbre que je cherchais.

On arrive à la villa Borghèse par une route étroite, tortueuse et poudreuse, qui suit la muraille nommée Auré-

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 24, 25, 26, 27, 30, 32, 37, 40 et 42 de notre recueil.

(2) *Lib.* VI, *epist.* 17.

lienne. L'entrée principale de cette villa, que l'on appelle quelquefois la *villa Pinciana* (1), fait face à une ruine célèbre, que les antiquaires ont distinguée par le titre de *Muro Torto*, et que la tradition attribue à Domitien, sans beaucoup de raison. Vous passez sous un portique élégant, d'une magnificence remarquable, mais d'un goût peu sévère, et où les dragons et les aigles des armoiries Borghèse sont prodigués sur toutes les colonnes, sur toutes les corniches, dans tous les médaillons. Vous traversez un sentier garni de lauriers-roses et de buis, qui vous conduit au *casino*, édifice pittoresque, qui repose sur une rangée d'arches semblables à celles des aqueducs romains. On connaît l'effet brillant de ce genre d'architecture découpée, où l'air, qui circule librement, fait valoir, par l'opposition du jour et des ombres, les masses harmonieuses et les courbes élégantes des voûtes et des pilastres. Ici, des cyprès et des pins occupent le dernier plan de la scène; la blancheur des marbres ressort avec éclat sur ce fond obscur.

Vous n'êtes pas encore à la villa Borghèse. On vous montre d'abord le *casino*, espèce de pied-à-terre à peine habitable, et de là on vous fait entrer dans une autre allée toute droite et dont la pente est rapide; deux haies vives très-élevées forment rempart des deux côtés. Au lieu de tirer parti des avantages du terrain, au lieu de rendre les approches de la villa dignes de ce lieu de plaisance, on paraît s'être étudié à imprimer un caractère de tristesse et de monotonie déplaisante à l'avenue qui aboutit au palais. Il est fort mal situé, et comme relégué dans un bas-fonds marécageux et obscur. Quant à l'architecture, c'est le style moderne dans tout son luxe : rien de

(1) Du *Mons Pincianus*, auquel la villa Borghèse est adossée.

simple, de modeste, de sévère ; ornemens splendides, bizarreries élégantes, marbres de couleurs diverses, bas-reliefs, stucs, mosaïques, statues, belvédère, tout ce que l'art moderne a inventé de fantastique s'y trouve réuni. Le plan lui-même en est contourné ; et, depuis les premières assises jusqu'à la dernière corniche, la même erreur brillante se reproduit dans l'ensemble, et s'attache à tous les détails du palais. Il est vrai que l'effet général est éblouissant ; il y a quelque chose de léger, d'aérien, et de séduisant dans tout cela : pour condamner cette profusion de richesses, il faut détourner les yeux, s'arracher au prestige et réfléchir.

L'inventeur de cette féerie est un Flamand dont le nom m'échappe. La distribution intérieure est heureuse; comparée à celle de la plupart des édifices d'Italie, elle est même commode. Depuis long-tems, des statues et des étrangers sont la seule population qui habite la villa Borghèse. Cependant, grâce aux soins d'un gardien noblement appointé, d'un agent actif et vigilant, et d'un riche propriétaire, les appartemens sont bien tenus, et l'œil n'aperçoit aucune trace de négligence ou d'abandon.

Récemment dépouillé des chefs-d'œuvre qui ornaient ses salles, ce palais commence à retrouver une partie de son antique splendeur : déjà une multitude de statues, achetées pour remplacer celles dont des dispositions politiques ont ordonné la translation, se pressent dans les antichambres et sous les hangars. J'y ai vu le célèbre buste colossal de Junon et quelques autres marbres justement célèbres; mais comment parviendra-t-on jamais à remplacer le Discobole (1)?

(1) Homme nu, lançant le disque, et l'un des chefs-d'œuvre de la statuaire antique.

Le vestibule est très-vaste. C'est là que se trouve la grande fresque de Mariano Rossi, peintre sicilien : elle représente Camille chassant les Gaulois; le choix même du sujet est une flatterie pour la famille Borghèse, qui semble avoir adopté depuis fort long-tems le nom de Camille. Il y a de l'éclat et de la fougue dans l'ensemble de cette composition : le pinceau de l'artiste y a prodigué les teintes brillantes et les attitudes forcées; après tout, c'est du faux génie. Camille, le héros de ce vaste drame, est théâtral et exagéré; une fureur sans grandeur, une énergie sans dignité, caractérisent son attitude et ses traits. L'Olympe, qui occupe le plafond, et où toutes les divinités du paganisme, attentives aux destinées de Rome, nagent dans des flots de lumière, ne rachète pas l'emphatique et vide fracas de cette grande machine.

Dans le même vestibule, le célèbre bas-relief de Curtius fixe les regards du visiteur : morceau manqué. Si jamais l'histoire s'est confondue avec la mythologie, c'est dans cet épisode des annales romaines; le Bhagavat Gîta et le Ramayana indiens n'ont rien de plus fabuleux. Le sculpteur devait évoquer, pour reproduire un tel sujet, tout ce que son imagination renfermait de poésie. Curtius n'est pas un héros; c'est un demi-dieu, c'est le sauveur prédestiné de la ville éternelle. Dans ce bas-relief, au contraire, je ne vois qu'un soldat plébéien, monté sur un cheval de la nature la plus vulgaire, et franchissant lourdement un fossé. La trivialité de la pensée est ici d'autant plus remarquable, que l'exécution est plus précise, et que le sculpteur, incapable de s'élever jusqu'à la sublimité de ce dévouement héroïque qu'il voulait exprimer, s'est montré plus habile dans le matériel de son art. La première salle contient dix statues dans leurs niches, avec leurs bas-reliefs; la seconde renferme un vase antique,

d'une beauté et d'une magnificence sans égales. Ces deux salles resplendissent de marbres et de pierres précieuses, taillées en coupes, en urnes, en tables, en chaises curules; ici le travail est digne de la matière.

Les deux groupes d'Apollon et de David, par le Bernin, occupent la troisième salle. Ne cherchez ni dans l'un le génie de la mythologie grecque, ni dans l'autre le caractère imposant de l'histoire hébraïque. Imaginez un poète d'académie traduisant en vers prétentieux et éblouissans de concetti la fable ingénieuse et ingénue qu'Ovide a si bien racontée. Apollon n'est plus le dieu de la lumière et de l'harmonie, le vainqueur de Python, l'amant et le héros que les Muses consultent et adorent, le Protée qui, se transformant sans cesse pour les séduire, leur communique des inspirations toujours nouvelles et toujours diverses. Un berger de la campagne romaine, vêtu d'un manteau assez bien drapé, mais vulgaire et prosaïque, voilà le dieu du Bernin. Daphné n'a rien de plus idéal : jeune et jolie, elle tremble, elle fuit; c'est tout ce que l'on peut demander à une vierge poursuivie par un ravisseur; mais elle est nymphe, et le Bernin ne s'en est pas souvenu. Quant au travail mécanique et à l'habileté du ciseau, ce groupe est un chef-d'œuvre miraculeux. L'air circule dans ces draperies; il soulève cette chevelure dont vous apercevez les boucles les plus déliées; il agite ces feuillages délicats dont la terre est jonchée. Quelle dextérité prodiguée en pure perte! Que de talent mal employé! Que de prétention, de mauvais goût, de recherche, d'épigrammes dans tout ceci! La sculpture du Bernin est, à la sculpture antique, ce que les calembourgs, les traits et les antithèses de la poésie moderne sont à la naïve grandeur de Virgile. On admire et l'on plaint l'homme si bien doué de la nature et qui a

condamné son génie à ces tours de force pénibles. « Quiconque connaît le maniement du ciseau, dit un auteur italien (1), ne voit pas les ouvrages du Bernin, sans une espèce d'effroi. » La Thérèse, le Pluton et l'Apollon se distinguent spécialement au nombre de ces productions d'un talent égaré. On n'y trouve rien qui ressemble à du style, rien de vigoureux, d'expressif, de profond, de senti. Mais l'habileté de l'ouvrier y est, comme le dit Cicognara, *effroyable*. « Dans sa jeunesse, ajoute cet écrivain, le Bernin travaillait avec une fougue et une prestesse inouies. L'Apollon est de sa dix-huitième année. Jamais sculpture ne fut ni plus dénuée de jugement et de goût, ni plus étonnante d'exécution. »

Il n'avait pas quinze ans lorsqu'il mit la dernière main au *David exterminant Goliath*, détestable ouvrage. L'auteur, dont la taille était petite, et la physionomie animée, mais sans noblesse, s'est choisi lui-même pour modèle de son héros. A sa lèvre pincée, à son air moqueur, à ses traits empreints d'un puéril courroux, vous ne croiriez jamais qu'il a voulu offrir à vos yeux l'image de cet homme choisi de Dieu, fondateur d'une dynastie nouvelle, et aussi énergique dans ses passions que dans ses remords et dans ses vertus. Michel-Ange, à un âge aussi peu avancé que le Bernin, a traité le même sujet. Son David est une admirable étude, où le ciseau a trop profondément creusé cette savante anatomie dont le génie de l'artiste était prodigue. Mais le souffle du génie s'y trouve; un caractère grandiose respire jusque dans les erreurs de Michel-Ange. Un caractère mesquin et affecté dépare les beautés même du Bernin.

Dans la même salle sont les quatre Saisons, statues

(1) Cicognara.

dont la médiocrité est du moins sans prétention, et qu'un artiste peu connu, Maximilien le Laboureur (1), a exécutées dans sa jeunesse. Plusieurs fresques vaporeuses et d'un ton chaud, par James Moore, et quelques dessins du même, se font remarquer auprès des quatre Saisons.

Le grand salon, tout en mosaïque, est d'un admirable travail. Dans ce sanctuaire, aujourd'hui désert, on ne trouve qu'une seule divinité, c'est l'Hermaphrodite célèbre, qui, par la fusion habile de ces contours et de ces formes dont se compose la beauté spéciale des différens sexes, a fait l'admiration de tous les connaisseurs. D'une moins belle conservation que l'Hermaphrodite du Louvre, celui de la Galerie Borghèse rivalise avec son pendant pour la mollesse et la morbidesse de l'exécution, le charme des détails et la voluptueuse délicatesse de la touche. Les autres parties de la même salle sont couvertes de statues sans têtes, de torses qui attendent leur complément et de fragmens d'un fini précieux. De là, on passe dans la chambre Égyptienne, précédée d'une antichambre; l'une et l'autre renferment peu d'objets sur lesquels l'œil doive s'arrêter. Enfin le dernier salon a, pour principales curiosités, un beau bouclier en bronze, couvert et surchargé de petits Amours groupés et endormis, et le faux Sénèque mourant, statue remarquable, où il est impossible de reconnaître les derniers momens du philosophe, mais la mort paisible de quelque vieil esclave fatigué d'avoir vécu et de souffrir.

Tel est ce musée encore incomplet, et qui, si riche naguère, porte la trace récente et profonde des bouleversemens politiques. On vous fait traverser de nouveau le grand salon, d'où vous montez au premier étage oc-

(1) Membre de l'Académie Royale de Saint-Luc.

cupé par les appartemens ; l'ameublement en est suranné et l'aspect peu agréable. Portraits enfumés, physionomies sans caractère, encadrés dans de vastes dorures que le tems a flétries; galeries de tableaux consacrés aux seuls exploits de la famille Borghèse, maladroitement racontés par un peintre ignorant : ce sont à peu près là les seuls ornemens de ces interminables salles. Le concierge qui nous servait de guide avait bien raison de ne point s'arrêter. J'eus à peine, dans ma course rapide, le tems de remarquer un de ces tableaux, qui représentait un feu d'artifice donné devant le palais Borghèse ; un autre où se trouvaient retracés tous les plaisirs d'un carnaval de la même époque ; un troisième où le pape Paul V sanctifie par sa présence un magnifique tournoi. A la vue de ces chevaliers élégans, couverts de broderies et d'oripeau, de ces dames en falbalas, des cardinaux et du pontife, qui ne craignaient pas de compromettre leur sainteté en autorisant cette pompe guerrière, un sourire involontaire vint se placer sur mes lèvres. Une chambre est spécialement consacrée aux beaux paysages d'Orizonte (1) ; ils portent tous l'empreinte de la même pensée, ou plutôt ce ne sont que des variations habiles d'un seul thême. Mais quelle touche ! quelle fraîcheur ! comme le regard se perd dans ces lointains ! quelle harmonie et quelle étendue dans ces vastes plaines !

Sortons enfin du palais; entrons dans ce grand parc, qui peut servir de type général à tous les jardins de plaisance des *villas* italiennes. Un espace de plus de trois milles et demi de circonférence est divisé en trois parties ; l'une occupée par un taillis, l'autre par la villa

(1) Peintre dont le musée du Louvre possède plusieurs tableaux ; on admire surtout la belle disposition de ses plans et l'harmonie de ses lointains.

proprement dite, ou jardin à l'italienne ; la troisième par un jardin à l'anglaise. Un gazon épais et haut ; des arbres magnifiques dont rien ne modifie le luxe sauvage et ne règle la croissance ; quelques dames solitaires qui vous apparaissent de loin à loin au milieu des buissons : telle est la première des subdivisions que j'ai indiquées. La villa est grandiose dans son dessin et dans ses masses ; c'est le style italien dans ce qu'il a de plus noble. Imaginez des allées droites, larges, encaissées dans des remparts de verdure, où le laurier, le buis, le chêne se mêlent, se marient, et forment de sombres massifs. Çà et là vous rencontrez une pyramide de cyprès, un groupe isolé, composé de sapins au vaste dôme : sous le plus beau soleil d'été leurs feuillages lugubres semblent gémir encore, et leur triste murmure s'associe admirablement à la solennité du lieu. On a profité avec adresse de toutes les ondulations du terrain : des échappées de vue, habilement ménagées, vous laissent apercevoir, ici la crête irrégulière des collines sabines, là le front empourpré du mont Soracte. Au sein de ces murs de feuillages, que les rayons de l'astre du jour ne peuvent traverser, vous trouvez, tantôt un cirque recouvert de gazon, tantôt un temple monoptère, consacré à Diane chasseresse, et couronnant une légère éminence ; plus loin, un *casino* d'un seul étage, et d'une élégance enchanteresse : ailleurs, une semi-forteresse, protégée par ses bastions, ses courtines, ses contrescarpes, et dont le portail vous offre cette inscription ingénieuse et laconique : *Otia tuta ;* ailleurs encore, un rendez-vous de chasse, d'architecture florentine, avec ses colonnes d'ordre toscan et ses ornemens rustiques. Je n'entreprendrai pas le long catalogue des galeries, des amphithéâtres, des colonnades, des ruines et des fabriques, des fontaines et des bassins de marbre,

des aqueducs, des statues d'hommes, d'éléphans, de lions, dont chacun de ces cabinets de verdure est orné. Je passai beaucoup de tems à lire ces inscriptions, qui décorent chaque monument; j'en admirai l'heureuse concision et la latinité classique.

Quand j'eus parcouru la villa, on me fit entrer dans le jardin anglais, qui réunit en effet les caractères les plus pittoresques et les plus heureux des diverses écoles (1) qu'a fait naître parmi nous le goût, si général en Angleterre, pour les beautés de la nature. Une allée droite et large mène à un petit lac ovale, sur la rive opposée duquel vous apercevez le temple d'Esculape sauveur. Ce petit sanctuaire isolé, cette pureté de lignes qui distingue l'architecture grecque, ces statues jetées au milieu de la verdure, et disposées avec une économie si pleine de goût; ce lac limpide, et ces beaux cygnes blancs qui se jouent sur l'azur olivâtre de ses eaux; enfin, ces vastes feuillages que le vent balance, dont rien n'arrête le développement, où le cyprès et le saule agitent leur longue et triste chevelure, sur le front des chênes et des noyers; tout, jusqu'à l'air de négligence, d'abandon et de solitude qui règne aux bords du lac, concourt à réaliser ici les rêves de la poésie. Armide n'eût rien créé de plus magique que cette retraite digne de recevoir les hommages, et de cacher les pas errans du Tasse, de Jean-Jacques, de Cowper et de tous les amans de la nature.

A droite de la villa Borghèse se trouvent, d'un côté, les *villas Poniatowsky* et *Giulia*; d'un autre, la *villa Nelli*, dont le divin Raphaël fut autrefois possesseur. La

(1) NOTE DU TR. Les Anglais comptent jusqu'à cinq de ces écoles. Voyez les ouvrages de Bilpin, de Mason et surtout ceux de Sir U. Price.

villa Giulia, construite, non comme l'affirme Sultzer, par Vignole, pour le pape Jules II, mais (ainsi que Donati et Ficoroni le disent) pour le pape Jules III, sous la direction de Michel-Ange, est célèbre par la beauté de son ordre corinthien et de son Nymphéum. On y admirait aussi de superbes pilastres de vert antique, et une coupe de porphyre que Clément XIV a fait porter au Vatican.

Sans avoir rien de très-remarquable, sous le rapport de l'architecture, la *villa Poniatowski* rappelle tant de souvenirs intéressans, et offre à la méditation un asile si bien fait pour elle, qu'on ne peut s'empêcher de s'y arrêter avec plaisir. Cicéron n'eût pas dédaigné cette retraite philosophique, où la convenance, l'élégance, la grâce, multiplient, sur une échelle de peu d'étendue, toutes les jouissances que l'aristocratie romaine va chercher dans ces espèces d'ermitages de bonne compagnie. Le prince qui est venu s'exiler à Rome, et se joindre à tous ces débris de dynasties déchues que la cité du Capitole compte au nombre de ses ruines, a fait preuve de goût dans l'ordonnance de ce lieu de délices, ordonnance à laquelle il a présidé lui-même. Des deux casinos, l'un, d'architecture mauresque, offre une copie de l'Alhambra en miniature, d'un effet piquant et étrange sous le ciel romain, au milieu des lignes droites et des grandes masses dont tous les édifices se composent ici. Le jardin occupe la sommité d'une petite colline, d'où vous découvrez un vaste horizon : la route de *Ponte Molle* à la ville suit une ligne tortueuse au pied de la colline; plus loin, le Tibre décrit, sous vos yeux, la grande courbe de ses eaux bouillonnantes. Des statues disposées avec goût, des inscriptions sentencieuses et philosophiques empruntées aux âges de l'antiquité; voilà les seules curiosités du

lieu. Mais arrêtez-vous, un soir d'été, au sein de ces ombrages et de ces touffes de fleurs mobiles, qui forment autour de vous comme des golfes de verdure. Jetez au loin vos regards sur le Tibre toujours fougueux, toujours agité; sur Rome, que le dôme du Vatican, étincelant des feux du jour, couronne comme un diadème : vous sentirez frémir votre cœur, vous reconnaîtrez la présence de cette mélancolie divine, génie funèbre, et le seul qui préside encore aux destinées de Rome, et lui conserve un caractère de grandeur. Peut-être rencontrerez-vous, comme moi, le propriétaire de ce séjour, se promenant seul dans ces allées ombreuses. Sa conversation est agréable et paisible; le tour de son esprit, sans faste, est dénué de toute affectation. Il me fit l'éloge de la solitude, du repos, des occupations philosophiques, et je crus retrouver dans ses paroles je ne sais quel lointain écho de cette phrase de Pline le jeune que j'ai rapportée plus haut.

Depuis cette époque, le pape ayant refusé de légitimer le mariage du prince, ce dernier a quitté Rome. La délicieuse retraite où il passait la plus grande partie de l'année a été achetée par un Anglais; il réside actuellement à Florence, où il a porté toute sa fortune, et acheté un domaine.

Visitons maintenant un autre séjour consacré, la *villa Raphaël*, d'où le propriétaire actuel, qui se nomme *Nelli*, essaie en vain de bannir le nom et le souvenir du grand peintre, pour y installer son nom vulgaire. Ici Raphaël se plaisait à échapper à tous les regards profanes. Voilà les méditations de son génie! Entourée d'une zone de verdure, dont la forme est irrégulière, pas un bruit étranger, pas un souvenir de Rome, ne parviennent jusqu'à cette villa. A peine entré dans son enceinte, le sentiment d'un isolement profond, d'une quiétude parfaite

vous pénètre tout entier. C'est le château de l'Indolence si bien décrit par Thompson (1).

Là du plus doux repos tout vous offre l'image :
Des sentiers tortueux au sein d'un frais bocage ;
Et des lits odorans de mousse et de gazon ,
Tapissant les détours et les creux du vallon ;
Et des tapis de fleurs , d'où l'encens qui s'exhale
Suit la fuite du vent soufflant par intervalle :
Le murmure des bois , le murmure des eaux ;
Tout berce la pensée et charme le repos.

La simplicité modeste de l'architecture se trouve en harmonie avec cette solitude profonde. Un portique bas, et d'une élégance, pour ainsi dire, naïve, sert de péristyle à ce petit édifice. L'imagination aime à se représenter le jeune artiste se reposant le soir, sous ces arcades gracieuses, entouré de ses élèves, l'œil fixé sur la fraîche verdure du bois qui environne son domaine ; on croit voir apparaître la *Fornarina*, cette muse des inspirations qui ont immortalisé sa beauté. Le jeune amant enlace de ses bras la taille souple de l'Italienne , et cherche dans ses regards cette tendresse qui était la vie de son ame, le feu sacré de son génie. Elle sourit, et, révélé au peintre par ce céleste sourire, un nouveau chef-d'œuvre éclot dans sa pensée, et va se fixer sur la toile.

La distribution commode des appartemens de cette villa, leur agrément, leur parure sans apprêts, tout, jusqu'à un air de simplicité domestique, rappellent le divin génie qui habita cette retraite. Les figures et les portraits qui les couvrent sont comme une biographie de

(1) Note du Tr. *Castle of Indolence*, poème en stances spencériennes, dont Thompson a trouvé l'idée dans des allégories du moyen âge. Un moine du douzième siècle et le héraut d'armes Grégoire , qui vivait au quinzième siècle , avaient traité le même sujet.

ses pensées intimes et secrètes : ce sont les impressions du peintre. Après les avoir étudiées, on croit avoir vécu avec lui, pénétré dans son ame et joui de sa familiarité la plus abandonnée. Guerriers, prophètes, monarques, martyrs, toutes ces grandes et fortes images, il les a oubliées dans sa solitude. Il ne s'est environné que d'amours, de nymphes au regard pudique et tendre, de déesses virginales et gracieuses. Ici, une nuée de petits enfans essaie de soulever les armes du dieu Mars, et succombe sous ce fardeau; là, de jeunes Athéniennes frappent du pied la terre, et élèvent dans leurs mains des corbeilles chargées de fruits; plus loin, des chasseurs, l'arc tendu, l'œil attaché sur leur proie, semblent concentrer, dans l'espoir de l'atteindre, toute leur énergie. Enfin, l'inimitable Roxelane, chef-d'œuvre de malice et de naïveté, couronne cette série de chefs-d'œuvre. La *Fornarina* se présente cinq fois sous diverses attitudes, dans la seule chambre à coucher de Raphaël; c'est la divinité du temple. C'est dans cette physionomie angélique que le peintre cherchait ces expressions si tendres, ces nuances si délicates, ce mélange d'ingénuité féminine, de finesse, d'amour et d'enthousiasme, que son pinceau a reproduits et variés sous tant de formes. C'est elle qui a donné à son amant la ceinture immortelle qu'Homère a décrite, présent de Vénus même, ce talisman de la grâce et de la beauté. « Tendres refus, douces caresses, amours paisibles; » tout ce que Pétrarque et Métastase ont chanté dans leurs vers les plus heureux, Raphaël l'a prodigué sur les parois de cette solitude charmante. Au bas des grandes pages historiques dont il a enrichi le Vatican, vous pouvez inscrire ces paroles : *urbi et orbi*. Sa *villa* est digne d'une épigraphe plus modeste : *sibi et suis*. Il possédait, sur le mont Palatin,

une autre maison de campagne, où l'on retrouve encore des traces de sa main divine. Un Anglais, M. Charles Mills, en est aujourd'hui possesseur.

Sur la cime du mont Pincien, que les Romains appelaient *la Colline des Jardins* (1), et qui n'a pas démérité son ancien titre, s'élève une *villa* non moins célèbre, la *villa Medicis*. Elle occupe l'emplacement des Jardins Lucullus. Ces souvenirs, qui font errer la pensée dans les vieilles annales de Rome et de Florence, sont le principal mérite de la *villa* dont je parle. L'édifice, simple et vaste dans sa construction, n'a rien d'original ni de frappant. Du côté de la route, c'est l'ordre toscan sans ornemens et dans toute sa monotonie. Du côté du parc, la façade est couverte de bas-reliefs enlevés au forum de Trajan, que le souffle du *sirocco* ne cesse de dégrader, et qui, sous cette influence ruineuse, paraissent plus antiques encore que leur âge ne le comporte. Le portique, d'une architecture légère, est d'Annibal Lippi. La distribution intérieure est ingénieuse. Là se trouvaient autrefois la Niobé et ses enfans, le Jupiter, les Lions, le Vase de Médicis; toutes ces merveilles ont disparu.

Je me suis long-tems arrêté dans le cabinet de Lorenzo de Médicis : tel est du moins le nom qu'on lui prête, et la tradition fût-elle menteuse, j'adopte volontiers un innocent mensonge dont l'imagination est séduite. C'est une petite chambre carrée, couverte d'arabesques fantastiques, caprices ingénieux, qui, sans satisfaire la pensée, lui donnent un mouvement rapide, et lui plaisent en l'animant. Que dirai-je de ce jardin vulgaire peuplé de faunes et de dieux Termes, de ces allées à angle droit, de

(1) *Collis Hortulorum*. Voyez Varron.

ces quinconces éternels, de ces pauvres philosophes en marbre, de ces urnes grotesques taillées dans le feuillage du buis, de ces tristes parallélogrammes de verdure, enfin de toutes ces inutilités prétentieuses que le mauvais goût a inventées et que la mode protégea long-tems.

Ce n'est pas sans peine que j'ai pénétré dans la *villa Ludovisi.* Le propriétaire, irrité contre une insolence britannique, s'est vengé en mettant tous les habitans des trois royaumes au ban de ses domaines. Une connaissance fortuite, un simple incident, me procurèrent l'accès de ce royaume d'où les étrangers sont bannis; et le maître, pour excuser sa sévérité, me raconta comment plusieurs Anglais s'étaient permis de mutiler ses statues. Le parc est infiniment plus vaste que celui de la *villa Medicis;* mais c'est à peu près le même dessin et le même style. Quant à la galerie, elle est au-dessus de tout éloge : vous y trouvez le groupe de Pœtus et d'Arrie, le Mars en repos, l'Electre, le Pluton du Bernin, et enfin la grande fresque du Guerchin. Pressé de combiner ma tournée, je ne pus que parcourir ces chefs-d'œuvre, en me promettant de profiter une seconde fois de la liberté qui m'était accordée, et de consacrer un jour entier à les étudier.

Les villas ont envahi l'enceinte même de Rome. La *villa Aldobrandini*, devenue la *villa Mollis*, est située dans un quartier désert, et tellement ensevelie dans l'ombre de ses feuillages, que ceux qui en ont tracé le plan semblent avoir voulu bannir de leur pensée tout souvenir romain. J'y passai en revue, sans les examiner, toute une *populace* de statues médiocres ou mauvaises. Les jardins sont dans le goût français : parterres réguliers, figures géométriques tracées avec des fleurs, courbes en spirales en gazon et en buis; je livre toutes ces richesses à l'admiration des amateurs. Ces touffes de lilas et de

fleurs ne suffisent point, au surplus, pour neutraliser les vapeurs malsaines qui s'exhalent de la campagne romaine, versent leur meurtrière influence sur les plus voluptueuses retraites; l'encens des fleurs, le parfum des feuillages, la fraîcheur des ruisseaux sont des charmes impuissans contre ce démon de la mort qui plane sur Rome, la détruit en silence, et que rien ne peut exorciser.

Quels souvenirs se rattachent au lieu que la *villa Altieri* occupe? C'est une question que les savans ont soulevée avec effort, et qui leur a coûté d'interminables luttes. Des quarante ou cinquante dénominations qui lui ont été tour à tour imposées, aucune ne lui est restée en définitive. Elle renferme des ruines assez belles et dont l'incertitude augmente le prix. Quelques fragmens de peintures antiques, provenant du tombeau de Nason, méritent d'être remarqués.

« J'ai trouvé, dans la *villa Strozzi*, un séjour délicieux, dit Alfieri dans ses mémoires (1). C'est une maison de plaisance charmante, située près des Thermes de Dioclétien. Il est impossible d'imaginer, dans l'enceinte d'une grande ville, une retraite plus profonde, plus libre, plus pittoresque et plus gaie. Je me souviendrai jusqu'au dernier soupir, du tems que j'y ai passé. » Alfieri se faisait une idée fort singulière de la gaîté. La *villa Strozzi* est, dans le fait, la plus mélancolique et la plus lugubre de toutes les retraites: c'est un palais d'un style sévère, entouré d'une forêt sombre.

De toutes les villas situées dans l'intérieur, la plus vaste est la *villa Negroni*, dont la grande allée a près d'un mille de longueur. Elle occupe le sommet du mont Vi-

(1) Vita. Tom. II, p. 55.

cinal, quartier désert. Rien de plus grotesque que les deux rangées de fenêtres étroites et contournées, qui décorent le *casino*. Il faut toutefois rendre justice à un beau portique ionique et à la distribution intérieure du palais. Dans le jardin, l'un des réservoirs des anciens Thermes, d'une conservation parfaite, attire les regards curieux. Statues, bas-reliefs, fontaines, urnes, vases antiques, furent prodigués dans ce palais par *Sixte-Quint*, chez qui la passion des *villegiatures* n'était pas moins vive que chez ses prédécesseurs. Une statue d'Eubulus, fils de Praxitèle; un Neptune de Bernin, vrai mélodrame taillé en marbre; de magnifiques bas-reliefs représentant des bacchanales, sont à peu près les seuls objets curieux que la *villa Negroni* possède encore. Dans un de ces bas-reliefs, où l'artiste a copié la toiture d'un temple, j'ai remarqué que la position des tuiles et leur forme ressemblent absolument à celles qui sont aujourd'hui en usage à Rome et aux environs. Toutes les minuties traversent aisément les siècles. La moitié des histoires de Tite-Live est perdue : la manière de poser les tuiles s'est conservée jusqu'à nous.

La *villa Giustiniani*, habitation désolée et veuve de ses chefs-d'œuvre, a suivi le sort de ses maîtres. Autrefois elle possédait la Minerve, qui a été achetée douze mille couronnes, par Lucien Bonaparte, et qui figure aujourd'hui dans la galerie Vaticane. C'est le morceau de sculpture antique qui se rapproche le plus du style de Phidias.

Le prince de la Paix (1), en achetant la *villa Mattei*, n'a pas manqué d'y empreindre, pour ainsi dire, les vul-

(1) Voyez un tableau fort piquant du prince de la Paix et de son genre de vie à Rome, dans la lettre insérée dans le 32e numéro.

gaires bizarreries de son caractère. Il lui était réservé de gâter, par ses additions et ses embellissemens, le domaine dont il est devenu possesseur. On découvre, de la *villa Mattei*, une admirable perspective. Tout auprès sont les bains de Caracalla et le mur d'Aurélien. Mais des plantations mesquines; des allées droites et sans goût; des bosquets mal distribués; un mélange maladroit du genre monotone et du genre extravagant; un triste labyrinthe, dessiné par Son Altesse elle-même; servent de témoignage de la puérilité de cet esprit vide. Je remarquai des fragmens d'obélisque et des bustes antiques fort beaux. Dans l'intérieur, les regards sont éblouis d'une multitude de couleurs bigarrées et éclatantes dont quelques mauvais peintres modernes ont barbouillé les murs. Il y a là tant de jaune, de rouge et d'outremer que l'œil peut à peine supporter ce papillotage sans génie et sans art. Les antiquaires ne voient pas sans ravissement un buste double, représentant d'un côté Socrate, et de l'autre Sénèque : triste et ridicule idée qui n'a pas même une apparence de justesse. Rien ne ressemble moins au sage d'Athènes que le brillant Stoïque, assassiné par son ingrat élève, rhéteur admirable, ingénieux écrivain, mais philosophe d'une réputation douteuse et d'une probité équivoque.

La *villa Lanti*, située sur le Janicule, n'a pour ornement que ses *Jules Romain :* magnifiques tableaux qui suffiraient à la gloire du peintre qui les a créés et du palais qui les renferme.

J'arrivai tard à la *villa Albani*. Elle méritait un examen détaillé que je regrettai de ne pouvoir pas lui consacrer. Les jardins, dessinés d'après les principes que Pline le jeune établissait sous l'empereur Trajan, ne sont que ridicules. Mais ce Jupiter, cette Pallas; et le Marc-

Aurèle, l'Adonis, les Canéphores, les Cariatides, que de richesses ! Ce ne fut pas sans regrets que je me vis forcé de jeter sur elles un coup d'œil inattentif et superficiel. Il y a trois édifices distincts, le *casino*, que ne distingue aucune espèce de mérite, la villa et ses galeries, enfin le xyste semi-circulaire, qui occupe le premier plan. Les lignes principales sont simples et grandioses; mérite rare à l'époque où ce bâtiment fut construit. Mais on ne peut méconnaître le goût du siècle, à ces soubassemens contournés, à ces plinthes hétéroclites, à ces polygones bizarres, à cette foule de statues jetées pêle-mêle sur le faîte, à ces volutes ridicules dont tout l'édifice est chargé.

Quant au vestibule, on peut, sans exagération, le nommer sublime : c'est une grandeur toute romaine. Vous le peuplez de ces nobles personnages que Cicéron introduit dans ses *Tusculanes*, et votre imagination est satisfaite. Le pavé est de marbre ; les parois sont de marbre; tout est marbre. Rien d'inconvenant, de petit, de faux. Une longue avenue d'arcades uniformes et grandioses; d'un côté, les statues en pied des empereurs; d'un autre, les cimes des collines d'Albe et de Tusculum ; dans la campagne, ces énormes masses des aqueducs qui bravent le tems ; ces tours isolées, et cette muraille rougeâtre, dont la teinte sombre et ardente se montre sous le feuillage. Quel calme, quelle solennité, quel asile pour les rois du monde ! Quelle solitude pour ces *maîtresses intelligences*, comme les nomme Montaigne, qui, en dirigeant les destinées de Rome, balançaient et fixaient les destinées du globe alors connu !

A ce beau vestibule succède un escalier mesquin qui conduit à des salles sans grandeur. C'est une préface sublime qui se trouve à la tête d'un mauvais livre. Les

tableaux qui tapissent ces appartemens sont ou détestables, ou médiocres, ou grotesques. Quant aux statues, non-seulement le choix en est admirable, mais elles sont bien placées. La grande colonnade du fond, dans sa simplicité latine, est du plus heureux effet; et vous vous attendez à chaque instant à voir déboucher, d'une des galeries, les toges romaines et les faisceaux du consulat; tant cette noble architecture a ému profondément votre imagination! tant elle a fait revivre pour vous les souvenirs de Rome républicaine!

(*New Monthly Review.*)

LE GRAND AGITATEUR.

ESQUISSE CONTEMPORAINE.

Je venais de passer quelques jours chez lord ***, dans le Warwickshire, et je retournais à Londres. Je m'arrêtai, une ou deux heures, dans un petit village dont le site pittoresque m'avait plu. C'était vers le milieu de l'automne : le ciel était serein ; tout, dans la nature, respirait le calme, et le soleil couchant, qui dorait de ses rayons paisibles les toits du hameau, ajoutait à la scène champêtre que je contemplais une sorte de consécration poétique. Rien n'est favorable à la rêverie comme une soirée d'automne : assis à la fenêtre de mon auberge, je laissais errer un regard vague et inattentif sur ce qui se passait dans la grande rue du hameau, la seule, par parenthèse, dont il pût tirer vanité. Le marché venait de finir ; les habitans regagnaient leur domicile : quelques groupes épars et retardataires se présentaient çà et là. C'était un spectacle assez peu intéressant, mais si tranquille, que l'ame se sentait émue et charmée par le sentiment secret de la solitude, du silence et de la paix. Les rayons du soleil tombaient à plomb sur la place que j'occupais : je changeai de position pour leur échapper, et, grâce à ce nouveau point de vue, que mon changement de situation me procurait, j'embrassai d'un coup d'œil la longue perspective de maisons inégales et de toits de chaume qui formait l'unique rue du village, et aboutissait à la verdure des champs.

Ce repos de tous les objets berçait, pour ainsi dire, ma pensée, quand un nuage de poussière, apparaissant

à l'extrémité de la rue et tourbillonnant dans sa rapide approche, vint troubler cette paix profonde. Je distinguai, au milieu de la poudre soulevée par les roues du char, quatre chevaux attelés à une chaise de poste, ruisselant de sueur, et lancés avec une véhémence vraiment effrayante. Étonné d'une course si impétueuse, je me penchai en dehors de la fenêtre; ma curiosité ne fut pas satisfaite, les chevaux volaient plutôt qu'ils ne couraient. A mesure qu'ils approchaient de l'auberge, le postillon les animait du geste et de la voix, et, jusqu'au moment où la voiture s'arrêta devant la porte, je ne fis qu'entrevoir confusément les objets qui attiraient mon attention d'une manière si impérieuse. Enfin, on fait halte : la portière s'ouvre, un homme s'élance de la voiture; ses mouvemens étaient violens comme sa course, et sa voix brusque comme ses mouvemens.

« Vite, quatre chevaux frais! »

Il y avait, dans le ton de cet homme, plus d'autorité que d'impatience. Je le vis rester debout, une main dans sa poche de côté, l'autre enfoncée dans son gilet. Sa taille pouvait être de cinq pieds huit à dix pouces; il avait les épaules larges, les jambes fortes, le système musculaire très-prononcé. Je l'examinais attentivement : sa pose, sa physionomie, la négligence même et le désordre de son costume, que la fatigue du voyage et la chaleur de la journée avaient fort dérangé, eussent invité le pinceau original de Titien ou de Vandyck à les fixer sur la toile. La tête de ce personnage inconnu était couverte d'un léger bonnet de velours noir, rejeté en arrière, et qui laissait voir un front bien développé, infaillible indice d'une haute capacité intellectuelle. Ses yeux me parurent d'une nuance un peu équivoque, qui tenait le

milieu entre le bleu pâle et le gris ; son teint était jaune et flétri. L'agitation des affaires, le travail du cabinet ou les soucis de l'ame semblaient avoir effacé de ses joues livides l'éclat de la jeunesse et la fraîcheur de la santé. Dans les angles que formaient les coins de sa bouche, se cachait, ou plutôt se révélait aux regards de l'observateur l'expression d'une satire amère. Il y avait, en général, dans toute sa personne, un aplomb vigoureux, une prépondérance remarquable des muscles et des nerfs sur les autres parties constitutives de l'organisation humaine : sa tête était forte, son cou large, sa poitrine développée. Rien de sombre ni d'austère n'obscurcissait d'ailleurs cette mâle physionomie; on y lisait la conscience d'une puissance intérieure et d'une énergie qui n'avait rien d'inquiet dans son activité. Enfin, pour terminer ce long détail, dont Lavater n'aurait pas désavoué la minutieuse exactitude, le nez de mon héros, également étranger au moule classique des formes grecques ou romaines, se faisait remarquer par cette solidité osseuse et cette masse imposante, que Cromwell, *ce glorieux rebelle,* comme le nomme un poète de nos jours (1), exigeait comme qualité indispensable chez ses gardes-du-corps. On sait que ce grand homme, qui à plus d'un genre d'hypocrisie joignait plus d'un genre de superstition, pensait qu'un grand nez et de vigoureux poumons attestent la vigueur de l'ame et la fermeté de la conduite.

Mais revenons au modèle de notre esquisse. J'ai déjà parlé du désordre pittoresque de son costume, et du contraste qui résultait du calme réfléchi de son attitude, et de la négligence qui semblait avoir présidé à son ha-

(1) Lord Byron, *Don Juan.*

billement. Sa cravate, à peine nouée, retombait sur sa poitrine, et tous les boutons de son gilet se trouvaient détachés ; il portait un surtout de couleur olive couvert de poussière, un pantalon noir et un gilet noir. D'ailleurs, absorbé dans sa méditation, la main toujours placée sur sa poitrine, et les regards attachés sur la terre, il ressemblait plutôt au général qui combine son plan de bataille qu'à un simple voyageur. Sur son front contracté, se peignait l'effort d'une méditation qui se concentre et qui réunit toute son énergie sur un point unique. Si quelque chose m'a jamais fait regretter de n'être pas peintre, c'est l'aspect de cet homme singulier ; c'est son expression profonde, pittoresque, originale.

« Allons, vite, les chevaux ! »

Il dit, et se rejette dans la chaise de poste ; le fouet retentit, les roues tournent, le galop des chevaux entraîne la voiture avec la même violence qui avait causé ma surprise quelques minutes auparavant : bientôt le même tourbillon de sable réduit en poudre environne le char, et le dérobe à mes yeux qui cherchent en vain à le suivre.

Ma curiosité était vivement excitée ; je ne sais quel type de force extraordinaire et d'énergie morale me semblait caractériser cet homme. Il n'avait ni prononcé une parole, ni fait un seul geste, pendant l'intervalle du relais ; il n'avait pas mis le pied dans l'auberge, ni demandé de rafraîchissemens : on eût dit que chacun lui obéissait par instinct. Je m'empressai de descendre pour demander son nom ; personne ne le savait. Le maître d'auberge était sorti ; le garçon ne le connaissait, *ni d'Ève ni d'Adam*. La servante me dit seulement « qu'il était très-pressé » ; ce dont j'étais tout aussi bien instruit qu'elle. Le chef ne me donnait pas de réponse plus satisfaisante,

et je ne recueillis de mes interrogations multipliées qu'un désappointement qui augmentait encore ma curiosité déjà si vive.

Le soir, au lieu de partir pour Londres, je changeai de direction ; l'envie me prit de rendre visite à un ami, qui demeure dans une ville de second ordre située à dix lieues du hameau où j'ai placé la première scène de mon drame : j'y arrivai au milieu de la nuit. Bien accueilli par mon hôte, avocat distingué, j'appris de lui que les assises (1) venaient de s'ouvrir dans sa ville. J'ai toujours eu beaucoup de goût pour tout ce qui tient à l'art oratoire ; cette parodie de l'éloquence que l'on nomme *éloquence du barreau* est même pour moi un objet d'intérêt. Le jour de mon arrivée, je m'installai parmi les auditeurs des assises.

A peine avais-je pris place, et fixé mes regards sur l'avocat qui allait commencer sa plaidoirie, je reconnus le même port, la même taille, la même tournure, la même voix qui m'avaient frappé devant l'auberge du hameau de ***. C'était bien ce front large, c'était ce ton de commandement presque militaire, c'était cet œil grisâtre, mobile et chattoyant. Avec quelle attention prêtai-je l'oreille à ses paroles ! Le regard fixe, et dans une attitude imposante, il débuta par deux ou trois mots dont la prononciation n'était pas moins étrange que le reste de sa personne : « *Mylords, messieurs les membres du jury...* » Son accent donnait à l'*o* du mot *mylord* l'inflexion de la diphthongue *eu* (2), et la lettre *u* du mot *jury* subissait

(1) NOTE DU TR. On sait que les assises d'Angleterre sont les tournées des juges anglais, dans un certain nombre de villes, pendant un certain espace de tems. C'est ce que l'on nomme *home-circuit*, tournée domestique.

(2) NOTE DU TR. L'accent irlandais consiste spécialement à changer les

la même altération. « Quel est celui qui parle ? demandai-je à mon plus proche voisin.

— C'est O'Connell, le conseiller.

— O'Connell ! Il n'est arrivé ici qu'hier au soir ?

— Hier, à onze heures ; à peine a-t-il eu le tems de lire le cahier des charges. Chut ! écoutons. »

J'étais tout oreilles ; O'Connell, ce grand meneur du catholicisme, ne me semble remarquable, comme orateur, ni par l'élégance, ni par la grâce. Les caractères distinctifs de son talent sont la véhémence populaire et l'impétueuse invective. Démosthène vulgaire, il remue à son gré les passions des basses classes, et sa puissance sur elles ressemble à un instinct, à un prestige, à une force innée et surnaturelle. Hunt, ce démagogue emphatique, n'est rien auprès de l'homme dont je parle ; Cobbett lui-même et son énergie populacière s'effaceraient devant la vigoureuse déclamation et le bon sens redoutable du conseiller irlandais. Le langage de ce dernier a quelque chose de plus simple, et ses images, mieux choisies, sont moins grossières, sans avoir moins d'énergie. La vraie tribune d'O'Connell serait le balcon d'un palais, sur une place publique où la foule se presse. De ce point de vue, il se dessinerait parfaitement bien ; on le jugerait comme on juge une belle fresque, de loin : la rudesse anguleuse de ses gestes, l'âpreté sonore de sa voix s'adouciraient dans l'éloignement. L'éloquence en plein air est son lot ; la nature l'avait fait pour être tribun du peuple dans un forum ou un agora antique.

Si jamais il devient membre de la Chambre des Communes, je doute qu'il y réussisse. Son action manque

inflexions sonores en inflexions plus aiguës ; tandis que le dialecte écossais, alonge les mots, ralentit la prononciation, et l'*épaissit*, comme disent les Anglais.

d'élégance, sa voix de flexibilité, son talent de souplesse. Sa puissance réelle se trouvera comprimée. Dans la nécessité qui lui sera imposée de se restreindre et de se contraindre, il perdra ses avantages, sans acquérir les qualités qui lui manquent.

Shiel (1) est un orateur plus classique; Bushe (2) flatte davantage l'oreille : ni l'un ni l'autre ne souleveront, avec la même facilité que le conseiller O'Connel, toute une masse populaire. Gaieté, raison, raillerie, invective, argumentation, tout chez O'Connel se rapporte au peuple, et semble combiné pour l'ébranler et l'entraîner. Son style est singulièrement énergique; l'accusation et l'injure dominent dans ses harangues; alors même qu'il plaisante, il attère. Son sarcasme violent tombe comme un coup de massue sur sa victime. Ce que son accent a de désagréable et sa voix de discordant ajoute à l'effet spécial qu'il aime à produire. Il ne persuade jamais; le cœur ne se sent pas doucement pénétré par une irrésistible force. Il accable, il éblouit, il irrite. D'ailleurs, saturé, si j'ose parler ainsi, des qualités et des défauts qui constituent le génie et le caractère irlandais (3), il n'est personne, dans les premiers comme dans les derniers rangs de la société irlandaise, qui sache disposer avec une autorité plus complète des passions et des esprits de ce peuple mobile, enthousiaste et farouche.

(1) NOTE DU TR. Ed. Shiel, l'un des promoteurs et des chefs de l'association catholique : auteur de plusieurs tragédies qui ont eu des succès à Londres; orateur brillant, écrivain remarquable par la verve de l'imagination et l'éclat du style.

(2) Chef de la justice d'Irlande; orateur harmonieux et élégant.

(3) Voyez, dans le 6e numéro de la REVUE BRITANNIQUE, un article très-piquant sur le caractère et le génie spécial des indigènes de l'Irlande, de l'Écosse et de l'Angleterre.

Quelques années s'écoulèrent entre l'époque dont je viens de parler et une scène nouvelle où le même homme joua son rôle en ma présence. C'était dans la Chambre du conseil à Dublin, où il avait une cause à défendre devant le vice-roi, lord Wellesley. Plus modéré, plus retenu dans son langage et dans son action, l'orateur n'avait cependant pas renoncé à son énergie naturelle. Le vice-roi l'écoutait avec une satisfaction évidente. M. Goulburn, assis près du lord lieutenant, était fort occupé à prendre des notes. M. Plunkett (1), l'œil fixé sur le grand tapis vert, ne prononçait pas un mot, ne faisait pas un geste. Quelques traits hasardés parurent déplaire; mais l'ensemble de son discours eut un grand succès. Il était impossible de remarquer la vigueur et l'aisance avec lesquelles il traitait les sujets les plus difficiles, sans deviner l'influence qu'un tel homme devait exercer sur sa patrie.

En somme, ce qui domine chez O'Connell, c'est le génie de la démocratie. Il est peuple par son langage, ses passions et le caractère de son esprit. L'émancipation des catholiques, cette œuvre à laquelle il se dévoue, est moins une tentative religieuse qu'une révolution politique et populaire. Sa démarche même, son port, son attitude, tout est plébéien en lui. L'homme comme il faut n'est jamais pressé; O'Connell l'est toujours. Il traverse les rues de Dublin avec une précipitation extrême, coudoie ou renverse tout ce qui s'oppose à son passage. Il arrive aux quatre cours (2) de justice, sort de là pour se rendre au club de l'association catholique, revient plaider, court ensuite à une assemblée populaire, dîne

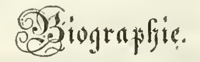
(1) Premier secrétaire d'Irlande.

(2) Les quatre cours de justice, réunies dans le même local, à Dublin.

rapidement, s'enferme jusqu'à minuit avec des assignations, des référés, des parchemins de toute espèce, se couche tard et se lève le lendemain pour recommencer la même journée, et parcourir le même cercle d'occupations. Mais rien ne le lasse, rien ne l'arrête : s'il entre au parquet, son pas est brusque et rapide; il faut lui faire place; et j'ai vu plus de douze huissiers, qui obstruaient sa route, se laisser paisiblement culbuter par lui en pleine audience.

Une seule action eût suffi pour signaler O'Connel à l'attention et au souvenir de l'histoire : c'est sa conduite dans l'affaire de Clare. Depuis cette époque, O'Connell est un personnage historique. Il a déployé, dans cette occasion difficile, non-seulement un talent admirable, mais une audace mesurée, une intrépidité sage, auxquelles on ne peut refuser son estime quand bien même on blâmerait les motifs qui le font agir. Si cet acte est d'un ambitieux, au moins son ambition est-elle accompagnée de puissance. Enfin, comme l'a dit Voltaire quelque part, « c'était une de ces entreprises que le commun des hommes appelle téméraires; qu'un grand homme nommera seulement audacieuses. »

Que deviendra le grand agitateur ? Le verrons-nous siéger à Saint-Étienne? Sa mission en Angleterre, acte imprudent et de peu d'effet, sera-t-elle suivie de démarches plus habiles? Je ne sais; mais je viens de le rencontrer au milieu du parc Saint-James, se promenant avec une grande pancarte sous le bras. Est-ce une pétition, un bill, quelque nouveau levier de commotion et de trouble? Quels que soient les secrets que l'avenir nous réserve, l'homme dont je viens de parler tiendra sa place dans les annales de la Grande-Bretagne et du siècle où nous vivons. (*New Monthly Magazine.*)



LE COMTE DE NEIPPERG.

Le général comte de Neipperg vient de mourir à Parme, après une maladie cruelle, à l'âge de cinquante-sept ans. Il avait éprouvé les premières atteintes de cette maladie, au retour d'un voyage à Vienne, dans lequel il accompagnait la duchesse de Parme, en septembre dernier. Ayant voulu suivre cette princesse en Piémont, il habitait avec elle une des maisons de plaisance du roi de Sardaigne, lorsque son mal prit un caractère tellement grave, que les médecins parurent en désespérer ; le bruit même de sa mort se répandit. Son déplacement fut impérieusement commandé par cette étiquette de cour qui établit des distinctions même dans la mort, et qui ne souffre pas qu'un malade étranger à la famille royale meure dans une de ses résidences. On assure que l'antipathie du souverain, autant que la règle du palais, avait rendu nécessaire son éloignement. Il fut transporté à Turin, et ramené dans une litière, de cette ville à Parme, où il a succombé le 22 décembre dernier.

Le comte de Neipperg est allé rejoindre dans la tombe la grande victime à la ruine de laquelle il avait activement contribué. Quand les princes de la coalition, semblables aux sept chefs sacrifiant à la peur devant Thèbes, eurent résolu d'immoler Napoléon à leur repos, ce fut au cabinet anglais qu'ils confièrent ce soin. Ce cabinet

attira dans un piége ce trop confiant ennemi, et il se hâta de l'ensevelir vivant au milieu de l'abîme des mers, séparé pour jamais du monde, et livré à la brutalité d'un geolier, qu'il constitua l'exécuteur de ses hautes œuvres. Ce ne fut pas tout; une politique implacable le priva de la consolation, si douce au cœur du proscrit, de recevoir quelquefois des nouvelles d'une épouse, d'un fils; d'apprendre qu'ils existaient et qu'il n'en était pas oublié. Un luxe de mesures prohibitives fut prodigué, pour surprendre au passage les communications de famille, qu'une fidélité ingénieuse, ou un sentiment de pitié pour le malheur, auraient pu lui faire parvenir; mais la moitié seulement de cette tâche était remplie.

Si sa compagne, si son fils, l'une veuve, l'autre orphelin avant le tems, avaient été arrachés d'auprès de lui, ils restaient encore l'objet de l'intérêt de l'Europe: ce sentiment de bienveillance qui s'attache à d'éclatantes infortunes, à des êtres faibles et victimes innocentes, devait rejaillir sur celui dont le vautour britannique déchirait le sein. La politique, avec ses voies obliques et artificieuses, vint prêter son appui à des procédés violens. Le chef de l'oligarchie autrichienne fut chargé du second acte de cette grande tragédie.

Le prince de Metternich cherchait, parmi ses nombreux agens, le plus propre à accomplir les projets médités. L'empereur d'Autriche, qui n'était pas dans le secret, avait jeté les yeux sur le chef d'une famille illustre par la naissance (1), et par l'éclat qui jaillit d'une fortune énorme, quoique dérangée, pour le placer auprès de sa fille. Mais son ministre ne trouva pas sans doute, dans ce personnage, la docilité ni les ressources nécessaires

(1) Le prince Nicolas Esterhazy.

au rôle qu'il lui destinait. Le comte de Neipperg fut choisi. Issu d'une famille ancienne du Wurtemberg, qui s'était attachée au service d'Autriche, ses talens lui avaient gagné la confiance du prince de Metternich. Il avait déjà fait ses preuves, d'abord à Stockholm, et ensuite à Naples. Ministre d'Autriche en Suède (1), en 1812, il ne fut pas étranger au traité d'Orebro, par lequel Bernadotte s'associait aux ennemis de sa patrie.

De nouvelles instructions envoyèrent M. de Neipperg, de Stockholm à Naples. Là, faisant jouer auprès du brave et infortuné Joachim tous les ressorts de l'intrigue, il l'entraîna à signer, le 11 janvier 1814, un traité par lequel le roi de Naples faisait cause commune avec les coalisés, et mettait en campagne une armée dont la défection devait, un an après, le livrer sans défense à ceux auxquels il venait de s'unir. Ces succès recommandaient trop au prince de Metternich un instrument aussi précieux, pour qu'après cet acte consommé il ne s'empressât pas de l'employer à une nouvelle œuvre. Le comte de Neipperg vola donc à Mantoue, muni d'une lettre du roi de Bavière, pour son gendre le prince Eugène. Il s'appuie de cette lettre pour proposer à ce prince de suivre l'exemple de son beau-père, et de cesser une résistance que la chute et l'abdication de Napoléon rendaient inutile. Eugène répondit à ses instances par ce peu de mots : « Je n'entends rien à la politique ; mais, s'il est vrai que l'empereur ait abdiqué, ne perdons pas un moment, joignons nos troupes, et marchons pour appuyer les droits de l'impératrice régente et de son fils. » Ce n'était pas là

(1) Il s'était marié, dans ce pays, avec une femme qu'il avait éloignée de son mari, et dont il a eu cinq enfans. Elle est morte au commencement de 1815, après une maladie de deux jours. Son premier mari vivait encore en 1814. Sa mort n'a précédé la sienne que de quelques mois.

ce que voulait l'astucieux diplomate ; mais ce que l'intrigue n'obtint pas, la force des événemens l'opéra.

La chute du colosse européen rendant inutile l'emploi des talens diplomatiques du général Neipperg, il vint chercher en France sa part des faciles succès qu'y obtenaient les alliés. Il se trouvait aux environs de Genève avec un commandement, au mois de juillet 1814, lorsque l'impératrice Marie-Louise se rendit aux eaux d'Aix en Savoie.

Le général Neipperg vint la recevoir à deux postes d'Aix. C'était alors un homme d'un peu plus de quarante ans, d'une taille moyenne, mais d'une tournure distinguée. L'uniforme de hussard, qu'il portait habituellement, et une chevelure blonde et bouclée lui donnaient un air jeune. Un large bandeau noir couvrait la cicatrice d'une blessure qui lui avait fait perdre un œil. Son regard était vif, perçant, scrutateur. Des manières élégantes et polies, un langage insinuant, des talens agréables, prévenaient en sa faveur. Il ne tarda pas à gagner les bonnes grâces de Marie-Louise. Doué d'un esprit souple et délié, avoué en tout par le premier ministre, parlant au nom d'un père pour lequel Marie-Louise professe une grande soumission, ses progrès furent rapides dans la confiance d'une femme, jeune, d'un caractère facile et bon, éloignée de sa patrie adoptive, enlevée au dévouement du petit nombre de Français qui s'étaient attachés à sa personne, et encore livrée aux terreurs de la catastrophe la plus accablante qui ait foudroyé une si haute fortune.

A Blois, un général russe vient l'enlever pour la conduire à Orléans, sous une escorte de Cosaques. A Orléans, des officiers sont envoyés par son père pour l'amener au château de Rambouillet, dont elle trouve les avenues gardées par des Cosaques. De Rambouillet, un

état-major autrichien est chargé de la conduire à Vienne, en traversant de poste en poste l'armée autrichienne, et en passant par le Tyrol dévoué à la maison d'Autriche. A Aix, un général autrichien réside auprès d'elle, et sa surveillance inaperçue est appuyée par un corps stationné dans les environs.

Ainsi, les barrières se multiplient sous ses pas; partout où elle se trouve, un mur d'airain s'élève entre elle et l'époux que la politique avait uni à son sort pour un tems donné. Le lien formé par l'église n'est pas rompu, mais les sentimens de la nature s'affaiblissent.

Le général Neipperg fut très-assidu auprès de Marie-Louise, pendant les six semaines qu'elle passa à Aix. Après la saison des eaux, il l'accompagna dans un voyage d'agrément qu'elle fit en Suisse, dont elle parcourut les différentes parties. Elle y jouit avec délices de la liberté que lui laissait l'absence de toute représentation, et put y satisfaire son goût dominant pour la vie privée.

Il revint avec elle à Vienne, à la fin de l'été. Une affectation de dévouement pour ses intérêts, l'activité de ses démarches, ses plaidoyers en sa faveur, avaient touché le cœur de Marie-Louise. L'engagement fut pris par elle de ne recevoir aucune lettre de l'île d'Elbe, sans la remettre à son père et de n'y point répondre sans son consentement. Les épanchemens de l'affection conjugale, les sollicitudes paternelles, furent soumis à l'inquisition d'un congrès de rois, et ils ne souffrirent pas qu'elle s'y montrât sensible. On fit valoir, pour obtenir d'elle ce sacrifice, l'intérêt de son fils, celui même de son époux. A son retour d'Aix, elle fut flattée de l'espoir que sa soumission lui obtiendrait l'entrée des états qui lui étaient promis, que son fils l'y accompagnerait et lui succéderait. Séparée de son époux par des

obstacles insurmontables, elle concentra sur son fils toute sa sollicitude.

A mesure que les manœuvres employées pour détacher l'ancienne impératrice des Français de son époux et de la France obtinrent du succès, les difficultés et les oppositions surgirent. Les ministres de France et d'Espagne élevèrent des réclamations dont on ne manqua pas d'exagérer l'importance. Un des plénipotentiaires français (1), se trouvant chez sa belle-mère (2), que les sentimens les plus honorables attachaient à la cause du malheur, dit tout haut que « l'archiduchesse Marie-Louise n'aurait point Parme, et que les alliés ne souffriraient pas que la race de Bonaparte eût une principauté indépendante. » Le comte de Neipperg, saisissant cette occasion de prouver son zèle, fit un mémoire pour combattre les prétentions de l'Espagne, et pour établir les droits de la maison d'Autriche sur les duchés de Parme. Enfin ces résistances moitié réelles, moitié calculées, dont on effraya l'archiduchesse Marie-Louise, aboutirent à faire déclarer qu'elle obtiendrait d'être mise en possession des duchés, mais à la condition expresse que son fils ne l'accompagnerait pas. De nouvelles instances furent faites pour arracher à cette princesse ce nouveau sacrifice ; de nouvelles considérations furent mises en avant pour surmonter sa répugnance. Le général Neipperg soutenait l'impossibilité de laisser aller le fils de Napoléon en Italie, dans les circonstances où l'on se trouvait, et prenait chacun à témoin que les amis de l'impératrice la supplieraient de laisser son fils à Vienne, si sa présence en Italie devait nuire à ses intérêts, en se réservant de venir le voir tous les ans.

(1) Le duc de Dalberg.

(2) Mme la comtesse Brignole, qui avait suivi Marie-Louise à Vienne, comme dame du palais.

Sur ces entrefaites, la nouvelle du retour de l'île d'Elbe vint jeter l'alarme au milieu du conseil d'amphictyons livrés à une confiante sécurité. Cet événement fit juger nécessaire d'exercer, sur le jeune fils de Napoléon, une surveillance plus immédiate. Il fut enlevé aux soins maternels de la comtesse de Montesquiou, sa gouvernante, et amené de Schœnbrunn, où il demeurait avec sa mère, au palais de Vienne, où un appartement lui fut assigné, près de celui de l'empereur. En même tems, le général Neipperg fit signer à sa mère une déclaration par laquelle elle protestait qu'elle était tout-à-fait étrangère aux projets de Napoléon, et qu'elle se mettait sous la protection des alliés.

La veuve d'un général autrichien fut nommée gouvernante du fils de Napoléon. Mais elle fut destinée à faire le service de dame auprès de Marie-Louise, dans les premiers momens de l'absence du général Neipperg, qui fut presque en même tems envoyé en Italie. Peu de tems après que le duc de Reichstadt eut été séparé de sa mère, et lorsqu'on lui eut donné pour gouverneur le comte Maurice de Dietrichstein, cette dame fut nommée grande-maîtresse de la duchesse de Parme.

Au commencement d'avril, le général Neipperg alla prendre le commandement de l'avant-garde de l'armée autrichienne, opposée au roi de Naples. La fortune le destinait à consommer la ruine du prince, qu'il avait commencée un an auparavant. Il entra le premier à Naples, et en fut un moment gouverneur. Après cette courte campagne, la division qu'il commandait fut envoyée dans le midi de la France. Il y resta peu de tems, et, six mois environ après son départ, il était de retour à Vienne, où il avait repris son poste auprès de Marie-Louise. Il est juste de dire que, pendant sa présence

dans le midi, ce général d'une armée catholique fut très-utile aux protestans; il chercha à les arracher à leurs bourreaux, et nous avons passé sous des arcs de triomphe en fleurs, que la reconnaissance de nos malheureux coreligionnaires lui avait élevés. Pendant son absence, une correspondance très-suivie n'avait pas laissé Marie-Louise privée de ses conseils.

La décision des affaires de l'impératrice avait été suspendue pendant les débats du grand procès qui fut enfin jugé dans les plaines de Waterloo. Cependant, lorsqu'on eut obtenu son acquiescement à toutes les conditions qu'on voulut lui imposer et qu'on fut bien assuré qu'on n'avait pas à craindre sa résistance, le congrès mit au jour sa résolution, depuis long-tems arrêtée, de priver son fils de la succession. L'acte du 9 juin 1815 régla que la réversibilité des états de Parme serait déterminée, de commun accord, entre les princes alliés. Par le même acte, Marie-Louise fut déclarée duchesse de Parme, Plaisance et Guastalla, et la souveraineté de ce pays lui fut remise. Mais ce ne fut qu'environ un an après, lorsqu'on fut bien assuré que le lion était garotté et hors d'état de rompre à jamais sa chaîne, que Marie-Louise put obtenir la liberté de se rendre à Parme, après avoir embrassé en pleurant ce fils qui devenait pour elle une consolation nécessaire et qu'une politique ombrageuse lui enviait la douceur d'élever sous ses yeux. Elle a cherché, dans les soins assidus qu'elle n'a cessé de donner à son éducation physique, un faible dédommagement du bonheur qui lui était refusé. Ainsi ce jeune homme, semblable à un arbrisseau transplanté sous un ciel étranger, s'est trouvé, dès sa première enfance, ravi à sa patrie et à la tendresse de ses parens. Mais l'intérêt et l'affection de la famille de sa mère l'ont constamment entouré. Soutenu par

cette protection bienveillante, il croît en silence, attestant son origine par sa ressemblance avec son père, l'expression méditative de ses traits et le développement précoce de ses facultés.

Le général Neipperg suivit la duchesse de Parme, dans ses nouveaux états, avec des pouvoirs illimités. Dès le mois d'avril 1815, cette princesse avait remis à son père tous ses droits sur l'administration des duchés. Neipperg, continuant à Parme la mission qu'il avait remplie à Vienne avec plein succès, déploya toute sa vigilance pour isoler la duchesse de Parme de tous ses souvenirs passés. Une police sévère ferma tout accès à quiconque aurait pu lui parler de son époux ou de la France. La trempe de son caractère l'avait tenue constamment éloignée de tout ce qui était affaires politiques ou de gouvernement. Pendant le séjour qu'elle fit à Prague, en 1812, après la réunion de Dresde, sa belle-mère l'avait pressée de faire servir la tendresse que lui portait Napoléon à obtenir d'être initiée aux affaires. Mais elle avait toujours refusé d'écouter ces conseils. On mit à profit son inexpérience pour égarer son jugement. Le général Neipperg fit venir les nombreux pamphlets et écrits inspirés par la haine et l'esprit de parti, pour donner le change sur le caractère de Napoléon. Des lectures s'en faisaient au palais ducal. Enfin, pour tout dire, cette curiosité inquiète, qui cherche à pénétrer les secrets de la vie privée des souverains, ce sentiment d'envie qu'excitent, chez le commun des hommes, les conditions élevées au-dessus des autres, a fait répandre, en Italie, le bruit que l'homme qui avait, dans ses instructions, l'autorisation *de pousser les choses jusqu'où elles pouvaient aller*, avait mêlé la galanterie à ses moyens d'influence. On a dit que la princesse avait donné le jour à deux enfans, et qu'un ma-

riage de conscience était venu couvrir du manteau de la religion une union prématurée. Nous devons nous abstenir d'émettre une opinion sur une allégation jusqu'ici dénuée de preuves, à laquelle les apparences ont donné de la faveur, et que la malignité n'a pas manqué d'exploiter.

Il est de la justice de reconnaître que l'administration du comte de Neipperg laisse à Parme des regrets; que les pouvoirs absolus dont il a été investi ont été employés pour le bien du pays; qu'une modération et une tolérance, qui contrastent d'une manière remarquable avec le régime auquel sont soumis les pays voisins, ont présidé à ses actes. A tout prendre, il s'en fallait bien que ce fût un homme vulgaire. La duchesse de Parme perd en lui un ministre que son habileté lui rendait utile. Il est difficile qu'une autorité sans limites soit toujours exercée sans contradiction. On dit que Marie-Louise, malgré la docilité de son caractère et sa facilité à se laisser conduire, qu'elle tient de sa première éducation, et de son union avec Napoléon, ne regrette pas beaucoup au fond du cœur un joug qui lui pesait quelquefois.

(*Miscellany.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Singes d'Afrique. — Il paraît que l'Afrique a ses *orang-outangs*, aussi bien que les grandes îles de la Sonde. Ce sont des singes dont la taille, les traits et les habitudes diffèrent assez peu de ce que l'on voit dans quelques races humaines, pour que l'on soit tenté de les regarder comme des hommes sauvages! Ces singes sont les plus audacieux voleurs que l'on connaisse; ils s'accommodent de tout ce qu'ils peuvent emporter, rôdent sans cesse autour de la ville du Cap en troupes organisées, observent du haut des collines qui environnent la ville tout ce qui se passe aux lieux où ils peuvent se glisser sans être aperçus, et manquent rarement une occasion de commettre leurs brigandages. Comme les casernes sont au pied des coteaux, immédiatement sous les yeux de ces habiles voleurs, les soldats sont tellement exposés à leurs incursions, qu'ils laissent des sentinelles armées tout autour de leurs habitations, lorsque le service les retient au dehors pour quelque tems; mais la vigilance de ces gardiens est quelquefois en défaut. La femme d'un soldat en fit un jour l'épreuve : après avoir lavé la couverture de son lit, elle l'avait étendue pour la faire sécher; une absence de quelques minutes suffit aux larrons pour fondre dessus et l'emporter dans leurs retraites : en un

clin d'œil ils atteignirent les bois et disparurent avec leur butin. Tous les soldats partagèrent l'indignation de leur camarade; une grande chasse fut préparée pour débusquer ces incommodes voisins, et les contraindre à s'éloigner au moins pour quelque tems. La troupe expéditionnaire était armée de bâtons et de pierres. « J'avais formé, dit le commandant, une avant-garde d'une vingtaine d'hommes avec laquelle je me proposais d'arriver, par des chemins détournés, à l'ouverture des cavernes où les singes trouvent une retraite inaccessible aux chasseurs: je voulais leur ôter cet asile et les mettre dans la nécessité de fuir au loin; mais l'ennemi observait tout, et il fit ses dispositions en conséquence de mon projet qu'il devina. Une cinquantaine de singes des plus vigoureux allèrent occuper l'entrée de leur forteresse, et nous les vîmes occupés à faire une ample provision de grosses pierres et d'autres projectiles. Un vieux chef dirigeait, avec l'habileté d'un tacticien expérimenté, ces préparatifs dirigés contre nous : c'était une de nos anciennes connaissances, singe dont la tête commençait à grisonner, qui nous avait fait plusieurs visites dans nos casernes, et que nous avions nommé *le père Murphy*. Je vis bien que mon projet était manqué. Je fis ma retraite, et je rejoignis sans accident la colonne expéditionnaire avec laquelle je voulus essayer une attaque impétueuse, et emporter la place. Malheureusement le père Murphy poussa un cri; ses troupes s'avancèrent hardiment, roulèrent sur nous d'énormes pierres, et nous forcèrent à leur laisser le champ de bataille. Nous aurions infailliblement perdu beaucoup de monde, si nous n'avions point renoncé à cette imprudente entreprise. Dès que l'ennemi s'aperçut de notre mouvement rétrograde, il se mit à nous suivre, et ses cris de victoire nous accompagnèrent

jusqu'à la caserne, se prolongèrent durant toute la nuit que nous passâmes désagréablement, toujours sur le *qui vive*, et craignant une attaque dont le résultat ne pouvait être honorable. Cependant, nous fûmes complètement rassurés, lorsque nous sûmes, le lendemain, quel avait été le motif de ce tapage nocturne : il ne s'agissait de rien moins que du partage des fruits de la victoire, c'est-à-dire, de la couverture. Elle avait été divisée, et nous en vîmes huit ou dix morceaux sur le dos de nos vainqueurs, attachés à peu près comme des manteaux de vieilles femmes. Le père Murphy avait bien mérité cette parure, et ne manqua point de l'étaler à nos yeux. L'audace de cette engeance s'accrut au point que nous n'osions plus sortir qu'en force, au nombre de cinq ou six. »

Les armes sont journalières. Un beau matin, le père Murphy pénètre effrontément dans la caserne des grenadiers, trouve l'uniforme d'un sergent, en fait un paquet. Un caporal ramenait, en ce moment, la garde qu'il venait de relever ; on arrête le *gentleman*, on le met en lieu de sûreté. Pris en flagrant délit, et dans le cas de récidive, le coupable, livré à un tribunal expéditif, n'aurait conservé aucun espoir, s'il eût pu connaître sa position ; mais il était tombé en des mains généreuses : on se contenta de lui raser la tête et la face ; puis on le remit en liberté. Il est fâcheux que l'histoire de ce babouin, très-remarquable dans son espèce, s'arrête au moment où elle eût excité le plus d'intérêt.

Fils d'araignée voltigeant dans l'air. — D'où viennent ces filamens qui se répandent dans l'air, surtout le matin, après une rosée abondante ; qui enlacent les promeneurs dans un réseau brillant et d'une extrême

finesse; couvrent les champs et se chargent de globules d'eau qui se revêtent de si belles couleurs nacrées, lorsque le soleil les éclaire? On a constaté qu'ils sont l'ouvrage d'innombrables légions d'araignées, dont les habitudes et la manière de subsister ne sont pas encore assez bien connues, non plus que leur habitation diurne; car il est bien certain que la nuit est, pour elles, le tems des courses, du travail et de la pâture. C'est en l'absence du soleil qu'elles filent et tissent leurs toiles, en fixant leurs fils sur les tiges des plantes, et profitant de tous les points d'appui que les matières végétales peuvent leur fournir. On a supposé que, pendant le jour, elles ont la faculté de demeurer suspendues dans l'air, quoique leur pesanteur spécifique ne soit pas inférieure à celle de toute autre espèce d'araignées. Dans une notice adressée à la Société Linnéenne de Londres, M. Blackwall attribue l'ascension et la suspension de ces insectes aux courans d'air chaud qui s'élève de la surface de la terre, pendant le jour : cette explication ne suffit pas. On ne dit point ce que deviennent ces habitantes de l'air durant les pluies d'orage, la grêle, les vents impétueux et prolongés, et d'autres causes qui sembleraient conspirer leur destruction. Cependant, elles doivent être à l'abri de ces fléaux; car, si l'on en juge par leurs filamens, elles sont également nombreuses en tout tems, dans les mêmes circonstances atmosphériques.

M. John Murray a fait insérer dans le *Magasin d'histoire naturelle,* ouvrage périodique estimé, une réfutation de la doctrine de M. Blackwall, ce qui n'était pas difficile, et une nouvelle explication des mêmes faits. M. Murray fait monter les araignées, et les tient en l'air au moyen d'actions électriques dont il dispose suivant les besoins de ses explications. Le lecteur qui veut comprendre l'hy-

pothèse du naturaliste physicien, doit accorder à l'espèce d'araignée dont il s'agit une prodigieuse mobilité dans toutes les directions; admettre que leurs évolutions dans l'air ne sont point affectées par les mouvemens du fluide qui les enveloppe; qu'il n'y a presque point de différence entre leurs vitesses, soit que le vent le plus impétueux les favorise, soit qu'il les contrarie. Au moyen de ces concessions, il pourra faire l'application des remarques suivantes.

Les mouvemens des araignées dépendent de l'état électrique de l'atmosphère. Si l'électricité est positive, comme dans les beaux jours, l'ascension est facile et rapide : si cet état de l'électricité atmosphérique s'affaiblit, l'insecte aéronaute s'élève avec peine à une hauteur médiocre ; il traîne alors son fil très-incliné à l'horizon. Lorsque le ciel est couvert, aux approches de la pluie, l'électricité positive s'affaiblissant de plus en plus, la montée devient impossible, et, pendant la nuit, l'électricité étant négative, l'insecte descend. Suivant M. Murray, ce serait un beau spectacle que celui de ces légions flottantes, manœuvrant avec une admirable précision, parce que chaque individu reçoit de la même cause une égale impulsion, que ces fils, constamment parallèles, changeant de direction tous à la fois, etc. Quand même l'art de l'aérostation ne servirait qu'à transporter des observateurs dans la région où ces merveilles s'accomplissent, il aurait bien mérité des sciences naturelles. Quant aux habitudes et à la subsistance de ces peuplades aériennes, M. Murray dit qu'elles sont ici-bas très-avides d'humidité, sobres d'ailleurs; que, sans doute, elles trouvent dans les hautes régions de l'air des alimens qui leur conviennent; qu'elles doivent être carnivores, comme toutes les espèces de ce genre; qu'il n'est pas téméraire de leur assigner une

fonction importante dans l'économie de la nature ; que la Providence les a peut-être chargées de faire une guerre d'extermination aux insectes microscopiques qui abondent dans l'air, et peuvent causer tant de ravages, s'il faut en juger par les piqûres de la *furia infernalis*, presque toujours mortelles. Il est vrai que l'existence de ce redoutable insecte n'est pas généralement admise ; mais quand même on parviendrait à détromper ceux qui y croient, on n'en serait pas moins disposé à penser que les araignées dont il s'agit occupent, dans la série des êtres vivans, une place qui ne devait pas rester vide ; ce qui est hors de doute, c'est qu'elles ne causent aucun dommage appréciable.

Dans les beaux jours d'été, lorsque l'air n'est agité que par une brise légère, on voit quelquefois, dans les prairies, des araignées élevées dans l'air, à la hauteur de plus de trois mètres, à l'extrémité supérieure d'un long fil incliné, attaché à un brin d'herbe. C'est un véritable cerf-volant en miniature ; et si l'on coupe le fil qui le retient, l'insecte et son appendice sont emportés par le faible courant atmosphérique, et tombent lentement vers la terre. Ce fait est tout-à-fait étranger à l'électricité ; M. Murray ne l'a point expliqué.

De la faculté de voir dans l'eau, dans les ténèbres, et à de grandes distances. — Si l'homme n'avait point appelé les arts au secours de ses yeux, il ne serait pas, à beaucoup près, aussi bien partagé que certains animaux, quant au sens de la vue. Plusieurs espèces ont été pourvues par la nature, en raison de leurs besoins, d'organes propres à leur faire découvrir leurs alimens ou leurs ennemis, dans des circonstances où il nous serait impossible de rien apercevoir. Parcourons successivement quel-

ques-unes de ces circonstances, et les phénomènes qu'elles manifestent dans ces espèces d'animaux.

Vision dans l'eau. Les yeux conformés pour voir dans l'eau ne perdent pas cette faculté lorsqu'ils sont plongés dans l'air; l'homme même n'est point une exception. Mais, lorsque l'animal a besoin d'observer, à la fois, ce qui se passe autour de lui, dans l'un et l'autre milieu, il faut à ses yeux une disposition particulière, et la nature y a pourvu. Ainsi, par exemple, le gyrin (*gyrinus natator*), insecte que l'on voit nager à la surface de l'eau, est muni de deux paires d'yeux, une de chaque côté de la tête : dans chaque paire, un œil est au-dessus de la tête, et, par conséquent, dans l'air; l'autre est en dessous, et plonge dans l'eau. La conformation de l'œil du *cobite anableps* est encore plus singulière : ce poisson a réellement deux yeux dans un seul, deux courbures différentes de la cornée, dont une moitié est destinée à recevoir la lumière qui vient de l'air, et l'autre à voir les objets plongés dans l'eau.

On a cru que les animaux aquatiques voient moins bien dans l'air que les animaux terrestres ne peuvent voir dans l'eau ; on observe, cependant, que certains insectes aquatiques abandonnent quelquefois les eaux natales, et font d'assez longs trajets dans l'air pour aller chercher d'autres étangs, des flaques d'eau, des ruisseaux où ils vont se plonger. Mais la portée de la vue change en passant d'un élément à l'autre : tel est myope dans l'air qui cessera de l'être dans l'eau. On a observé que les amphibies, tels que les phoques, voient, en général, assez mal dans les deux milieux qu'ils fréquentent alternativement, et à peu près aussi long-tems. Rosenthal, dans un mémoire qu'il a publié sur les organes des sens, dans les phoques, rapporte les expériences qu'il a faites sur des

individus de l'espèce que Faber nomme *gryphus*. « Leur vue était extrêmement courte, dit-il; ils ne pouvaient point distinguer des poissons qu'on leur jetait de tout autre objet à peu près de même grosseur, tel qu'une pierre, un morceau de bois. Il fallait que l'odorat vînt aider le sens de la vue; sans l'intervention d'un second sens, ils ne seraient point en état de chercher et de reconnaître leurs alimens. » Scoresby nous apprend que les baleines voient très-bien dans l'eau et de très-loin, et que, dans l'air, elles n'aperçoivent plus que les objets très-rapprochés. Faber, dans son intéressante description des habitudes des oiseaux qui fréquentent les hautes latitudes, dit que les plongeons ne voient pas aussi bien dans l'air que les grèbes; mais que, par compensation, leur vue est excellente dans l'eau, ce qui convient très-bien à ces oiseaux qui ne peuvent trouver leur subsistance que dans la mer.

Faber a proposé cette question : comment les animaux plongeurs préservent-ils leurs yeux de l'action de l'eau? Un observateur allemand (Treviranus) s'est occupé de ces recherches, et croit avoir résolu la question : il dit que ces animaux abaissent la membrane clignotante, lorsqu'ils sont dans l'eau. Mais cette membrane serait un obstacle au passage de la lumière, et affaiblirait encore l'image des objets mal éclairés qui peuplent les eaux. La question de Faber ne peut donc être regardée comme résolue.

Vision dans l'obscurité. Les corps peuvent-ils être visibles, si aucune lumière ne les éclaire? et la lumière qui suffirait pour les rendre visibles, peut-elle émaner de l'œil du spectateur? Ces questions ont été traitées avec plus de succès que celle qui précède. Quant à la première, il était peut-être inutile de s'en occuper, puisque la vision n'est autre chose que la perception des objets, au moyen

de la lumière qui les éclaire. La seconde question a donné lieu à quelques discussions qui ne sont point sans intérêt. On connaît la phosphorescence des yeux de plusieurs animaux de diverses classes parmi lesquelles on compte des carnivores, des pachidermes, des oiseaux, des reptiles, des poissons. D'autres sont privés de cette faculté, et l'homme est de ce nombre, ainsi que les singes, les loirs de Linnée (*glires*), les chauves-souris, et, en général, les cheiroptères, les hérissons, les taupes, tous les oiseaux, excepté les hiboux, les poissons osseux. Cependant les loirs, les chauves-souris, les hérissons et les taupes sont des animaux qui vont butiner la nuit, beaucoup plus que le jour, et ne paraissent nullement avoir besoin de lumière pour se diriger dans leurs perquisitions. Il est vrai que l'ensemble des observations que l'on a faites sur leurs habitudes met presque dans la nécessité d'admettre qu'ils possèdent une faculté, un sens particulier qui supplée à la vue, lorsque ses fonctions ont cessé, et qui peut aussi faire connaître les formes et la situation des objets éloignés. Nous devons citer ici les curieuses et instructives, mais cruelles expériences de Spalanzani sur des chauves-souris auxquelles il avait crevé les yeux, et qui voltigeaient, se nourrissaient, vivaient, comme si elles n'eussent rien perdu. Quelques espèces de ce genre peuvent même passer pour aveugles, car leurs très-petits yeux paraissent entièrement couverts d'une peau qui interdit le passage à la lumière.

Il n'est pas certain que tous les animaux dont les yeux brillent dans les ténèbres puissent tirer parti de ce foyer de lumière et s'en servir, comme de lanterne, pour aller à la découverte de leur proie. Si l'on se permettait de recourir aux causes finales, moyen d'explication, qui pèche à la fois contre les convenances et contre la lo-

gique, on dirait que cet éclat délateur est la sauve-garde du faible qu'il avertit de l'approche de son redoutable ennemi, lorsqu'il est encore tems de l'éviter; mais ce qui est incontestable, c'est que la lumière la plus intense qui puisse émaner des yeux ou de quelqu'autre partie d'un corps vivant ne suffit nullement pour faire distinguer les objets dans l'obscurité, à une centaine de pas. Un calcul, dont l'exactitude est susceptible d'être contestée, a fait conclure que la lumière de la lune peut être la trois cent millième partie de celle du soleil, et elle est déjà bien pâle; que serait donc celle qui équivaudrait tout au plus à la cent millionième partie de l'éclat des yeux d'un chat, ou même de l'un de ces brillans insectes de la Guiane que l'on a nommés *fulgares, porte-lanternes?*

C'est à une exquise sensibilité de la rétine que l'on attribue, avec le plus de vraisemblance, la faculté de voir dans les ténèbres, ou, plus exactement, dans une lumière extrêmement faible. Les animaux qui possèdent cette faculté au plus haut degré ne supportent point l'éclat du jour. Tels sont les hiboux, parmi les oiseaux, et dans la race humaine, selon quelques observateurs, les albinos.

Vision des objets très-éloignés. Dans l'appréciation de la portée de la vue, il faut distinguer la distance à laquelle les objets apparaissent sans être reconnaissables, et celle où la vision est distincte. C'est de celle-ci que l'on peut déduire des mesures exactes et des résultats comparables. Les observations que l'on va rapporter n'ont été faites que sur des animaux terrestres; on ne sait pas encore comment il serait possible de les étendre aux habitans des mers.

En général, lorsque les instrumens d'optique ont la même structure et ne diffèrent que par les dimensions,

les plus grands sont ceux qui ont la portée la plus étendue. Ainsi, parmi les quadrupèdes, les plus grosses espèces sont en même tems celles qui voyent de plus loin, si leurs yeux sont proportionnés à leur taille. Cette règle n'est pourtant pas d'une application toujours sûre et rigoureuse ; elle comporte de nombreuses exceptions. L'une des plus remarquables est en faveur des oiseaux dont la sphère de vision distincte est d'un plus grand rayon que celle des quadrupèdes, quoique ceux-ci l'emportent par la faculté de voir de très-loin, comme on peut s'en assurer sur les plus grosses espèces. Le grand duc, l'autruche, l'aigle royal distinguent de très-loin d'assez petits objets que le bœuf et l'éléphant ne pourraient pas apercevoir. Du haut des airs, le milan voit une souris à terre, fond sur cette chétive proie, et ne la manque jamais. Et même parmi les quadrupèdes, il y a plusieurs espèces, dont la vue très-longue et très-distincte est un terme de comparaison : chacun sait placer à propos l'expression des *yeux de lynx*. Quoique les yeux du chamois ne jouissent pas d'une aussi grande réputation, elle est peut-être encore mieux méritée : les chasseurs ne l'ignorent point.

L'opinion vulgaire n'est pas d'accord avec ce qui vient d'être dit, parce qu'elle ne tient pas compte de la différence entre les deux sortes de portée de la vue. Elle accorde aux oiseaux de proie des yeux doués d'une force de vision que ni l'homme ni aucune espèce de quadrupèdes ne peuvent égaler ; mais elle n'est point fondée sur des observations faites avec soin, sur des mesures au moins approximatives. Le savant procède tout autrement à l'examen des faits : il ne compare point directement la vision des oiseaux de proie, dirigée de haut en bas, à celle des quadrupèdes dont la direction est hori-

zontale, ou de bas en haut; il a constaté que, dans ces positions diverses, ni la lumière, ni l'œil du spectateur ne sont affectés de la même manière. On cite, il est vrai, des faits merveilleux de la force de vision des oiseaux de proie de terre et de mer; ces derniers surpassent peut-être les premiers, non-seulement par cette faculté, mais par la rapidité du vol, l'impétuosité de l'attaque. L'apparition d'un objet flottant sur la mer fait arriver presque sur-le-champ, de tous les points de l'horizon, des pétrels que leur éloignement dérobait aux yeux de l'observateur. Malheureusement, toutes ces observations pèchent de la même manière, et n'obtiennent que peu de confiance, parce qu'aucune évaluation de distances ne les accompagne. Il n'en est pas ainsi des recherches du capitaine Ross, sur la portée de la vue humaine. Pendant son séjour dans la baie de Baffin, il a constaté que l'on peut découvrir, en mer, des objets de grandeur médiocre, à la distance de 150 milles (plus de 50 lieues de postes). Rien ne prouve qu'aucun oiseau puisse voir d'aussi loin.

Ce qui dédommage les oiseaux de la faculté de voir des objets trop éloignés pour qu'ils puissent en profiter, c'est la *finesse* de leur coup-d'œil, l'admirable discernement des formes, des couleurs, de toutes les apparences, dans les plus petites dimensions, sans avoir besoin d'en approcher de très-près. C'est ainsi que la grive aperçoit de la branche où elle est posée, sur une autre branche à quelques mètres de ses yeux, des insectes que nous ne découvrons qu'avec le secours d'une loupe. La mésange à longue queue n'est pas moins habile à cette chasse d'insectes invisibles à l'œil nu. Le rouge-gorge, cet oiseau d'une familiarité si aimable dans les bois, et qui mériterait si bien qu'on l'épargnât, assiste volontiers à

votre repas solitaire, à l'ombre des arbrisseaux sur lesquels vous le voyez voltiger. Dès que vous aurez quitté la place, l'oiseau s'empressera de l'occuper, et les plus petites miettes de votre pain ne lui échapperont pas : il les a suivies de l'œil, à la distance de plus de dix-huit pieds. Terminons cette énumération par la caille dont la vue perçante découvre à la même distance les graines de pavot dont elle est très-avide.

Littérature.

La Littérature en fabrique. — Les Anglais doivent être au désespoir, quand ils voient que les Allemands les ont devancés dans l'art d'appliquer l'industrie manufacturière à des compositions de littérature ou de science. Le plus considérable de ces ateliers d'une nouvelle espèce est établi à Weimar ; lors même qu'on aurait trouvé le secret de composer des ouvrages au moyen d'une machine à vapeur, le travail ne serait guère plus expéditif, ni les produits plus abondans qu'ils ne le sont aujourd'hui. On a formé, dans cet établissement, trois divisions, dont chacune opère sur une très-grande échelle, et fournit plus à la librairie que nos plus intrépides éditeurs. La première division se charge de traduire en allemand, en tout ou en partie, les ouvrages étrangers qui paraissent dignes de cette distinction. Les traducteurs (nous dirions presque *les ouvriers*) sont très-versés dans la connaissance des langues, et encore plus expéditifs, comme on peut en juger par le fait suivant : en moins d'un mois, un ouvrage, à peine sorti des presses de Londres, est traduit, imprimé par les soins

du *Landos Industrie-Comptoir*, répandu dans toute la Saxe et dans tous les états voisins de l'Allemagne.

La même section se charge aussi de réimprimer les ouvrages populaires, français ou anglais, et les compilations allemandes de même nature, surtout celles dont l'objet est la propagation des sciences. Les ouvrages de statistique, auxquels le docteur Hassel doit sa haute renommée dans toute l'Europe, furent composés dans cette même section, dont le docteur est président. Aucun écrivain ne sut mieux recueillir, classer, apprécier les faits si nombreux et si divers dont la statistique se compose. Son *Almanach généalogique, historique et statistique*, dont on a déjà cinq publications, est une production étonnante, si elle est véritablement l'œuvre d'un seul homme, tant il a fallu de travaux et de recherches pour recueillir les matériaux qui composent chacun de ces volumes!

La seconde section est celle de la gravure et de la lithographie; les cartes géographiques et autres, les globes, etc., y sont compris ainsi que la confection des planches pour les autres sections. « En parcourant les ateliers de ce *département*, dit un témoin oculaire, je fus étonné du grand nombre de personnes qui étaient occupées à graver des planches d'anatomie et de chirurgie : c'était l'atlas d'un ouvrage périodique in-folio, intitulé : *Démonstrations obstétricales*, où l'on insère les observations, les expériences et les mémoires des plus célèbres accoucheurs. Les planches sont coloriées. La construction et la gravure des cartes géographiques sont dirigées par un officier très-instruit (M. Wieland). La grandeur de l'entreprise produit ici son effet ordinaire, le bon marché des objets fabriqués de quelque nature qu'ils soient : les cartes géographiques, publiées par

l'*Industrie-Comptoir* de Weimar, sont faites avec beaucoup de soin, et coûtent moins que partout ailleurs.

Le troisième département est administratif et commercial. C'est-là que l'on trouve un secrétaire, des commis, des emballeurs et des porteurs. Quoique l'établissement n'ait que peu de relations hors de l'Allemagne, sa correspondance est immense, car elle est proportionnée à ses produits, dont le débit est si rapide que les demandes devancent constamment la fabrication.

Cette étonnante *machine littéraire* est une création de M. Bertuch. L'excellence du plan est démontrée par le succès, car il est inoui qu'une seule impulsion ait pu communiquer un mouvement sûr, facile et régulier à un ensemble composé de tant de pièces qui semblent disparates, et peu propres à former un corps bien organisé. M. Bertuch réunissait une haute instruction à la science des affaires, aux talens de l'administrateur. Protégé par le souverain, il ne craignit point d'engager toute sa fortune, dans le généreux projet qu'il avait formé de répandre le plus promptement possible dans toute l'Allemagne les meilleurs ouvrages étrangers, les connaissances les plus utiles. On doit à cet homme précieux des ouvrages estimables, des articles insérés dans les meilleurs recueils périodiques de l'Allemagne, qu'on lit encore avec intérêt et profit. Les sujets qu'il a traités supposent tous de profondes méditations; l'éducation des peuples, celle de l'enfance, les voyages, l'astronomie, etc., et sur ces matières, les questions les plus importantes.

Le docteur Froriep, allié de M. Bertuch, succéda au fondateur de l'établissement littéraire. Il s'était fait estimer, comme professeur, dans les principales universités de l'Allemagne; il fut indiqué comme l'homme le plus capable de bien diriger la vaste entreprise si heureusement

commencée. Cette bonne opinion fut complètement justifiée ; le nouveau chef exerça ses fonctions avec un zèle, une activité, une intelligence qui accrurent encore la célébrité de l'*Industrie-Comptoir*. Il sut mettre à contribution tout le monde civilisé ; l'Amérique en acquitta sa part, aussi bien que l'Europe. Il fit publier une sorte de gazette intitulée : *Notices d'Histoire naturelle et de Médecine*, dont les livraisons paraissaient à des intervalles irréguliers, selon que ces matières abondaient plus ou moins. Ce recueil obtint, en Allemagne, une vogue qui se maintient : le docteur Froriep est un anatomiste très-instruit et très-habile, un accoucheur célèbre, et ses écrits sur ces parties de la science et de l'art ont une bonne part dans la renommée qu'il s'est acquise. On vante principalement son *Manuel théorique et pratique des Accouchemens*, dont la huitième édition parut l'année dernière. Il possède une riche collection de pièces anatomiques ; il connaît bien l'Angleterre où il a voyagé, et parle anglais très-couramment ; il a conçu et conserve beaucoup d'estime pour les médecins de la Grande-Bretagne. Il s'est arrangé pour tenir son établissement au courant des meilleurs ouvrages qui sortent des presses anglaises, et de la volumineuse collection de journaux qu'elles font circuler partout.

On pense bien qu'un établissement de cette importance ne peut être renfermé dans une.petite maison ; on lui a consacré un vaste édifice, et il le remplit. MM. Hassel et Wieland y sont logés. On a pourvu, non-seulement au nécessaire, mais aux agrémens qui conviennent à un grand établissement : il est placé dans une des belles rues de Weimar, il possède un grand jardin, une belle pièce d'eau, où, lorsqu'il gèle, le chef de l'établissement per-

met que la haute société de Weimar vienne se livrer à l'agréable et salutaire exercice du patin.

On a calculé que l'on publie annuellement 5,000 ouvrages nouveaux en Allemagne, et que le nombre des feuilles imprimées à Leipsig est communément de 40,435,000. Comme chaque feuille n'a pas moins de 26 pouces de long sur 21 pouces de large, ou une surface de 546 pouces carrés, on trouve, en achevant le calcul, que tout ce papier couvrirait un carré de deux milles et un tiers de côté, c'est-à-dire, un espace plus grand que la ville de Leipsig et sa banlieue. Tandis que l'on est en train de calculer, il ne sera pas difficile de faire voir que ce même papier, découpé de manière à mettre bout à bout toutes les lignes de chaque page, et toutes les pages de chaque volume, composerait une longueur plus que double de la circonférence de l'équateur terrestre. Et c'est dans une seule ville, une ville du second, ou plutôt du troisième ordre, que l'on fait tout cela! Que sera-ce donc si l'on accumule le travail de toutes les presses? On parle beaucoup de la *marche de l'esprit humain, du chemin* qu'il a fait; mais on oublie toujours d'en donner la mesure : la voilà.

Histoire Contemporaine.

Mort et funérailles de Radama, roi de Madagascar. — Nous avons inséré, dans notre 42e numéro, un article curieux sur les efforts qu'a tentés ce Pierre Ier madécasse, pour introduire quelques-uns des arts de l'Europe dans un royaume barbare, dans le même tems qu'à une autre extrémité de l'Afrique, Mohammed-Ali tâchait de greffer les fruits de notre moderne civilisation sur les

vieilles souches de la civilisation arabe. Les détails suivans, empruntés à un journal quotidien, compléteront ce que nous avons dit sur le réformateur de Madagascar.

« Le roi de Madagascar, Radama Manjaka, a succombé, le 24 juillet 1828, à deux heures après midi, à une maladie dont il était atteint depuis six à sept mois. Il était âgé de trente-sept ans. Sa mort a plongé ses sujets dans la douleur. La ville de Tananarive n'offrait qu'un aspect lugubre : les maisons étaient fermées, et le silence qui règnait partout n'était interrompu que par des gémissemens. Suivant l'usage ancien, les hommes, les femmes, et les enfans de tout âge et de tout rang, s'étaient rasé la tête en signe de désespoir et de deuil.

» Ce ne fut que le 11 août au matin qu'on rendit publique la mort du roi ; dès-lors on tira des coups de canon, de minute en minute, jusqu'au soir.

» Le 12, à l'aube du jour et jusqu'à minuit, les forts, les batteries, l'artillerie, l'infanterie, firent tour à tour, et de demi-heure en demi-heure, des feux de tristesse. L'intérieur et l'extérieur du palais furent tapissés de toile blanche et bleue, et le chemin qui conduit à la porte ouest de Bessakane, au bas de l'escalier de la Tranouvola (1), *maison d'argent*, fut couvert de toile noire et bordé d'une double haie de soldats, dans une très-belle tenue, mais dans l'attitude et avec les insignes du deuil. Au sud, près de l'escalier, étaient placées trois musiques militaires, dont les instrumens étaient entourés de crêpes funèbres.

» A onze heures du matin, le cercueil en bois, couvert d'un velours cramoisi à franges et à glands d'or, et

(1) Tranouvola est la principale résidence du souverain, Bessakane est le second palais, mais il est plus spacieux que le premier.

porté par 60 officiers supérieurs, s'est mis en marche pour le Bessakane; le major-général Brady, le prince et général Coroller (1), le commandant en chef des ateliers royaux, M. Louis Gros, et le révérend David Jones, missionnaire, furent choisis pour porter les coins du drap. La vue du cercueil du roi renouvela la douleur des habitans; les cris et les gémissemens recommencèrent, comme s'ils l'eussent perdu une seconde fois.

» Le palais du Bessakane, où le cercueil fut déposé, était tapissé d'étoffes de diverses couleurs. Les restes du roi furent confiés, pendant la nuit, à une garde militaire.

» Le 13 août, les missionnaires et les autres étrangers européens obtinrent la faveur de porter le cercueil de la résidence de Bessakane à l'ouest de la Tranouvola, où l'on avait préparé, à peu de distance, et dans la cour même du palais, un magnifique catafalque. Il était entouré d'une balustrade à lances, et supporté par des colonnes dorées; l'intérieur était tapissé d'un drap fin, écarlate, garni de franges d'or et d'argent. Les colonnes étaient surchargées de lampes sépulcrales, de lustres et de flambeaux, et un nombre infini de bougies répandaient une clarté éblouissante. La famille royale était réunie sous ce magnifique dais, et montrait une douleur plus profonde encore que celle du peuple; de jeunes filles, vêtues de robes blanches, et portant une ceinture noire, chassaient les insectes avec des éventails.

» Cependant on avait achevé le tombeau qui s'élevait non loin du catafalque, et, suivant l'usage du pays, on y renferma des objets précieux, tels que des vases d'or et d'argent, des cristaux, des porcelaines, des fusils de

(1) Note du Tr. On a vu, dans l'article sur la cour de Madagascar, que les courtisans madécasses de Radama avaient pris des noms anglais.

prix, une poire à poudre en or, des armes magnifiques, des bijoux, des montres, des pendules, des habits et du linge, et les portraits à l'huile de Louis XVI, Louis XVIII, George IV, Bonaparte, Frédéric-le-Grand; plusieurs gravures de Napoléon, Kléber, Masséna, Marbot, Desaix, Bernadotte, Eugène de Beauharnais, Poniatowski, etc.; d'autres gravures, dont quelques-unes coloriées, représentant des vues d'Europe, et les combats de terre et de mer livrés par la France depuis la révolution jusqu'à la déchéance de l'empereur Napoléon. On y ajouta une somme de 150,000 piastres en or et argent monnayé et en lingots; puis, on sacrifia aux mânes du roi six des plus beaux chevaux de ses écuries et 20,000 bœufs. Toutes ces offrandes peuvent être évaluées en total à une somme de 35,000 piastres, en y comprenant le cercueil fait avec 14,000 piastres d'Espagne. Ce cercueil a huit pieds de longueur sur quatre et demi de hauteur et de largeur, et environ une ligne d'épaisseur.

» A six heures après midi, le corps du roi fut transporté à sa dernière demeure, et déposé, avec les étoffes qui l'enveloppaient, dans le cercueil d'argent placé d'avance dans la tombe, au-dessus de tous les objets qui ont été énumérés plus haut. Le tout fut recouvert des pierres disposées à cet effet. Le cercueil en bois fut brûlé, et la cendre jetée dans la tombe. Quelques personnes assurent que cette cendre fut délayée dans de l'eau que l'on fit boire à la famille royale; mais ce fait paraît apocryphe.

» La tombe, qui est située au nord, dans la cour du palais, près la Tranouvola, se compose d'une terrasse de vingt-cinq à trente pieds carrés et de huit pieds de hauteur. Sur cette terrasse est élevée une charmante maisonnette à l'européenne, ayant une galerie tout autour et une belle glace sur chaque face. Elle est ornée dans l'in-

térieur avec la plus grande magnificence. Ce mausolée a été construit par M. Louis Gros, Français d'origine, le même qui a dirigé les travaux du palais du feu roi, à Tananarive. Ce n'est que le 25 septembre dernier que l'on a enlevé tous les ornemens funèbres qui couvraient le palais du roi : jusqu'à ce jour, la nouvelle reine n'en avait pas pris possession. »

Voyages.

Nouvelle expédition vers le pôle arctique.—On croyait que le capitaine Parry avait terminé toutes les recherches utiles dans les mers polaires de notre hémisphère ; mais la curiosité va plus loin que l'utile, de même que l'imagination se plaît à franchir les bornes de la nature : le capitaine Ross entreprend de dépasser la trace du capitaine Parry. Comme il n'est pas certain que les recherches ultérieures pourront être profitables aux sciences géographiques et à la navigation, la nouvelle expédition n'est pas aux frais du gouvernement; le capitaine Ross et ses amis y ont seuls pourvu. Pour la première fois, un bateau à vapeur, *la Victoire* (the Victory), va s'ouvrir une route entre les glaces flottantes; ce bâtiment est du port de 200 tonneaux, et sera monté par le chef de l'expédition. Un autre bâtiment de 320 tonneaux, *le John*, porte le combustible et les provisions de toute espèce. Les perfectionnemens dont la navigation par la vapeur est redevable au capitaine Ross, les soins qu'il a pris pour que son bâtiment fût à l'épreuve de tous les accidens, l'expérience et le savoir d'un tel chef font concevoir les plus grandes espérances. Il dirigera ses recherches vers les côtes de l'Amérique, et terminera peut-être la reconnaissance des côtes de ce continent, et des terres qui le prolongent vers

le nord, si elles n'en font point partie. Les moyens dont le capitaine pourra disposer paraissent bien faibles pour une entreprise aussi hardie ; mais on doit compter pour beaucoup ce que le courage et l'habileté sauront y ajouter. *La Victoire* n'a que 20 hommes d'équipage, et *le John* 40 hommes. Quoique les expéditions vers le pôle soient dépourvues des attraits de la nouveauté, celle-ci excite un enthousiasme universel ; l'intérêt que l'on y prend est véritablement national.

Le capitaine Ross est un neveu du compagnon du capitaine Parry. On lui doit un excellent Traité de la navigation par la vapeur (*Treatise on navigation by steam*) publié depuis peu à Londres. L'auteur a considéré ce moyen de navigation dans les diverses applications dont il est susceptible, soit pour le commerce, soit pour la guerre.

Statistique.

Situation actuelle des provinces vénitiennes dans le royaume lombard-vénitien. — Les provinces de la Vénétie qui font aujourd'hui partie des possessions de l'Autriche en Italie contiennent, sur une étendue de 6,902 milles carrés, une population de 1,894,000 individus (ou 274 habitans par mille), que l'on peut classer de la manière suivante :

Propriétaires de terres et autres.........	1 sur	5
Marchands..........................	1 —	36
Artisans..........................	1 —	19
Employés du gouvernement...........	1 —	120
Pensionnés..........................	1 —	291
Marins..........................	1 —	241
Médecins..........................	1 —	926
Ecclésiastiques..........................	1 —	216
Avocats..........................	1 —	2,476
Indigens..........................	1 —	26

Le nombre total des pauvres s'élève à 70,961 : le tiers de la population réside dans les villes ; le reste est répandu dans la campagne et les villages.

Il serait à désirer que les statisticiens divisassent, en général, la population des différens états en classifications analogues à celles du tableau ci-dessus. La prédominance numérique de certaines professions serait une indication assez exacte de la situation morale et du développement intellectuel des divers peuples. Mais revenons à la condition de l'ancien territoire de la république de Venise sous le gouvernement autrichien.

Près d'un cinquième du territoire de la Vénétie est stérile, et la récolte du blé ne dépasse jamais la consommation. Les habitans s'occupent principalement de l'éducation des bestiaux ; aussi trouve-t-on que, de 1818 à 1826, il y a eu un accroissement de 166,000 têtes.

Les revenus s'élèvent à 50 millions et demi de livres ; sous la république, ils n'étaient que de 12 millions. La taxe des terres est de plus d'un quart de l'estimation des produits, et les taxes personnelles absorbent deux millions. Les impôts indirects, ou droits sur la consommation, ont été maintenus d'après le système établi par Napoléon. Les mines rapportent un peu plus d'un million, et emploient 1,300 ouvriers. Les domaines de 356 couvens supprimés (1), qui sont devenus nationaux, produisent annuellement 3,800,000 livres, dont un million et demi s'écoule en pensions. Les dépenses de l'adminis-

(1) La vente des biens de l'église dans l'ex-royaume d'Italie produisit plus de 200 millions de livres ; si l'on y ajoute tous ceux qui furent aliénés par les Français en Piémont, à Gênes, à Parme, en Toscane, et dans les autres parties de l'Italie, la somme totale paraîtra énorme. Trente millions de francs, qui appartenaient à la *confraternité*, furent aussi saisis à Venise.

tration des finances sont de 10 millions environ; déduction faite de 4 millions qui appartiennent aux *communes* ou municipalités, le revenu net de l'état n'est, en réalité, que de 36 millions.

Les moyens d'instruction pour le peuple consistent dans 1,402 écoles élémentaires fréquentées par 62,000 enfans; encore y a-t-il plus de 400 villages ou cantons qui en manquent absolument : on a calculé qu'un seul individu sur quatre reçoit les premiers élémens de l'éducation. Pour les études supérieures, il existe 25 gymnases où l'on compte 164 professeurs et 5,000 étudians. De ces gymnases, ils passent dans les colléges royaux où ils s'instruisent, pendant deux ans, dans les différentes branches de la philosophie, dans la littérature grecque et latine, l'histoire, le dessin, et la langue allemande. Ses colléges, placés à Venise, Vérone, Vicence et Udine, sont au nombre de quatre, et suivis par 900 élèves environ. Ceux qui se destinent aux sciences se rendent ensuite à l'université de Padoue qui se divise en quatre facultés, et où il y a 61 professeurs et près de 1,000 jeunes gens. Il existe aussi 11 séminaires attachés aux différens siéges épiscopaux pour ceux qui se consacrent à l'église, et 16 établissemens religieux pour l'éducation des filles.

Dans le rapport proportionnel des crimes et délits, on remarque une grande amélioration, depuis 1818. Le nombre des prisonniers était alors de 1 sur 515; il n'est aujourd'hui que de 1 sur 813. Les abus d'autorité, qui, en 1817, s'étaient renouvelés vingt-neuf fois, avaient déjà diminué de plus d'un tiers, en 1823.

Dans les provinces, l'agriculture a fait quelques progrès. Le commerce de laines et de soie a repris de l'activité, et ce n'est que dans les grandes villes que l'on peut reconnaître encore les traces d'une grandeur déchue.

Il semblait que c'était peu, pour le gouvernement autrichien, d'avoir conquis Venise, et qu'il voulait encore l'étouffer et la détruire, pour la satisfaction de ses anciennes inimitiés. Il paraît, cependant, qu'il est revenu à une politique plus humaine; qu'il a enfin senti quelque émotion et quelque pitié à la vue des signes incontestables de sa rapide décadence. On attend quelque chose de la franchise qu'il vient d'accorder à son port.

Commerce.

État du nombre des navires qui ont passé le Sund en 1828.

Vaisseaux anglais	4,381
— prussiens	2,257
— suédois	1,289
— hollandais	1,111
— norwégiens	1,085
— danois	907
— mecklembourgeois	648
— hanovriens	570
— russes	417
— américains des Etats-Unis	216
— français	129
— lubeckois	117
— brêmois	60
— oldenbourgeois	43
— hambourgeois	23
— portugais	8
— sardes	2
	13,263

Nous avons donné dans notre 35e numéro (REVUE BRITANNIQUE, mai 1828) l'état du nombre des bâtimens qui ont passé le Sund en 1826 et en 1827, et l'on voit avec surprise que celui des vaisseaux anglais qui s'était augmenté de plus de 37 %, a décliné dans une propor-

tion presque aussi forte, tandis que pour les autres pays l'accroissement a été très-prononcé.

La France n'a qu'une bien petite part au commerce de la Baltique. Quelle distance n'a-t-elle pas encore à franchir, pour qu'elle puisse reprendre le rang qu'elle devrait y tenir ! En voyant l'insignifiance de son commerce maritime, on est certes bien en droit de concevoir des doutes sur les avantages de tant de lois de douanes et de réglemens de tout genre qu'on lui impose. N'est-il pas clair que l'inopportunité de ces réglemens est démontrée par les faits, comme elle l'était déjà par les théories de l'économie politique? C'est assurément une chose monstrueuse que les citoyens des États-Unis, placés à près de la moitié de la circonférence du globe, des ports de la Baltique, y fassent un commerce de près du double de celui de la France, dont les côtes en sont si rapprochées.

Industrie.

Nouveaux rapprochemens entre les canaux et les routes de l'Angleterre et de la France. —On ne peut contester que l'agriculture anglaise est beaucoup plus près de la perfection que celle de la France. Un écrivain français, M. Moreau de Jonnès, attribue cette supériorité au desséchement des marais par des coupures bien dirigées, aux irrigations, à une connaissance approfondie de l'action des engrais, à la nourriture abondante et substantielle que le fermier anglais donne à ses bestiaux, aux soins que l'on prend des fourrages pour qu'ils soient toujours de bonne qualité, au perfectionnement des charrues et de tous les instrumens de culture, aux capitaux consacrés aux opérations agricoles et à leurs amé-

liorations. Ces observations sont très-justes, et les Français qui ont vu l'Angleterre ne les contesteront pas.

Le développement des canaux qui sillonnent, dans toutes les directions, le sol de la Grande-Bretagne et de l'Irlande rend plus sensible, et, en quelque sorte, moins supportable, l'absence presque absolue de ce moyen si efficace d'améliorations agricoles. Il y en a si peu sur le continent! En France, où l'on en trouve plus que dans aucune autre partie de l'Europe (1), ils féconderaient les plaines de la Champagne, les landes du Berry, de la Touraine, de la Bretagne, même celles de Bordeaux. L'agronome anglais s'attriste à la vue de ces grandes lacunes dans un sol aussi propre à nourrir dans l'aisance et le bonheur une population nombreuse. Dans la Grande-Bretagne, on compte 103 canaux; en France, il n'y en a que 26, dont 20 au moins ne devraient pas même être compris dans ce nombre. Dans les trois royaumes, la longueur totale de la navigation artificielle est de 2,588 milles, et, en France, elle n'excède pas 628 milles. Dans l'empire britannique, plus de la moitié du territoire est canalisée; en France, plus que les quatre cinquièmes de la superficie totale sont privés de cet avantage. Si l'on tient compte des embranchemens établis sur les principales voies navigables, la disproportion sera bien plus grande encore et les deux pays ne seront plus comparables.

Si la France peut acquérir un bon système de canaux qui embrasse toutes ses provinces, son agriculture et son

(1) Note de l'Éd. Cette assertion est trop absolue. Frédéric, en profitant habilement des grands fleuves qui traversent la monarchie prussienne, et en les unissant par des canaux, a établi une navigation intérieure de la plus vaste étendue; car, avant les extensions qu'a prises la Prusse, cette navigation aboutissait presque aux deux extrémités du royaume.

industrie feront en très-peu de tems d'immenses progrès. La navigation intérieure est déjà pourvue de grandes ressources au nord du royaume; mais entre la Loire et la Garonne, point de voie navigable. Il n'y en a pas non plus entre la Seine et le Rhin, entre ce dernier fleuve et le Rhône; la Meuse attend encore les communications qui joindront ses eaux à celles des rivières et des fleuves dont les bassins environnent le sien, etc.

En attendant que les projets de canalisation soient exécutés, ce qui sera peut-être l'œuvre de plusieurs générations successives, la France devrait au moins se hâter de réparer ses grandes routes. Est-elle donc sourde aux plaintes des voyageurs et du commerce? N'attacherait-elle que peu de prix à la célérité et à la régularité de sa correspondance administrative, de la transmission des ordres de son gouvernement? M. Bayet, dans ses *Considérations sur les Routes de la France*, nous apprend qu'entre le Hâvre et la capitale, les deux tiers du chemin sont tellement dégradés, qu'ils seront bientôt impraticables si l'on continue de refuser à cette communication, si importante pour le commerce, les soins dont elle est privée depuis si long-tems. La route de Marseille à Toulon n'est pas en meilleur état, non plus que celle d'Orléans à Tours; et en général on peut dire que, sur les 32,077 kilomètres de chaussées qui joignent entre elles les villes de la France, plus de la moitié se trouve, en ce moment, dans un tel état de dégradation, qu'il faut en plusieurs lieux doubler, tripler, quadrupler les attelages, pour tirer de ces mauvais pas les diligences et les chariots de roulage. Cependant, l'entretien de ces détestables chemins est très-dispendieux, comme on peut le voir par le budjet des ponts-et-chaussées de la France, à chaque session des chambres.

Dans l'ouvrage intitulé *Forces commerciales de la Grande-Bretagne*, on prend une singulière idée de l'administration française, relativement à l'entretien des routes. S'agit-il de faire porter un tombereau de pierres pour combler quelques ornières? Il faut une estimation, un devis : le sous-préfet délibère, puis le préfet, puis le conseil des ponts-et-chaussées. Il s'agit quelquefois de travaux à exécuter à deux cents lieues de Paris : le conseil examine avec maturité, prend une décision et la transmet par la longue série des autorités intermédiaires. L'omission d'une seule de ces formalités annulerait tout le travail préliminaire; il faudrait de nouvelles pétitions; les délibérations recommenceraient, et pendant ce tems les chemins ne seraient point réparés. La France, avec la centralisation universelle de son administration, est actuellement le pays où l'on a le mieux réussi à rendre très-difficiles, et presque inexécutables, les choses les plus aisées, lorsqu'on les fait suivant les procédés indiqués par le plus simple bon sens.

Expériences sur la combustion du gaz hydrogène percarbonné pour l'éclairage. — M. Taylor, en faisant quelques expériences sur la combustion du gaz retiré du charbon de terre, a obtenu des résultats qui paraissent devoir devenir d'une très-haute importance. Il a trouvé le moyen de rendre beaucoup plus fort l'éclairage d'un bec d'Argand simple, en donnant proportionnellement plus d'étendue à la surface que présente la flamme, sans augmenter la quantité de gaz consommé. Ces expériences ont été répétées en présence de beaucoup de membres de la société philosophique du Yorkshire et de beaucoup d'habitans d'York. Il nous suffira ici d'analyser succinctement les principaux faits.

1°. Si l'on recouvre le verre d'un bec ordinaire d'Argand éclairé par le gaz, d'un morceau de toile métallique, la flamme prend aussitôt une dimension double de celle qu'elle avait auparavant, et sa lumière double également. Si l'on fait l'expérience avec un bec d'Argand éclairé par l'huile, la flamme augmente aussi de dimension, quoique dans une moindre proportion, mais en même tems elle se décolore au point de fournir moins de lumière.

2°. Si l'on ferme avec le doigt ou avec un bouchon de liége l'ouverture inférieure du canal qui traverse le courant intérieur d'un bec d'Argand ordinaire, la flamme éprouve aussitôt une dilatation considérable avec une augmentation de lumière presque égale à celle obtenue dans la première expérience. Si l'on emploie le même moyen sur une lampe à huile, la flamme est de beaucoup obscurcie et la lumière diminuée.

3°. Lorsque le canal, qui fournit dans un bec d'Argand le courant d'air intérieur, est bouché, comme dans la seconde expérience, et conséquemment la flamme de beaucoup dilatée, si l'on suspend une toile métallique au-dessus du verre, il n'en résulte aucun changement.

4°. Si le bec, au-dessus duquel on a placé la toile métallique, ne fournit qu'un seul jet de gaz, la flamme ne sera point dilatée, et il n'y aura aucune augmentation de lumière.

5°. Six becs d'Argand ordinaires ont brûlé, en trois heures vingt-cinq minutes, cent pieds cubes de gaz; tandis que les mêmes becs, pourvus de morceaux de toiles métalliques, ou de bouchons adaptés au canal intérieur, n'en ont brûlé, dans le même espace de tems, que cinquante pieds. Cette dernière expérience a été faite à l'Institut mécanique d'York.

Une compagnie nouvelle, dont nous ignorons les pro-

cédés, offre de fournir à la ville de Londres, et à un prix très-bas, tout le gaz nécessaire pour l'éclairage public et particulier. Ce gaz serait préparé dans le Staffordshire, à 110 milles (environ 37 lieues) de Londres, où il arriverait par de larges tuyaux en fonte placés le long des grandes routes. Elle ne demande que 400,000 liv. sterl. ou 10 millions de francs partagés en 8,000 actions de 1,200 francs. Elle se propose de fournir le gaz à domicile, et même de l'offrir aux compagnies, maintenant établies à un prix assez bas pour qu'elles aient plus de bénéfice à se le procurer tout fait, qu'à le préparer elles-mêmes.

Horticulture.

Culture des fraisiers. — M. Williams a communiqué à la Société d'Horticulture de Londres, les détails suivans sur un mode de cultiver les fraisiers, dont il s'est servi avec beaucoup de succès.

Il élève de petits sillons de terre, dans la direction du nord au sud, à neuf pouces environ au-dessus du niveau du terrain, et plante les fraisiers sur le sommet, soutenant chaque côté du sillon par des tuiles plates : il en obtient des fruits plus précoces, plus abondans et d'une saveur plus agréable que des fraisiers plantés à plat.

Dans les terrains bas, cette méthode a l'avantage d'augmenter la profondeur du terreau pour les racines, et les tuiles placées sur les côtés du sillon non-seulement reçoivent et réfléchissent les rayons de l'est et de l'ouest, mais conservent aussi l'humidité, en sorte que, durant les tems secs, il faut encore moins d'eau que dans la méthode ordinaire.

Emploi de la poudre de charbon de bois dans les jardins. — L'un des inconvéniens des terrains bas et humides c'est de ne pouvoir servir à la culture des oignons, qui y sont presque toujours détruits par une espèce de moisissure, que l'on voit s'attacher à leurs racines, à différentes époques de leur croissance. On reconnaît qu'une plante a cette maladie, quand on voit sa tige prendre une couleur d'un vert sale, qui passe bientôt au jaune, et ses feuilles se flétrir. Le seul moyen que l'on puisse opposer à ce mal, qui attaque ordinairement un grand nombre de plantes à la fois, c'est la poudre de charbon de bois, celle qui reste au fond de la fosse, quand tout le charbon a été enlevé. Pour en faire usage, on en étend sur le terrain que l'on destine à la culture des oignons, une couche d'un demi-pouce d'épaisseur, avant d'en semer les graines, mais après avoir préparé avec les soins ordinaires la terre, dont on remue ensuite légèrement la surface afin de la mêler au charbon.

M. Smith, jardinier de M. Bell, a fait, à cet égard, beaucoup d'expériences, dont les résultats ont toujours été très-favorables au moyen que nous venons d'indiquer. Ainsi, une planche d'oignons de quinze pieds de longueur sur cinq de large, dans un terrain bas, ayant été en partie seulement couverte de charbon, toute la partie qui avait subi cette préparation a fourni d'excellens et superbes oignons, tandis que dans le reste ils étaient tous détruits par la moisissure. Plus tard, il a fait usage de la poudre de charbon en grand, et avec le même succès. Cette poudre doit être conservée sèche, ce qu'il est facile de faire, en la mettant en tas et la couvrant de gazon.

—

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

